





Michaelis (Johann David).

# RECUEIL DE QUESTIONS,

PROPOSÉES

À

UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS,

QUI PAR ORDRE DE

SA MAJESTÉ DANOISE

FONT LE VOYAGE DE L'ARABIE.

PAR

MONSIEUR MICHAÉLIS

CONSEILLER DE S. M. BRITTANNIQUE, PROFESSEUR EN PHILOSOPHIE, ET DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES DE GOTTINGEN.

*Traduit de l'Allemand.*

---

À AMSTERDAM chez S. J. BAALDE,

ET À UTRECHT chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.

MDCCLXXIV.



# AVERTISSEMENT

## DE

# L'ÉDITEUR.

LES Queſtions, que Mr. Michaélis a propoſées à cette Société de Savants, qui voyagoient en Arabie, ſont trop avantageuſement connues, pour qu'il ſoit néceſſaire d'en parler ici. Elles ont paru très-propres à répandre du jour ſur l'Ouvrage, que l'on offre au Public, & à en faciliter l'intelligence; c'eſt ce qui a fait naître la penſée de refondre la Traduction de ces Queſtions, & de les placer à la tête de l'Ouvrage, auquel elles pourront ſervir en quelque ſorte d'Introduction.



Per-

Perſonne aſſurément n'étoit plus capable que Mr. Michaélis de donner un Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Niebuhr*; il l'a fait dans ſa Bibliotheque Orientale, & on a cru devoir inſérer la Traduction de cette Piece après les Queſtions, pour mettre en état de ſe former une idée de l'Ouvrage, avant que d'en faire la lecture.



QUES-



# PREFACE.

S'il s'agiſſoit d'un autre livre, j'oſerois peut-être me diſpenſer d'y mettre une Préface, qui n'y ſeroit pas fort eſſentielle: mais cette fois-ci mes Lecteurs me pardonneroient difficilement, ſi je ne ſatisfaiſois leur curioſité au ſujet du voyage, qui a fait naître ces Queſtions, & je je me priverois moi-même d'une grande ſatisfaction, ſi je négligeois de parler d'une faveur vraiment royale, qu'un Prince a accordée aux ſciences.

Jusques-ici les connoisſances des Européens ſe ſont fort étendues par les voyages entrepris dans les contrées de l'Orient: mais il eſt certain, que l'on en eût retiré beaucoup plus de fruit, ſi la plupart des voyageurs euſſent été munis de deux ſortes de ſecours qui leur manquoient, & qui cependant ſont indispenſables.

Le premier, c'eſt la connoiſſance préalable de la langue du pays que l'on veut viſiter, je dis une connoiſſance puiſée dans les principes de la Grammaire: dépourvu de ce ſecours, on rencontre des obſtacles par-tout. Il eſt difficile de pénétrer bien avant dans le pays: les habitants ſont ré-

ſervés & pleins de défiance à notre égard: & quand ils ne le ſeroient pas, au moins ne trouvent-ils point de plaiſir dans notre commerce. On apprend d'eux tout au plus ce qu'on leur demande, & cela même fort défiguré, parcequ'il nous parvient par l'entremiſe d'un interprete; au lieu que l'on demeure dans l'ignorance ſur mille choſes, dont on ne ſoupçonne pas même l'exiſtence, & qui ſe dévoileroient dans la liberté & dans l'enjouement de ces converſations familieres, où le cœur s'ouvre, où les penſées coulent en abondance, & s'échangent ſans intention & comme au hazard.

Combien n'importe t-il pas pour les progrès de la Géographie & de l'Hiſtoire Naturelle, de connoître les noms tels qu'on les écrit & qu'on les prononce ſur les lieux mêmes? Que de confuſion & d'obſcurité ne naiſſent pas, lorsque ces noms ſont mal tracés? Or que feront ceux qui ne ſavent point les langues orientales, qui ne poſſedent pas la Grammaire de ces langues, connoiſſance qu'il eſt impoſſible d'acquérir dans un court voyage, & ſeulement par voie de converſation? Ils écriront ces noms en caracteres latins, & de là autant de variantes dans l'ortographe, qu'il y a de perſonnes qui écrivent. Ces variantes feront occaſionnées tantôt par la dialecte ou par la prononciation groſſiere & traînante de l'Arabe qui parle, tantôt par la langue même de l'Européen qui écoute; & les ſavants les mieux verſés dans les langues Orientales ne ſeront pas en état de deviner, comment le mot doit être écrit en lettres arabes. Ils ne pourront donc jamais comparer les deſcriptions, que ces voyageurs feront des villes, des ruiſſeaux, des montagnes, des animaux, ou des plantes, avec ce que l'on trouve dans les Géographes & dans les Naturaliſtes Arabes ſur les mêmes objets. Il ne ſera pas même fort aiſé, de concilier le rapport d'un voyageur Allemand, par exemple, avec celui d'un Anglois. En liſant divers itinéraires nous prendrons peut-être d'une ſeule choſe dix idées différentes; & par là ces idées qui ſeroient juſtes & deviendroient fertiles, ſi en écrivant le mot comme il faut, on pouvoit les fondre enſemble, ne ſeront plus qu'un fardeau inutile pour la mémoire, & une ſource d'erreurs, parcequ'elles nous feront prendre un ſeul & même objet pour pluſieurs objets differents.

Que

Que l'on se représente le nom d'un ruisseau, d'une montagne, d'une ville de médiocre grandeur, qu'un voyageur ait écrit confusément en caracteres latins; comment sera-t-il possible de reconnoître ce même nom dans la relation d'un autre voyageur? Ne croira-t-on pas qu'il est question de deux ou de trois villes au lieu d'une? Quoiqu'à la vérité l'Histoire Naturelle dût être quelque chose de plus qu'une simple nomenclature, les éléments de cette science ne sont cependant qu'un vocabulaire, où les mots sont rangés dans l'ordre naturel des classes, & accompagnés de leurs définitions. Mais dès que chacun a sa langue particuliere, ce vocabulaire ne peut être d'aucun usage; & c'est ce qui doit nécessairement arriver, lorsqu'en différents itinéraires les mêmes objets sont exprimés par différents caracteres latins, en sorte que l'on ne puisse pas retrouver dans l'un les noms que l'on a vus dans l'autre.

Les voyages assurément ne nous instruiront pas des mœurs, des loix, de la politique d'un peuple, dont nous n'entendons pas le langage. Que l'on envoie en France ou en Angleterre un Allemand qui n'a appris que sa langue: il nous fera de beaux portraits de ces Nations.

Il n'est pas toujours possible de prendre cette connoissance des langues sur les lieux: il est rare que l'on y puisse approfondir les regles grammaticales autant qu'il seroit nécessaire, pour se faire une ortographe correcte. Pour bien posséder les langues de l'Orient, il faut ou les savoir toutes ensemble, ou du moins avoir étudié celles que l'on sait sous un maître, qui possédant également l'Arabe, l'Ethiopien, le Syriaque, le Chaldéen, l'Hébreu, le Samaritain, a pu nous mettre au fait des analogies qui subsistent entre ces langues: & ce maître, il ne sera pas facile de le trouver dans les pays orientaux. Enfin les voyageurs, réduits à s'instruire sur les lieux des premiers traits de la langue, perdent un temps précieux, & lorsqu'ils pourroient profiter de leur voyage, ils sont obligés de le finir.

J'avoue que les instructions grammaticales, que l'on peut recevoir en Europe, ne suffisent point pour mettre le voyageur en état de parler la langue arabe, ou telle autre langue de l'Orient; son maître même, quoiqu'il les entende dans les livres, ne saura point s'y énoncer, parceque l'usage

& l'exercice requis pour cet effet lui manquent. Cependant au moyen de ces inſtructions préalables il apprendra à parler facilement & promptement la langue arabe, lorsqu'il fréquentera cette nation.

L'autre défaut, qui diminue l'utilité des voyages, vient de ce qu'on abandonne les voyageurs à leur propre curioſité, & que l'on laiſſe les obſervations à faire à leur choix, ſans leur propoſer des queſtions, & ſans leur déterminer les ſujets ſur lesquels on ſouhaiteroit d'être éclairci. Ils voient une infinité d'objets, ſans y faire attention; mais ils s'y arrêteroient, s'ils ſavoient que ce ſont préciſément ces objets là, que tel ſavant en Europe déſire de connoître, & dont la connoiſſance lui ſerviroit à diſſiper une obſcurité. Ainſi pour rendre leur voyage vraiment utile, il faut leur propoſer des queſtions: faute de quoi ils pourront faire de bonnes obſervations, mais qui auront été faites avant eux par dix autres voyageurs, ſans nous éclaircir le point, que nous voulons préciſément ſavoir. Ce peut être une bagatelle, très-connue dans les pays, où l'on va; & cela même eſt cauſe, qu'on néglige de la noter.

La recherche d'une vérité exige quelquefois des moyens dont tout le monde ne s'aviſe pas d'abord. Le voyageur ne paſſe qu'une ſemaine ou un mois dans les lieux, propres à une pareille recherche: dans un temps ſi court, & parmi tant de diſtractions, il ne ſonge point à toutes les reſſources qui peuvent faciliter ſon entrepriſe, reſſources que le Savant Européen imagine à loiſir dans la retraite paiſible de ſon cabinet. Ce dernier, environné d'une bibliothèque nombreuſe, peut recueillir une dixaine de faits, auxquels ils ne manque que le onzieme pour achever la découverte: ce onzieme eſt ſous les yeux du voyageur; mais il ne s'aviſe pas de le remarquer, parcequ'il ne peut traîner avec lui les livres dont l'inſpection lui en feroit naître l'idée. Mais ſi le Savant Européen ſe donne la peine de fournir au voyageur un recueil de queſtions bien complet & bien détaillé; celui-ci ſera en état d'exécuter ce que d'autres voyageurs n'ont pu faire.

Voilà les deux défauts, qui ont rendus moins utiles la plupart des voyages de l'Orient. Je dois ajouter encore, qu'il ſemble que l'on ait trop né-

gligé l'examen d'une partie du Globe, qui méritoit préférablement une attention particuliere.

Combien n'avons-nous pas de relations de la Paleſtine & de l'Egypte, toutes chargées de répétitions, & farcies d'inutilités touchant de prétendus lieux ſaints? Ce n'eſt pas que je veuille décourager ceux qui ſe ſentiroient diſpoſés à faire de nouvelles courſes dans ces contrées. Il leur reſte aſſurément aſſez de choſes à y découvrir. La plupart de leurs prédéceſſeurs ont également ignoré ce qui méritoit d'y être vu & obſervé. Entre mille voyageurs qui courent la Paleſtine pour s'occuper de choſes fabuleuſes & pour déterrer les prétendus tombeaux des Saints, à peine en trouvera t-on un, qui daigne jetter un regard ſur les productions de la nature. Mais qu'on me permette ſeulement d'obſerver, que les relations que nous avons de l'Arabie heureuſe ſont en très-petit nombre. La nature a répandu dans cette Région des richeſſes qui nous ſont encore entiérement inconnues. Son hiſtoire remonte dans la plus haute Antiquité; l'idiôme que l'on y parle eſt différent de celui de l'Arabie occidentale, que nous connoiſſons; & comme cet idiôme a été jusqu'ici le flambeau le plus ſûr pour l'intelligence de la langue hébraïque, que de nouvelles lumieres ſur le plus important des livres, je veux dire ſur la Bible, ne pourrions nous pas nous promettre de puiſer dans la dialecte de l'Arabie orientale, ſi nous parvenions à la ſavoir au même degré, que nous ſavons celle de l'Occident de cette contrée? Les noms qui ont péri dans celle-ci, comme font par exemple ceux de pluſieurs végétaux, & ceux de pluſieurs foſſiles précieux, ſe retrouveroient peut-être dans la premiere.

Ces conſidérations m'ont ſouvent fait ſouhaiter, qu'un homme de lettres, verſé dans la langue Arabe voulût entreprendre de viſiter l'Arabie heureuſe, & que des Savants de l'Europe, en lui propoſant leurs queſtions, contribuaſſent à rendre ce voyage plus utile. Je me figurois alors, que la route ſeroit facile à faire en paſſant par Tranquebar, où de plus le ſavant voyageur pourroit ſe mettre au fait de bien des choſes propres à faciliter ſes opérations. Arrivé dans l'Arabie heureuſe, & familiariſé avec cette contrée jusqu'à un certain point, je m'imaginois que ſon retour deviendroit

encore plus utiles, s'il pouvoit se faire soit par le milieu de l'Arabie, soit en traversant la mer rouge. La ville de Tranquebar me rappelloit naturellement cette protection glorieuse, accordée aux sciences par le Monarque au Sceptre duquel cette ville a le bonheur d'être soumise, & j'osois me flatter, que si jamais Prince vouloit faire à la République des lettres un présent si magnifique, on devoit sur-tout l'attendre de l'Auguste du Nord. Cet espoir, je l'avoue, mes Lecteurs pourroient le regarder comme téméraire & précipité, principalement de la part d'un étranger, qui n'est point un sujet du Roi de Danemarck, si la protection que ce grand Prince étend sur toutes les connoissances humaines, & le généreux appui qu'il prête aux sciences, pour l'amour même des sciences, n'étoient connus de l'Europe entiere. Aussi le succès a-t-il pleinement justifié ma confiance: & si j'ai quelque chose à me reprocher, ce n'est que la réserve timide avec laquelle je fis parvenir à Copenhague mes premieres représentations.

J'eus à peine touché cet article, dans une lettre que j'eus l'honneur d'écrire à S. E. Monsieur le Conseiller-Privé de Bernstorf, que je reçus l'ordre d'exposer mon projet avec plus d'étendue. Mon plan fut présenté au Roi, qui l'honora de sa haute approbation, & je reçus la commission de proposer une Personne propre pour l'exécuter, & prête à s'en charger, laquelle Personne S. M. pensionneroit durant les années de préparation, & qu'ensuite elle enverroit en Arabie.

Quoique j'eusse la liberté de prendre cette Personne dans telle nation que je jugerois à propos, ce fut pourtant pour moi un redoublement de satisfaction, de rencontrer parmi mes Auditeurs un Danois, qui s'étant appliqué à la littérature orientale, non par devoir ni par aucune vue particuliere, mais par pure inclination, y avoit fait de grands progrès, & qui de plus desiroit de voir l'Orient. Il savoit déja quelles sont les lacunes de nos connoissances que je ne croyois devoir être remplies que dans cette Région: & je ne pouvois proposer un sujet dont il y eût plus à espérer. C'étoit Mr. de Haven, que S. M. daigna créer Professeur à Copenhague avant son départ. Il s'arreta encore quelque temps ici, & continua à s'appliquer aux langues orientales. Mais comme notre Université, dont la

fon-

fondation eſt récente, n'a pas encore une bibliotheque fournie de manuſcrits orientaux, & que par conſéquent il ne pouvoit trouver ici les ſecours néceſſaires, pour le mettre en état de remplir le but de ſon voyage; le Roi ajouta à ſes premieres graces celle de l'envoyer à Rome, pour puiſer ces ſecours dans les bibliotheques de cette Capitale.

Il reſtoit toujours un grand défaut dans le projet du voyage. Je le ſentis parfaitement; mais comme le remede étoit dispendieux, je n'eus pas le courage de le demander. On ne peut attendre d'un Savant ſeul, qui ne s'eſt particuliérement attaché qu'à une branche des ſciences, autant de travaux & de ſuccès que d'une compagnie d'hommes lettrés, dont chacun fournit ſa tâche particuliere. Dans une pareille compagnie, le Phyſicien & le Philologue peuvent ſe prêter un ſecours réciproque: ils peuvent l'un & l'autre aider le Mathématicien, & en être aidés. C'eſt ce que M. le Profeſſeur de Haven, peu de temps après ſa nomination pour le voyage, me fit ſouvent remarquer, & il ſouhaitoit d'avoir au moins un compagnon verſé dans l'Hiſtoire Naturelle. Je m'enhardis à la fin à demander cette ſeconde grace au Mécene, qui avoit porté mes premieres repréſentations au pied du Trône. La bonté du Monarque Danois me convainquit, que j'avois eu tort de ne pas faire cette demande plutôt. S. M. m'ordonna de choiſir & de propoſer un Naturaliſte, & un Mathématicien, à qui elle accorderoit également une penſion annuelle pour leur aider à ſe préparer au voyage, & entre autres à prendre quelque teinture de la langue arabe.

Je me reprocherois ici ſans doute de n'avoir pas en même temps demandé, que l'on aſſociât à la Compagnie un Médecin & un Deſſinateur, ſi S. M. n'avoit pas d'elle même accordé cette grace: de ſorte qu'à cet égard encore le but du voyage ſera rempli, & les ſciences ne ſouffriront point de ma timidité.

Mr. Niebuhr, natif du Duché de Breme, eſt le Mathématicien, qui fut deſtiné au voyage; & feu Mr. le Profeſſeur Mayer & Mr. le Profeſſeur Kaeſtner m'aiderent à le choiſir, pour remplir cet objet. Il a plu depuis à S. M. de le décorer du titre de Lieutenant au corps des Ingénieurs. Il

pour-

pourfuivit les études mathématiques fous les aufpices des Profeffeurs que je viens de nommer. Feu Mr. Mayer fur-tout lui enfeigna dans des leçons particulieres, l'art de faire des obfervations aftronomiques avec la derniere exactitude. Le peu de temps que laiffoient à Mr. Niebuhr des occupations fi néceffaires, il le donnoit aux élements de la langue arabe, dont la connoiffance lui étoit indispenfable, pour pouvoir donner une defcription géographique des pays, qu'il avoit à parcourir.

Il étoit bien plus difficile de trouver un Phyficien. Mais à la fin je m'en rappellai un, qui n'avoit befoin d'aucune efpece de préparation pour le voyage: —— c'étoit Mr. le Profeffeur Forskäl, Suédois de nation. Après avoir fait fon cours d'Hiftoire Naturelle fous le Chevalier Linnæus, il avoit cultivé à Gottingen les langues orientales, & fpécialement la langue arabe: & il étoit de retour dans fa Patrie depuis 1756. Il eft auteur d'une Differtation intitulée: *Dubia de principiis Philofophiae recentioris*, laquelle lui a gagné des approbateurs, & attiré des adverfaires, dont quelques-uns ont paffé les bornes de la bienféance. Il combat dans cet écrit, quelques opinions que j'avois avancées, & fur lesquelles nous nous étions fouvent difputés fans pouvoir tomber d'accord: & j'avouerai que l'honnête franchife avec laquelle il manie cette controverfe, n'a pas peu contribué à me faire defirer qu'il fût aggregé à la compagnie des voyageurs. Je favois en général qu'il n'étoit point crédule, qu'il ne fe rendoit qu'à l'évidence, & qu'il aimoit la vérité. Nos difputes philofophiques m'étoient de bons garants, qu'un amour aveugle pour mes opinions ne lui feroit jamais voir ni entendre dans l'Orient ce qu'il ne verroit & n'entendroit en effet. Je n'ai pu m'empêcher de faire cette remarque fur fa Differtation, parce que les doutes qui y font formés contre une certaine Philofophie, ont été relevés par un fectateur de Mr. le Docteur Crufius, de la maniére du monde la moins mefurée, & que l'incivilité a été pouffée jufques à comprendre toute la nation de Mr. le Profeffeur Forskäl dans les reproches qu'on lui a faits. Si je puis me faire honneur de quelque chofe, c'eft de ne point reffembler à de pareils Philofophes, & d'avoir le bonheur de n'en être pas traité avec plus de ménagement.

Nos

Il ſe trouva par pur hazard, que les trois voyageurs étoient de trois differentes nations: un Danois, un Allemand, & un Suédois hazard heureux, en ce qu'il aſſortit parfaitement l'impartialité, avec laquelle le Monarque Danois répand ſes faveurs ſur le mérite par-tout où il ſe recontre.

Lorsque le temps fixé pour le départ approchoit, S. M. m'ordonna de tracer le plan d'une Inſtruction pour les voyageurs. Dans cette vue, je commençai par publier dans pluſieurs gazettes un article, où j'invitois les Savants à me communiquer leurs conſeils, & particuliérement à m'indiquer les queſtions qu'ils ſouhaiteroient de voir éclaircies. Quoiqu'à la vérité je me fuſſe attendu à plus de ſecours de ce genre que je n'en ai reçu, je dois dire auſſi, que parmi les écrits qui m'ont été fournis, il s'en trouve qui ſont d'une très-grande importance. Ces écrits n'ont rien de commun avec les queſtions propoſeés dans cet Ouvrage, mais ils ont été remis en original entre les mains des voyageurs, afin de ne leur rien faire perdre en paſſant par les mains d'un traducteur.

Je prendrai la liberté de ſpécifier ici publiquement les cahiers qui m'ont été envoyés & que j'ai remis aux voyageurs, pour donner à leurs auteurs un témoignage public de ma reconnoiſſance, & pour que chacun puiſſe ſavoir, ſi les lettres qu'il m'a écrites dans ces temps de trouble, ſont parvenues à leur adreſſe. J'ai donc d'abord reçu d'un Anonyme des avis fondés ſur l'expérience, où l'on enſeigne aux voyageurs le moyen de ſe préparer des mets ſalutaires dans des lieux peu habités. Les autres dont je place les noms ſelon l'ordre du temps, dans lequel leurs lettres ſont arrivées, ſont Mr. de Halem, Conſeiller de la Chancellerie d'Oldenbourg, Mr. le Paſteur Pagendarm, Mr. Ruſt, Garde des Régiſtres à Baerenbourg, Mr. de Navarre, domicilié à Amſterdam, Mr. le Docteur Thiéry, à Paris, & Mr. le Docteur Jean Collet, à Londres. Enfin, l'Académie des Inſcriptions & des Belles Lettres de Paris a bien voulu nous communiquer un excellent Mémoire, rempli de queſtions ſavantes qui ſe rapportent à l'Hiſtoire, à la Géographie & à la langue des Arabes. Si l'eſpace & le temps, qui reſte d'ici à la foire, avant laquelle cet Ouvrage doit être imprimé, le permettent, je prendrai la liberté, dans l'eſpérance

qu'on voudra bien me l'accorder, de faire, imprimer ce Mémoire en son entier, aussi bien que quelques-unes des lettres dont j'ai parlé, & de les joindre à mes Questions.

On persistoit encore dans le premier projet, que le voyage devoit se faire par Tranquebar. Ce projet avoit de grands inconvénients, & un des principaux étoit qu'il falloit deux fois passer la ligne. Mais ce qui m'y avoit déterminé, ce sont quelques relations répandues en Europe, qui représentent le chemin par l'Egypte & l'Arabie, ou par la mer rouge, comme presque impraticable. Une autre considération s'y étoit jointe; en prenant ce détour par Tranquebar, on évitoit les pays qui sont le siege ordinaire de la peste, dont le souffle ennemi & funeste aux sciences, pouvoit en un instant nous faire perdre les fruits de tout le voyage. Et à cet égard l'exemple récent de feu Mr. Haszelquist étoit plus que suffisant pour nous intimider.

Cependant quelques-uns des Savants que j'ai nommés plus haut, nous firent remarquer de nouvelles difficultés dans la route de Tranquebar, & tâcherent de nous persuader, que celle de l'Egypte étoit plus facile & plus commode. Mr. le Professeur de Haven m'écrivit la même chose de Rome, où il étoit encore, & où il avoit eu occasion d'apprendre de nouvelles particularités touchant l'Egypte & la mer rouge. Or en supposant que cette route fût sûre & praticable, il n'y avoit pas à douter un moment, qu'elle ne fût plus avantageuse au progrès des sciences, & n'offrit plus de découvertes à faire. Je me résolus donc, en envoyant l'ébauche de l'Instruction, à solliciter en même-temps, que cette affaire fût examinée à Copenhague, & qu'outre cela l'Instruction fût soumise au jugement de quelques Savants de cette ville, ou de quelques Négociants qui connoîtroient les régions orientales. Ma démarche eut tout le succès desirable. Il fut agréé que le voyage se feroit par l'Egypte, & le retourpar Bassora. Rien de plus profitable aux lettres. Il reste en Egypte quantité de choses à découvrir, comme on le verra en partie dans mes Questions. Sur le chemin du Sinaï, les voyageurs seront à portée de voir les fameuses inscriptions arabes, & de les copier en partie, inscriptions, qui parurent si importantes à Clayton, Evêque de Clogher, qu'il voulut consacrer un

voyage

voyage exprès pour s'en procurer les copies. La mer rouge en mériteroit bien autant, tant elle nous eſt encore peu connue: & il eſt à espérer, que les environs de Baſſora renferment bien des choſes, que l'on ne trouve point en Arabie, & qui pourront fournir la réponſe à pluſieurs de ces Queſtions.

Les avis des Savants du Dannemarck étoient auſſi fort importants, & j'en ai fait uſage en retouchant le premier plan de l'Inſtruction. Mr. le Profeſſeur Kratzenſtein y a ajouté un Mémoire rempli de remarques intéreſſantes pour le Mathématicien & le Phyſicien, où il leur indique les moyens de découvrir certaines vérités, qui ſemblent ſe cacher & fuir à l'œil de de l'Obſervateur. Mais ce qui fait ſur-tout honneur à ces Savants c'eſt qu'ils ont prié S. M. d'aſſocier un Médecin & un Deſſinateur aux trois voyageurs dont j'ai parlé; en conſequence dequoi j'ai été chargé de dreſſer auſſi une inſtruction pour ces deux nouveaux membres de la Compagnie. On m'a permis en même-temps d'inſérer cette Inſtruction ſi ſouvent mentionnée, telle qu'elle s'eſt peu à peu perfectionnée par le concours des lumieres & des conſeils de pluſieurs Savants, telle en un mot que S. M. l'a approuvée & preſcrite pour regle à nos voyageurs. Je n'en ai omis que quelques articles qui ne ſauroient intéreſſer le Public. Elle ſuit immédiatement la préface, & mes Lecteurs y prendront d'avance une ideé plus complete de l'utilité, que nous pouvons attendre de ce voyage.

Il me reſte à parler des Queſtions, que j'ai proproſées aux voyageurs. Reſſerrées dans un petit nombre de lignes, elles n'euſſent été d'aucune utilité. Il a donc fallu leur donner quelque étendue, & quelque fois en faire de petites Diſſertations. Je ne penſe pas en devoir faire des excuſes, ni que perſonne ſoit aſſez peu équitable pour m'en blâmer. Des queſtions détaillées, qui renferment une eſpece de ſolution, ſe liſent plus agréablement, que des queſtions trop abrégées.

Je dois plutôt craindre que l'on ne me reproche les erreurs, & les fautes qui me ſeront échappées. A ceci j'ai à dire pour toute réponſe, que ces erreurs & ces fautes étoient inévitables. Les Queſtions ſont relatives à plus d'une ſcience, & l'on ne ſauroit me reprocher de ne pas poſſéder ces

ſciences dans toute leur étendue. Je crois, que ſans rougir je puis faire des queſtions, qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle ou à la Medecine, & que le Naturaliſte ou le ſavant Medecin n'auroit point faites lorsqu'il ne s'agit que de choſes, que le Philologue pouvoit deſirer de ſavoir comme étant néceſſaires à l'explication de la Bible, quand il n'a point trouvé d'éclairciſſements dans les ſources, où il a coutume d'en chercher. Je veux même croire, que quelques livres & ſur tout quelques itinéraires renferment la réponſe à telle & telle de mes Queſtions: mais qui eſt-ce qui a tout lu, & qui eſt-ce qui ſe rappelle tout ce qu'il a lu? Si quelqu'un trouve dans des ouvrages imprimés la réponſe à quelqu'une de mes Queſtions, & s'il veut bien communiquer, cette réponſe au Public, pourvu qu'elle ſoit fondée non ſur des conjectures mais ſur des faits avérés, il pourra compter ſur la reconnoiſſance des Savants, & cela d'autant plus qu'il aura découvert en Europe ce que je cherchois Aſie. Je n'y perdrai rien non plus de mon côté; car on m'aura de l'obligation, de ce que par ma queſtion & par l'aveu de mon ignorance j'aurai donné occaſion à celui qui aura fait la découverte, de nous faire part de ſes lumieres. Je ne doute point non plus, que les Cabinets de curioſités naturelles qui exiſtent en pluſieurs endroits de l'Europe, ne renferment bien des choſes, qui fourniroient des réſponſes à quelques-unes de mes Queſtions: mais ces Cabinets ſont une Aſie pour moi, comme ils le ſont pour mille autres. On ne peut en tirer parti à moins de vivre dans les endroits mêmes où ils ſe trouvent, & d'y avoir un libre accès autant de fois que l'on veut. Le voyageur eſt ébloui de tant de richeſſe, & il les contemple plutôt parceque c'eſt la mode, que pour en tirer uſage. Je prie donc ceux, qui poſſedent des Cabinets ou qui en ont la ſurveillance, de vouloir honorer mes Queſtions de la même attention, dont ils les jugeroient dignes, s'ils voyageoient actuellement en Egypte, en Syrie & en Arabie.

Ce n'eſt pourtant pas que je n'aie uſé de toutes les précautions poſſibles, pour écarter de mes Queſtions les choſes ſuperflues auſſi bien que les erreurs. Dans cette vue j'ai raſſemblé de temps en temps chez moi une Société de Savants de mes amis, qui ont bien voulu me donner quelque ſoi-

rées

rées pour entendre la lecture de mon Ouvrage. Elle étoit composée de Mr. le Docteur Walch, Mr. le Docteur Heilmann, Mr. Roederer, Médecin du Roi, & Mr. le Professeur Chrétien-Guillaume Buttner, qui peu d'années auparavant m'avoit donné des leçons d'Histoire Naturelle. Nous passions ensemble des heures délicieuses, & mes Questions donnerent lieu à plusieurs discussions qui tournoient au progrès commun de nos connoissances. C'étoit une espece de société littéraire ce qui contribua peut-être à la rendre plus utile, c'est que l'amitié en avoit banni toute contrainte & toute formalité.

J'ai omis les questions auxquelles mes amis ont pu me faire des réponses satisfaisantes: mais cela n'est arrivé que rarement, parceque je ne me contentois ni de probabilités ni de systêmes, & que la seule évidence des faits pouvoit me déterminer à effacer. J'ai redressé les fautes & les inperfections & j'ai ajouté des questions nouvelles, lorsque mes amis l'ont jugé nécessaire: dans ces deux cas j'ai cru de mon devoir de leur faire honneur de leurs lumieres. A la vérité il importe peu aux Lecteurs de savoir, par qui telle ou telle question a été mise sur le tapis, ou quelles sont les méprises où j'étois tombé d'abord, & par qui je fus détrompé: & on pourroit regarder comme superflus & pédantesques les soins que j'ai pris à cet égard. Mais il m'importe d'être reconnoissant envers mes amis, qui m'ont fait part de leurs lumieres: & j'aime mieux me rendre coupable d'une légere pédanterie, que d'ingratitude & de plagiat, envers ces mêmes amis, qui m'ont assisté de leurs conseils avec tant de cordialité. Mes Lecteurs trouveront donc dans tout le cours de mon ouvrage des traces de ces conférences, & les noms des Savants, dont j'ai fait mention ci-dessus.

Pouvois-je faire d'avantage pour me garantir de l'erreur dans des sciences qui me sont étrangeres, où cependant je ne pouvois me dispenser d'entrer, pour répandre un nouveau jour sur la philologie sacrée, qui est proprement ma science favorite? Et si malgré toutes ces mesures, il est resté des fautes dans mon livre, n'aura t-on pas l'équité de me les pardonner?

Je m'attends de la part de quelques Lecteurs à une objection que mes amis m'ont déja faite. Ils craignoient que je ne demandasse beaucoup plus de choses,

que les cinq voyageurs ne feroient capables d'en découvrir dans l'efpace de trois ans. Et en effet, à compter les Queftions, non par les chiffres qui font à la tête de chaque article, mais par les fujets que ces articles renferment, on verra qu'elles paffent le nombre de mille. Et de pouvoir acquérir une entiere certitude fur tant de matieres, ce feroit un bonheur fi grand pour les fciences, que l'on ne fauroit presque s'en flatter. Il faudroit avouer au moins, que jamais voyage n'auroit eu un fuccès comparable à celui-ci

Je fouhaite fort que ces idées flatteufes foient juftifiées par l'événement, & je ne crois pas être blâmable en formant ce vœu. D'un côté la protection royale qui influe fi puiffamment fur ce voyage, jointe au grand foin qui a été pris pour préparer les voyageurs, pour les pourvoir des livres & des inftruments néceffaires, & pour les diriger dans leurs recherches par le moyen de ces Queftions, de l'autre les talents & le zele de ces mêmes voyageurs, femblent autorifer les plus hautes efpérances. Malgré cela je ne crois point que toutes les Queftions propofeés feront réfolues. La réponfe à telle ou telle de ces Queftions ne dépend pas fimplement de la bonne volonté d'un voyageur, le hazard y entre encore pour beaucoup. Mais en fuppofant, que la fortune lui foit contraire dans la moitié des recherches dont il eft chargé, je ne laifferai pas d'obtenir plus de réponfes en propofant mille Queftions, que fi je n'en propofois que cent. Plus le voyageur eft inftruit des objets dignes de curiofité dans l'Orient, plus ils deviendra attentif aux chofes qui lui pafferont journellement fous les yeux, & foigneux à s'informer de celles dont il ne fe feroit pas foucié fans cela.

Voilà ce que je répondis à mes amis, qui furent pleinement fatisfatis de ma réponfe. Je m'affure que voyageurs les fatisferont encore bien d'avantage. Leur habileté, leurs talents, & leur zele furpafferont notre attente, & leur feront exécuter au-delà de ce que nous pouvions légitiment prétendre.

Mes queftions fe rapportent presque toutes à l'explication de l'Ecriture fainté. Je prévois que par cet endroit elles déplairont à certaines gens, & leur paroîtront trop théologiques: mais j'avoue que je regarde

comme

comme important tout ce qui tend à expliquer un livre ſur lequel toute notre Religion eſt fondée. A quoi j'ajoute, que pour bien entendre le Vieux Teſtament, il eſt abſolument néceſſaire d'approfondir l'Hiſtoire Naturelle, auſſi bien que les mœurs des Orientaux. On y trouve à peu près trois cents noms de végétaux: je ne ſais combien de noms tirés du regne animal, & un grand nombre qui déſignent des pierres précieuſes: il eſt rempli d'un bout à l'autre de traits relatifs à la Géographie & aux mœurs de l'Orient. Les erreurs commiſes dans les anciennes verſions orientales nous conduiſent encore à la recherche de pluſieurs animaux & de pluſiers plantes, dont la Bible ne fait point mention. En un mot, tandis que l'on croit ne s'occuper que de l'intelligence du plus ancien des livres, on ſe trouve inſenſiblement engagé à étudier la plus grande partie de l'Hiſtoire Naturelle, & la plupart des mœurs de l'Orient, matières à quoi l'on n'auroit pas ſongé, ſi l'occaſion n'en avoit été fournie par ce monument ſi mémorable de l'antiquité orientiale. Je ne ſais en effet nommer aucun autre livre, aucun du moins dont le ſujet ſoit moral, qui puiſſe rendre à cet égard les mêmes ſervices aux ſciences. Mr. le Docteur Heilmann, dans un Discours qui a été imprimé, a fait voir combien la Philoſophie doit à l'Ecriture ſainte, & aſſurément l'Hiſtoire Naturelle n'a pas moins d'obligations à ce ſaint Livre.

Il y a des Savants pour qui la Bible eſt un livre ſi odieux, qu'ils ne ſe contenteront point de ces deux réponſes. Tout ce que j'ai à leur dire, c'eſt qu'en propoſant des queſtions tendantes à répandre de la clarté ſur la Bible on n'a fait qu'entrer dans le but du voyage. D'autres Savants ont formé des queſtions qui regardent les autres Sciences. J'ai nommé plus haut ceux qui m'en ont envoyé de cette eſpece. On ne doit attendre de moi ſinon que je m'intéreſſe à cette partie des ſciences, à laquelle je me ſuis conſacré.

Je m'étois contenté d'abord de coucher par écrit les Queſtions, que je fais imprimer actuellement, & d'en remettre une copie aux voyageurs. Mais il réſultoit de là cet inconvénient, c'eſt que chacun des voyageurs ne pouvoit avoir ſon propre exemplaire de ces Queſtions, pas du moins tel

qu'il le falloit, pour y marquer d'abord ſes découvertes. Sur pluſieurs Queſtions les voyageurs devoient entretenir correspondance avec d'autres Perſonnes dans l'Orient, par exemple avec le Médecin de la Miſſion établie à Tranquebar : ce qui non ſeulement auroit emporté beaucoup de temps, mais cauſé encore bien des erreurs, ſi les correſpondants n'euſſent pas été pourvus de leur côté d'une copie autentique des Queſtions. C'eſt par cette raiſon que l'on a jugé néceſſaire de les faire imprimer. Mais par là elles peuvent avoir encore une utilité beaucoup plus étendue. Les amateurs des ſciences, Savants de profeſſion ou Négociants, ſoit qu'ils demeurent eux-mêmes dans l'Orient, ſoit qu'ils y aient des Connoiſſances, pourront voir ces Queſtions, & peut-être fournir la réponſe à pluſieurs. C'eſt dans cette vue que nous les ferons parvenir à des Perſonnes que nous croyons étre bien intentionnées pour les progrès des ſciences: mais nous eſpérons qu'un plus grand nombre de Perſonnes, qui les achéteront & les liront par curioſité, ſe rendront à ma priere d'augmenter nos connoiſſances en nous communiquant leurs lumieres. Enfin, ces Queſtions pourront encore dans la ſuite ſervir de guide à d'autres voyageurs, & leur indiquer les objets, que l'on ſouhaiteroit de voir éclaircis par leurs ſoins: & les queſtions que notre Compagnie de voyageurs n'aura pu réſoudre, mériteront peut-être l'attention des ſavants ou des Négociants, qui parcourront l'Orient à l'avenir.

Il eſt vrai que ſi l'on vouloit entreprendre des voyages dans d'autres contrées ſituées vers l'Orient, ils exigeroient d'autres queſtions. J'en aurois quelques-unes toutes prêtes pour la Paleſtine, & que l'on trouveroit auſſi importantes qu'inattendues: la plage qui s'étend de l'Euphrate au Tigre, & les rivages orientaux de ces deux fleuves, en demanderoient d'autres encore: & ſi l'on étoit aſſez heureux pour pouvoir s'ouvrir une entrée dans l'Abyſſinie, la curioſité des Européens ſe tourneroit vers de nouveaux objets. Mais cela n'empêche point, que la plupart des Queſtions propoſées dans cet ovrage ne puſſent rencontrer leur ſolution dans ces mêmes pays. Quel bonheur pour les ſciences, ſi la bonté de quelque Monarque donnoit ſouvent occaſion d'agiter ces ſortes de problêmes relativement à d'autres pays? C'eſt ainſi

ainſi que Louis XIV. mérita du genre humain. Par là il s'eſt attiré nos louanges. Mais il n'a pas eu beaucoup d'imitateurs. C'eſt un malheur pour les revenus publics auſſi bien que pour les Sciences, qu'on les regarde communément comme une affaire de finance, ou comme une branche de commerce, & que l'on veuille ſavoir, avant le temps, quel profit elles rapporteront à l'Etat. On peut prédire avec certitude, qu'elles lui procureront de grands avantages: mais jusqu'à ce que les découvertes projettées ſoient faites, il eſt impoſſible de déterminer en quoi ces avantages conſiſteront. Suppoſons qu'on eût demandé, il y a trois ſiécles, quel bien produiroit la curioſité d'étendre d'avantage la navigation vers l'Occident, pour tenter le tour du monde: on auroit répondu avec raiſon, que les peuples, qui viendroient à bout de l'entrepriſe, en retireroient de l'utilité, mais que l'on ne ſauroit l'apprécier au juſte avant l'exécution du projet. Il ne reſte plus aujour-d'hui de nouvelles parties du monde, ſituées ſous un climat favorable, à découvrir; mais le commerce, les manufactures étrangeres, & les productions naturelles, offrent une ſource de décourvertes utiles, qui ne ſera peut-être pas ſi tôt épuiſée. Si l'on parvient à les faire, ce ſera probablement ſans deſſein, & par rencontre ſourtuite: mais la probabilité d'atteindre cette heureuſe époque ſera portée au plus haut point, ſi l'on envoye dans les pays inconnus des Perſonnes verſées dans les langues & dans l'Hiſtoire Naturelle. Je veux que ces Perſonnes s'appliquent uniquement aux ſciences. Qu'on les laiſſe faire: on verra bientôt les découvertes utiles ſortir du ſein même des découvertes curieuſes.

Je ſens que de telles eſpérances paroîtront à bien des gens extrêmement recherchées & théorétiques. Ils diront qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher ſous la zone brûlante les choſes dont nous avons beſoin dans nos climats: & ſi je leur diſois, qu'ils ne ſauroient disconvenir de l'utilité d'un voyage, qui ſe feroit dans l'Orient entre le quarantieme & le cinquantieme degré de latitude, ces détracteurs des ſciences ne manqueroient pas de repliquer, que les terres ſituées entre ces degrés ne ſont point cultivées. Cependant me permettroient-ils de leur faire remarquer, combien de productions de la nature, & combien d'arts ont paſſé du Midi à notre Sep-

tentrion? On peut affigner le temps dans lequel la vigne fut transplantée des climats chauds dans les provinces méridionales de la France: & depuis plufieurs fiecles la même vigne eft connue fur les rivages du Rhin, qui font encore plus vers le Nord, fans qu'elle fe foit abâtardie. Elle y a acquis des qualités, qu'on ne lui connoît pas dans d'autres endroits du monde. Quels font les pays d'où le ver à foie eft venu chez nous? Premiérement connu en Italie, & puis en France, avec quel fuccès ne s'eft-il pas multiplié dans les Etats du Roi de pruffe, peu avant la préfente guerre, & tout récemment dans le Dannemarck, qui eft plus feptentrional encore? Que l'on nous rapporte d'autres climats une femblable chenille, & qui prenne auffi bien dans nos Provinces, ce fera un plus grand avantage que de trouver une mine d'or des plus riches.

Que l'on me pardonne cette digreffion en faveur des voyages littéraires entepris dans des climats chauds. Je reviens au fujet, fur lequel j'ai à m'entretenir avec mes Lecteurs. Ce recueil ne comprend pas toutes les queftions que je propofe à la compagnie des voyageurs: on leur en a addreffé plufieurs autres, qui n'ont pu être imprimées avant la foire de Pâque de Leipfick: j'en compofe actuellement de nouvelles qui les fuivront dans leur voyage: & les réponfes, que nous comptons de recevoir à ces premieres queftions, fourniront peut-être matiere à en propofer de beaucoup plus importantes. Si je vois que cette Edition trouve des Lecteurs, elle fera peut-être fuivie d'un feconde volume. J'ai pris la liberté d'inferer à la fin de celui-ci une traduction de l'excellent Mémoire, que l'Academie Françoife des Infcriptions & des Belles Lettres nous a fait l'honneur de nous envoyer. Cette traduction n'eft point mon ouvrage: elle a été faite par Mr. le Profeffeur Koehler.

Je ne faurois me réfoudre à terminer cette préface, fans exprimer ma refpectueufe reconnoiffance aux Protecteurs généreux, qui, dans ces temps critiques m'ont mis en état de tracer ces Queftions, & de m'occuper d'un voyage à faire en Arabie. On s'appercevra fans peine, que ces Queftions, quoi qu'elles ne contiennent qu'une lifte des chofes que j'ignore, doivent

m'avoir

m'avoir coûté plus de travail, qu'aucun autre écrit qui ſoit ſorti de ma plume. Vivant dans le centre de la guerre, & dans une ville où ſes inconvénients ſe faiſoient le plus ſentir, il m'eût été impoſſible de trouver le loiſir néceſſaire pour fournir cette tâche, ſi Son Alteſſe Mgr. le Maréchal Duc de Broglie n'avoit daigné me décharger des fardeaux militaires, & exempter ma maiſon de l'obligation de loger des Troupes. Le repos dont j'ai joui, & que j'ai pu conſacrer aux Muſes, je le dois uniquement à ſa générosité. Qu'il me ſoit permis de célébrer encore ici publiquement une faveur ſi ſignalée, ſi néceſſaire à la compoſition de cet ouvrage, faveur qui m'a été accordée au milieu du bruit des armes, & uniquement par amour pour les ſciences; qu'il me ſoit, dis-je, permis de la célébrer dans un temps, où l'on ne ſauroit plus confondre la voix de la reconnoiſſance la plus pure, avec la voix de l'adulation & de l'interêt. Ce ſeroit une ingratitude impardonnable, ſi je n'ajoutois, que S. A. Mgr. le Maréchal Prince de Soubiſe me fit la grace de me renouveller la même faveur, lorſqu'il prit le commandement des armées françoiſes.

A Gottingen le 26 Avril 1762. Michaelis.

# INSTRUCTION,

*à la quelle.*

Nous Fréderic V. par la grace de Dieu, Roi de Dannemarck, Norwege, &c. &c. (*t. t.*) Voulons très-gracieusement, que les Personnes qui par notre ordre & à nos dépens font le voyage de l'Arabie heureuse, à savoir, en qualité de Philologue, le Professeur *Fréderic-Chrétien de Haven*; comme Physicien, le Professeur *Pierre Forskäl*; comme Mathématicien, le Lieutenant des Ingénieurs, *Carsten Niebuhr*; de même que le Médecin, *Chrétien-Charles Cramer*, & le Peintre, *George-Guillaume Baurenfeind*, aient à se conformer très-humblement.

§. 1.

Les Voyageurs nommés ci-dessus se rendront tous ensemble dans l'Arabie heureuse, & ne perdront jamais de vue le but que nous nous sommes très-gracieusement proposé, c'est que, pour l'avantage des Sciences & des Lettres, ils fassent dans ce pays autant de découvertes qu'il leur sera possible.

§. 2.

Ils s'appliqueront à remplir ce même devoir, & pendant le voyage, & pendant le retour, autant que cela se pourra, sans les retarder sur la route: le Physicien & le Mathématicien le rempliront sur-tout durant la Navigation. Cependant, comme ce n'est pas uniquement pour le bien des Sciences & des Lettres en général, mais particuliérement pour faire des recherches dans l'Arabie heureuse, qu'ils entreprennent leur voyage; l'espérance de faire des découvertes ne doit ni occasionner des délais, ni les détourner de

de leur route, ni les engager dans des courſes particulieres; à moins que ce ne fût l'eſpérance très certaine de quelques découvertes fort importantes: c'eſt le ſeul cas qui puiſſe autoriſer quelque petit délai ou quelque tour: encore faudroit-il que le cas fût ſi extraordinaire & ſi inattendu, que les voyageurs puſſent être aſſurés, qu'en dreſſant cette Inſtruction on ne pouvoit le prévoir, & que leur demarche ne pût manquer de mériter notre très-gracieuſe approbation. Et ſuppoſé même qu'un ſemblable délai ou détour fût réſolu par la pluralité des ſuffrages: nous voulons qu'une ſeule voix qui s'y oppoſe ſuffiſe pour y faire renoncer. On ſent aſſez qu'il ne s'agit point ici d'un retardement occaſionné par de grandes maladies, qui retiendroient au lit quelqu'un des voyageurs. Notre intention n'eſt que de preſcrire des bornes au deſir de faire des découvertes autrepart que dans l'Arabie heureuſe: puisqu'une telle curioſité, quelque louable d'ailleurs qu'elle ſoit, pourroit nuire au deſſein principal du voyage.

§. 3.

Leur voyage d'ici à Conſtantinople ſe fera par mer, & de là ils ſe rendront par Alexandrie & le Grand-Caire en traverſant l'Egypte, à la montagne de Sinaï, & dans les contrées voiſines au *Gebel el Mocatab*, enfin ils paſſeront la mer rouge pour arriver à la Mecque. Dans cette vue, notre Envoyé à la Porte Ottomanne, le Conſeiller de Conférence, & Commisſaire général au département de la guerre, de *Gebler*, à quis nous donnerons nos ordres en conſéquence, les pourvoira des paſſeports néceſſaires de la part de *l'Empereur Turc*, & de lettres de recommendation propres à favoriſer leurs deſſeins. Leur ſéjour dans l'Arabie heureuſe durera deux ou même trois ans, ſi la néceſſité l'exige: mais leur premier ſoin ſera de ſe familiariſer avec la langue arabe au point de la parler couramment; ce qui eſt indiſpenſable pour bien remplir le but, que nous nous ſommes propoſé.

§. 4.

Pour avancer avec d'autant plus de ſuccès dans l'étude de cette langue, ils emploieront à s'y exercer une partie du temps de la navigation. Cet exercice charmera leur loiſir, & remplira les heures oiſives que leur laiſſeront les obſervations phyſiques & mathématiques. Et comme le Philologue & le Phyſicien y ont déja fait plus de progrès que le Mathématicien, nous voulons qu'ils aſſiſtent ce dernier de leurs lumieres lorsqu'il le demandera.

§. 5.

Ils tâcheront de pénétrer dans l'intérieur de l'Arabie le plus avant qu'il ſera poſſible. Ils ne ſe contenteront point de parcourir les côtes: ils chercheront à connoître le pays; & ils changeront de demeure auſſi ſouvent qu'il ſera néceſſaire pour parvenir à cette fin. Nous eſpérons, que le médecin que nous leur avons adjoint, pourra contribuer beaucoup à leur faciliter les entrées, & c'eſt notre intention très-gracieuſe, qu'ils ſe ſervent de ce moyen pour viſiter le plus d'endroit qu'ils pourront, ſans expoſer toutefois leur vie dans des lieux où pourroient régner des maladies mortelles & contagieuſes. Plus le médecin témoignera ne pouvoir ni ne vouloir ſe ſéparer du reſte de la compagnie des voyageurs, plus il ſera en état de leur ouvrir des voies ſûres & nouvelles. Nous ne voulons point reſſerer les voyageurs par des regles plus préciſes mais nous laiſſons à leur prudence & à la pluralité des ſuffrages à déterminer les lieux qu'ils viſiteront, & les chemins qu'ils prendront, & les conjonctures où ils jugeront à propos de demeurer enſemble, & celles où il pourroit être convenable de ſe ſéparer: le tout dans la trèsgracieuſe eſpérance, que dans toute leur conduite, ils feront éclater leur zele pour le progrès des lettres, & tâcheront par là de ſe rendre dignes à leur retour de la continuation de nos graces & de notre bienveillance.

§. 6.

§. 6.

Il y a une égalité parfaite entre les Savants qui entreprennent ce voyage : & nul d'entr'eux ne doit s'arroger fur les autres aucune efpece de droit ou de fupériorité. Le maintien de la paix & de la bonne harmonie fera leur conftante & principale étude : & fous peine de perdre notre bienveillance royale ils éviteront, avec un foin extrême, tout ce qui porte le nom de querelle, de difpute, ou de diffenfion. Et comme fouvent la plus parfaite union ne peut fubfifter fans une condefcendance réciproque, nous regarderons cette déférence comme un mérite dans toutes les affaires où le reglement préfent & le but du voyage ne feront point compromis. Au refte fi dans des cas qui ne font point déterminés dans cette Inftruction, il arrivoit que les fentiments fuffent partagés, la pluralité des voix décide : & s'il y a égalité de voix, c'eft au fort qu'il faut s'en rapporter : mais ni la pluralité, ni même l'unanimité des fuffrages ne pourront jamais rien conclure de contraire à ce qui eft exprimé dans l'Inftruction.

§. 7.

——— ——— ——— ——— ——— ——— ———

§. 8.

Chaque voyageur tiendra fon propre journal : il ne confiera rien à fa mémoire ; il écrira avant la fin du jour, ou s'il en eft empêché par des obftacles infurmontables, avant la fin de la femaine, les obfervations qu'il aura faites, il les écrira bien détaillées & en paroles claires & intelligibles, que chacun puiffe comprendre fans avoir befoin de fon interprétation, en cas qu'il vienne à mourir. Si la même obfervation fe trouve dans plufieurs de ces journaux fans que l'on fe foit auparavant concerté, cela nous fera d'autant plus agréable, que l'on apprendra à connoître en Europe

un

un même fait, que deux voyageurs auront décrit ſous differents points de vue, & que l'on croit avec plus de confiance ce qui eſt confirmé par pluſieurs témoins. Ainſi on verra, par exemple, avec plaiſir, que chaque voyageur rapporte ce qu'il aura remarqué des mœurs & penchants favoris de la nation: & quand il arriveroit, que le Philologue ſe ſervît de la Phyſique pour éclaircir le ſens des expreſſions affectées à cette ſcience, que le Phyſicien appliquât l'Hiſtoire Naturelle à l'explication de la Bible, & que le Mathématicien, outre ſes fonctions ordinaires, fît encore des obſervations ſur des matieres appartenantes à la Phyſique; cela ne ſera point regardé comme une uſurpation de l'emploi d'autrui.

En recommandant aux voyageurs la bonne harmonie, notre intention n'eſt point du tout que leurs journaux ne doivent pas ſe contredire, lorsque deux d'entr'eux, parlent d'une même choſe: pourvu qu'ils ne s'écartent point des regles de la politeſſe, ils auront d'autant moins de ſujet de ſe vouloir mutuellement du mal d'une pareille contradiction, que nous l'enviſagerons très-gracieuſement comme une marque de la fidélité hiſtorique.

§. 9.

Les voyageurs enverront, de temps en temps auſſi ſouvent qu'il ſera poſſible, & que l'occaſion s'en préſentera, des copies de leurs Journaux en Europe, & les adreſſeront à notre Conſeiller Privé & Grand-Maréchal de notre Cour, Mr. le Chevalier Adam Gottlob Comte de *Moltke*. Mais ils garderont les originaux par devers eux, afin que ſi quelque copie venoit à ſe perdre, la perte puiſſe être réparée.

Si les circonſtances le permettent, ils confronteront ces Journaux avant de nous en envoyer les copies, afin de pouvoir ſe donner mutuellement des avis ſur les choſes qui exigeront des éclairciſſements, ou plus de juſteſſe dans l'expreſſion. Mais on ne prétend point par cette confrontation, que les Journaux ſoient parfaitement conformes, & exempts de toute contradiction.

§. 10.

§. 10.

Tous les voyageurs doivent uſer des plus grands égards envers les habitans de l'Arabie. Ils n'attaqueront jamais leur Religion, encore moins la traiteront ils avec mépris même d'une maniere implicite. Ils s'abſtiendront de tout ce qui pourroit cauſer à ces peuples le moindre déſagrément: ils uſeront d'une délicateſſe extrême dans les recherches qui pourroient choquer l'ignorance des Mahométans, en leur faiſant ſoupçonner que l'on veut déterrer des tréſors, ſe ſervir de l'art magique, ou faire le métier d'eſpions au préjudice du pays. Ils entreprendront ces ſortes de recherches de la maniere la moins perceptible, & ils leur donneront les apparences les plus favorables. Ils ſe garderont bien d'exciter la jalouſie & la vengeance cruelle des Arabes, ſoit par des intrigues amoureuſes, ſoit ſeulement en prenant avec les femmes des libertés tolérées en Europe. Quoique ce ne ſoit point ici notre deſſein de leur inculquer les devoirs communs de la morale, nous ne laiſſons pas de leur défendre très-ſerieuſement tout commerce illicite ſoit avec des femmes mariées, ſoit avec des femmes libres, qui pourroit irriter la jalouſie vangereſſe des Orientaux. De quelque façon qu'ils ſoient provoqués, ils n'éclateront jamais en paroles injurieuſes, & n'en viendront jamais à des voies de fait, fût-ce même pour leur défenſe, dans des lieux où ils ſont ſous la protection du Magiſtrat. L'expérience n'apprend que trop, combien ces ſortes de démarches ſont dangereuſes dans les contrées qui profeſſent la Religion de Mahomet, où tous les affronts faits à un Muſulman ſont expiés par la mort. Et comme des fautes de cette nature pourroient entraîner des ſuites fâcheuſes pour toute la compagnie, nous joignons à nos exhortations la défenſe la plus formelle. Si quelqu'un contrevient à nos ordres, & s'attire quelque malheur, nous ſerons obligés de l'abandonner à ſa propre deſtinée: & la compagnie ne ſera nullement tenue de s'expoſer elle même pour le ſauver.

D §. 11.

§. II.

Si les voyageurs trouvent à acheter des manuſcrits à un prix raiſonnable, nous les y autoriſons juſqu'à la ſomme de ——— ——— ——— ——— Dans ces acquiſitions ils ne doivent avoir égard ni à la beauté ni au grand prix, mais à l'utilité de ces manuſcrits, & en tout cas à leur ancienneté. On ne demande pas préciſément qu'ils rapportent des copies de l'Alcoran, qu'on achete en Europe à beaucoup meilleur marché, toutes les fois que les Chrétiens ont été en guerre avec les Turcs. D'ailleurs il pourroit y avoir du danger à les acheter ſur les lieux, & même à les toucher, ſi l'on avoit à faire à de zélés Muſulmans. On ne deſire pas qu'ils rapportent des livres aſcétiques, ou des livres de prieres, ni des poëſies arabes. Cependant l'acquiſition de ces ſortes de manuſcrits ne leur eſt pas abſolument défendue, ſuppoſé qu'une raiſon particuliere les y engage. Mais les écrits que nous avons principalement en vue, ce ſont ceux qui ſe rapportent à l'Hiſtoire Naturelle, à la Géographie & à l'Hiſtoire; ce ſont encore de vieux manuſcrits de la Bible Hébraique & Grecque, ou en tout cas d'anciennes verſions arabes de ce ſaint Livre. Parmi les manuſcrits hébreux on préférera ceux qui ſont précieux par leur antiquité, & même par des lettres antiques, & dont la figure s'éloigne de celle des caracteres modernes; ou ceux qui comparés avec notre Texte ordinaire, tel que nous le tenons des Maſoretes, feroient voir des variantes dignes de l'attention des Critiques. La plupart des écrits arabes qui traitent de médecine, ne ſont que d'une médiocre utilité. Il n'y a que leurs Traités ſur la petite vérole, qui pourroient offrir des objets intéreſſants. C'eſt donc à ces derniers qu'il faudroit principalement ſe borner dans l'acquiſition des livres de médecine. S'ils trouvoient des Dictionnaires manuſcrits à acheter, le choix devroit tomber préférablement ſur ceux, qui n'ont pas encore été maniés par *Golius* & *Giggejus*.

Nous voulons & ordonnons auſſi expreſſément, que tous les manuſcrits ſans exception, qui auront été acquis, ſoient envoyés à notre Bibliotheque Royale

Royale de Copenhague, ſous l'adreſſe marquée ci-deſſus, §. 9. & qu'au retour des voyageurs, ces manuſcrits ſoient délivrés à la dite Bibliotheque.

§. 12.

Comme nous ſouhaitons ſur-tout, que l'on nous rapporte de ce voyage non ſeulement des copies exactes des Inſcriptions du *Gebel el Mocatab*, mais encore, ſi les circonſtances le permettent, ces mêmes Inſcriptions modélées en plâtre; ce ſoin regardera en particulier le Profeſſeur de Haven aidé du Peintre.

§. 13.

Nous n'approuverions point du tout qu'à ſon retour la compagnie ſe ſéparât, mais nous ordonnons très-gracieuſement, que les cinq voyageurs reviennent tous enſemble par Baſſora, qu'ils paſſent par terre par Alep & Smirne, & que de là ils reviennent en Europe, ſans que perſonne d'entr'eux puiſſe contrevenir à cet ordre, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

§. 14.

Les Voyageurs s'appliqueront ſinguliérement à ſatisfaire aux queſtions ſpéciales, que le Profeſſeur Michaelis leur propoſera ou leur enverra après leur départ. Mais ceci n'exclut point du tout les queſtions, qui même ſans ſon entremiſe leur ont été propoſées, ou leur feront envoyées dans la ſuite par d'autres Savants. Nous leur remettons ici d'abord celles, qui ont été communiquées par l'Académie des Inſcriptions & des Belles-Lettres de Paris, & par divers autres Savants étrangers, pour que dans ſon temps ils y répondent avec toute l'exactitude dont ils ſeront capables. Nous y joignons les problêmes, les avis & les conſeils du Profeſſeur Kratzenſtein, qui s'addreſſent en partie au Mathématicien, en partie aux Phyſiciens, & dont ils feront le meilleur uſage qu'ils pourront.

§. 15.

Nous ordonnons très-gracieusement, que non-seulement les minutes des Journaux mentionnés ci-dessus §. 9. mais encore toutes les réponses aux questions faites & à faire aux voyageurs, de même que tous les desseins, tous les plans, toutes les cartes géographiques qu'ils auront lévées, & toutes les observations physiques, astronomiques, géographiques, historiques, philologiques, de quelque nature qu'elles puissent être, qu'ils pourroient écrire pour leur particulier, sans les porter dans leurs Journaux; item toutes les production naturelles sans exception qu'ils auront amassées, en quoi qu'elles puissent consister, soient envoyées à Coppenhague à l'adresse indiquée §. 9. Ils enverront sous un chachet volant, ou sans cachet, les réponses destinées aux questions de Savants étrangers, afin que nous puissions en faire prendre copie: comme c'est pareillement notre intention, que tout ce que les voyageurs rapporteront à leur retour des articles que nous venons de spécifier, soit délivré & déposé au même lieu, le tout avec fidélité, & conformément aux devoirs dont ils sont liés envers nous: nous réservant de disposer dans la suite de toutes ces choses d'une maniere convenable aux circonstances, & d'ordonner nous-mêmes de leur destination ultérieure.

§. 16.

Nous nous attendons très-gracieusement, que le Professeur Forskäl, qui est destiné à faire ce voyage en qualité de Physicien, observera les regles prescrites à des voyageurs par Linnaeus dans sa Dissertation intitulée: *Instructiones Peregrinatoris*. Le *Hierozoicon* de *Bochart*, & le *Hierobotanicum* de *Celsius*, seront les écrits dont il fera le plus d'usage. Ils les comparera avec la nature, il en corrigera les défauts, il en remplira les lacunes; & pour y réussir, ils s'informera des animaux & des végétaux qui ne sont pas encore suffisamment connus, quoique ces auteurs en aient fait mention. Les livres nécessaires à son but lui ont été fournis à nos dépens.

§ 17.

§. 17.

L'attention du Phyſicien ſera ſans doute plus excitée, & deviendra plus utile, ſi pendant le voyage il tire du Dictionnaire de *Golius* la liſte de toutes les production naturelles de l'Arabie, dont ce Dictionnaire ne donne pas une idée ſuffiſante, & dont il croira qu'il ſera néceſſaire de juger par ſes propres yeux. Comme nous ſuppoſons très-gracieuſement, qu'il ſe ſera familiariſé à Upſal avec les copies des Ecrits arabes qui traitent de l'Hiſtoire Naturelle: nous voulons qu'il interroge la nature elle même ſur la vérité des récits de ces Ecrivains, qu'il décrive méthodiquement, & rapporte, s'il eſt poſſible, les plantes ou les productions, que ces mêmes Ecrivains ne font qu'indiquer en général. Comme nous apprenons auſſi qu'il s'eſt déja appliqué ci-devant à l'étude de la Philologie ſacrée, nous lui ordonnons de donner une attention toute particuliére aux productions naturelles, dont il eſt fait mention dans la Bible, & qui en partie ſont encore inconnues.

§. 18.

Il tâchera d'ajouter les noms arabes à toutes les productions naturelles dont il parle, & de les exprimer tant en caractéres arabes qu'en caractéres latins. S'il ſe trouve que la même choſe ait des noms différents dans différentes contrées, il ne négligera pas non plus de le remarquer.

§. 19.

Il rapportera, ou il enverra avant ſon retour, ſi cela ſe peut, ſans occaſionner de nouveaux frais, les productions du regne minéral, & celles du regne végétal, & ces dernieres deſſéchées, auſſi-bien que leurs graines; & pourque l'on puiſſe employer ces graines, il tâchera de ſon



mieux

mieux de s'inſtruire de leur culture, & de ce qui eſt néceſſaire pour les faire germer. Comme ſon ſéjour en Arabie doit durer deux juſqu'à trois ans, les occaſions de s'acquitter de cette partie de ſes fonctions, ne lui manqueront pas. Il profitera de ce même ſéjour pour apprendre à connoître les plantes dans leurs differents états, & il aura ſoin de marquer toujours la ſaiſon dans laquelle il les aura trouvées dans chacun de ces états.

Il fera auſſi attention à l'uſage des plantes, & à la préparation des minéraux. Les fables même qui ſe débitent ſur leur ſujet, ne doivent point lui paroître indignes d'être annotées, parce qu'elles pourront au moins ſervir à mieux entendre des livres orientaux : & dans cette vue il prendra garde aux ſignifications, que l'on préte à certaines fleurs, en fait de galanterie.

§. 20.

Pour faciliter ſa tâche, les Préſidents & les Directeurs de notre Compagnie des Indes Orientales, auſſi bien que ceux de nos Compagnies générales de commerce, donneront ordre à leurs Capitaines de vaiſſeaux, de recevoir, & de transporter ici les caiſſes chargées de productions naturelles. Nous ordonnerons de même au Capitaine de notre vaiſſeau de guerre, ſur lequel les voyageurs doivent s'embarquer pour Conſtantinople, de laiſſer entrer le Profeſſeur Forskäl, ou ſon Adjoint le Médecin Cramer, dans les chaloupes, toutes les fois qu'ils en enverront au rivage, afin de les mettre en état de recueillir les curioſités qui ſe préſenteront, & de les faire aſſiſter en toute maniere par les Mariniers, ſoit ſur mer dans un temps de calme, pour la pêche des coraux, de coquillages, d'animaux marins, &c. ſoit ſur terre pour abattre des arbres, pour porter des productions naturelles &c. C'eſt dans cette intention que nous les avons fait pourvoir de filets, dont on ſe ſert pour pêcher les huitres, & d'autres outils néceſſaires.

§. 21.

§. 21.

S'il est impossible de rapporte certaines productions naturelles inconnues parmi nous, & dont une simple description ne donneroit pourtant pas une idée assez nette à un Européen: le Physicien tâchera de s'en procurer des desseins, & s'il se peut, des desseins en couleurs, à quoi le Peintre lui prêtera son secours.

§. 22.

Dans l'occasion il étendra ses recherches sur les changements qui se font dans l'atmosphere, sur les dégrés de chaleur, sur les marées, & principalement sur celles du Golphe d'Arabie, sur l'influence de certaines mœurs dans la multiplication de l'espece humaine, sur certaines maladies inconnues parmi nous, dont les Ecrivains orientaux parlent souvent, en un mot sur tout ce que le Chevalier Linnæus a recommandé à un Physicien voyageur.

§. 23.

Nous avons adjoint à la Compagnie des voyageurs le Médecin Cramer, tant pour les assister en cas de maladie, (& pour cet effet il est pourvu de tous les médicaments nécessaires), que, parceque qu'il conste par l'expérience, que la qualité de médecin concilie souvent aux autres voyageurs la faveur des peuples orientaux & leur procure toutes sortes d'avantages.

Mais sur-tout nous lui enjoignons très-gracieusement, de montrer sa bonne volonté en prêtant son assistance au Professeur Forskäl (à l'habileté duquel les recherches botaniques sont particuliérement confiées), dans la collection, préparation, description & conservation des autres productions naturelles, savoir des insectes, poissons, coquillages, limaçons, oiseaux & autres animaux,

animaux, minéraux, pierres &c. Notre intention n'eſt point que l'un de ces Savants puiſſe regarder l'autre comme ſon ſubalterne, & exiger ſon ſecours par voie de commandement, ni que l'autre puiſſe refuſer ſon aſſiſtance lorsqu'il en ſera requis, & témoigner de la mauvaiſe volonté. Nous eſpérons au contraire très gracieuſement, que le Profeſſeur Forskäl d'un côté, ne demandera jamais des ſervices du médecin que d'une maniere décente & polie: & que de l'autre le Candidat *Cramer* ne s'y refuſera jamais, & ne cherchera point de prétextes pour s'y ſouſtraire; mais que plutôt ils ſe concerteront amicalement ſur le partage du travail; & qu'anſi ils réuniront leurs efforts & leur induſtrie pour bien remplir la tâche commune.

§. 24.

Nous recommandons en même-temps d'une façon ſinguliere au Candidat *Cramer*, de ſe préparer, durant le voyage, à ſes fonctions autant qu'il ſera poſſible, & de faire une étude aſſidue de la langue arabe, en quoi nous enjoignons très-gracieuſement aux autres voyageurs de l'aſſiſter, autant que leurs propres occupations pourront le permettre. Nous ſouhaitons d'autant plus qu'il donne à cette langue toute ſon application; qu'elle contribuera à lui ouvrir, de même qu'à ſes compagnons de voyage, l'accès de pluſieurs lieux de l'Arabie, dès qu'il la parlera aſſez couramment, pour pouvoir traiter dans leurs maladies, les Grands & les perſonnes de condition du pays.

§. 25.

Ce ſera d'ailleurs encore ſon devoir particulier de ſuivre exactement l'hiſtoire des maladies, de celles ſur-tout qui ne regnent que dans ces climats, ou qui du moins y ſont plus communes, & pour ainſi dire, plus naturaliſées que partout ailleurs. Il s'inſtruira avec ſoin des remedes que l'on fait prendre aux malades, & du régime qu'on leur fait obſerver. Il tiendra de tout cela un Journal exact, qui ſera dreſſé ſur le même plan que les

autres

autres. Il tâchera principalement de réfoudre les queftions fur la petite vérole propofées par le Docteur *Thiéry*, & que nous remettons entre fes mains. Quant aux autres loix générales qui font prefcrites aux voyageurs depuis §. 1. jufqu'à §. 15. il les obferverra de même dans fon département autant qu'elles pourront fe concilier avec fes fonctions particulieres, foit en qualité de Médecin, foit en qualité d'Affiftant du Profeffeur *Forskäl*.

§. 26.

En cas qu'il furvienne des maladies à fes compagnons de voyage; il eft tenu de les affifter fidélement & *gratis*, & fans qu'il lui foit permis, de les abandonner jamais dans des maladies dangereufes ou contagieufes. On lui délivre ici, pour en faire ufage dans le befoin, les confeils de médecine & de diete, que le Médecin *Navarre* a fournis au Profeffeur *Michaelis* pour le bien des voyageurs.

Il fe prêtera auffi autant qu'il fera en fon pouvoir, à fervir les Arabes de fa fcience, de façon à concilier à fes compagnons de voyage la faveur & la protection des Grands, la conficance du peuple, & à leur ouvrir par là de nouveaux chemins pour pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Arabie. Mais ils ufera à cet égard de la plus grande circonfpection, & ne fe fervira point de remedes dangereux, de peur d'occafionner que ce que nous avons choifi comme un moyen d'attirer à la compagnie & à lui-même l'amitié des Arabes, ne leur attire au contraire la haine & la vengeance de cette nation.

§. 27.

Nous commettons, avant toute autre chofe, au Mathématicien le foin de la Géographie, entant fur-tout que la certitude de cette fcience dépend de l'exacte détermination des longitudes & des latitudes, & de la diftance des lieux. Comme il ne fera pas poffible de fixer cette diftance par des

mesures géometriques, il pourra satisfaire en comptant les heures que l'on aura employées pour passer d'un lieu à l'autre, ou en notant ces distances d'après les relations des natifs du pays: & à cet égard on s'assure, qu'il a assez de lumieres & de dextérité, pour connoître lui-même les moyens de réduire à plus de précision ces mesures vagues & mal déterminées. Il seroit aussi fort à souhaiter, qu'il pût se procurer en Egypte un manuscrit de la Géographie d'Abulfeda, & la comparer toujours avec ses propres découvertes.

C'est sur les observations faites dans ses voyages, aussi bien que sur les relations qu'il aura entendues, qu'il dressera une carte de l'Arabie, purgée des défauts de celles que nous avons. Il pourra, en tout cas, prendre pour base une de celles que l'on a jusqu'ici le plus estimées, celle, par exemple, qui a été publiée à Amsterdam par *Isaac Tirion.* Comme son voyage le conduira à traverser la mer rouge, il aura soin de comparer ce qu'il observera sur cette mer avec la description, la plus ancienne de toutes, dont Diodore de Sicile & Strabon nous ont conservé des extraits. Quelque fabuleuse qu'elle soit, il s'appliquera toute fois à déterrer les vérités géographiques, qui pourront être cachées sous l'amas de tant de récits incroyables.

§. 28.

Comme les montagnes, les sources & les rivieres, moins sujettes à la destruction ou aux révolutions, que les plus grandes villes, sont, en fait de Géographie, les monuments les plus stables & les plus anciens, il considérera, d'un oeil attentif, ces monuments presque éternels de l'Arabie, afin que son voyage serve en même-temps à répandre un nouveau jour sur la Géographie ancienne. Il n'omettra sur-tout aucune source, ni aucun ruisseau; il les tracera au contraire avec tant d'exactitude, que l'on puisse être assuré, que par-tout où sa carte ne montre ni source ni ruisseau, il n'en a point rencontré. Il remarquera aussi chaque fois si les ruisseaux coulent

ſent toute l'année, ou ſeulement en temps de pluie: où ils s'écoulent; s'ils ſe perdent dans le ſable. S'il parcourt les pays dans des temps de ſécheresſe, il n'oubliera pas de ſe faire inſtruire par des habitants quels ſont les torrents qui y coulent durant l'hyver. Il tâchera, auſſi ſouvent qu'il eſt poſſible, de donner des notions déterminées & mathématiques de la hauteur des montagnes, ſoit par des meſures réelles, ſoit par des eſtimations faites d'après le Barometre. Il n'oubliera pas d'obſerver les vallées, où par des pluies orageuſes ſe forment des dépôts d'eau, qui ne pouvant s'écouler, changent, pour un temps, ces vallées en lacs: & comme il paroît que l'Arabie en a beaucoup de cette eſpece, & qu'elle differe par là de plusieurs provinces européennes, tandis qu'au contraire en l'Allemagne, les vallées offrent aux eaux des écoulements réguliers, il tâchera autant qu'il eſt poſſible d'approfondir la raiſon de cette difference, laquelle, ſemble devoir éclaircir d'avantage l'Hiſtoire du Globe.

Lorsqu'il ſera en Arabie, il ſentira lui-méme la néceſſité de ſuivre les regles que nous venons de preſcrire, vu que les Arabes ne manquent point de marquer dans leurs cartes géographiques les ſources de leur pays, quelque peu qu'il y en ait: & d'un autre côté il verra, que, ces ſources étant fort clair-ſemées, il lui ſera aiſé de remplir cette tâche.

§. 29.

Il écrira ſoigneuſement en lettres arabes, les noms des villes, des montagnes, des vallées, des rivieres, des ruiſſeaux, des ſources, &c. Les noms dont il aura appris des habitants même du pays la veritable orthographe, il les diſtinguera, par un ſigne, de ceux dont il n'aura pu compoſer les lettres que d'après le jugement de l'ouie. Il tâchera, auſſi ſouvent qu'il ſera poſſible, de ſuivre l'orthographe la plus communément reçue.

§. 30.

Nous verrons avec plaisir, qu'il ait fait des recherches sur la partie historique de la Géographie, sur le nombre des habitants, sur la fertilité des contrées, sur le commerce & les professions, sur la prospérité ou la decadence des villes &c. qu'il compare l'état présent des choses avec leur état passé, & qu'il corrige la Géographie ancienne par de nouvelles observations.

§. 31.

Ce sont là ses occupations principales, à qui toutes les autres doivent céder. Celles qui suivent ne lui sont imposées, qu'autant qu'elles ne dérogent point aux premieres, & que d'ailleurs elles seront compatibles avec le temps & les conjonctures.

Ainsi, il seroit à souhaiter, qu'il pût faire des observations sur la quantité annuelle des pluies, & sur la proportion de cette quantité avec celle des eaux, que fournissent les rivieres & les ruisseaux. Ses propres connoissances physiques lui apprendront sans doute, que ces observations ne doivent pas se faire dans les plaines, mais sur les montagnes d'où les ruisseaux & les rivieres tirent leur origine, lorsqu'on veut estimer la proportion de ces eaux. Comme il n'est point à presumer qu'il rencontre des montagnes couvertes d'une neige éternelle, il n'aura point occasion de remarquer la ligne tracée par cette neige; mais il distinguera les montagnes susceptibles de neige de celles qui ne le sont pas, & en observera la hauteur.

Il pourra aussi tâcher d'observer, lorsque l'occasion s'en présentera, les chaînes de montagnes qui se prolongent sous les mers. Il verra, par exemple, si le détroit de Babel-Mandeb ne joint pas à l'Afrique par une montagne. Dans le même Golfe d'Arabie, il fera des observations sur les marées & leur hauteur, sur-tout s'il lui arrivoit d'en visiter l'endroit, où les Israélites l'ont passé autrefois.

§. 32.

§. 32.

Il faiſira avec empreſſement, les occaſions de faire des obſervations aſtronomiques, toutes les fois qu'elles pourront ſe faire ſans préjudicier au but principal du voyage. Il profitera ſur-tout des circonſtances favorables où il pourra ſe trouver le 6 Juin 1761. pour obſerver le paſſage ſi rare de Venus par le Soleil, & pour en tirer le meilleur parti qu'il ſera poſſible.

§. 33.

On verroit avec plaiſir, qu'il fît des recherches ſur le rapport entre le nombre de ceux qui naiſſent & meurent, & de ceux, qui ſont en vie, principalement ſur l'influence de la polygamie dans la population ou la dépopulation, auſſi bien que ſur la proportion numérique, qui ſubſiſte dans l'Orient entre les deux ſexes. Il trouvera lui-même dans les écrits de *Süsmilch* relatifs à cette matiere, dans la Monogamie de *Prémontval*, & dans les *Paralipomena contra Polygamiam* du Profeſſeur *Michaelis*, les problêmes particuliers qu'il aura à réſoudre. Nous ne doutons point qu'il ne prémuniſſe contre tous les ſophismes, par lesquels tant de voyageurs, qui n'étoient pas Mathématiciens, ont été trompés. Il ne doit point, par exemple, juger du rapport numérique qui eſt entre les deux ſexes, d'après les grandes villes où les gens riches attirent quantité de femmes de la campagne; mais il obſervera ſi les femmes, qui ſont en plus grand nombre dans de grandes villes, ne manquent point à la campagne.

§. 34.

Il aſſiſtera les autres voyageurs dans la ſolution des problêmes mathématiques, regardent le but du voyage, lors qu'il pourra le faire ſans négliger ſes fonctions principales, & ſans ſe ſurcharger de travail. Si, par exemple, ils trouvent ſur quelque montagne telle & telle plante, qui ne croit

point dan les vallées, il leur dira la hauteur de cette montagne. Cependant on ne pourra jamais lui demander ces fortes de fervices, que d'une manieree qui ne le mette point dans la dépendance des autres, & il a droit de fe dispenfer de rendre ces fervices à fes compagnons de voyage, lorsqu'il ne fera point en état de le faire.

§. 35.

Le Profeffeur *de Haven*; en qualité de Philologue, s'appliquera à connoître les mœurs & les ufages du pays, ceux en particulier, qui font propres à éclaircir l'Ecriture Sainte & la loi de Moyfe.

§. 36.

Il comparera les Dialectes des contrées de l'Arabie qu'il parcourra, avec les connoiffances que nous en avons en Europe, & avec l'idée que nous en donnent nos Grammaires arabes. Il étudiera la vraie prononciation, & il remarquera en quoi le langage de la vie commune s'éloigne des regles grammaticales connues en Europe.

§. 37.

Il recueillera avec foin, tout ce qui manque dans nos livres, & dans nos Dictionnaires arabes, les idiotismes provinciaux, les expreffions populaires, qui peuvent fervir à l'explication de la Bible: & il préfentera toutes ces façons de parler dans une liaifon propre à mettre les Savants de l'Europe, qui ne font pas eux-mêmes le voyage de l'Arabie, en état d'en porter leur jugement.

§. 38.

§. 38.

Il fera des recherches fur la Paléographie des Arabes, & tâchera de connoître de leur plus ancien Alphabet, auffi bien que de celui des Hébreux & des Syriens, tout ce qu'il fera poffible d'en découvrir.

§. 39.

Il tâchera d'ajouter de nouvelles lumieres à celles que *Kaempfer* a donnés des Ecrits myftérieux & de la religion des Sabiens.

§. 40.

Il raffemblera foigneufement tout ce qu'il pourra apprendre touchant les anciennes coutumes païennes & le culte idolâtre des Arabes avant les temps de Mahomet.

§. 41.

Si dans les manufcrits hébraiques & grecs de la Bible, il rencontre des variantes leçons qui foient de quelque importance, & qu'il foit à craindre, que des Savants fouçonneux en Europe ne voluffent pas s'en rapporter là-deffus à fon feul témoignage, il ne fe contentera pas d'annoter ces variantes, mais il fera encore contrefigner, par un de fes compagnons de voyage l'article de fon Journal qui les contient.

§. 42.

Il aura foin de copier d'anciennes Infriptions, foit arabes foit conçues dans quelque autre langue de l'Orient. S'il en trouve qu'il ne puiffe pas déchiffrer lui-même, il les deffinera au moins fidelement, ou il les fera,

fous

ſous ſes yeux, deſſiner exactement par le Peintre, ou même en prendre des modeles en plâtre, comme nous l'avons déja ordonne §. 12. & n'oubliera pas de deſſiner en même-temps les inſcriptions grecques, qui pourroient y être jointes, & qui peut-être en contiendroient la traduction.

§. 43.

Comme nous adjoignons très-gracieuſement le peintre *Baurenfeind* à la compagnie des voyageurs, nous lui ordonnons d'être toujurs prêt à les aſſiſter de ſon art, ſoit pour les deſſeins, ſoit pour les peintures qu'ils lui demanderont; ce ſera ſur-tout ſon devoir capital d'aider le Profeſſeur *Forskäl*, lorsqu'il l'exigera, dans la délinéation des productions de la nature, des animaux &c. Ce devoir étant rempli, nous lui enjoignons en outre de prêter ſon miniſtere au Philologue, au Mathématicien & au Médecin, ſoit pour copier des Inſcriptions, ſoit pour toute autre occupation où ils auront beſoin de ſon ſervice, ſans qu'il lui ſoit permis de le refuſer. Pendant le voyage le grand objet de ſes ſoins ſera d'aider à deſſiner, ſous l'inſpections du Profeſſeur *de Haven*, avec la fidélité & l'actitude la plus ſcrupuleuſe les nombreuſes Inſcriptions qui ſont ſur le *Gebel el Mocatab*, & à en prendre des modeles en plâtre. En général, les Savants voyageurs ſe concerteront amicalement par rapport aux ſecours, qu'ils demanderont au Peintre, de façon que le travail de l'un ne ſoit traverſé ni négligé par l'autre.

En témoignage dequoi nous avons ſigné de notre main la préſente Inſtruction, & y avons fait appoſer notre ſceau royal. Fait à notre Château de Jaegersbourg le 15 Decembre 1760.

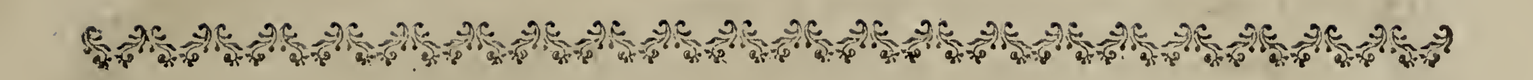
FREDERIC R.

(L. S.)

R.

*J. H. E. F. v. Bernstorff.*

I. *Quel-*



# QUESTIONS

## CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

L.



# QUESTIONS

## PROPOSÉES

## A UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS.

I.

*Quel est ce* סוף *qui a donné son nom à la Mer rouge? & quel est le* Suph *qui croît dans le Nil?*

Comme, selon mon opinion, ce sont deux *Suph* différents, on desire une description botanique bien détaillée, & une délinéation exacte de l'un & de l'autre, aussi bien que la désignation de la couleur du *Suph* de la Mer rouge, parce que l'on ne peut démêler les difficultés suivantes.

Celsius, (dans son *Hierobotanicum* P. II. p. 65. & suiv.) a montré par des arguments assez vraisemblables, que le *Suph* est une *Alga* ou une herbe marine. Robert Southwell, étant à Lisbonne, y apprit de la bouche d'un habile Jésuite, qui avoit lui-même voyagé en Ethiopie & sur la Mer rouge, une particularité que Celsius avoit ignorée. (*) Le Jésuite avoit vu cette Mer parsemée de taches rougeâtres, & dérive de cette couleur le nom que les Grecs lui ont donné. Ces tâches provenoient d'une herbe semblable à celle que nous appellons *Sargazo*, attachée par la racine au fond de la mer, tandis que les feuilles flottoient sur la surface. Un Indien que l'on fit plonger,

(*) Recueil de divers voyages faits en Afrique & en Amérique. à Paris 1674. p. 232.

ger, rapporta à la compagnie une quantité suffisante de cette herbe, que l'on reconnut pour le végétal marin que les Ethiopiens nomment *Supho*. Par ceci il est évident que l'herbe, qu'il a vue, est le véritable *Suph* des Hébreux, qui en dérivent le nom qu'ils ont donné à la Mer rouge, d'autant plus qu'elle porte encore aujour-d'hui le même nom dans la langue éthiopienne.

Cependant je ne laisse pas d'être curieux de savoir, si cette herbe differe du *Sargazo* que nous connoissons, & quelle est sa couleur. Car le sargazo ordinaire devroit plutôt produire la dénomination de mers vertes, quoique au rapport de christophe Acosta (*), la couleur de ses feuilles tireroit foiblement sur le rougeâtre.

Ici quelques-uns de mes amis, à qui j'ai lu ce que je viens d'écrire, me font observer que ce sont les grains rouges du Sargazo, qui, dans certaines saisons, font paroitre la mer de cette couleur. Mais cette couleur seroit-elle assez forte & assez sensible pour que la Mer en eût pu prendre le nom? En quels mois de l'année le Sargazo pousse-t-il ces grains rouges dans ces contrées? & combien de temps les conserve-t-il?

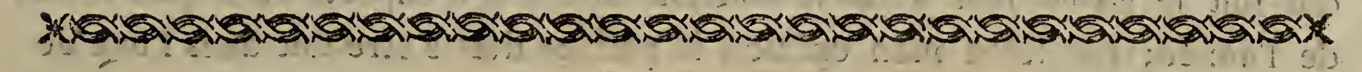
Si ces reflexions concernant le סוף sont fondées, comme elles paroissent l'être, il n'est pas trop aisé de les accorder avec un endroit de l'*Exode* ch. II. v. 3. qui nous présente aussi du *Suph* croissant dans le Nil. Mais ici encore le Jésuite que j'ai déjà cité, vient à mon secours, & me fait soupçonner qu'il y a deux sortes de végétaux qui portent ce nom. Car il remarque que sufo signifie aussi dans la langue éthiopique, une certaine graine qui a la forme de l'amande, & que l'on peut manger, ses fleurs sont couleur de safran: les Ethiopiens en préparent une couleur rouge qui a aussi le nom de *Sufo*. Ajoutons que dans le vieux langage égyptien la Mer rouge se nomme la Mer de *Sari* (**): & si nous en croyons Mr. Jablonsky, ce nom lui vient d'une plante qu'elle produit, & qui probablement seroit notre *Sargazo*. Si nous comparons avec ceci un endroit de Pline où il est question du Sari (L. XIII. c. 23.) *Fruticosi est generis SARI, circa Nilum nascens*,

(*) Tratto della historia della droghe medicinali, p. 272.

(**) Jablonsky, Pantheon Aegypti. L. IV, c. 1. §. 6. p. 151. & Diss. V. de terra Gosen p. 60.

*naſcens, duorum ferme cubitorum altitudine, pollicari craſſitudine, coma papyri, ſimilique manditur modo:* nous comprendrons qu'il eſt impoſſible que le *Sari* de Pline & le *Sargazo* ſoient la même plante, puisque cette derniere n'a aucune reſſemblance avec le *Papyrus*. Ainſi nous trovons deux ſortes de *Sari*, l'un dans la Mer rouge, & l'autre dans le Nil, & ce dernier ſe peut manger.

Je prie nos ſavants voyageurs de vouloir déterminer ce *Suph*, ou ce *Sari* du Nil d'après ces caractères tels quels, de nous en fournir une deſcription botanique, de le deſſiner, &, s'il eſt poſſible, de conjecturer comment il eſt arrivé que dans la langue hébraïque, auſſi bien que dans la langue égyptienne deux végétaux ſi différents aient reçu la même dénomination.



## II.

*Sur le reflux qui a lieu à l'extrêmité ſeptentrionale de la mer rouge. Sur le temps & la grandeur de ce reflux. Sur la profondeur & le fond de cette Mer à l'endroit où les Iſraélites l'ont paſſée. Sur les coraux.*

Si l'on veut prendre la peine de lire une Préface & de Remarques que j'ai ajoutées à un Traité intitulé *Eſſai phyſique ſur l'heure des marées dans la mer rouge:* on ſera d'autant mieux en état de comprendre la queſtion que je propoſe ici, & qui ſe rapporte toute entiere au paſſage des Iſraélites par cette mer. Le but de ma queſtion c'eſt de decider avec certitude, ſi par un double reflux, ou comme on s'exprime, par une marée d'aval, cauſée par un vent Nord-Nord-Oueſt, ſoufflant directement contre les eaux, il eût pu ſe deſſécher un aſſez grand eſpace de mer pour ouvrir un chemin libre aux Iſraelites.

Le lieu que les voyageurs doivent choiſir pour leurs obſervations, c'eſt la vallée *Bédea*, dans le voiſinage de *Suez*; car c'eſt là que l'on prétend que les Iſraélites ont paſſé.

Il eſt d'abord certain que la mer rouge eſt encore ſujette aux marées

dans cette extrêmité près de *Bédea;* mais aucun voyageur n'a encore remarqué le temps où elles commencent: & comme ce n'eſt pas ici un océan, mais la baie la plus reculée d'un golfe fort allongé, & parſemé de petites isles, il eſt impoſſible d'aſſigner ce temps *a priori* par le cours de la lune.

Ainſi ces Meſſieurs ſont priés d'obſerver l'heure & la minute de la plus haute & de la plus baſſe marée, auſſi bien que le moment où le flux & le reflux auront recommencé; en n'oubliant pas de marquer exactement le jour de l'obſervation. Il ſeroit bon qu'elle pût être réiterée pluſieurs jours de ſuite, & que l'on choiſît pour la faire quelques jours entre le 17. & le 24. de la lunaiſon; je ne dis pas du mois, mais à compter depuis la nouvelle lune. Ce qui m'intéreſſe le plus c'eſt la nuit qui précede, & celle qui ſuit le 24eme jour après la nouvelle lune, il n'importe dans quel mois de l'année; car ſelon mon opinion le paſſage doit s'être fait dans l'une de ces deux nuits.

Il conviendra auſſi d'obſerver la hauteur perpendiculaire où le flux éleve les eaux de la mer, & la profondeur perpendiculaire où le reflux les fait retomber. Cette obſervation deviendroit encore beaucoup plus utile ſi l'on pouvoit fixer la raiſon dans laquelle, pendant le reflux, le décroiſſement des eaux eſt accéléré ſur la ligne à plomb; puiſque cela mettroit en état de calculer en quelque ſorte de combien l'eau devroit baiſſer, ſi par un vent contraire au flux, que Moyſe ſemble décrire, il ſe faiſoit un double reflux, & qu'ainſi par le retardement du flux, le décroiſſement de l'eau continuât pendant l'eſpace de dixneuf heures conſécutives.

Je ſouhaiterois auſſi que l'on queſtionnât aſſidument les habitants du rivage & d'autres Perſonnes à qui la Mer rouge eſt connue, par exemple les mariniers: il faudroit leur demander s'il ne ſe fait pas quelquefois un double reflux, lorsque le Nord-Nord-Oueſt ſoufflant avec violence, chaſſe les eaux de cette mer vers l'océan des Indes, & arrête le flux au détroit de *Babelmandeb;* de combien alors & en combien d'heures les eaux s'abaiſſent; de plus s'ils ſe ſouviennent d'avoir jamais vû le flux redoublé pendant un violent Sud-Sud-Eſt & jusques où alors, ſurtout au temps de la haute-marée, les eaux ſe ſont élevées.

Au

Au reste, si par un double reflux extraordinaire, & sans exemple, le fond de la mer s'est découvert, il faut que c'ait été dans un lieu de bas fond; & cette bâture doit s'être étendue d'un rivage à l'autre. Comme les termes de marine ne me sont point familiers, j'appellerai ceci un *Isthme sous mer*. Or je demande, si l'on peut découvrir un pareil Isthme dans le parage de Bédea.

Des deux côtés de cet isthme, il devroit être resté une quantité d'eau suffisante pour servir de rempart aux Israélites, comme Moyse le raconte, c'est-à-dire, pour empêcher les Egyptiens de les prendre en flanc. Il faut donc que de ces deux côtés la mer ait été assez profonde pour que toute son eau n'ait pu être épuisée par le double reflux. Cet isthme, que je suppose, est-il en effet bordé de pareilles profondeurs?

Quelle est environ la largeur de cet isthme, dont je viens de parler? Car s'il étoit trop étroit; si n'étoit que le sommet d'une colline sous mer terminé en pointe, il seroit impossible que six cents mille hommes, accompagnés de deux millions de femmes & d'enfans, l'eussent passé dans une nuit. (*) C'est une objection que l'on a faite, & ce n'est pas la seule. On prétend encore que le terrein fangeux qui est au fond de la mer, & les végétaux sans nombre qui le couvrent, devoient nécessairement arrêter les passants & rendre le passage impraticable. Je serois donc bien-aise que l'on fît aussi attention à ces circonstances, & que l'on décrivît le mieux qu'il sera possible, le fond de la mer tel qu'il est près de Bédea. Je présume qu'on ne le trouvera point limoneux, mais pavé de coraux qui seront déja pétrifiés à une certaine profondeur. Or ces coraux sont-ils assez durs pour porter des hommes.

Quoique

(*) Ici Mr. le Professeur Buttner m'apprend que ces sortes d'Isthmes, que les Hollandois nomment *Riff*, sont pour l'ordinaire assez larges, & qu'il n'y croît point de végétaux marins. Cette remarque ne s'adresse point à nos voyageurs. Je ne la place ici que comme une espece de réponse préliminaire & générale à l'usage de mes Lecteurs, en attendant que la Compagnie de nos Savants nous instruise plus particuliérement de ce *Riff*, qui doit avoir servi de lieu de passage aux Israélites.

Quoique l'on trouve dans des cabinets de curiofités naturelles des échantillons de corail de la mer rouge, je ne laiffe pas de defirer que l'on nous en envoie de nouveaux & dans une certaine quantité. Je n'ai pas befoin d'avertir notre Phyficien, d'obferver attentivement l'infecte qui bâtit & habite le corail; mais je prie nos Savants de remarquer quel eft le fentiment des Arabes fur ces productions, & s'il les prennent pour des pierres ou pour des végétaux. Si cela eft indifférent pour les recherches naturelles, il peut en réfulter de l'utilité pour l'intelligence des écrits anciens. Il y en a, par éxemple, qui ont pris pour du corail le bois *Almuggim*, dont il fera traité dans ma 91eme queftion. Cette opinion ne me paroît point vraifemblable. Cependant je n'aimerois pas à objecter, que le corail n'appartient point au regne végétal, fi les Orientaux le rangent fous ce regne; car l'Ecrivain infpiré devoit fuivre l'ufage de la langue, & ne pouvoit fe régler fur nos découvertes des Naturaliftes de nos jours. Enfin je fouhaiterois de favoir quel eft, dans la langue arabe, le nom original que donnent aux coraux les gens de mer & les autres habitants des côtes de la mer rouge.

Il eft encore incertain, fi comme c'eft l'opinion commune, le paffage des Iraélites s'eft fait précifément à Bédea. Ainfi il fe pourroit que dans cet endroit on ne découvrît rien de relatif à ce paffage. En ce cas les voyageurs vifiteront les lieux voifins pour voir s'il ne fe trouve point quelque part un Ifthme fous mer, je veux dire un banc de fable ou de corail qui s'étende, d'Afie en Afrique, & par où le paffage eût pu fe faire.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## III.

### *Sur le torrent d'Egypte près d'Elarifch.*

St. Jérome a prétendu que près de *Rhinocorura*, aujourdo hui *Elarifch*, (عريش) coule un torrent qui fe decharge dans la Méditeranné & fait la frontiere entre l'Egypte & la Paleftine. On le voit marqué dans la plûpart

part des cartes, & l'on s'en eſt ſervi pour expliquer pluſieurs endroits de la Bible, oû il eſt fait mention du torrent d'Egypte.

Mais un ſavant, nommé Chrétien Müller, dans ſa *Satura obſervationum*, a nié l'exiſtence de ce torrent. Il ſe fonde ſur le ſilence de tous les voyageurs qui ſe ſont rendus par terre d'Egypte en Paleſtine, & ſur-tout ſur celui de Mr. de Breitenbach, Obſervateur d'ailleurs ſi ſcrupuleux, & qui n'a pas oublié la moindre ſource dans ſa Relation. Ce ſilence ſi univerſel fait ſoupçonner à Mr. Müller, que St. Jérome a chargé l'Egypte de ce ruiſſeau ſans autre autorité que ces endroits de l'Ecriture ſainte, dont il n'auroit point ſaiſi le véritable ſens. Je trouve cependant, à la Bibliotheque de l'Univerſité de Gottingen, une Géographie d'Egypte, écrite en langue turque, & imprimée à Conſtantinople, dont l'Auteur ne peut guere avoir puiſé dans St. Jérome; cette Géographie eſt accompagnée d'une Carte (*) ſur laquelle du côté ſeptentrional d'Elariſch (عريش) à une lieu environ de la ville, je vois une eau courante, qui ſelon mon eſtimation feroit à peu près un chemin d'une lieu & demie avant que d'entrer dans la mer. Elle ne prendroit donc ſa ſource ni en Idumée, où quelques-uns ont placé celle du torrent d'Egypte, ni dans le Nil arrivé au comble de ſon débordement au mois de Septembre comme d'autres l'ont ſoutenu.

Si les voyageurs ne viſitent pas eux-mêmes ces contrées, ils voudront bien s'informer au Grand-Caire, ou conſulter ailleurs des témoins oculaires ſur les queſtions ſuivantes.

1. Si aux environs d'Elariſch il exiſte un torrent qui ſe décharge dans la mer?
2. Quel nom il porte?
3. S'il coule pendant toute l'année, ou ſi c'eſt une eau intermittente: ou ſi peut-être même il ne coule qu'en Septembre, lorſque le Nil eſt au plus haut de ſon débordement.

4. Si

(*) J'ai favorablement jugé de cette Carte. Car Mr. Buttner vient de m'apprendre qu'elle eſt toute empruntée des Cartes de Homann. Ainſi il n'eſt que trop vrai que ce torrent, d'Egypte

4. Si ce torrent eſt un écoulement du Nil: ce que l'on pourroit aiſément connoître à ſa couleur, laquelle en ce cas là devroit être un rouge limoneux; quel cours il prend depuis l'Egypte inondée jusqu'à Elariſch: car il ſemble que la ſituation des Monts Caſiens devroit lui fermer le paſſage.

5. Et s'il ne vient pas du Nil, quelle eſt donc ſa véritable ſource?

## IV.

### *Sur les poiſſons volants dans la mer rouge.*

Y a-t-il dans cette mer des poiſſons volants? Il ſe pourroit que pour ſe ſauver des ennemis qui les pourſuivent dans la mer des Indes, ces poiſſons ſe rendiſſent quelquefois en grande quantité dans la mer rouge. Y en a-t-il des exemples?

Ces poiſſons volent-ils toujours contre le vent? ou volent-ils auſſi avec le vent?

Si c'eſt le premier, ne pourroit-il pourtant pas arriver qu'emportés par un violent orage, ils fuſſent jettés ſur une côte voiſine?

Seroit-il poſſible, ou vraiſemblable que ces poiſſons volants fuſſent les *Selaves*, dont la Providence ſe ſervit deux fois pour nourrir les Iſraélites dans le deſert?

Pour mieux comprendre cette queſtion, & celles qui ſuivent, il ſera bon de lire le 9me §. de ma Diſſertation intitulée: *Lex Moſaica Deut. XXII. 6. 7. ex hiſtoria naturali & moribus Aegyptiorum illuſtrata* (*).

V. *Le*

d'Egypte eſt originairement pris dans St. Jerome. C'eſt de lui que le tiennent les heritiers de Homann, & c'eſt de leurs Cartes qu'il a paſſé dans celle-ci. Je n'ai pas voulu rectifier cette erreur dans le texte; j'aime mieux l'avouer & la retracter dans cette remarque, tant pour avoir occaſion de remercier publiquement mon ami de l'avis qu'il m'a donné, que pour empêcher que d'autres après moi ne commettent la même faute, ce qui pourroit aiſément leur arriver, s'ils n'étoient point avertis.

(*) Les Lecteurs trouveront cette Diſſertation chez le Libraire Garbe, qui fait imprimer ces Queſtions.

## V.

*Le Sumana, oiſeau de l'Arabie heureuſe.*

A l'Article du mot *Salva*, Herbelot nous apprend que ſelon l'opinion de la plupart des Interpretes du Coran, le *Selav* de Moyſe, & le *Sumana* (سمانى) des Arabes ſont la même choſe. Mais il ajoute que ce mot ne ſignifie pas ſimplement une caille, mais encore un autre oiſeau de l'Arabie heureuſe, différent de la caille, plus grand que le moineau & plus petit que la colombe, ſans nerfs, ſans os, ſans veines, & ayant le chant extrêmment agréable.

Quoique ceci ait tout l'air d'une fable, je demanderai pourtant, au risque même de faire une queſtion ſuperflue, ſi cette fable a quelque fondement dans la vérité. Je demande encore ſi le mot de *Salva*, (سلوى) que nous liſons dans le Coran, eſt un terme uſité parmi les Arabes dans la vie ordinaire, & lorsqu'il ne s'agit point de l'Hiſtoire de la Bible. Car, je conjecture que les Arabes l'ont emprunté de Mahomet, que celui-ci le tenoit des Juifs, & que les Juifs l'ont tiré de la Bible. Cela étant, les Arabes ne pourroient rien nous apprendre là deſſus de plus ſûr, que nous ne ſachions déja ſans leur ſecours. Mais ſi au contraire c'étoit un terme de la langue nationale, qui déſignât un animal vivant dans le lieu même de ſa demeure, les lumieres que nous pourrions tirer de l'Arabie concernant ce *Salva* ſeroient d'une toute autre importance qu'il ne m'avoit paru jusqu'ici. Et en ce cas là je prierois auſſi nos voyageurs de recueillir plus de particularités relatives à cet animal.

## VI.

*Qu'est-ce que les Seleucides?*

Pline (*), faisant mention d'un oiseau destructeur des sauterelles s'exprime de la maniere suivante. *Seleucides aues vocantur, quarum aduentum a Ioue impetrant Casii montis incolae, fruges eorum locustis vastantibus. Nec unde veniant quoue abeant compertum, nunquam conspectis; nisi cum praesidio earum indigetur.*

Quelle sorte d'oiseaux faut-il entendre par ces Seleucides? Il est probable qu'on pourra le découvrir en s'informant quels sont, dans les monts casiens, les oiseaux qui consument les sauterelles. Mais il est à observer qu'il y a deux chaînes de montagnes qui portent également le nom de casiennes: la premiere s'étend entre l'Egypte & l'Asie, la seconde est en Syrie près d'Antioche.

Ces Seleucides sont-ils mangeables? sont ils en grand nombre? Seroit-ce peut-être les *Selaves* de Moyse? Et si cette conjecture est vraie, le moyen de lever ces deux doutes? 1. Le vent doit les avoir fait tomber dans le camp, & à deux coudées de hauteur. 2. Les Israélites pouvoient à leur aise, les prendre & les ramasser: Ni l'un ni l'autre ne me paroît convenir à des oiseaux.

## VII.

*Sur des essaims de mouches, & sur le Myiagre leur ennemi.*

Les relations d'Egypte, & des pays circonvoisins, nous parlent d'essaims de mouches extrêmement formidables. Telles qu'on nous les décrit, nous n'en connoissons point qui les égalent ni pour la grandeur ni pour

(*) L. X. c. 26. Sect. 39.

pour le dommage qu'elles causent. Pline dit (*) qu'elles causent souvent la mortalité; ce qui apparement arrive lorsque périssant elles-mêmes, l'air est empesté de l'odeur cadavéreuse qu'elles exhalent, ou lors qu'elles laissent dans les lieux qu'elles abandonnent la charogne à demi consumée. *Hiob Ludolph* a raconté qu'en Ethiopie ces essaims de mouches mangent également les hommes & les bêtes, & que le seul moyen de s'en garantir, c'est de s'enfermer dans un cercle de fagots brûlants dont le feu les écarte; remede presque incroyable dans ces climats si chauds. On prétend que ces insectes ont pour ennemi un oiseau qui les extermine: Son nom est *Myiagre*, ou preneur de mouches. De là vient qu'on lui rend les honneurs divins; mais pour plus de sûreté on charge encore une espece de Jupiter ou de Baal de la protection du pays contre les mouches.

Ici je demande

1. Ce que l'on raconte de ces essaims de mouches est-il vrai ou exagéré?
2. Comment occasionnent-ils la peste? *Muscarum multitudine pestilentiam afferente*, c'est l'expression de Pline.
3. De quel genre sont ces mouches, que l'on dit être si redoutables?
4. Quel est cet oiseau exterminateur des mouches dont Pline fait mention? Je présume que l'espece en doit être fort nombreuse.

## VIII.

### *Qu'est-ce que le* תחש*?* (**)

On a formé plusieurs conjectures sur le Tachasch (תחש) qui composoit la derniere couverture du Tabernacle, mais personne n'en a donné une qui ait autant de vraisemblance que *Sebald Rau* dans sa Dis-

(*) L. X. c. 26.

(**) On doit comparer la 37. question avec celle ci. On y verra une autre opinion concernant le תחש qui a encore plus de vraisemblance & mérite d'être recherchée.

Differtation *de iis quae Ifraëlitae ex Arabia petierunt exftruendo Tabernaculo.* Il compare ce mot avec تُخَسْ, que les vocubalaires arabes traduifent communément par celui de *Dauphin*, mais que *Rau* eftime être des *Veaux marins.* Pour repandre du jour fur la conftruction du Tabernacle, auffi bien que fur un endroit d'Ezéchiel ch. XVI. v. 6. il obferve que l'on a employé la peau de ces animaux pour des chauffures, à caufe de fa molleffe, & que l'on s'en eft fervi pour couvrir les cabanes, parceque l'on étoit dans l'idée qu'elle garantiffoit de la foudre.

*Queftions*

1. Que fignifie تُخَسْ ou دُخَسْ dans le langage ordinaire des Arabes?
2. La mer rouge eft-elle le domicile ordinaire de l'animal qui porte ce nom?
3. Se fert-on de fa peau pour couvrir les cabanes, quelles font la forme & la couleur de cette peau?
4. D'où peut être venue l'opinion qu'elle préferve de la foudre? N'a-t-on pas en Arabie des exemples du contraire?

---

## IX.

### *Cabanes Arabes.*

Quelle eft la forme des Cabanes des *Bédouins* Arabes? Leur fommet eft-il terminé en pointe comme celui de nos tentes? ou ont-elles le toit applati comme doit avoir été celui du Tabernacle, & comme le font encore ceux des maifons dans les contrées de l'Orient? ou font-elles arrondis par en haut en forme de nacelle renverfée, comme Sallufte décrit les huttes (mapalia) des Africans?

Il feroit bien agréable que l'on pût avoir une defcription exacte, & même quelques deffeins de ces cabanes, tant des diftinguées que des ordinaires.

Les

Les Arabes aiment-ils encore à les placer de façon, que l'entrée ſoit ombragée par un arbre ?

En reliſant le deuxieme paragraphe de mes *Antiquités*, l'on ſera en état de remarquer de plus près en quoi j'ai deviné juſte ou en quoi je me ſuis trompé.

## X.

*Du commerce avec les femmes dans le temps de leurs purgations naturelles, & des maux qui en réſultent dans l'Orient.*

Nous voyons, par l'hiſtoire domeſtique de pluſieurs Perſonnages célebres parmi les Arabes, & même par celle de la vie de Mahomet, que ces peuples ſentent une envie tout à fait ſinguliere d'approcher des femmes, lors qu'elles ſouffrent l'accident du ſexe, prurit d'autant plus capricieux que le motif qui dans certaines occaſions, force, pour ainſi dire, nos maris d'Europe à commettre cette impureté, ne ſubſiſte point dans un pays où la Polygamie eſt autoriſée. Moyſe dans ſes loix civiles ne s'eſt point contenté de défendre ce commerce; il a ſtatué le dernier ſupplice contre ceux qui s'en rendroient coupables Lévi. ch. XX. v. 18. Cela fait ſoupçonner qu'il en appréhendoit des ſuites très-fâcheuſes, & ſur-tout de ſa trop fréquente réitération, à quoi le tempérament volupteux des orientaux les entraînoit. Or comme dans nos régions ce commerce eſt moins pernicieux que dégoûtant & contraire à la décence, il ſe préſente, naturellement cette queſtion: ſi dans les climats chauds, & ſur-tout lorsqu'il eſt ſouvent répété, il produit des effets plus fâcheux, que ceux qui ſont connus parmi nous. (*)

Mr.

(*) Un de mes amis penſe que Moyſe pourroit avoir défendu ce Commerce, parce que

Mr. *Astruc* conjecture (*) que sous un ciel si ardent, ce commerce devient une premiere source du mal vénérien, car si ce mal propage chez nous par infection, il faut pourtant qu'il dépende d'une cause originaire: à moins que dans la série de ceux qui le communiquent, on ne volût établir un progrès à l'infini. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de vraisemblance par un événement arrivé en Europe, que *Hundertmarck* rapporte dans son Traité de *Ozaena Venerea.* C'est que des personnes scorbutiques ayant approché une femme au temps de ses regles, il s'est manifesté aux parties de la génération un mal analogue au mal vénérien. J'ajoute donc une seconde qnestion, savoir si l'on rencontre chez les Orientaux & principalement parmi les lépreux quelque trace d'un accident pareil? Je sais que cette question est difficile à resoudre, parce que l'on n'est presque jamais sûr qu'un homme dans ce cas n'ait point approché une femme polluée. Mais peut-être que la question est plus facile à résoudre parmi des lépreux, au milieu d'une nation polygame, & qui porte la jalousie à l'excès.

XI. (**)

*De la Lepre.*

Je prie d'abord en général le Médécin de la compagnie d'examiner de près la lepre des Egyptiens ou des Arabes, de la décrire le plus exactement qu'il lui sera possible, & de confronter les exprériences modernes sur

l'on sait d'avance qu'il sera stérile. Mais quand je considere d'un côté la peine rigoureuse que le Législateur y attache, tandis que de l'autre il n'interdit point le commerce avec les femmes enceintes, dont cependant la stérilité est tout aussi certaine, je doute fort que ce soit là la véritable raison du précepte.

(*) Tractat. de Morbis Venereis L. I. c. XI. §. 3.

(**) Voyez aussi la question 28eme où il y a des choses qui ont été ici oubliées.

fur cette maladie avec le treizieme chapitre du Lévitique: en quoi il fe fervira du fecours de Meffieurs les Profeffeurs de Haven & Forskäl. Mais voici en particulier les articles que je recommande à fon attention.

1. On a obfervé dans les Provinces meridionales de la France (*), que la lepre, quoique héreditaire, ne paffe pourtant point la troifieme génération, ou s'étend, tout au plus, dans la quatrieme, mais fans y conferver toute fa force, ne fe manifeftant que par une mauvaife haleine, des dents gâtées & un teint livide. Je me fers de cette obfervation pour expliquer le 5ème verfet du vingtieme chapitre de l'Exode. Il m'importe donc de favoir fi la lepre orientale fe renferme auffi dans le même nombre de générations.

2. Eft-il vrai que fouvent une grande frayeur faffe éclorre tout d'un coup ce mal héréditaire, qui aupravant avoit été caché pendant plufieurs années.

3. Si ce mal expire en effet dans la quatrieme génération, & ne s'hérite point à l'infini, je demande comment il fe perpétue, & comment il s'engendre dans ceux qui ne l'ont point reçu de leurs Peres?

4. Jufqu'où s'étend la force de cette contagion? Tout le monde convient que la lépre eft contagieufe, & Moyfe femble le fuppofer de même: cependant il y a ici des exceptions fingulieres. Un Medecin François (**) nous affure qu'il arrive quelquefois que malgré un commerce continuel, un mari lépreux n'infecte point fa femme.

5. Combien de temps environ dure cette maladie avant de conduire à la mort? Le Médecin François dont les Médecins de Londres ont inféré la Relation dans leur Recueil, foutient qu'au bout de quatre ans elle devient de plus en plus infupportable, & que bientôt après il s'y joint une fievre lente

(*) Medical Obfervations by a fociety of Phyficians, at London, T. I. p. 204.
(**) Ibidem.

lente qui tue le malade. Monſieur *Galland*, au contraire, prétend qu'avec la lepre on peut vivre cinquante ans.

6. Les Ecrivains les plus dignes de foi nous repréſentent les Perſonnes infectées de la lepre comme fort lascives, & fort propres pour le commerce charnel. Le Médecin François dont j'ai parlé va juſqu'à citer l'exemple d'un lepreux, qui la nuit avant ſa mort, s'acquitta plus d'une fois de l'acte conjugal, Ici encore Mr. *Galland* eſt d'un avis contraire. Il dit, dans ſa Deſcription de l'Isle de Chios, que les lépreux n'éprouvent que dans un foible degré le ſentiment phyſique de l'amour. Se tromperoit-il? ou n'y auroit-il pas différentes eſpeces de lepre à diſtinguer?

7. N'arrive t-il jamais que la lepre ſe perde d'elle-même? L'Orient ne connoît-il point d'antidote contre ce venin contagieux? Ne ſeroit-il pas à propos d'employer contre ce mal les pillules préparées du ſuc que l'on exprime de la ciguë? Mr. le Docteur *Rathlaw*, Médecin à Amſterdam, m'écrivit autrefois que par le moyen de la ciguë, il avoit guéri la maladie appellée *Elephantiaſis Europaeorum.* Et actuellement Mr. *Roederer*, Médecin ordinaire du Roi, emploie ces pillules, avec ſuccès, contre les excrecences. Il n'y a point de péril à s'en ſervir, pourvu que l'on commence par une doſe modique, que l'on augmente enſuite par degrés.

8. Eſt-ce une criſe naturelle de la lepre lorſqu'elle paroît comme en fleur, & couvre tout le corps? Les paroles de Moyſe Lév. ch. XIII, 12. 13. le feroient ſoupçonner. Mais ſi je me trompe quel eſt le ſens de ces paroles, & quelles lumieres nous fournit là-deſſus l'hiſtoire de la lepre?

9. Les chapitre XIII. & XIV. du Lévitique diſtinguent encore certaines ſortes de lepre. Il y eſt, par exemple, fait mention d'une lepre qui pouſſe ſur la tête. Le ſiege du mal fait-il ici toute la différence? ou ces ſortes de lepre different-elles encore par d'autres ſymptomes? & s'étendent-elles au de là de cette partie du corps, d'où elles prennent leurs dénominations? (*)

10. Ces

(*) Quelques mois après que j'ai écrit ceci, je trouve une très-courte réponſe dan les *Obſerva-*

10. Ces mêmes chapitres feroient préſumer que les plaies du corps qui originairement n'avoient rien de commun avec la lepre, comme p. e. brûlures, peuvent dégénérer en cette maladie. En eſt-il ainſi?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XII.

### *De la Lepre des Maiſons & des Vêtements.*

Moyſe parle d'une lepre qui s'attache aux maiſons (Levit. ch. XIV. v. 33. ſuiv.) Comme aſſurément il eſt impoſſible que la même maladie ſoit commune aux hommes & aux édifices, il ſemble que par une métaphore priſe de la lepre humaine, les Orientaux aient donné le même nom à de certaines taches qui creuſent les murs, & ſe communiquent de proche en proche. C'eſt ainſi que le mot de ירקון leur ſert également pour déſigner un mal affecté à l'eſpece humaine, & la rouille des bleds. Mes conjectures juſqu'ici ſe ſont arrêtées au ſalpêtre, qui produit un effet aſſez conforme à la deſcription de Moyſe lorſqu'il pénetre dans les murailles & ſur-tout dans le marbre poli. J'en ai vu entre autres un exemple frappant dans l'Egliſe *à Eisleben.* Cette maladie des édifices doit être beaucoup plus commune & beaucoup plus nuiſible dans l'Orient qui abonde en ſalpêtre que parmi nous. Cependant je voudrois bien ſavoir.

1. Si le fait s'accorde avec ma conjecture.
2. Si les Orientaux ont cette maladie des murailles fort en horreur, & s'ils en ſont fort incommodés.

3. S'ils

---

*ſervations on the Diſeaſes in Barbados* par Hillary p. 340. Il dit que la lepre quelque fois ſe fixe à quelques parties du corps, & d'autres fois ſe répand par toute la peau. Ceci ne m'apprend rien de plus que les paroles même de Moyſe. Au reſte j'avois déja écrit en Angleterre pour avoir le livre de *Hillary* dans le temps que je travaillois à ces queſtions, mais les troubles de la guerre ont empêché qu'il ne me ſoit parvenu plutôt.

3. S'ils lui donnent en effet le nom de *lepre*: ou s'ils donnent ce nom à quelque autre corrosif qui endommage les murailles.

Je connois encore moins la lepre des vêtements, laquelle ne ronge quelquefois que la chaîne sans attaquer la trame, lepre, que Moyse décrit Lév. ch. XIII. v. 47. 59. Si elle subsiste encore, il sera aisé de la reconnoître d'après l'idée que Moyse en donne. Cela mérite des recherches, on fera bien sur-tout d'interroger là-dessus les Férandiniers, les Tisserands, les Marchands Drappiers, & les Tailleurs, &, s'il est possible, de donner une description de cette lepre. Il semble que Moyse l'envisage non seulement comme ruineuse pour les habits, mais encore comme funeste à ceux qui les portent.

## XIII.

### *Multiplication extraordinaire du Froment en Asie & en Afrique.*

Dans la Parabole du semeur il est parlé de grains rendant cent pour un, comme d'une chose qui n'est point extraordinaire; & la moindre récolte dont il y soit fait mention, est de trente pour un. (*) Moyse raconte de même que dans la partie de la Palestine limitrophe de l'Egypte, le Patriarche Isaac recueillit le centuple de ses semailles. (**) Les Auteurs Grecs, & Latins en disent autant & même d'avantage de certains districts de l'Asie & de la Barbarie. *Hérodote* avance que dans la contrée de Babylone, la terre rend ordinairement deux, & jusqu'à trois-cents-fois le bled que l'on y a semé. Il y en a même qui parlent de 400 pour un.

Les Commentateurs du Nouveau Testament ont rassemblé ce que les Ecrivains profanes, ont de plus curieux sur ce sujet dans leurs commentaires

(*) Matth. XIII, 8.
(**) Genese XXVI, 12.

res fur le chapitre XIII. de St. Matthieu: celui de *Wetftein* mérite fur-tout d'être confulté.

Cette-fertilité eft fi fort au-deffus de celle de nos meilleurs terroirs, qu'elle en devient prefque incroyable. Dans le Duché de Magdebourg qui eft la Province la plus fertile de l'Allemagne, un boiffeau, fi je ne me trompe, en rapporte dix: & telle étoit précifément la fertilité de la Sicile, comme nous le voyons dans Cicéron qui la connoiffoit à fond, or cette isle étoit regardée comme le grenier de Rome.

Je n'ai pas de peine à croire qu'un grain puiffe en rapporter plus de dix & même plus de quatre cents, lors qu'on le plante dans un lieu féparé. Je me fouviens même d'avoir lu dans les relations des Emigrants de Saltz-bourg qui fe font établis dans la Géorgie, qu'ayant enfoncé féparément dans un terroir préparé trois grains de feigle que le hazard leur avoit fait trouver parmi le froment, un de ces grains avoit rendu 170 épis bien chargés, d'où par la plus modefte évaluation il ne réfulte pas moins de 5000. grains. Mais ce que je ne puis concevoir, c'eft que la même multiplication ait lieu dans un champ entier qui a reçu toute fa femence, & où la plupart des grains fe corrompent infructueufement pour faire place à un plus petit nombre d'autres, qui peuvent alors multiplier au point que la récolte furpaffe une dixaine ou vingtaine de fois la femence. Suppofons, fi l'on veut, qu'à caufe de l'extrême fertilité du pays & de la bonté du climat, aucun grain ne demeure ftérile: où trouvera-t-on dans un champ, le terrein fuffifant pour contenir une moiffon multipliée à raifon de 100. jufqu'à 400. contre un, au moins felon notre maniere de femer?

Que l'on fe repréfente un champ qui portât dix ou quarante fois le produit de nos meilleures terres dans nos contrées les plus fertiles. Qu'arrivera-t-il? Ou la moiffon affaiffée fous le poids des épis, pourrira fur la terre où elle fera couchée: ou les tuyaux étroitement preffés les uns contre les autres, ne laifferont pénétrer ni le foleil ni l'air, & par conféquent moifiront par en bas (*). Il

(*) Ce n'eft pas tant pour les voyageurs que pour mes autres Lecteurs, que je place ici une

Il eſt donc naturel de demander, ſi dans l'Orient il y a des régions où une pareille fertilité ſe faſſe encore remarquer? Et pour en être inſtruits avec certitude, les voyageurs voudront bien dans les lieux qui leur patroîtront extraordinairement fertiles, s'enquérir, auprès des Economes ou des Cultivateurs intelligents, de la proportion où la ſemence eſt à la récolte. Et comme ils rencontreront ſans doute de ces Cultivateurs, qui, joignant à l'amour de leurs terres l'amour du merveilleux, ſeront toujours prêtes à confondre, dans leurs réponſes, le nombre des grains renfermés dans un épi particulier, & par conſéquent provenus d'un ſeul grain avec le nombre des boiſſeaux, il faudra leur faire diſtinguer ces deux queſtions, & en écartant tout ce qui regarde le produit des grains pris ſéparément, les porter à s'expliquer ſur le total de la ſemence & de la récolte.

En ſuppoſant que cette fertilité, quoique inconnue chez nous, pût être conſtatée ſur les lieux; je ſerois curieux de ſavoir comment elle eſt mathématiquement poſſible, & comment elle pourroit être conciliée avec la difficulté priſe des dimenſions du terrein, qui ſembleroit refuſer l'eſpace néceſſaire pour tant de bled à la fois. Seroit-ce que dans ces pays on répandît la ſemence moins ſerrée? Seroit-ce même que l'on plantât au lieu de ſemer? N'a-t-on peut-être pas beſoin de répandre tant de grains ſuperflus, parce qu'au préalable on trie la ſemence, & qu'ainſi on eſt ſûr de ne répandre que celle, qui pouſſera? La Loi de Moyſe, qui défend de mêler deux ſortes de ſemences ſur le même champ, paroît ſuppoſer un pareil triage.

La connoiſſance de la conſtitution naturelle, & l'examen chymique d'un terroir ſi fertile, feroient des objets bien importants pour le progrès

---

une remarque qui m'a été fournie par Mr. le Pr. Buttner, & qui peut aider à réſoudre cette difficulté. C'eſt dit-il, le Lizeron (*Convolvulus*) qui pour l'ordinaire abaiſſe ſi fort le froment. Si donc, dans les Pays Orientaux, les champs en ſont plus dégagés, il y aura place pour plus de froment, & la fertilité peut être plus grande.

grès de l'art économique. Il n'importeroit pas moins de connoître les détails de la culture d'un pareil champ, pour voir ſi elle peut être imitée en Europe. Seroit-ce une culture à peu près ſemblable à la culture des jardins, qui procurât de ſi grands avantages? ou ſeroit-ce que pour exſtirper l'ivraie avec plus de ſuccès l'on eût des moyens qui nous fuſſent inconnus?

Je ſuppoſe maintenant, que l'on ne retrouve aucune trace de cette prodigieuſe fertilité, qui ſurpaſſeroit de plus du double celle de nos contrées, ni même rien qui en approche; je deſirerois de ſavoir ce qui peut avoir engagé les Ecrivains ſacrés, qui ſans doute devoient connoître leur propre pays à ſe ſervir de pareilles expreſſions, & les Auteurs Grecs auſſi bien que Romains, à nous faire de ſemblables récits. Les Orientaux calculeroient-ils autrement que nous? Diroient-ils que le froment rapporte au centuple, lorſqu'ils trouvent cent grains dans la plupart des épis? Mais il y a, dans les anciens, des paſſages qui ne ſouffriroient guere cette interprétation. Tel eſt par exemple celui de Pline (*) Car quarante épis, provenus d'un grain, donneroient aiſement 1200. grains; & 360. épis n'en donneroient pas moins de 10000. Si donc Pline comptoit le produit de chaque grain pris ſéparément, ce qu'il avoit dit précédemment d'une fertilité qui rend 150. pour un, ne ſeroit que bien peu de choſe, & demeureroit de beaucoup au deſſous des 40. ou 360. épis que dabord après il fait naître d'un ſeul grain.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XIV.

### *Du Triage de la Semence.*

J'ai déjà touché en paſſant cette queſtion: je prie néanmoins nos voyageurs d'examiner particuliérement.

1. s'il

(*) *Emodio*, ſi ſit aptum ſolum, quale in Byzacio Africae campo, centeni quinquageni *modii*

1. s'il y a des Orientaux, qui avant de semer le bled, le trient assez soigneusement pour le séparer de l'ivraie?

2. si les champs qui sont ensemencés sans ce triage leur inspirent une espece d'horreur religieuse?

C'est la Loi de Moyse Lév. XIX. 19. qui m'engage à proposer plus particuliérement ces questions. Je ne pense pas que cette Loi défende de séparer un arpent de terre en plusieurs champs, & d'ensemencer chaque champ de diverses sortes de fruits. Une pareille défense eut sans doute été préjudiciable aux intérêts du Cultivateur. Je la regarde, au contraire, comme une Loi économique, pleine de sagesse, qui interdit de répandre un mêlange de plusieurs espèces de grains, comme font par exemple nos Cultivateurs, qui sement le seigle sans avoir eu soin de le purger de l'ivraie & qui se plaignent ensuite beaucoup que le seigle a dégénéré suivant eux. Le même accident seroit arrivé aux Israélites, s'ils avoient semé le bled confondu avec la zizanie. Or comme Moyse non seulement le défendit, mais qu'il statua encore pour punition que cette semence & la moisson fussent *sanctifiées*, c'est à dire, dévolues au Prêtre; (Deuter. XXII. 9.) il obligea par là les gens de la campagne de trier les grains avant de les jetter en terre, ou, si malgré cela il s'étoit levé de la zizanie, de la séparer du bon froment au temps de la moisson, & ainsi ils ne recueilloient point l'un & l'autre, comme nos paysans recueillent le seigle avec l'ivraie. On peut conclure en effet par le chap. XIII. de St. Matthieu v. 30. que c'étoit là un usage national. De cette façon on obtint un froment plus pur & plus exquis; & il en résultoit encore cet avantage accessoire, que les grains ayant été triés auparavant, on choisit les plus gros, qui produisent du bled mieux nourri & en plus grande abondance. Mais je voudrois bien savoir s'il reste encore

*modii* redduntur. Misit ex eo loco divo Augusto Procurator, ex uno grano quadraginta paucis minus germina, extantque de ea re epistolae: Misit & Neroni similiter CCCLX. stipulas ex uno grano. L. XVIII. c. X. §. 21.

encore des traces de cet usage, propres à confirmer l'explication que je viens de donner.

## XV.

*De l'Ivraie ou de la Zizanie.*

Je viens de faire mention de la Zizanie, dont Jesus-Christ parle au chapitre XIII. de St. Matthieu v. 25, & les Juifs en plusieurs endroits sous le nom de זונין qui selon eux signifie une mauvaise sorte de froment. J'espere que l'Arabie pourra nous fournir sur ce végétable de nouvelles lumieres, vu que les Juifs eux-mêmes nous apprennent que זונין est un terme arabe. Il est tel en effet, & s'écrit زُوَان ou زِوَان & voici comment *Ibn Sivan* le décrit: *Le mot Sivan a une double signification.*

1. *Il désigne un grain semblable au bled dont on peut faire du pain, & on le nomme le grand Sivan.*
2. *Une espece de fruit nuisible, & qui enivre ceux qui en mangent. Le meilleur de la premiere sorte est celui qui pese le moins.*

On trouve un plus ample détail sur ces deux sortes de Sivan dans les *Relationes de libris novis* T. X. p. 553-535. Si elles different de notre Zizanie Européenne, je souhaiterois que l'on en dessinât la figure, que l'on en fît une description botanique, que l'on remarquât l'usage éconnomique du grand Sivan, & la signification emblématique de l'un & de l'autre, en cas que dans la langue arabe ils en aient une. Pour les rendre d'autant plus connoissables, je transcrirai ici en entier les passages qui en traitent, extraits des Relations que je viens de citer.

*Sivan nomen seminis ex genere inebriantium. Qui a Scheilem non differre putant, aut ita putantes defendunt, in errore versantur. Color subniger, viridis, amaritudo nec acris nec ingrata, gustantem tamen vehementer diuque afficiens. Est exile, longiusculum, ab extremitate una tenue,*

*tenue, ab altera plenius, operiente hanc tegumento, quod summitatem capuli in ense repræsentat, & cortici se immergens coronula rotunda cingitur, particulisque haud raro pilosis atque persistentibus. In pulverem conteritur, quod facillime alias huc illuc agitetur dispellaturque. Temulentos valde facit, haud lætos sane, sed mœrore graves. Datur quoque species flava longior, & alia latior, quarum utraque quam prima magis efficax. Vis ejus corruptrix est & sicca, inter prima tertii gradus. Contrahendi facultatem exserit, si fluentibus vulneribus ad modum emplastri alligetur. Vino admixtum in causa est ut potatores vehementius corripiantur. Nocet cerebo, stomacho, adstrictæ alvo interne illam adhibentibus. Manifesta enim corruptione & veneno gravissimo quovis accelerat. Sanantur autem, quas inducit, turbæ, vomitu & pinguibus, ad inferiores etiam corporis partes applicatis, tum si confundantur odorifera, excitantia & aromata, roborantia frigefactum cerebrum.*

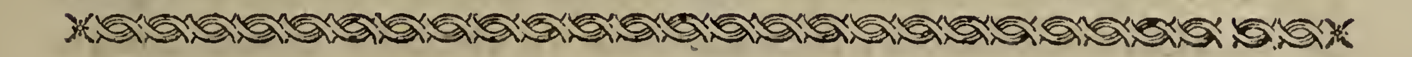
*Dico Sivan esse nomen quo utimur in duplici significatione. Vel enim granum denotat simile tritico, ex quo panis solet confici, quo in sensu appellatur Sivan maius: vel intelligitur eo nomine inebrians quidpiam & noxium, quod inter fruges reperitur. De ultimo nos quidem nunc non agimus. Optimum (primi generis, ex quo panes fiunt) est leve pondere, non contusum, nec friatum, quod mandenti glutinosum sentitur, & subrufum est. Leni pollet vi obstructoria. Narrat Paullus, vim ejus haud procul abesse a facultate tritici, frigus atque calor si spectetur. Nam & siccat & conglutinat.*

## XVI.

### *Du Pain d'Orge.*

Chez nous le Pain d'orge degoûte bientôt, aussi le peuple allemand n'a recours à cette nourriture que dans des temps de cherté. Mais dans l'Ecriture Sainte nous voyons que c'étoit chez les Hébreux un aliment fort ordi-

ordinaire. Or je demande: l'Orge des climats chauds feroit-elle plus favoureufe que la nôtre?



## XVII.

### *Ufage Médicinal de l'Huile.*

Il eft inconteftable que les anciens Médecins de l'Orient employoient très-communément l'onction d'huile comme un remede, & qu'ils l'ont presque envifagée comme une Panacée. Les Interpretes du Nouveau Teftament, dans leurs commentaires fur le chapitre VIeme de St. Marc v. 13. & fur le Veme de l'Epître de St. Jacques v. 14. ont accumulé les témoignages qui le prouvent. Il y en a qui préfument que le don miraculeux dont il eft parlé dans ces endroits, ne confiftoit qu'à affurer le fuccès d'un remede naturel & généralement ufité dans l'Orient, & à lui faire furmonter la force des maladies.

Si les Mahométans, chez qui l'onction des malades ne paffe pas pour un Sacrement comme chez les Grecs, avoient pourtant confervé quelque chofe de cet ufage, je prierois nos voyageurs de fixer leur attention fur les objets fuivants.

1. Dans quelles maladies les Médecins employent-ils l'onction?

2. Eft-ce de l'huile d'olives commune, ou d'autres ingrédients plus efficaces qu'ils compofent leur onguent?

3. Frottent-ils la tête dans toute forte de maladies, ou feulement les parties affectées?

4. L'expérience montre-t-elle d'une façon probable, qu'il y ait quelque utilité dans l'onction? Cètte queftion concerneroit également l'onction des Grecs. Je prévois d'avance la difficulté de cette recherche; car lorsque dans les maladies dangereufes, on emploie le remede le moins efficace, il

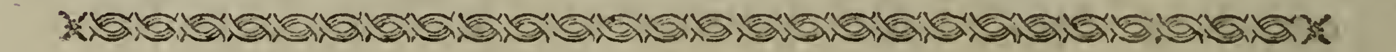
en résulte bientôt indépendamment du remede une crise naturelle, dont on a bien de la peine à distinguer l'effet de l'effet de la médecine.

5. Si l'on pouvoit s'assurer que l'onction produit un effet salutaire ignoré de nos Médecins d'Europe; je demanderois s'il auroit son principe dans la constitution particuliere des corps dans l'Orient, dont les pores peuvent être plus ouverts que les nôtres par le fréquent usage des bains; ou si les onguents auroient plus de vertu dans ces climats?

## XVIII.

*D'un Bois qui rend douce l'eau salée.*

Dans l'Exode ch. XV, 23. Moyse parle d'un bois qui rendoit les eaux douces, d'ameres & de non potables qu'elles étoient; & il n'en parle point comme d'un miracle, mais comme d'un moyen naturel que Dieu lui avoit enseigné. Connoît-on actuellement encore quelque part en Arabie un arbre, dont le bois ait cette vertu?



## XIX.

*Des eaux alternativement douces & ameres.*

Nous voyons quelquefois les Israélites camper dans des endroits où les eaux sont ameres. Comme il n'est nullement vraisemblable que Moyse, qui, par un séjour de quarante ans, devoit connoître l'Arabie à fond, les eût conduits dans des lieux où l'eau n'étoit jamais buvable, je m'imagine que les mêmes eaux étoient tantôt douces & tantôt ameres, qu'elles étoient douces, quand les sources, enflées par des pluies, qui venoient de tomber,

ber, couloient plus abondamment, & que par là l'eau devenue falée fe déchargeoit; qu'elles étoient ameres, lorsqu'il n'avoit pas plu de long-temps, & que l'eau avoit pu attirer affez de parties falines (*).

L'Expérience confirme-t-elle ma conjecture? Pour faire une bonne réponfe à la queftion, on doit fe fouvenir, qu'il y a des fources où l'influence de la pluie ne fe fait pas d'abord fentir; parcequ'il faut du temps à la pluie pour fe filtrer à travers les montagnes jufqu'au fiege des fources. Un examen attentif de ces chofes peut devenir utile à la Phyfique, & nous procurer de nouveaux éclairciffements touchant l'origine des rivieres.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XX.

### *Des Sources du Sinaï, & du Ruiffeau dans la Vallée Réphidim.*

Nous favons par plufieurs relations de voyages, que le Sinaï n'eft point dépourvu de fources, & qu'il en defcend un Ruiffeau qui arrofe la vallée Réphidim.

Mais ce Ruiffeau pouvoit-il fuffire à abbreuver, feulement pour peu de temps, un peuple auffi nombreux que le peuple d'Ifraél, en fuppofant même que l'on eût pris toutes les précautions imaginables pour ménager les eaux? ou faut-il dire que ces fources verferent alors leurs eaux dans une abondance extraordinaire?

Le Ruiffeau dans la vallée Réphidim manque-t-il abfolument d'eau dans les temps fecs? Il faudroit s'informer fi perfonne ne fe fouvient que cela foit

(*) Mr. Buttner me fait remarquer qu'une pluie renforcée peut rendre amere une fource auparavant douce, en mêlant fes eaux avec celles d'un ruiffeau fouterrain qui coule fur des mines de fel. Je place ici cette remarque parceque je la crois très-fondée.

ſoit arrivé; car il paroit que du temps de Moyſe ce Ruiſſeau étoit entierement tari.



## XXI.

*Des Pierres à douze Ouvertures : prétendus monuments des miracles de Moyſe.*

Quelques-uns des voyageurs dont les relations ſont le plus eſtimées, comme *Schikard*, *Shaw* & *Pocoke*, nous aſſurent qu'il ſubſiſte encore en Arabie deux monuments authentiques du double miracle, au moyen duquel Moyſe procura aux Iſraélites de l'eau du rocher. Ces monuments conſiſteroient en deux pierres, chacune à douze ouvertures, par où les eaux devroient avoir ſailli, mais qui aujourd'hui ſont entiérement deſſechées. L'une eſt au pied du Sinaï, l'autre dans le déſert de Kadès. Or comme ces témoins oculaires paroiſſent ſi convaincus de l'authenticité de ces monuments, & qu'au contraire je ne les regarde que comme un ouvrage de l'art & de l'impoſture, je prie la compagnie des voyageurs, en cas qu'elle rencontre un de ces deux monuments, de le décrire impartialement & avec la même exactitude que s'il n'avoit pas encore été décrit, & de faire attention à tout ce qui peut ſervir à découvrir l'authenticité ou l'impoſture.

1. Il s'agit de voir ſur-tout juſqu'à quelle diſtance la pierre qui eſt au pied du Sinaï a été détachée de la montagne.

   Moyſe nous apprend qu'il frappa le rocher. Si donc cette pierre, comme Shaw paroît l'inſinuer, ne fait point partie du rocher, l'hiſtoire ſainte donne elle-même le démenti à ce prétendu monument; & toute cette tradition ſe réduit à la fable abſurde, que les Juifs ont imaginée, & qui porte, que Moyſe s'étant déshabillé pour ſe baigner dans cette fontaine, la pierre ſur laquelle elle couloit, s'étoit échappée avec ſes habits, & avoit parcouru tout le camp des Iſraélites.

2. Il

2. Il faut tâcher de ſonder les ouvertures de la pierre, pour en connoître la profondeur.
3. Il faut examiner ſi elles ſont en effet figurées en gueule de lion; ce qui ne porteroit que trop manifeſtement l'empreinte de l'art.
4. Il faut examiner la mouſſe dont on dit que ces ouvertures ſont couvertes; & dont je ne conçois point le rapport avec une eau qui commença de couler il y a trois mille ans. C'eſt ce qui me fait regarder cette mouſſe comme un monument nouveau & ſuſpect: elle ſemble trahir un impoſteur maladroit, qui n'a pas eu l'intelligence & l'eſprit néceſſaires pour bien déguiſer ſon artifice.
5. Je ſouhaiterois, à cette occaſion, de connoître la nature des pierres qui compoſent en général la montagne de Sinaï. Cela nous expliqueroit clairement la ſignification du mot חלמיש.

J'ai parlé plus amplement de ces pierres dans la preface de la troiſieme partie des Commentaires de la Société Royale des ſciences p. XVI-XVIII. & peu de temps après moi feu Mr. de *Mosheim* en a traité dans ſa préface miſe devant la traduction allemande de l'Itinéraire de *Pocock*.

Il ſe pourroit que les Mahométans euſſent pour ces pierres une vénération religieuſe; & peut-être même que Mahomet en parle dans ſon Alcoran. Il ſe pourroit encore que l'on eût des ménagements à garder avec les Moines qui habitent le Sinaï. En ce cas il faudroit ſans doute uſer d'une grande précaution, & ne rien entreprende qui pût paſſer pour un manque de reſpect, ou pour une marque d'incredulité. Mais on peut tirer d'eux la vérité par les queſtions les plus édifiantes. Si par exemple, ces Moines ne ſont pas eux-mêmes complices de la fourbe, ils permettront peut-être que l'on verſe de l'eau dans ces ouvertures; au lieu que s'ils trempent dans le complot, la curioſité la plus innocente ſera traitée de profanation. Alors on doit ſans doute ſe déſiſter de ces ſortes d'entrepriſes. Mais cela même ſera connoître la ſource de l'impoſture.

XXII.

*Des Sciniphes ou petites especes de Guêpes d'Egypte.*

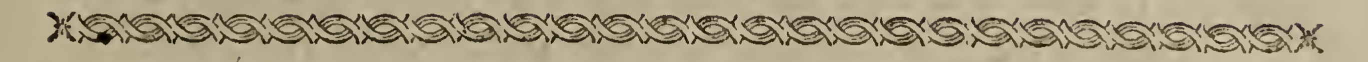
Comme les Septante Interpretes traduisent les כנים Exode VIII. 12. qui ont affligé l'Egypte, par σκνιφες, ou Sciniphes, qui sont une espece très-petite de guêpe, & que cette version si ancienne composée par des gens qui connoissoient parfaitement l'Egypte, & éclaircie par des Peres Egyptiens me paroît plus vraisemblable que la version ordinaire, confirmée par *Bochart;* je serois curieux de connoître ces Sciniphes de plus près avec les détails qui les concernent.

*Hasselquist*, dans son Voyage de Palestine p. 426. 427. a déja décrit deux sortes de Sciniphes, dont les premiers se nichent dans le fruit, & les seconds dans les feuilles du sycomore. Mais voici ce qui me reste à desirer.

1. La délinéation de leur figure.
2. La connoissance du temps de leur ponte, & de la durée de leur vie.
3. S'il est vrai que, sans être irrités, ils incommodent & persécutent quelquefois les hommes & les bestiaux: c'est ce que *Philon* & *Origene* nous apprennent des Sciniphes d'Egypte.

Mais si cette derniere circonstance ne convenoit point au Sciniphe du sycomore je souhaiterois que l'on cherchât à découvrir & que l'on décrivît le Sciniphe dont parlent ces deux auters égyptiens. Voici le peu de caracteres qu'ils en donnent. Ils disent qu'il est d'une petitesse extrême, & qu'on ne s'en apperçoit guere qu'à sa piquure qui est très-sensible & fort profonde. Lors que contre l'usage de la plupart des Sciniphes, il attaque les hommes & les bêtes sans être irrité; il est à presumer que par le moyen de sa piquure il tâche de déposer ses oeufs dans leur peau, comme nous savons

vons que les cerfs & les rennes font pourfuivis dans la même vue par un autre infecte.



## XXIII.

*De cette efpece de Ceps nommés Sorek.*

Il eft une efpece de Ceps que les Hébreux nomment שׂוֹרֵק & שֹׂרֵקָה Gen. XLIX. 11. Ef. V. 11. Tout ce que je puis trouver de plus vraifemblable fur cette expreffion, c'eft le fentiment du Juif R. *Ifaac-Ben-Geuth.* Il dit que c'eft le nom d'une efpece de vigne qui produit des grains de raifin, fans pepins. L'Etymologie favorife cette interprétation. Car شرق entre autre chofes fignifie *couper*, *trancher:* & il fe peut fort bien que l'on fe foit repréfenté ces fortes de grains comme châtrés fur-tout puisque le pepin eft la femence dont proviennent de nouvelles vignes, & que par cela même celles-ci pouvoient paffer pour des Eunuques.

Peut-être qu'en Arabie, ou dans les pays où l'on parle Arabe, on pourra fe procurer fur ce fujet une certitude qui nous manque encore; car dans les endroits de l'Ecriture que je viens de citer, les traducteurs arabes confervent les termes سورق, سريق ou celui de شريق comme des termes connus de leur langue. J'efpere que malgré l'averfion des Mahométans pour la culture de la vigne, la chofe & le mot n'auront pas entiérement péri. Car les Chrétiens & les Juifs cultivent encore la vigne dans ces contrées, & particuliérement dans la Paleftine méridionale, aux environs de Hébron, où on la cultive abondamment, pour en tirer le raifin fec & le *Dibs* (*), (دبس) pour lequel les grappes fans pepins font bien préférables aux autres. Je demande donc,

1. Quelle

(*) Efpece de firop fait de raifins.

1. Quelle eſt l'eſpece de Ceps que l'on nomme en Arabe سريق , سوق ou سريق?
2. Les raiſins qui n'ont point de pepins en ſont ils plus eſtimes? & pourquoi? Eſt ce parce qu'ils valent mieux pour être ſechés?
3. Eſt-ce la coutume de ſe les répréſenter comme des Eunuques?
4. Se ſert-on d'un moyen artificiel pour les cultiver & comme pour les châtrer? ou ce défaut de pepins eſt-il une propriété affectée aux ceps d'une certaine eſpece?

## XXIV.

*Du Samum, vent peſtilentieux.*

Preſque tous les voyageurs qui ont parcouru l'Orient, parlent dans leurs relations d'un vent empeſté & mortel que les Arabes appellent سموم. Il ſouffle dans les mois de Juillet & d'Août, quelquefois ſept minutes de ſuite, mais jamais plus long-temps. On en débite des choſes qui paroiſſent fabuleuſes, mais le fait en lui même, ſur-tout comme *Kaempffer* le rapporte, eſt trop confirmé pour que l'on puiſſe en douter.

Ce vent, un phénomene ſi ſingulier dans la nature, & que les anciens Auteurs ont ſi ſouvent en vue, je ſouhaiterois qu'on le décrivît auſſi exactement qu'il eſt poſſible: & comme il n'eſt pas en notre pouvoir de n'obtenir que des relations vraies d'un fait qui tombe ſi fort dans le merveilleux, lors qu'en prenant trop de précautions, on ne veut pas riſquer de laiſſer échapper le vrai qui n'eſt pas vraiſemblable; je prie nos voyageurs de recueillir tout ce qui a rapport à ce vent, mais auſſi de diſtinguer en peu de mots le certain de ce qui ne l'eſt pas. Voici ce que je voudrois ſavoir ſurtout.

1. Il ſouffle dans ces régions un vent d'Eſt qui par ſon extrême chaleur deſſeche les plantes: à quelles marques peut-on le diſtinguer de

de ce vent dangereux & mortel? *Ruſſel* en parle comme de deux vents différents: v. *Natural Hiſtory of Aleppo.* Il y a d'autres voyageurs qui diſent que lorſque le *Samum* ſouffle, l'air paroît rouge, & comme couleur de feu, & fait entendre un ſon pétillant.

2. De quelles régions vient-il? On le nomme vent de l'Eſt: mais, en Egypte ſur-tout, ne vient-il pas directement du Sud? & en Arabie n'eſt-il jamais Nord-Eſt? Paſſe-t-il ſur de grandes mers, ou ſeulement ſur des terres où regne une chaleur exceſſive?

3. Mais dans l'Arabie heureuſe en particulier ſouffle-t-il le long des côtes de la mer? & quelle eſt alors ſa direction?

4. *Chardin*, raconte que les hommes que le *Samum* a tués ſemblent long-temps après être vivants & dormir: mais que, comme tout l'intérieur du corps eſt brûlé, lorſqu'on les prend par le bras pour les réveiller, le bras ſe détache & demeure entre vos mains. Ce récit ſi peu croyable peut-il être confirmé par des exemples dignes de foi? Et s'il en eſt quelque choſe, cela ne ſe réduit-il pas à cet accident commun à tous les cadavres qui ſubiſſent la corruption dans des pays extrêmement arides, & qui comme ceux qui conſumés dans le tombeau, conſervent long-temps les traits du viſage, ſans cependant en conſerver les couleurs, mais qui au plus léger attouchement, ſe réſolvent en pouſſiere?

5. Ce vent n'eſt-il funeſte qu'aux hommes, ou l'eſt-il encore aux bêtes? Ceci ne s'entend que des grands beſtiaux, comme par exemple des chevaux, des chameaux; car il ne ſauroit nuire aux petits, ſi tant eſt que ſon ſouffle mortel ne commence à opérer qu'à deux pieds de terre, & que plus bas le reſſort de latmoſphére en détruit la force.

6. Si ce vent tue les animaux, comment font-ils pour s'en garantir? La Nature ou la coutume, pendant qu'ils étoient petits & que ce vent les incommodoit ſans les tuer, leur a-t-elle donné un inſtinct qui les porte à pencher la tête vers la terre lorsqu'il ſouffle?

7. De quel genre de mort fait il mourir, & en quoi consiste son poison?

Comme les Orientaux ne cultivent point les sciences naturelles, leurs opinions ne peuvent fournir qu'une réponse accessoire à la derniere question. Je prends la liberté de proposer une expérience & de former une hypothese, & je recommande à la compagnie des voyageurs de les examiner avec soin.

1. *Expérience.* Que l'on ait prêt un animal en le choisissant parmi ceux qui n'ont pas la vie trop dure. Il faut l'attacher au haut d'une perche, & lors que le *Samum* souffle, un homme étendu par terre pour sa sûreté, le tiendra élevé dans l'air à quatre ou cinq pieds de hauteur. Quand l'animal sera tué par le vent, il est probable que sa dissection donnera quelque indice sur les causes de la mort.

2. *Hypothese.* Au rapport de *Russel*, (*) le vent d'Est, dans les mois d'Eté, malgré sa chaleur extérieure, conserve un froid interne: & même si l'on suspend dans cet air qui est presque brûlant, des vases de terre pleins d'eau, l'eau se raffraichit & se conserve fraîche. Aussi n'y a-t-il en ceci rien de contradictoire. Car ce vent passe sur ce pays immense où se forment les sels réfrigérants, le sel armoniac, & le salpêtre, avec lesquels on peut faire la glace au milieu des chambres les plus chaudes. Ainsi, quoique la terre échauffée communique à l'air une chaleur extrême, cela n'empêche point ces sels de refroidir tout ce qu'ils touchent. J'ai lu, si je ne me trompe, que ce même vent d'Est produit des refroidissements & des rhumes fort dangereux. Ne se pourroit-il pas que les effets du vent d'Est qui est mortel, fussent les mêmes au fond, & ne différassent qu'en degré? Il ne souffle, dit-on, que pendant quelques minutes mais avec fracas. Il est donc à croire qu'il agite l'air, avec plus de véhémence & de vitesse.

Sup-

(*) Natural History of Aleppo p. 15.

Suppoſons que dans un temps donné, dans lequel on recevroit un coup du vent d'Eſt ordinaire, on en reçoive dix du vent d'Eſt qui eſt mortel, il faudra que la chaleur excité par cet air brûlant, laquelle dilate nos pores, auſſi-bien que le froid cauſé par les ſels, s'accroiſſent l'un & l'autre juſqu'au dixieme degré: & par conſéquent la disproportion de l'échauffement & du refroidiſſement devient le centuple de ce qu'elle étoit par le vent d'Eſt ordinaire. On conçoit aiſément qu'un venin, qui, dans ſon premier degré de force, cauſe déja des rhumes & des maladies dangereuſes, puiſſe cauſer des morts ſubites, lorsqu'il eſt à ſon centieme dégré.

## XXV.

### *Des deux Arbres March & Aphar.*

Les Arabes font du feu en frottant l'un contre l'autre deux ſortes de Bois dont l'un s'appelle مَرْخ & l'autre عَفَار (*).

Nos voyageurs ſont priés de nous donner une deſcription botanique auſſi bien qu'éconnomique de ces deux végétaux dont les auteurs arabes font ſi ſouvent mention, & de nous rapporter s'il ſe peut quelques échantillons du bois. Comme les Arabes le diſent être plus propre à cet effet que tout autre bois, & lui donnent dans leur langue une épithete qui rendue mot pour mot ſignifie *riche en feu*, on pourroit bien deſirer de le voir dans nos cabinets de curioſité.

Ces deux arbres ne croiſſent-ils point hors de l'Arabie? D'autres Nations en font-elles le même uſage? Leur bois eſt-il plus propre pour donner du feu que les cailloux? ou feroit-ce que les lieux où l'on s'en ſert, ne produiſent point de cailloux?

XXVI.

(*) Mr. Buttner m'apprend que l'arbre *Mahod* rend le même ſervice aux Américains. Ce Mahod feroit-il le March ou l'Aphar des Arabes?

## XXVI.

*Des diverses sortes de Manne Arabique.* (*).

Je prie nos Savants d'obſerver en général les diverſes eſpeces de manne que l'Arabie produit, de remarquer la ſorte de végétaux dont elle s'écoule, la ſaiſon dans laquelle cela arrive, d'examiner enfin, ſi ce n'eſt pas un inſecte qui bleſſe la tige de ſon Aiguillon, & quel eſt cet inſecte. Car comme la manne qui nous eſt la mieux connue, celle de Calabre, ſort indubitablement à la piquure de la cigale qui la ſuce, on peut conjecturer avec probabilité que d'autres eſpeces de manne ont une origine ſemblable. Si la cigale calabre ſe trouve auſſi en Arabie, comme je ne ſaurois preſque en douter, je voudrois que l'on marquât exactement le nom qu'elle porte dans la langue du pays. Je dois prier ces Meſſieurs d'examiner avec d'autant plus de ſoin & d'impartialité ſi l'écoulement de la manne eſt l'effet de la piquure d'un inſecte, qu'il y a encore actuellement en Allemagne des Savants parmi les Philologues, qui ne peuvent ſe perſuader du fait, aimant mieux croire avec les Anciens, que la manne tombe de l'air. Quand je les ai renvoyés aux relations que l'on nous donne de la manne calabre, ils m'ont répondu que depuis quelques générations les Italiens s'étoient trop habitués aux menſonges litteraires, pour que leurs récits puſſent mériter croyance.

Ainſi, quand nos voyageurs ne nous apprendroient là deſſus que ce que nous ſavons déja en partie, leur témoignage, que nous reconnoiſſons être celui de témoins non ſuſpects, ne laiſſera pas de nous donner une plus grande certitude. Et pour convaincre encore d'avantage nos Savants, je prie

(*) Il faut confronter avec ceci la queſtion LIII.

prie même les voyageurs de se servir ici de la précaution qui leur est recommandée pour les cas douteux d'une autre nature *Inst.* §. 41.

Au reste je ne pense pas qu'il y ait tant d'uniformité dans la Nature, qu'il faille soutenir que l'écoulement de la manne suppose toujours & nécessairement la piquure d'un insecte. Il se peut que sans être entamées par un aiguillon, certaines écorces ou certaines feuilles crevent d'elles-mêmes. Je présume néanmoins que plusieurs especes de manne ont une origine analogue à celle de la manne de Calabre, & de la nielle, que nous voyons en Allemagne.

Il y a une sorte de manne que les Arabes appellent منّ السما ou *la Manne du Ciel.* C'est cette manne sur-tout que je souhaiterois que l'on examinât avec une attention particuliére. Je ne puis m'empêcher de soupçonner encore ici une piquure d'insecte, quelque éloignés que soient de cette opinion ceux qui ont voulu décider la chose par la dénomination arabe.

Ce *Mann-Essama* est-ce la même chose que le *Tarangubin* ترنجبين que l'on recueille sur la plante épineuse *Algul*? Ou sont-ce deux mannes différentes?

Rauwolf a dessiné la plante Algul no. 94. Mais il ne la décrit point en Botaniste, & il ne trace point les caracteres arabes qui figurent le mot Algul. On voudra bien suppléer à ces deux omissions.

Je serois encore curieux de savoir s'il n'y a point de différence entre *Algul* & *Albage* (الحاج) qui est aussi une plante épineuse d'où distille une espece de manne. Si ce sont deux plantes, on attend une délinéation, & une description de la derniere.

Les Israélites s'étant nourris de manne arabique, que Moyse décrit comme la vraie manne telle qu'elle se produit naturellement; j'ajouterai encore les questions suivantes touchant cet aliment extraordinaire.

1. La manne de l'Arabie a-t-elle une vertu fort laxative, lors même qu'elle est encore fraîche? Ou cette vertu est-elle assez foible pour qu'un homme qui s'y feroit une fois accoutumé pût en faire son aliment journalier? Je ne doute pas un moment qu'elle ne purge. Elle

doit avoir cela de commun avec tout ce qui eſt doux dans le regne végétal, comme, par exemple, avec le miel des abeilles, & avec le miel ſauvage, dont nous parlerons tantôt: & cependant on ſe nourrit de ces deux ſortes de miel. C'eſt uniquement ſur le degré de cette vertu purgative que roule ma queſtion. Pour la réſoudre de la maniere la plus intelligible & la plus utile, on peut prendre le miel pour terme de comparaiſon. Et comme Bocconne prétend s'être apperçu, que la force laxative de la manne augmente à meſure qu'elle vieillit; ma queſtion n'a pour objet que la manne toute fraîche, telle que Moyſe l'a aſſignée pour nourriture aux Iſraélites, en défendant au contraire d'en rien réſerver pour le lendemain.

2. Y a-t-il moyen de préparer la manne arabique, & d'en faire un aliment? Quand même cela ne ſe pratiqueroit pas en Arabie, je voudrois pourtant que l'on eſſayât, ſi par le moyen du feu on pourroit rendre la manne plus propre à être mangée, car c'eſt ce que Moyſe dit expreſſément en parlant de la manne des Iſraélites, *Exod. XVI.* 23.

Voici un eſſai que j'ai fait avec Mr. de Segner ſur la manne de Calabre. Nous en mîmes une petite portion dans une cuiller, & la tinmes ſur une bougie allumée; la manne ſe fondit & devint une eſpèce de ſucre d'orge ſemblable au nôtre pour le goût & qui ſeroit fort bon à manger. (*) Cela me fait préſumer que la manne arabique donneroit un ſucre d'orge ſemblable, ſi on la préparoit de la maniere dont les Arabes cuiſent ordinairement leur pain; c'eſt-à-dire, en échauffant le ſable par le feu, en étendant la maſſe ou la pâte, après avoir ôté le feu, ſur le ſable échauffé, & en la couvrant ſoit du même ſable, ſoit de cendres chaudes. Mais outre cela ſi l'on y mêloit une certaine quantité de farine, il faudroit que l'on en pût paîtrir

(*) Mr. le Profeſſeur Buttner m'apprend que cela revient au fond à la manne en tablettes, (*Manna tabulata*) que l'on trouve chez les Apothicaires, & qu'il y a des perſonnes qui peuvent en manger en aſſez grande quantité, ſans ſe ſentir relâchées le moins du monde.

paîtrir une forte de gâteau de miel. (*) A' en juger d'après la manne de Calabre, je ne faurois me figurer que cette pâte bouillie dans l'eau pût faire une bonne foupe ou un manger fort ragoûtant, je m'attendrois plutôt à en voir réfulter une potion laxative. Cependant comme la différente nature des arbres diverfifie la manne qui en diftille, & comme d'ailleurs nos potions purgatives de manne ne font pas compofées de manne pure, mais mêlées d'autres ingrédients: je prie nos voyageurs de s'occuper de cette recherche, fur-tout puisque Moyfe fait mention de manne bouillie auffi-bien que de manne cuite en guife de pain. Il y a plus. Diodore de Sicile, en parlant de la nourriture que fe procurent les Arabes vagabonds pendant leurs longues courfes dans les déferts, s'exprime ainfi L. XIX. c. 104. „ *Il croît chez eux des épices, & beaucoup de miel fauvage,* „ *fur les arbres, qui mêlé avec de l'eau, leur fert de boiffon.* Il faut donc que le miel fauvage, lequel au fond n'eft autre chofe que de la manne, infufé avec de l'eau, ait pu être rendu potable. Si je faifis bien le fens du paffage de Diodore, les épices, qui feules ne peuvent guere paffer pour un aliment, n'étoient qu'un affaifonnement de cette boiffon.

3. Faut-il recueillir la manne en Arabie avant le lever du foleil? Et quelle en eft la raifon? Moyfe dit qu'elle fe fondoit lorfque la chaleur du foleil étoit venue. Exod. XVI. 21. Cela ne femble point s'accorder avec le rapport des Italiens, qui cependant paffent jufqu'ici pour les meilleurs connoiffeurs de la manne: car ils difent que le foleil la durcit. Mais d'un autre côté Mr. Buttner

---

(*) Comme nos voyageurs ignorent peut-être la maniere de faire les gâteaux de miel, j'ajoute cette recette, que l'on vient de me communiquer. On fait bouillir le miel pendant deux heures en le remuant beaucoup. On le verfe enfuite dans un paitrin, en y ajoutant autant de farine qu'il en faut pour pouvoir le paîtrir: lorfqu'il eft paîtri, on le laiffe refroidir. Enfin fur fix livres de cette pâte on prend trois lots de potaffe bien broyée: & l'on fait bouillir le tout enfemble à gros bouillons.

Buttner m'assure, qu'à l'approche du midi elle se fond en effet & se perd dans le sable. A' quoi faudra-t-il s'en tenir? la manne arabique seroit-elle d'une autre nature que la manne d'Italie? La chaleur de l'Arabie seroit-elle assez forte pour fondre la manne sur les feuilles mêmes, & pour la convertir en un sucre semblable au sucre d'orge, de sorte qu'alors il fût impossible de la détacher des feuilles? C'est surquoi je demande des éclaircissements. On se plaint souvent que la manne d'Arabie est mêlée de beaucoup de feuilles, & c'est ce qui m'a conduit à cette conjecture, quelque peu probable qu'elle me paroisse d'ailleurs. Si elle porte à faux, comme je serois tenté de le croire, je demande si Moyse ne voudroit pas dire, que la chaleur durcissoit & pulvérisoit la manne au point, qu'il n'étoit plus possible de la dégager des buissons, sans en perdre la plus grande partie. Peut-être est-ce là le sens du mot hébreu, מסס, vu que le verbe arabe مشّ s'emploie aussi dans la signification de *frotter* & *broyer*. Si cette derniere conjecture n'est pas mieux fondée que la précédente, le texte de Moyse s'éclaircira peut-être, si l'on découvre ce que signifie le verbe arabe مشّ lorsqu'il est appliqué à la manne.

4. Comment les Israélites pouvoient-ils avoir de la manne pendant toute l'année, tandis que la seve qui devient de la manne en fendant l'écorce, ne remplit poit suffisamment dans tous les mois la tige des végétaux? Y auroit-il en Arabie un assez grand nombre & une assez grande variété de végétaux qui produisent de la manne, pour que les-uns commençassent à transpirer lorsque les autres cessent?

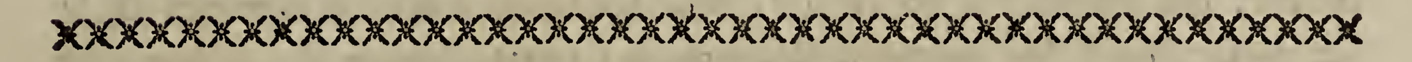
5. Quelle quantité de manne, soit en mesure soit en poids, un homme diligent à l'ouvrage, pourroit-il bien amasser dans une matinée?

6. Y at-il des contrées en Arabie assez fertiles en manne, pour qu'un peuple, je ne dis pas un peuble aussi nombreux que celui d'Israël, car ici l'on reconnoît la main d'une Providence extraordinaire, mais une nation médiocrement nombreuse, pût y trouver une nourriture suffi-

suffifant? Moyfe lui-même décrit la manne dont il parle comme étant parfaitement femblable à la manne naturelle, en ce qu'elle s'attachoit comme la rofée. Il falloit donc qu'elle fe collât aux feuilles & à l'écorce des végétaux, & peut-être de la plante Elgaul. Cette plante épineufe fournit-elle affez de manne, & abonde-t-elle affez dans les déferts de l'Arabie, pour avoir pu fuftenter un peuple par l'intervention d'une Providence extraordinaire?

7. Comment la manne vieillie devient elle verreufe? Il eft à préfumer que ces vers font éclos des oeufs que les infectes y dépofent, comme cela arrive à la nielle (*Honigthau.*)

8. N'y a-t-il aucun des végétaux épineux qui donnent la manne, que l'on puiffe transplanter dans les régions défertes & fablonneufes de notre climat? Il n'eft pas probable à la vérité, que l'infecte qui perce leur écorce fe trouve chez nous, & nous favons déja, que la cigale calabre n'exifte point en deça des Alphes: mais ne pourroit-on pas y fuppléer par des entailles, & produire par ce moyen une manne forcée?



## XXVII.

### *Du Miel fauvage.*

Le miel fauvage dont l'Ecriture fait mention (1 Sam. XIV. 26-28. & Matth. III. 4.) & dont les Ecrivains Grecs, Latins, & Juifs nous donnent encore une idée plus diftincte, n'eft pas un miel que les abeilles amaffent dans les déferts, mais une liqueur douce qui s'écoule des arbres & s'attache aux feuilles. Ce miel, pour le fond, ne differe point de la manne: ou s'il y a quelque différence, comme les Auteurs Juifs auffi-bien que le paffage, 1 Sam. XIV. 26-28. pourroient le faire fouçonner, elle ne peut confifter qu'en ce que, du moins dans certaines faifons, les émanations douces de certaines plantes ne fe durciffent point après le lever du foleil, mais qu'el-

qu'elles confervent, tout le long du jour, leur liquidité vifqueufe, en forte qu'en paffant par les bois, on fe fent arrofé d'un miel gluant qui dégoutte de ces végétaux.

On demande donc d'abord fi cette différence fubfifte en effet, ou fi cette rofée de miel, (qu'il me foit permis de l'appeller ainfi d'après les Grecs & les Latins) fi, dis-je, pendant le jour, elle fe durcit & prend la figure de la manne que nous connoiffons en Europe.

S'il fe trouve que le miel fauvage differe en effet de la manne, je demande.

1. Quels font les végétaux qui donnent du miel fauvage, & dans quels mois de l'année le donnent-ils ? Les Juifs parlent du miel des palmiers & des figuiers : ils difent qu'il dégoutte fi copieufement de ces arbres qu'il mouille les paffants.

2. Quelle eft l'origine de ce miel ? Les Anciens croyoient qu'il tomboit de l'atmofphere. Nos voyageurs auront peut-être occafion de mettre ce fentiment à l'épreuve de l'expérience & de le réfuter. Mais s'il eft une fois conftaté que le miel transpire des arbres, il s'agit de rechercher fi un infecte, qui cherche fa nourriture, fend les écorces avec fa trompe, & le fait fortir, ou fi les arbres fe déchargent de cette liqueur douce fans être entamés au dehors ?

3. Le mange-t-on ?

4. Eft-il d'ufage de l'apprêter pour le manger, & le mêle-t-on avec de l'eau pour le boire ?

XXVIII.

## XXVIII.

*Nouvelles Question sur la Lepre ; & sur les maladies qui en approchent.* (*)

En relisant, avec un redoublement d'attention, les passages de Moyse qui traitent de la Lepre, j'ai vu qu'outre les Questions touchées ci-dessus, (Art. XI.) ce sujet bien approfondi, offroit de nouveaux problêmes à résoudre. Les voici.

1. Selon Moyse, la Lepre commence par une tumeur qu'il nomme שְׂאֵת: & cependant il donne au Prêtre Inspecteur, pour un signe de la vraie Lepre, la tache à la voir plus enfoncée que le reste de la peau. Le moyen d'accorder cela ensemble? Voyez Lév. XIII. 2. 3. 4. 18. 19. 21.

Peyssonel & les Chirurgiens de la Guadaloupe racontent, que dans les corps attaqués de la Lepre quelques endroits se tuméfient sans former d'abscès: & que dans le deuxieme période de la maladie il se forme sous la peau des ulceres profonds, d'où découle une humeur claire & transparente. (*Philosophical Transactions* P. 50. P. 1. n. 7.) J'appliquerois volontiers cette observation aux paroles de Moyse, en plaçant la tumeur dans le premier, & l'enfoncement dans le second période de la maladie. Mais il

(*) Lorsque je couchai par écrit ces nouvelles Questions, je n'avois pas encore reçu un ouvrage anglois, que j'avois mandé pour la Bibliotheque de notre Université, dans l'espérance d'y puiser de nouvelles lumieres. Il a pour titre: *William Hillary's observations on the Changes of the Air and the concomitant epidemical disentes in the Island of Barbados.* (London 1759.) Actuellement ce livre m'est parvenu; j'y ai appris bien des choses; de là les suppléments ou les notes que l'on trouvera ajoutés à cet article, aussi bien qu'aux Articles XXXIV. & XXXV.

il ſemble que les deux périodes, remarqués par Peyſſonel, ſe ſuccedent fort lentement, pendant qu'au contraire Moyſe ordonne l'inſpection ſept jours après que le malade a été renfermé, & commande de la réitérer déja au bout de ſept autres jours, & qu'enfin il veut que l'on faſſe attention à l'enfoncement auſſi-tôt que la premiere tache ſuſpecte aura été apperçue.

Moyſe fait mention d'une tache ou tumeur blanche (שאת לבנה Lév. XIII. 10. 19. 24.) qui eſt le ſigne de la Lepre. On ſe la repréſente communément comme d'un blanc luiſant, & cela en partie, parceque la Lepre, quant à la couleur, eſt comparée à la neige, Exod. IV. 6.) en partie auſſi, parce que, ſelon Moyſe, ſi la couleur de la tache devient plus obſcure, c'eſt une marque qu'il n'y a point de Lepre, mais une gale, qui ſe guérit plus aiſément. Lévit. XIII. 6. 21. 26.) Cependant Peyſſonel nomme ces taches *livid ſpots*, & ailleurs *of a livid violet colour.* Leur couleur, ſelon lui, n'eſt donc pas blanche, mais bleuâtre & plombée.

Quelle eſt donc proprement la couleur des taches qui paroiſſent dans la peau des lépreux? Eſt-elle différente chez différents malades? ou change-t-elle avec le temps au point de devenir blanche lorſque la Lepre eſt décidée? Il y a de ces taches que Moyſe nomme *rouſſeâtres*, (Lévit. XIII. 19. 24.) & Peyſſonnel dit de quelques-unes qu'elles tirent ſur le roux (*livid-red*), en les diſtinguant des blanches. Cela ne ſe réduiroit-il point à la couleur violette ou au pourpre? (*)

3. Moyſe diſtingue trois ſortes de ces taches שְׂאֵת ou *la tumeur*, בהרת que l'on traduit *tache d'un blanc luiſant*, & מספחת que l'on prend pour la *gale.*

(*) Après avoir lu Hillary, qui poſe trois ſortes de Lepres, je vois que mes Queſtions ſont réſolues en partie. Car dans les deux premieres ſortes de Lepre, qui ſont les plus mauvaiſes, il fait les taches jaunes, brunâtres, & pourprées, (p. 325. & 336.) au lieu que dans la troiſieme qu'il appelle *Yaws*, qui eſt la plus douce, & la plus approchante de la Lepre des Juifs, les taches ſont blanches. Ainſi Moyſe, en les nommant tantôt blanches, tantôt rouſſeâtres, ſemble avoir décrit différentes ſortes de Lepre. Et je croirois preſque que

*gale.* N'y auroit-il pas moyen de difcerner ces trois fymptomes à la vue, & de nommer chacun d'eux par le nom qui lui appartient? Mr. le Profeffeur de Haven prêtera ici le fecours de la Philologie. Que cependant il me foit permis de placer ici des remarques qui pourront répandre quelque jour fur cette matiere. (*) C'eft que le mot de בהרת fe rendroit peut-être mieux par *un petit nuage*, en le dérivant du Chaldéen בהורין, qui fignifie *les nuages les plus clairs* qui paroiffent au Ciel: & qu'il n'eft nullement décidé, que מספחת & ספחת défignent la gale, qui ne paroît point devoir être défignée ici, puis qu'au rapport de Peyffonel le commencement de la Lepre n'eft accompagné d'aucune effluence d'humeurs. (*without any running* p. 43). (**) Ce mot, fi je ne me trompe, pourroit auffi-bien être traduit par *la perte des cheveux*, qui tombent ordinairement au commencement de la Lepre. Dans ce fens je dérive ce mot du Chaldéen סְפַח *excidere*, *decidere.*

4. Moyfe parle d'une Lepre qu'il nomme, je ne fais fi c'eft ou invétérée ou dormante, & dont le figne diagnoftique felon lui c'eft qu'il doit paroître à l'endroit affecté de la chair vive ou crue, je ne fais encore laquelle des deux. (***) צרעת נושנת, & בשר חי, ce font les expreffions qui caufent cette ambiguité. Lévit. XIII. 10. 11. Pour mieux comprendre ce paf-

que le mot אדמדם, que l'on traduit par *rouffeâtre*, comprend felon lui la couleur jaune, comme cela a lieu Genef. XXV. 30. auffi-bien que dans la langue arabe. Je n'ai pas voulu cacher à mes Lecteurs cette demi-folution enfantée dans mon cabinet; mais je ferois charmé d'apprendre de nos voyageurs quelque chofe de plus détaillé.

(*) Après avoir lu Hillary, שאת me paroît fignifier les petits boutons de la grandeur d'une tête d'épingle, par où commencent les *Yaws*, ou la Lepre de la plus douce efpece, (*very fmall pimples, no bigger than the head of a fmall pin*) p. 341.

(**) Hillary le confirme.

(***) חי à proprement parler fignifie *rouge;* & c'eft de cette couleur que la chair crue pourroit avoir pris fon nom.

paſſage, & pour lui donner un ſens fixe, il importeroit beaucoup de pouvoir découvrir l'eſpece de Lepre dont il y eſt fait mention, & d'en avoir une hiſtoire détaillée. Je voudrois ſavoir jusqu'au nom qu'elle porte dans la langue arabe; de plus ſi le verbe, رسن (יָשֵׁן) eſt appliqué à la Lepre, & dans quel ſens il y eſt appliqué?

5. Quelle eſt la couleur du poil de la tache lépreuſe? Il ſemble que les cheveux de la tête & les poils de la barbe ſe changent autrement, que les petits poils répandus ſur la ſuperficie de la peau. Selon Moyſe, la couleur de ceux-ci c'eſt le blanc, & de ceux-là le jaune doré.

6. J'ai ſouvent lu & entendu dire que les cheveux roux, qui ſont rares dans l'Orient, y ſuffiſent pour faire ſoupçonner la Lepre. Cela eſt-il vrai? Quand je réfléchis ſur ce qu'il y a de myſtérieux dans cette maladie, & ſur la lenteur de ſes progrès; quand je me rappelle ſur-tout de combien de ſoupçons,

---

Après avoir reçu l'ouvrage de Hillary, j'y ai trouvé une eſpece de réponſe préliminaire à cette queſtion, entant qu'elle concerne la chair crue, de même qu'à la queſtion XI. de l'Article 8. Voici comment cet Auteur s'exprime en parlant des *Yaws* p. 340.

*On ne trouve point de pus dans la tumeur, ni jamais beaucoup d'aquoſité, mais on y voit une membrane blanche, aſſez épaiſſe, ſous laquelle paroît une chair rouge & ſpongieuſe, qui perce la peau & augmente en volume.* Il ne s'agit donc ici ni de chair vive, ni à proprement parler de chair crue, mais de chair rouge. *Cette chair, dans certains temps, n'a pas la groſſeur d'une petite fraiſe; tandis que d'autres fois elle égale une meure de la plus groſſe eſpece, à qui d'ailleurs elle reſſemble beaucoup par ſa figure, étant un aſſemblage de petits grains.*

Il dit encore, (p. 347.) que lorſque la cure eſt aſſez avancée, pour que l'on puiſſe en toute ſûreté ſe ſervir de la ſalivation, & que celle-ci ait rendu juſqu'à une pinte & demie meſure angloiſe, la plaie toute entiere ſe couvre d'écailles blanches, leſquelles tombent au bout de 10. ou de 12. jours, & laiſſent après elles une peau nette & blanche. Je prie pourtant nos Savants de remarquer, ſi la Lepre blanche des Arabes ſubit la même criſe, & ſi cette criſe ſe fait auſſi ſans ſalivation, comme il faut conclure du récit de Moyſe, vu que cette cure étoit inconnue de ſon temps.

Au reſte je ne rétracte point les autres queſtions, que j'ai faites plus haut ſur le nom de cette Lepre.

çons, tant légitimes que mal fondés, elle a rempli, au rapport de Peyssonnel, l'esprit des habitants de la Guadaloupe: la chose ne me paroît point incroyable.

7. Mais si cela est, la mode des Arabes de se teindre les cheveux & la barbe en rouge avec du Henna me paroît doublement bizarre; & je suis curieux d'apprendre de nos voyageurs comment il est possible qu'un fard si peu naturel, & encore bien plus mal assorti à un teint jaunâtre qu'à nos visages européens, puisse avoir une vogue immémoriale dans des contrées où la rousseur est si odieuse, & fait naître des soupçons si ignominieux? (*)

8. Connoît-on en Arabie, une sorte de teigne, ou de Lepre affectée à la tête & à la barbe, sous le nom de نتق (נתק)?

9. Je présume que le בהק de Moyse, qu'il distingue de la Lepre, (Lévit. XIII. 39.) est cette maladie de la tête que les Arabes appellent بَهَقٌ. Je souhaiterois que l'on déterminât cette derniére, pour que l'on sût à quelle espece des gales connues parmi nous on doit la rapporter; car à l'égard des noms des maladies, on ne peut se fier aux Dictionnaires. Le Médecin n'aura pas de peine à décider, si c'est ce que nous appellons la rogne (*scabies*), ou bien si c'est la dartre vive (*impetigo*), gale plus bénigne & moins contagieuse, mais aussi moins docile au Mercure. (**)

10. Il paroît que chez les Hébreux, un homme bien portant pouvoit devenir suspect de Lepre, lorsqu'avançant en âge, les cheveux lui tom-boient

(*) Mr. Roederer pense que c'est pour cacher ce défaut, que l'on a rendu universelle la couleur suspecte. Tel peut s'être fardé avec du Henna, afin que l'on ne remarquât point la rousseur naturelle de ses cheveux. C'est ainsi que les mouches, employées d'abord pour cacher les boutons, sont devenues ensuite parure. Peut-être que c'est ici la vraie solution de ce problême.

(**) Hillary parle d'une gale africaine que les habitants de la Guinée nomment *Crocrow*, & qui, dans les premiers huit jours ressemble à la Lepre de la plus bénigne espece. (p. 346.) J'ignore si c'est une gale affectée à cette région. Il l'a suffisamment distinguée de la dartre vive ou de *l'impetigo* africaine qu'il décrit p. 352.

boient: tellement que Moyse a jugé néceſſaire de l'abſoudre de ce ſoupçon par une loi expreſſe, & de le rétablir, pour ainſi dire, dans ſon honneur. Lévit. XIII. 40. La ſimple calvitie eſt-elle encore quelquefois expoſée à ce ſoupçon? Et ce ſoupçon varie-t-il, ſelon que la calvitie commence au front, ou au ſommet de la tête? Je me ſouviens que les Arabes diſtinguent certaines eſpeces de calvitie. Ils regardent comme un titre de nobleſſe & d'honneur de devenir chauve par le ſommet de la tête, & comme une marque de baſſeſſe & d'eſclavage de le devenir par le chignon. Quelle peut en être la raiſon?

11. Les Orientaux ont-ils encore la précaution de ſéparer les lépreux de la compagnie de ceux, qui ſont exempts de Lepre? & quels ſont là-deſſus leurs réglements? Ou bien la doctrine mahométane du Décret abſolu auroit-elle, à cet égard, étouffé toutes les meſures d'une ſage Police, comme elle l'a fait à l'égard de la peſte?

12. Chevalier eſt-il fondé à ſoutenir que la Lepre eſt quelquefois une ſuite du mal vénérien, & ſe guérit alors par le Mercure? (*) Ce qui m'en feroit douter, c'eſt que ce ſont deux maladies toutes différentes, & que dans les lépreux de la Guadaloupe, on n'a pu découvrir aucune trace du mal vénérien: c'eſt encore que dans la même isle le Mercure, loin de produire un effet ſalutaire, n'a fait qu'accélérer les ſymptomes de la Lepre, comme Peyſſonel le déclare. (**) Il ſe pourroit cependant que ſelon les différentes cauſes de cette maladie, elle exigeât des remedes différents, & comme le mal vénérien peut dégénérer en phtiſie, quelque peu de rapport qu'il y ait entre ces deux maux, je n'oſerois affirmer péremptoirement, qu'il ne pût auſſi dégénérer en Lepre.

Sup-

(*) Voy. Lettres à Mr. St. Jean ſur les maladies de St. Domingue, à Paris 1752.

(**) Hillary confirme que le Mercure eſt nuiſible dans les deux eſpeces les plus malignes de la Lepre. Au lieu que pour les *Yaws*, il preſcrit la ſalivation, après que le malade y aura été préparé par d'autres remedes. Mais il obſerve, que le Mercure donné trop tôt cauſe des rechûtes extrêmement dangereuſes, & qui peuvent même devenir incurables.

*Supplément.*

Hillary a fait trois claſſes de la Lepre, que les eſclaves apporterent, il y a vingt & quelques années, des côtes de la Guinée aux Barbades. Les deux premieres ſortes il les prend pour l'éléphantiaſis d'Aretaeus de Cappadoce, & de Paul d'Egine. Elles ont en effet une reſſemblance très-marquée avec cette maladie. La ſalivation ne peut rien ni contre l'une, ni contre l'autre.

Il nomme la premiere la *Lepre des Arabes*. Sans autre accident, elle commence à ſe déclarer par des taches jaunes, mais qui ne tardent pas à ſe changer en violet chez les Européens, & en couperoſé chez les Noirs. Tout autour de ces taches la peau ſe ducrit, s'épaiſſit, & ſe couvre d'écailles, qui ne ſe détachent point. Les doigts & les orteils s'engourdiſſent, l'haleine s'infecte, la reſpiration devient difficile, les bouts des oreilles, les joues & les ſourcils, gros & tubereux. Le malade eſt aſſiégé de ſonges effrayants, & ſon eſprit plongé dans la mélancolie. Le poil des paupieres tombe, & à ſa place il revient un poil plus fin & plus rare. Au bout d'un certain temps, les pieds s'enflent & perdent tout ſentiment: le cartilage du nez ſe ronge, la voix s'enroue & paroît ſortir du ventre: les yeux s'arrondiſſent d'une maniere qui n'eſt point naturelle, & le blanc des yeux ſe jaunit & devient dur. Les oreilles deviennent pointues, & à la fin elles ſe trouvent entiérement rongées. Les doigts ſe gonflent & ſe gercent. Il ſe forme des tumeurs malignes. Enfin vient une fievre lente, qui ſe termine par la mort.

La ſeconde eſpece, qu'il nomme *la Lepre des Jointures*, reſſemble à la précédente, avec cette différence, que les ongles des doigts ſe courbent en dedans, & qu'à la fin les doigts eux-mêmes tombent en pieces, un bout après l'autre.

La troiſieme, qui dans le langage africain a le nom de *Taws*, eſt celle qu'il prend pour la Lepre des Juifs. Il me reſte cependant un doute là-deſſus. C'eſt que, ſelon ſa propre relation, la plupart des Negres l'ont une

fois durant leur vie, & ne la reprennent plus, après en avoir été radicalement guéris.

Ceci ne paroît point avoir eu lieu dans la Lepre des Juifs, qui au moins étoit plus difficile à guérir, plus redoutable, & plus rare. Je crois aussi que Moyse décrit différentes sortes de Lepre, puisqu'il différencie jusqu'à la couleur des taches..

Les *Taws* commencent par un petit bouton, de la grosseur d'une tête d'épingle. Au tour de ce bouton, la peau devient blanche, se creve, & laisse écouler un peu d'humeur aqueuse, qui bientôt se seche & se blanchit. Sous l'ulcere se forme la chair spongieuse que j'ai décrite ci-dessus dans la note sur No. 4. Si après la guérison de la maladie il reste encore une partie de cette chair spongieuse, les Anglois lui donnent le nom de *Master-Taws*: & sans y appliquer de nouveaux remedes, ils se contentent de la dissoudre avec la pierre infernale & d'autres corrosifs. Si l'on n'a pas eu soin de bien déraciner la maladie, & sur-tout si l'on a trop précipité la salivation, il en résulte souvent des rechûtes incurables, il se forme des tubérosités & des abscès rongeants: on sent des douleurs dans les ossements, à peu près pareilles à celles que le mal vénérien fait éprouver; les os se consument: toute sensibilité s'éteint, & la mort s'ensuit.

Hillary n'a point vu les suites de cette maladie, abandonnée à elle-même, & privée du secours de la Médecine. Peut-être que nous pourrions apprendre à les connoître dans l'Orient.

Je n'ai pas voulu manquer de placer ici ce morceau extrait du livre de Hillary, parce qu'il donnera occasion aux voyageurs d'examiner le tout avec plus d'exactitude, & de répondre à mes questions avec plus de détail.

Avant de finir je dois les prier encore de joindre à la lecture de cet article celle de l'Article XXXVI. qui traite de *l'Elephantiasis*, car une grande partie de cet article paroît à présent mal intitulée, & se rapporter à la Lepre.

XXIX.

XXIX.

*De l'encens.* (*)

Comme jusqu'ici nous ne connoissons, en Europe, rien de certain touchant l'Encens, nos voyageurs auront soin sur toutes choses de remplir cette grande lacune de nos connoissances.

On soutenoit autrefois, que l'air des montagnes, qui produisent l'encens, non-seulement étoit mal-sain, mais vraiment pestilentieux. C'étoit, selon toutes les apparences, un mensonge intéressé, ou du moins une hyperbole arabesque, tendante à soustraire à la curiosité des étrangers un présent de la Nature, dont l'Arabie s'enrichissoit, lorsque l'Encens étoit encore prodigué dans une infinité de temples. Au moins Salomon, que je puis à juste titre considérer ici comme un témoin national, ne paroît pas avoir cru que l'air des montagnes, qui produisent l'Encens, fût mal-sain. Cant. IV. 6. Ainsi je me flatte que cette terreur panique n'empêchera pas nos voyageurs de visiter de pareilles montagnes: & je ne crois pas non plus que la jalousie des Arabes continue à les rendre inaccessibles, vu que, depuis la ruine de l'idolâtrie, le débit de l'Encens doit avoir considérablement diminué dans les pays chrétiens & mahométans.

Je les prie sur-tout de faire attention aux questions suivantes.

1. Ils feront une description botanique de l'arbre qui produit l'Encens, où la culture qu'on lui donne ne sera point oubliée. Ils feront peindre cet arbre, &, s'il est possible, ils nous en rapporteront de la graine.

2. Je pose en fait que l'Encens est un suc résineux de cet arbre, & je demande:

(*) Consultez l'Article XCI. qui traite de l'Algummim.

demande: Dans quelle faifon de l'année ce fuc commence-t-il à fortir? Eft-ce la feule abondance de ce fuc qui fait fendre l'écorce, ou la piquure d'un infecte y a t-elle quelque part? Se fert-on d'incifions artificielles pour augmenter l'écoulement de l'Encens? & comment s'y prend-on pour le recueillir?

3. Les Grecs les plus anciens donnent à l'Encens le nom de manne. Porte-t-il auffi le même nom en Arabie, ou femble-t-il lui avoir été donné par les Grecs, uniquement à caufe de la conformité de la figure extérieure?

4. Dans quelles régions croiffent les arbres qui donnent l'Encens? Il faudroit déterminer, le plus exactement que l'on pourra, la pofition géographique de ces fameufes montagnes, obferver la nature du terroir & du climat, mefurer leur hauteur, & par là faire une eftimation approchante du degré de froid qui y regne, examiner enfin fi l'on ne peut pas concevoir une efpérance légitime de cultiver l'Encens dans d'autres contrées, fituées foit au même degré de latitude, foit à des degrés differents, dans des pays de plaines affujettis à la même température de l'air, & aux mêmes alternations du froid & de la chaleur, qui regne fur les monts d'Arabie.

5. L'air eft-il moins fain fur ces montagnes que fur d'autres? Il ne feroit pas impoffible que cela fût ainfi dans certains temps, comme peut-être dans la faifon des fleurs, ou dans celle des fruits. Il fe pourroit auffi que le tout fe réduisît à ce que l'on raconte de l'isle de Ceylon, où la grande quantité d'exhalaifons aromatiques caufe des maladies aiguës à ceux qui n'y font point accoutumés. Cependant il eft à croire que ces relations des Anciens font pour la plupart exagérées.

6. Les Arabes font-ils actuellement encore un myftere de la production de l'Encens, comme ils le faifoient autrefois, lorfque l'idolâtrie procuroit un plus grand débit à cette marchandife?

XXX.

## XXX.

*Des quadrupedes volants.*

Je penſe que cet article, & ceux qui ſuivent, deviendront plus intelligibles, ſi je rapporte en peu de mots ce qui les a occaſionnés. C'eſt le paſſage de Moyſe Lév. XI. 20-23. & une Diſſertation d'*André Norrélius*, (*Diatriba de avibus eſu licitis.*) Je préſume que cette Diſſertation ſera connue à Mr. *Forskäl*, car c'eſt lui-même, ſi ma mémoire ne me trompe, qui m'en a donné la premiere nouvelle, & par là il m'a fait naître l'envie de me la procurer & de la lire: il connoîtra au moins le ſentiment de Norrelius par l'ouvrage de *Roeſel*, lequel, ſans avoir lu Norrelius lui-même, en a adopté les idées, après les avoir vues expoſées dans une feuille hebdomadaire de *Bareuth*.

Cet Auteur explique l'endroit de Moyſe, que je viens d'allégeur, d'une façon toute nouvelle. Les volatiles, qui y ſont nommés, ſeroient, ſelon lui, des animaux fort connus en Europe, ſavoir des pigeons, des oies, des poules, & des moineaux. Je dois donc déclarer d'avance que cette opinion ne m'a pas donné la moindre envie d'y ſouſcrire, & en voici les raiſons.

1) Les langues orientales donnent à ces animaux des noms tout différents.

2) Les mots ארבה & חגב, Lév. XI. qu'il traduit pigeons & moineaux, ſont très-indubitablement ailleurs des noms d'inſectes.

3) Les nouvelles ſignifications qu'il attache aux quatre noms que l'on a regardés juſqu'ici comme dénotant des eſpeces de ſauterelles, de même qu'aux mots de שרץ, כרעים, רגלים, ne ſont point fondées dans l'uſage des langues orientales, mais devinées au hazard.

4) Il ſuit le Ketib en liſant לא, quoique pas une ſeule verſion ancienne n'autoriſe cette leçon; tandis qu'au contraire le Keri, ou la

variante marginale לו eſt confirmée par le Texte Samaritain, par les Septante, par la Vulgate, par la Verſion Syriaque, par les trois Verſions Chaldaïques, & par les deux Verſions Arabes.

Je conviens cependant de l'importance de quelques-unes des objections de *Norrelius*. Je n'ai pu les réſoudre dans mon Cabinet que d'une maniere incertaine, & je ſens une extrême curioſité de ſavoir ſi mes ſolutions ſont juſtifiées par la langue & par l'hiſtoire naturelle de l'Arabie.

Moyſe déclare impurs les volatiles qui marchent ſur quatre pieds. *Norrelius* objecte qu'il n'exiſte point de pareils volatiles; car, dit-il, la cigale, la ſauterelle, & autres ſemblables, ont ſix pieds.

Pour ce qui eſt de la ſauterelle, il me paroît évident, que quand même on lui accorderoit ſix pieds, elle ne ſe ſerviroit pourtant que de quatre pour marcher. Or Moyſe ne parle point des pieds qu'elle a, mais de ceux ſur leſquels elle marche. Mais outre la ſauterelle, il me ſemble qu'il y a encore des hermaphrodites quadrupedes & ailés, qu'on ne ſauroit pas même ſoupçonner avoir ſix pieds. Ils approchent le plus de la chauve-ſouris, dont il eſt parlé au v. 19. qui précede immédiatement, & en different cependant encore en ceci, c'eſt qu'ils ont les pieds de devant entiérement formés & développés, au lieu que les doigts de ces pieds manquent à la chauve-ſouris, & ſont remplacés par des tendons, leſquels ſe perdent dans la peau, qui lui eſt néceſſaire pour voler. *Seba* en compte trois eſpeces, que je déſignerai par les noms qu'il leur donne, en y joignant ceux que leur donne *Linnaeus*.

1. *Sciurus volans novae Hiſpaniae*, Tab. XLI. 3. Linnaeo, Sciurus, 7, hypochondriis prolixis volitans.
2. *Sciurus Virginianus volans*, Tabl. XLIV. 3. Linnaeo, Mus, 16, cauda elongata villoſa, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, lateribus extenſis volitans.
3. *Felis volans Ternatenſis*. Tab. LVIII. 2. 3. Linnaeo, Lemur, 3, caudatus, membrana ambiente volitans.

Et outre ceux-ci, on voit encore dans *Seba* le Lézard volant. Tab. CII. n. 4.

Toute

Toute la queſtion ſe réduit ici à ſavoir ſi ces animaux, ou des animaux ſemblables à ceux-ci, ſe trouvent dans les contrées où Moyſe a ſéjourné. Je prie donc nos voyageurs de faire attention à de tels animaux, & ſi ce ſont les mêmes que *Seba* a décrits, il ſuffira de remarquer qu'on les trouve en effet ſoit dans l'Arabie, ſoit dans la Syrie, & d'énrégiſtrer les noms qu'ils portent dans les langues orientales. Si au contraire ce ſont d'autres animaux d'un genre moins connu, je ſouhaiterois qu'on en donnât la deſcription.

Enfin comme je croirois preſque que la cigale & les inſectes qui lui reſſemblent ſont compris ſous la défenſe de la Loi, (Lév. XI. 20.) & que, *parmi les valatiles qui marchent ſur quatre prieds*, Moyſe compte auſſi ceux qui marchent ſur plus de quatre pieds, en ſorte que cette expreſſion ne doit s'entendre que par oppoſition aux oiſeaux bipedes que tout le monde connoît: je voudrois bien être informé ſi cette façon de parler eſt conforme ou contraire au langage des Arabes.

XXXI.

*Des pieds des Saturelles.*

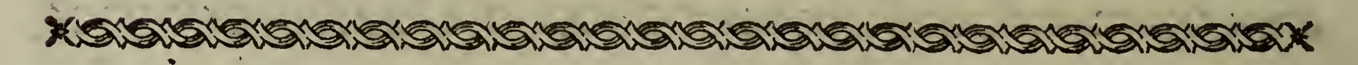
C'eſt l'opinion commune, & c'eſt auſſi la mienne, que par *ce qui a quatre pieds*, & *ſur ſes pieds deux* Craaim *pour ſauter*, (Lévit. XI. 21.) Moyſe entend la Sauterelle. Qu'on lui donne quatre ou ſix pieds, comme on voudra, il eſt toujours très-ſur qu'elle ne marche que ſur quatre. Lorſqu'elle eſt aſſiſe, les deux pieds, qui lui ſervent pour ſauter, s'élevent de beaucoup au deſſus des autres, au deſſus même de tout ſon corps, & ils ſont ſi fort recourbés ou repliés, que le nom de כרעים, dérivé de כרע *courber les genoux*, leur convient à merveille. Bien que cela paroiſſe clair de ſoi-même, je deſirerois néanmoins encore d'être éclairci ſur trois points.

1. Lors-

1) Lorsque les Arabes veulent parler correctement, ont-ils soin de n'employer le mot Arabe رجلين que pour désigner les quatre pieds de la Saturelle qui sont destinés pour la marche? & ont-ils un mot particulier, pour désigner ses deux pieds sauteurs?

2) Appliquent-ils peut-être aussi par analogie cette différente dénomination à des insectes ailés, qui n'ont point de pieds pour sauter, mais qui paroissent d'ailleurs, au premier coup d'oeil, semblables à la Saturelle? Les quatre pieds de la cigale, par exemple, sont-ils appellés رجلين, & les deux de devant ou de derriere ont-ils un nom particulier?

3) Que signifie كُرَاع, lorsqu'il se dit des Sauterelles? Ce terme jusqu'ici ne m'est connu que par le Dictionnaire de *Golius*, qui le traduit *Pes Locustae.* Et c'est ce qui m'a fait naître la conjecture, quoique douteuse, que ce pourroit bien être le nom particuliérement affecté à ces pieds sauteurs, que Moyse appelle כרעים.



## XXXII.

*De la Nature des Sauterelles, & de leurs différentes Especes.*

L'Arabie étant la patrie des Sauterelles, je ne doute nullement, que Mr. le Professeur *Forskäl*, sans qui je le demande, ne nous apporte des descriptions exactes des Sauterelles de ce pays. Mais voici à quoi je le prierois sur-tout de faire attention.

1. Moyse aussi-bien que d'autres Historiens, en nous représentant la délivrance d'Egypte de la plaie des Sauterelles, racontent que ces essaims, qui volent avec le vent, furent emportés par un vent d'Ouest & noyés dans la mer rouge. Or comme au moins les Sauterelles de passage, qui nous sont connues, ont beaucoup de force & d'agilité dans leur vol, & que l'on prétend savoir par expérience qu'elles ont traversé des mers bien plus larges, & sont arrivées par exemple en Ecosse & en Italie en traversant la

mer,

mer, comme Moyse même semble dire, que le vent d'Est les emmena en Egypte par dessus la mer rouge: il est naturel de demander pourquoi avec un vent d'Ouest elles n'ont pu repasser la même mer. *Hiob Ludolph* a formé là dessus diverses conjectures, (*Dissert. de Locustis*), mais qui ne sont que des conjectures & non des faits. En voici une de ma façon. Peut-être que tout gît dans l'heure & le moment, où la Sauterelle se trouve au-dessus de la mer. Si c'est dans le temps où elle est accoutumée de se jetter dans la campagne, elle suivra son instinct & la faim qui la sollicite, & s'il n'y a point de terre dans le voisinage, elle voudra se camper sur la mer. Peut-être aussi qu'habitante du désert, elle ignore la nature de l'eau. Et comme tout l'essaim est pour ainsi dire animé d'un seul mouvement, il arrivera à la plus grande partie de se noyer. Cette conjecture renferme deux faits, que je sais être constatés. Le premier, c'est que ces volées de Sauterelles agissent de concert, & comme si elles obéissoient aux ordres d'un Chef. Le second, c'est que vers le temps où elles veulent camper, aucune crainte ne peut les en distraire, & qu'elles se laisseroient tuer plutôt que d'y renoncer. Mais si c'est là la cause qui les fait noyer dans la mer, & si elles ont le même empressement à camper sur un terrein humide, qui ne leur offre point de nourriture, c'est ce que je prie nos voyageurs de m'apprendre.

2. La Bible nous parle des Sauterelles comme d'une nourriture, & je ne saurois me faire une autre idée de la nourriture de Jean Baptiste, que St. Matthieu nomme ἀκρίδες, ni de cet אַרְבֶּה que la Loi permettoit de manger, Lév. XI. 22. On trouve même chez les Ecrivains profanes, sur les bords de la mer rouge, des peuples mangeurs de Sauterelles, (ἀκριδοφάγοι). Et c'est un des bons mots de Mahomet, cité déja par *Bochart*, (p. 486.) *que Dieu envoie les Sauterelles aux nations pour leur nourriture & pour leur ruine.* Outre cela nos meilleurs voyageurs, par exemple Mr. *Shaw*, parlent des Sauterelles comme d'une nourriture ordinaire. Cependant on ne sauroit nier, que quelques-unes des objections, que *Roesel* a faites dans son livre sur les insectes, (*Insecten-Belustigungen*) ne soient très-fortes; car il n'a pu en aucune maniere & par aucun apprêt rendre les Sauterelles man-

geables, & en disséquant l'animal il ne s'y est trouvé aucune substance charnue, qui parût propre à servir de nourriture, mais seulement les parties qui sont nécessaires à la sustentation de l'animal & à la propagation de son espece. Je prie donc nos voyageurs de rechercher exactement s'il est des Sauterelles mangeables, & quelles en sont les especes, de quelle maniere on les apprête: & de quoi elles se nourrissent.

3. A quel point de grandeur & de grosseur ces especes de Sauterelles mangeables peuvent-elles parvenir? C'est ce que je voudrois qu'on tâchat de déterminer par mesure & par poids.

4. *Roesel*, dans la préface qu'il a mise devant son Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), pense, que si même on pouvoit manger les Sauterelles, ce seroit pourtant un manger mal-sain. Il cite là dessus le témoignage de *Mercurialis*, qui prétend que ce manger engendre dans le corps humain des tiques ailées, espece de vermine, qui pour l'ordinaire incommode les chiens, & qui viendroient aux mangeurs de Sauterelles environ vers leur quarantieme année. Je souhaiterois des informations plus positives sur une chose si peu vraisemblable.

5. Les Sauterelles, en passant par leurs différentes mues, seroient-elles regardées comme différentes especes d'animaux, ou du moins les Arabes leur donneroient-ils alors des noms différents? Cela mérite d'être soigneusement examiné, comme pouvant servir à expliquer quelques passages de la Bible, où jusqu'ici nous avons cru voir différentes especes de Sauterelles.

6. Dans le temps que les voyageurs seront occupés de l'examen des Sauterelles orientales, ou qu'ils en auront tous les jours sous leurs yeux, je les prie de lire le premier & le second chapitre de Joël, la moitié du septieme chapitre d'Amos, avec le neuvieme de l'Apocalypse, & de coucher par écrit les idées qui leur viendront sur le sens de ces chapitres.

7. On

(*) §. 35.

7. On les prie de décrire les diverses especes de Sauterelles, & de nous en apprendre les noms arabes. (*)

8. Ils examineront aussi si la Sauterelle de passage dans l'Orient est de la même espece que celle qui est connué en Allemagne.

9. Je souhaiterois sur-tout de connoître les Sauterelles dont il est parlé dans la Bible Lév. XI. & ailleurs, & sur lesquelles *Bochart* n'a pu nous apprendre rien de satisfaisant. Avant de placer ici leurs noms, je dois avertir d'une chose. C'est qu'il est incertain, s'il faut entendre les paroles de Moyse (Lévit. XI.) de quatre especes de Sauterelles, ou de Sauterelles de différents âges, que la Nature elle-même partage en quatre périodes, par les quatre changements de peau qu'elle leur fait subir: pourvu que l'on ne compte point la premiere sortie de l'oeuf, qui précede la premiere mue. Il est vrai qu'avant la quatrieme les Sauterelles ne sont pas encore ailées: mais cela n'empêche pas que Moyse n'ait pu les nommer שרץעוף par ce qu'elles étoient destinées à avoir des ailes. C'est ainsi que nous comprenons sous le nom de volatile les petits oiseaux, quoiqu'ils ne sachent pas encore voler.

Voici donc les différentes dénominations que l'Ecriture donne aux Sauterelles.

1) ארבה. C'est le nom commun à toutes les Sauterelles. Mais ici il est approprié à un certain âge ou à une certaine espece. Cette dénomination vague a-t-elle dans la langue arabe un sens si restreint & plus particulier? Seroit-ce peut-être le nom de la Sauterelle de passage, ou celui de la premiere couvée des Sauterelles qui n'a mué qu'une fois? (**) Les trois Versions Chal-

(*) L'espece qui excite singuliérement ma curiosité, c'est celle, qu'on appelle en Arabe, ذنب

(**) Après avoir écrit ceci, quelques-uns de mes Amis, à qui je viens de le lire, me font naître l'idée de demander encore, si les Sauterelles qui n'ont mué qu'une fois, sont déja bonnes à manger.

Chaldaïques ; & le Texte Samaritain, ont adopté cette dermiere opinion.

Les Septante traduiſent βρούχος, & il eſt incertain ce que ce mot ſignifie dans le vieux langage de la Grece. Si nos voyageurs parviennent dans des lieux où l'on parle Grec, je les prie de s'informer à quelle eſpece de Sauterelles, ou auquel de leurs quatre âges, ce nom eſt approprié dans le Grec moderne; & ſi par une confuſion aſſez ordinaire du langage ce nom ne ſeroit pas commun à deux genres d'animaux, aux escarbots, par exemple, & aux Sauterelles ſans ailes.

2. קָלְעָם. Je n'ai pas grande eſpérance que ſoit ce terme ſoit encore d'uſage dans quelqu'une des langues vivantes de l'Orient. Tout ce que nos voyageurs pourront faire pour l'éclaircir ſe réduira à tâcher d'apprendre ſur les lieux le ſens des mots, que les Anciens ont employés dans leurs verſions. Ainſi ils chercheront la ſignification d'ἀττάκης dans le Grec moderne, de رشوان dans l'Arabie & dans le Samaritain, & de دبا dans l'Arabe. Ce dernier mot eſt rendu par *Golius : Locuſtae antequam naſcantur alae.* Ici je demande ſeulement, après la quantieme mue la Sauterelle reçoit le nom دبا? C'eſt après la deuxieme qu'il me paroîtroit lui convenir le mieux.

3. חרגל. Ce mot, qui ſubſiſte encore dans la langue arabe, ſera le plus aiſé à éclaircir. *Golius* lui fait ſignifier une Sauterelle non ailée : peut-être eſt-ce celle qui vient de muer pour la troiſieme fois. J'ajoute en paſſant, que dans le Texte Samaritain ce mot eſt écrit ſans la lettre *Chet* רגולה.

Les Septante traduiſent ce mot par ὀφιομάχης: & *Ariſtote* raconte que les Sauterelles combattent avec les ſerpents. (*) De là réſulte une nouvelle queſtion :

---

(*) *Pluſieurs ont vu, que les Sauterelles, lorſqu'elles combattent avec les ſerpents, cherchent à les prendre au cou.* Lib. IX. de Hiſt. An. c. 6.

J'entends par là, que la Sauterelle déja aſſez grande, mais à qui les ailes manquent encore, & qui par conſéquent ne ſauroit ſe dérober par le vol aux pourſuites du ſerpent, lui

queſtion: Y auroit-il du vrai en ceci; & ſeroit-il ſi naturel aux Sauterelles d'une certaine eſpece ou d'un certain âge de ſe battre contre le ſerpent, qu'elles euſſent pu tirer de là leur dénomination?

14. חגב. Voici encore un nom de Sauterelle, dont la ſignification eſt vague dans la langue hébraïque, mais reſtreinte dans le chapitre XI. du Lévitique. Je ne le trouve point dans la langue arabe, quoique *Aben-Eſra* prétende qu'il ſoit connu dans cette langue. Peut-être les voyageurs auront-ils moins de peine à le découvrir, ſi je leur dis que d'après le Texte Samaritain on peut auſſi l'écrire avec quatre lettres, en y inſérant le *Reſch* חרגב.

Seroit-ce là la Sauterelle qui a mué pour la quatrieme fois, & qui eſt parée de ſes ailes? Elle ſeroit appellée, pour ainſi dire, la Sauterelle *voilée* ou *enveloppée* du mot حجب. Les Arabes ſe la repréſenteroient-ils ſous cette image? Une Sauterelle qui a pris ſon accroiſſement, qui s'accouple, & qui eſt couverte d'ailes, leur paroît-elle ſemblable à une femme couverte de ſes vêtements & de ſon voile?

Mais cela étant, comment faut-il expliquer l'endroit de l'Eccléſiaſte ch. XII. 5? La Sauterelle, dans ſon dernier période, lorſqu'ayant pris des ailes, elle va quitter ſa demeure, eſt elle chez les Orientaux, un emblême de la vieilleſſe prête à déloger de ce monde, & à ſubir les loix de la mortalité, à peu près comme le papillon étoit chez les Grecs l'image de cette grande métamorphoſe?

Quelle eſt l'eſpece de Sauterelles déſigné par le mot جندب, qui ſe trouve ici dans l'une & l'autre des deux verſions arabes?

*Jonathan* le rend כרובה, ou ſelon une variante, כרוכה (*) Subſiſte-t-il encore

lui ſaute au cou, & s'y attache par une morſure, ou du moins bleſſe le ſerpent aſſez douloureuſement pour lui faire paſſer l'envie d'une ſeconde attaque.

(*) Ce dernier mot, expliqué par ſon Etymologie, ſembleroit établir une comparaiſon entre les Sauterelles & les chameaux farouches; car dompter de ſemblables Chameaux s'appelle en Arabe كرب. Il eſt connu, que dans l'Orient on compare les Sauterelles aux chevaux.

encore dans les langues orientales vivantes quelque trace de ces termes, comme étant des noms de Sauterelles?

5. גוב. Ce mot semble encore appartenir à ces quatre mots qui se rapportent à l'âge de la Sauterelle, ou peut-être même à un temps antérieur à ces quatre âges; car dans les prophéties d'Amos VIII. 1. il signifie la Sauterelle, qui se montre la premiere après la pluie du printemps, c'est-à-dire dans le mois d'Avril, ou même dans celui de Mars. Ne feroit-ce pas la Sauterelle de la plus petite espece, avant qu'elle ait changé de dépouille pour la premiere fois? On pourra le décider avec plus de précision, si l'on observe quel est le sens du mot arabe جاب, toutes les fois qu'étant en opposition avec d'autres noms de Sauterelles, il dénote d'une maniere exclusive un certain âge de cet insecte.

Je renvoie à l'article suivant d'autres termes de la Bible, que quelques-uns prennent pour des noms de Sauterelles; mais que je crois signifier d'autres insectes. Ici il ne me reste plus qu'une chose à demander.

C'est une description bien circonstanciée de cette Sauterelle que les Turcs estiment sacrée, parce qu'ils prétendent qu'elle leur montre le chemin de la Mecque à bras étendus, & l'on voit que ces bras sont les pieds de devant. *Roesel* en fait mention dans la préface de son Recueil de Sauterelles & de Grillons (*), d'après les *Ephemerides Naturae Curiosorum*, & la rapporte à l'espece qu'on nomme *Feuilles volantes*. Mais comme la figure peinte dans les Ephémérides a un air fabuleux & peu naturel, nos voyageurs sont priés d'en tracer une nouvelle, & d'y ajouter le nom arabe. (**)

---

vaux. C'est la raison pour laquelle je n'ai point voulu passer sous silence cette trace étymologique, qui peut-être pourra conduire à la vérité.

(*) P. 15.

(**) V. l'article 51.

XXXIII.

## XXXIII.

*De quelques Insectes, que l'on prend d'ordinaire pour des Sauterelles.*

On croit communément que Joël (ch. I. 4.) désigne quatre especes de Sauterelles. Cela me paroît incroyable par cela seul que je ne sache point, qu'une espece de fauterelles éclose beaucoup plus tard qu'une autre; & cependant c'est ce qu'il faudroit admettre si le Prophete parloit de quatre especes différentes, puisque la suivante devoit consumer ce que la précedente auroit laissé de reste, & que le Prophete fait consister le merveilleux ou plutôt la singularité inouie de la plaie de Juda en ce que ces quatre destructeurs de la campagne, que pour l'ordinaire on ne voit pas tous dans la même année, se relevent successivement l'un l'autre. Je prie nos voyageurs d'examiner si je me trompe en ceci, & de me donner de meilleures informations, si par hazard de pareilles especes de Sauterelles se suivoient par mois.

Il ne peut guere non plus être ici question des quatre âges de la Sauterelle ou de ses quatre mues: d'abord parce qu'il y a ici d'autres noms, que ceux que nous lisons Lév. XI. 22. ou qu'ils sont placés dans un autre ordre, ensuite parce que Joël ne les dépeint pas comme les mêmes animaux envisagés dans différents âges, mais comme de différentes insectes, dont l'une arrive quand l'autre s'en va.

1) Les Interpretes Grecs me semblent avoir raison en prenant גזם pour la chenille, laquelle en effet cause du dégât long-temps avant la sauterelle; & d'ailleurs cette interprétation convient le mieux à un passage d'Amos Ch. IV. 9. Cependant pour plus de sûreté, je prie nos voyageurs de remarquer le mois dans lequel la chenille fait son dégât, & d'examiner si les Arabes lui donnent quelque fois ce nom, ou du moins si le dégât des chenilles s'exprime par le verbe جزم. Si j'ai mal conjecturé, il se pourra pourtant, que l'usage de ce verbe indique à nos voyageurs quelque autre insecte, qui ravage les champs avant la sauterelle.

2) A

2) A' la chenille succede l'ארבה, que je ne crois être ici que le nom général de la sauterelle, abstraction faite de tout âge, & de tout changement de dépouille. Je desire seulement de savoir le mois, dans lequel les sauterelles se font le plus redouter.

3) Le ילק doit brouter ce que la sauterelle aura laissé de reste. Les voyageurs trouvent encore ce mot Nahum. III. 15. 16. Jérém. LI. 14. 27. Ps. CV. 34. Le passage de Nahum les convaincra, que le ילק est un insecte, qui prend des ailes après avoir mué. Je les prie d'examiner ma conjecture qui se fixe sur le Hanneton; je ne dis pas le Hanneton ailé, mais le ver qui se transforme en Hanneton, & qui dans ce premier état cause le plus de dommage, en rongeant les racines des végétaux. Outre les versions grecque & syriaque, outre la place que l'insecte ילק occupe ici, & qui convient parfaitement à ce ver, lequel ne commence son dégât qu'après la sauterelle, j'ai encore été confirmé dans cette conjecture par la dérivation du mot, tirée de يلق *blanc*, qui est en effet la premiere couleur de ces sortes de vers.

Or tout ceci est-il confirmé ou réfuté par l'usage de la langue arabe? Quel est, dans ce climat chaud, le mois où le ver du Hanneton fait son plus grand dégât? En quoi consiste le grand dommage que cause la cantaride, au rapport de *Junius*; car c'est elle que j'ai principalement ici en vue, parce que son ver a la blancheur la plus marquée? Le mot syriaque ܠܚܘܟܐ, (*le rampant*) dont l'Interprete Syrien se sert constamment, & le Chaldéen presque toujours au lieu de ילק, quelle signification peut-il avoir dans l'Histoire Naturelle? Ce ne sauroit être la sauterelle rampante; l'auteur de la version syriaque rend ארבה, qui précede immédiatement, par *sauterelle ailée*, & il ne pouvoit méconnoître le fléau ordinaire de son pays au point de dire, que la sauterelle rampante consumeroit les restes de la sauterelle ailée. C'est ce qui me fait soupçonner que le Hanneton, tant qu'il est encore caché sous la forme de ver, s'appelle en Syriaque ܠܚܘܟܐ.

4. חסיל. D'un côté l'ordre du temps où cet insecte doit causer son ravage le dernier, & de l'autre la version syriaque, qui traduit ܨܪܨܘܪܐ *grillon*, me

me le font prendre pour le *Taupe-Grillon* de *Roeſel*. Chez nous ce grillon ronge les racines dans les mois d'Août & de Septembre, prend ſon accroiſſement durant l'hyver, & gâte la ſemence du bled; mais c'eſt au printemps ſuivant, après ſa cinquieme mue, qu'il fait le dégât le plus ſenſible. Ici nos voyageurs voudront bien noter les mois, dans leſquels ce grillon cauſe du ravage en Orient, le nom qu'il porte en Arabie, & réfuter ou confirmer ma conjecture. (*) Et comme la verſion ſyriaque & celle des Septante m'ont fait ſoupçonner, que le צלצל (Deut. XXVIII. 42.) pourroit être ce même Taupe-Grillon; je ſoumets encore cette conjecture à leur examen.

Il ne me reſte plus qu'une queſtion à faire. Elle roule ſur un mot grec. Dans l'endroit de Joël auſſi bien que dans celui du Deutéronome, les Septante traduiſent ἐρυσίβη. C'eſt à tort que *Bochart* les en a repris: il s'eſt trompé lui-même en croyant que ce mot ſignifioit la nielle ou la rouille du bled. Nous ſavons, par *Suidas*, que c'eſt auſſi le nom d'un ver qui endommage le bled, & je crois que ce ver pourroit bien être notre Grillon à pieds de taupe. Ce nom convient très-bien à ce grillon, puiſque dans le temps qu'il eſt encore petit, l'herbe, en jauniſſant par en haut, trahit cet ennemi ſouterrein des racines. Je prie donc nos voyageurs de prendre, chez les Grecs modernes, des informations touchant l'ἐρυσίβη, qui eſt un inſecte. Je deſirerois outre cela de ſavoir avec plus d'exactitude, ce que ſignifient les mots arabes قَمْلٌ & قَملٌ appliqués à la culture des bleds, parce que, dans le paſſage de Joël, la verſion arabe, faite d'après le Grec, traduit ἐρυσίβη par قَمْلٌ, qui pour l'ordinaire ſignifie des *Poux*, mais qui ſelon toutes les apparences doit exprimer ici quelque inſecte préjudiciable aux fruits de la campagne. Cela ſerviroit, en même-temps à répandre un nouveau jour ſur deux paſſages d'Eſaïe Ch. XIX. 6. XXXIII. 9.

---

(*) Mr. le Profeſſeur *Buttner* me fait ajouter ici une queſtion. Y a-t-il des temps, où ces grillons à pieds de taupe paroiſſent dans l'Orient en aſſez grande quantité, pour pouvoir cauſer un dommage notable?

## XXXIV.

*Almanach Economique.*

J'ai été obligé plus d'une fois de faire mention des mois, dans lesquels paroît chaque insecte. J'ai eu occasion aussi de parler de la derniere pluie ou de la pluie du printemps, qui précede de peu la moisson. Cela me conduit à prier nos voyageurs, de dresser une espece d'Almanach économique pour l'Egypte, l'Arabie, & la Syrie. Ils y marqueroient, par exemple, le temps où chaque sorte de semence, sans en excepter celle du lin, produit des épis & pousse des bourgeons, le temps où chaque fruit de la champagne parvient à sa maturité, & enfin celui des premieres & dernieres pluies, c'est-à-dire, des pluies de printemps & d'automne, dont il est tant parlé dans la Bible. (*) Il y a encore beaucoup d'obscurité dans tout ceci. On ne conçoit guere comment, par exemple, on pouvoit, le 16. de Mars, porter sur l'autel les premiers épis déja mûris, quand même on supposeroit que ce n'eût été que des épis à peine formés & choisis. Et après avoir lu l'Itinéraire de *Shaw*, j'y comprens encore moins qu'auparavant.

Baer, dans la seconde partie de ses Observations chronologiques, nous donne un essai d'un pareil Almanach, dont il a recueilli les matériaux dans plusieurs Ouvrages. *Russel*, dans son Histoire Naturelle d'Alep, en a composé un d'après sa propre expérience: mais la capacité & l'industrie de Mr. le Professeur *Forskäl* & de Mr. le Lieutenant *Niebuhr*, nous promettent quelque chose de nouveau dans ce genre, vu sur-tout qu'ils seront en état de distinguer les lieux, qui, à cause des montagnes ou des plaines qui les environnent, éprouvent divers degrés de chaleur, quoiqu'ils soient situés sous le même degré de latitude.

XXXV.

(*) Voyez aussi l'article. LXXIX.

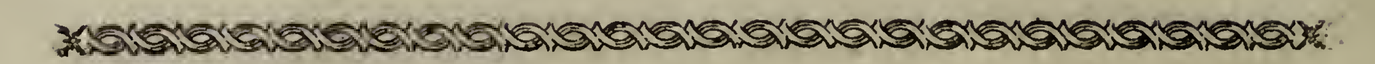
XXXV.

*De la Gale du Vifage nommée λειχὴν.*

Pline, au commencement du vingt-fixieme livre, décrit une Gale du Vifage, qui fous le regne de Tibere avoit paffé d'Egypte en Italie, & que les Grecs appelloient λειχὴν. On prétend qu'elle eft originaire d'Egypte, & que fans être accompagnée de douleur ni de péril de vie, elle préfente un coup d'oeil dégoûtant, fe communique principalement par le baifer, attaque le vifage, à l'exception des yeux, mais fe répand quelquefois fur la poitrine & fur le cou. Ces marques la feront aifément difcerner de l'éléphantiafis, qui eft douloureufe & mortelle, & qui défigure les yeux. Les Septante fe fervent du mot grec λείχὴν pour traduire celui de ילפת, qui fignifie une gale affectée aux hommes, Lévit. XXI. 20., & une maladie des brebis, Lévit. XXII. 22.

Si le *Lichen* de Pline fubfifte encore en Egypte, je prie ces Meffieurs de nous en donner une defcription exacte, de nous en marquer le nom arabe, & de nous inftruire fi cette maladie s'attache auffi à des animaux, ou fi une autre gale qui les afflige porte le même nom par analogie. (*)

(*) *Hillary* a décrit (p. 352.) l'*impetigo*, la dartre vive ou la gratelle, qui dans les climats chauds eft plus redoutable que dans les nôtres: mais au moins n'eft-elle pas le *Lichen* de Pline; parce qu'originaire des Barbades, elle ne fe borne point au vifage. Elle fait plus que défigurer, elle donne des démangeaifons infupportables. Je ne nierois pourtant point que ce ne pût être le *Lichen* des Septante. Ce fera donc ici le lieu, non-feulement d'en décrire les fymptomes les plus fâcheux inconnus en Europe, mais encore d'en faire l'hiftoire comme d'une gale des bêtes, au cas qu'elle les attaque.



## XXXVI.

### *De l'Eléphantiasis.* (1)

Deux Médecins de l'antiquité, *Aretaeus* de Cappadoce, & *Paul* d'Egine, ont décrit, sous le nom d'Eléphantiasis, une maladie extrêmement redoutable, que l'on ne voit point en Europe. Quelques Médecins, à la vérité, donnent ce nom à une certaine maladie de la peau; mais les exemples, qu'on m'en a montrés, n'appartiennent point à l'Eléphantiasis décrite par *Aretaeus*, & *Paul* d'Egine. Ils reviennent plutôt à cette grosseur de pieds des Indiens, dont il est parlé dans quelques relations de voyage & dans quelques traités de Médecine.

Or comme je ne connois aucun des Médecins modernes, qui ait fait une description complette de cette maladie si singuliere, telle qu'elle existe dans les pays méridionaux & particuliérement en Egypte, je prie les voyageurs & sur-tout le Médecin de suppleér à ce défaut. L'Egypte sera le pays le plus propre à ces sortes d'observations. Il rechercheront, si pour le fond cette Eléphantiasis n'est pas celle de nos Médecins d'Europe, & si elle n'en differe pas uniquement par un plus haut degré de violence; de plus, en quoi elle differe de la lepre, & si peut-être ce n'est point la lepre égyptienne d'une

(1) On vera, par le supplement de cet article, dans quelle erreur j'y suis tombé, quoique sans ma faute. Ce n'est point du mal qui enfle les pieds des Indiens, mais presque toujours de deux especes des plus malignes de la lepre, qu'il faut entendre ce que les anciens Médecins disent de l'Eléphantiasis. C'est ce que m'a appris Hillary, après que j'eux déja envoyé ces Questions. Je ferai des notes numéroteés de suite, & j'y placerai, sous chaque proprieté de l'Eléphantiasis, que je rapporte dans le texte d'après les Anciens, ce que Hillary observe sur la lepre. On me permettra de me servir de l'abréviation l. 1. pour marquer lepre des *Arabes*, & de l'abréviation l. 2. pour marquer la lepre *des Jointures*. Les chiffres sont destinés à distinguer ces notes postérieures, que je n'ai faites que le 24. Décembre 1761, de celles, que j'avois ajouteés plutôt.

d'une efpece plus dangereufe, ou une maladie à part, quel eft fon nom arabe (*), & fi on la croit encore incurable, comme l'ont fait une partie des Anciens. Quelques-uns d'entr'eux s'expriment de façon à faire penser au Lecteur, que l'Eléphantiafis auroit été guérie, quoique très-rarement, en aftreignant le malade à un régime, qui ne lui permettoit que la chair de ferpent. Connoît-on encore ce remede, & le trouve-t-on de quelque utilité? Les pillules préparées du fuc de la ciguë, que depuis quelques années on emploie en Europe avec tant de fuccès contre des maux femblables, n'auroient elles aucune prife fur l'Eléphantiafis? Si l'on vouloit le tenter, il faudroit, en cueillant la ciguë, prendre garde de ne la pas confondre ni avec la *Cicutaria*, ni avec la petite ciguë, laquelle a fort peu d'efficace. C'eft ce qui a trompé quelques Perfonnes en Angleterre, qui ont voulu faire ufage de ce remede premiérement connu en Allemagne. Il faut donc, au contraire, choifir la ciguë la plus vénimeufe, celle qui croît à l'ombre, dans des lieux humides, & voifins de l'eau; les Botaniftes la nomment *Cicuta major vulgaris Bauhini*, & on la reconnoît aifément à fon odeur, pareille à celle de l'urine des chats. Après en avoir amaffé une grande quantité, on en exprime le fuc (**), que l'on fait bouillir à petit feu,

(*) Les deux noms, que je lui connois dans cette langue, font جذاع & داء الفيل.

(**) Pour ne pas me tromper dans un fujet de Médecine, ou pour ne pas tomber dans des expreffions obfcures, j'ai lu cet article à Mr. le Médecin *Roederer*. Outre les corrections que j'ai inférées dans le Texte, je lui dois encore les remarques fuivantes.

Le fuc ne doit pas être exprimé de la racine, mais de la plante même, qui en abonde dans les terreins humides. Quoique Mr. *Roederer* fe ferve de la *Cicuta major vulgaris Bauhini*, dont on vient de donner la defcription, il ne laiffe pas de fe promettre de plus grands effets de la ciguë aquatique: mais il faudroit, avant de l'effayer fur le corps humain, en faire l'épreuve fur des animaux, pour voir fi elle n'eft point mortelle, prife dans une certaine dofe. Comme l'Eléphantiafis Orientale eft bien plus violente & plus opiniâtre, que le ne font toutes les maladies, que la ciguë guérit en Allemagne, elle exigeroit peut-être auffi une dofe plus forte. Cependant on doit toujours commencer par une dofe très-

feu, jusqu'à ce qu'il s'épaississe & devienne visqueux. Pour en faire des pillules, on se sert d'une poudre seche, prise de la plante même, ou de sa racine. On les administre d'bord par de si petites portions, qu'elles ne peuvent nuire aux malades; après quoi on augmente la dose par degrés. Mr. le Médecin *Roederer* a coutume de commencer par six pillules, dont chacune pese deux grains, & sa plus forte dose est de vingt pillules. Comme cependant la ciguë des contrées méridionales a plus de venin que la nôtre, je croirois qu'en Egypte quatre pillules par jour suffiroient pour le commencement.

J'ai d'autant meilleure opinion du succès de cette cure, que déja quelques années avant que Mr. *Stoerk*, de Vienne en Autriche, eut fait connoître au public la vertu salutaire de la ciguë, Mr. *Rathlaw*, à Amsterdam, avoit écrit à la Société littéraire de Gottingen, qu'il avoit guéri l'Eléphantiasis avec la ciguë. Il est vrai que je doute fort, que ç'ait été la vraie Eléphantiasis d'Egypte.

En lisant le livre de Job, j'ai commencé à croire ce qu'avoit déja dit Origene, que la maladie décrite dans ce livre étoit l'Eléphantiasis. A' cette occasion j'ai comparé, avec le livre de Job les ouvrages des anciens Médecins. Je vais rapporter ici ce que j'en ai tiré, & je prie nos voyageurs de consulter là dessus en Egypte la Nature & l'Expérience. Je citerai chaque fois les endroits du livre de Job; Mr. le Professeur de *Haven*, qui a assisté à mes Leçons sur ce livre, pourra exposer plus amplement mes idées au Médecin, lorsque le cas l'exigera; on me permettra donc d'être court.

I. *Paul*

---

modique, pour ne point bouleverser la constitution du corps. Quand il arriveroit que l'opiniâtreté de la maladie rendît la ciguë inefficace, Mr. *Roederer* croit qu'elle pourroit néanmoins devenir salutaire, au cas qu'il y eût moyen de produire un abscès, une croute, ou une gale artificielle. Il souhaiteroit du moins, que durant la cure on observât le cours de cette maladie, qui a des ulceres ouverts, & comment elle se distingue de celle, qui n'a point encore de ces sortes d'ulceres.

1. *Paul* d'Egine prétend, que l'Eléphantiafis rougeâtre eft moins maligne que l'Eléphantiafis noire, & que cette derniere eft abfolument incurable. Cette différence doit donc être remarquée, lorsqu'on s'appliquera à répondre à la queftion, que j'ai propofée plus haut fur l'incurabilité de l'enflure des pieds, & fur les remedes que l'on emploie dans cette maladie.

2. L'Eléphantiafis commence quelquefois par le vifage (2); mais celle de la plus mauvaife efpece par une démangeaifon aux genoux (3), & au bout des doigts. Quand on fe gratte, on éprouve une fenfation désagréable, Job II. 8.

3) Avec le temps il fe forme en différents endroits du corps des tumeurs, & ces tumeurs dégénerent enfin en plaies incurables (4), qui percent l'une après l'autre. (*) Cela arrive principalement aux joues, au vifage, aux doigts & aux mains, jufqu'à ce que tout le corps, pour ainfi dire, ne foit plus qu'une plaie. (Job II. 7. Exod. IX. 8-12. Deutéron. XXVIII. 27. 35.)

Comment *Bartholin*, p. 43. de fon livre *de morbis biblicis*, où il nie que la maladie de Job ait été l'Eléphantiafis, pouvoit-il écrire, *Difficultas nos remoratur quod ulcus vocetur Jobi morbus*, Cela me feroit presque foupçonner, que fous le nom d'Eléphantiafis ce célebre Médecin entendoit tout autre chofe que les Anciens. Ce qui eft d'autant plus facile à concevoir, que les

---

(2) *Hillary* dit la même chofe de fes deux lepres de la premiere & feconde efpece (L. 1.) & l. 2.) p. 325. 336. Dans ce dernier endroit il fait fur-tout mention du nez, précifément comme les anciens Médecins.

(3) Il n'y a rien de ceci dans le livre de *Hillary*. Il faut donc y faire d'autant plus d'attention.

(4) *Hillary* p. 325. 326. 327. 337. (l. 1. & l. 2.)

(*) Mr. le Médecin *Roederer*, à qui j'ai lu cet article, ajoute encore cette queftion, à favoir fi ces plaies ne font qu'une enflure des glandes, ou une exoftofe proprement dite.

les Anciens eux-mêmes la dépeignent comme une maladie inconnue dans l'Empire Romain, à l'exception de l'Égypte.

*Propter flumina Nili*
*Nascitur Aegypto in media, nec praeterea usquam.*

4. Cette maladie est accompagnée de peu de sommeil, & par dessus cela de songes effrayants, plus cruels encore, selon *Aretaeus*, que l'insomnie même (5). Job VII. 4. 13. 14.

5. L'haleine se corrompt: l'Eléphantiasis a ceci de commun avec la lepre. (6), Job XVII. 1. XIX. 17.

9. Les yeux, à la fin, se défigurent au point de ressembler à une nuit sombre, comme s'exprime *Aretaeus*. (7) Les sourcils perdent leur poil, s'enflent, & pendent sur les yeux: (8) toute la physionomie devient étrange & difforme (9), *absurde* disent les Anciens. Job XVI. 16.

7. D'abord toute la peau devient rouge, & puis d'une couleur plombée (10), ou même tout-à-fait noire. Dans quelques endroits elle se replie,

---

(5) *L'esprit des malades est rempli d'inquiétude. Leur sommeil & leurs songes sont pleins de trouble, comme chez les mélancoliques. Plusieurs, effrayés pendant leur sommeil, & s'imaginant qu'ils vont étouffer, se précipitent hors du lit.* *Hillary* p. 325. en parlant de la premiere espece de lepre.

(6) *Hillary* p. 325. Dans la lepre ce symptome est si ordinaire, & si généralement connu, qu'à cause de cela les Syriens l'appellenr *l'haleine des lions*, ([illegible]) parceque l'haleine des lions est fort puante.

(7) *Hillary* p. 326. (L. 1.)

(8) *Hillary* p. 325. 326. (l. 1.)

(9) *Hillary* p. 327. Dans les *Ephemerides Naturae Curiosorum*, des Européens trouveront le dessein d'un pareil corps & d'une pareille physionomie. *Decur.* II. anno II. 1683. p. 7. 8.

(10 *Les joues, le devant de la tête & les sourcils* —— —— —— *prennent une couleur plombeé, tirant sur le rougeâtre.* *Hillary* p. 325. (l. 1.)

plie, dans d'autres elle ſe crevaſſe. (11) Voilà pourquoi Job dit, qu'il ſe noircit ſans être brulé du ſoleil; & ailleurs, que ſa peau le couvre, non comme une peau, mais comme un habillement pliſſé, & qui ne s'ajuſte pas bien ſur le corps. (Job VII. 5. XIII. 29. XVI. 15. XXX. 18. 19.)

8. Il y a des endroits, où Job ſe plaint des vers, dont il eſt infeſté. C'eſt le ſeul article de l'hiſtoire de ſa maladie, que je ne retrouve pas dans l'Eléphantiaſis des Anciens: & j'en ſuis d'autant plus curieux d'apprendre, s'ils s'engendre quelquefois des vers dans les plaies de ceux, qui ont l'Eléphantiaſis. Si cela étoit, ces vers viendroient probablement de quelques inſectes, qui dépoſeroient leurs oeufs dans ces plaies. Tous les Naturaliſtes ſont intéreſſés à ſouhaiter, que l'on recherche ſoigneuſement la cauſe phyſique de ce phénomene. (Job VII. 5. XXX. 17.)

9. Les os ſont attaqués. Il y en a même, à qui tombent des membres entiers; le nez, par exemple, les doigts, les pieds, & quelquefois les parties génitales, comme *Aretaeus* l'atteſte (12), Job XVIII. 13. XXX. 17. XXXI. 22.

Ce récit paroîtroit preſque au deſſus de la vraiſemblance, dont ont doit reſpecter les loix même en formant des queſtions, ſi je ne me ſouvenois d'avoir vu dans les Relations de *Peyſſonel*, que la même choſe eſt arrivée à des lépreux de la Guadaloupe, c'eſt-à-dire qu'ils ont perdu des membres entiers, & même ſans douleur. Il raconte encore, que quelques uns d'entr'eux, à qui manquoit un orteil, s'obſtinant néanmoins à nier qu'ils euſſent la lepre, vouloient, par un menſonge peu plauſible, faire accroire aux Chirurgiens commis pour les examiner, que les rats leur avoient mangé cet orteil. Comme ces membres, qui ſe détachent, ſembleroient établir une conformité frappante entre l'Eléphantiaſis & la lepre, les reſſemblances & les diſſemblances de ces deux maladies deviennent des ſujets d'autant plus.

(11) *Hillary* en dit autant de la peau qui couvre les doigts & les orteils p. 325. (l. 1.)

(12) *Hillary* p. 326. 330. 331. (l. 1. & l. 2.)

plus dignes de la recherche la plus ſcrupuleuſe. La queſtion eſt ſur-tout, ſi dans l'Eléphantiaſis les membres tombent auſſi *ſans douleur*, comme *Peysſonel* le dit de la lepre: car les Anciens ne ſe ſont point expliqués ſur la préſence ou l'abſence de la douleur durant cette pourriture.

10. On demande en général, à quel point cette maladie eſt ou n'eſt pas douloureuſe. *Paul* d'Egine dit, que dans les commencements les douleurs ne ſont point inſupportables. Le deviendroient-elles dans la ſuite? Les Anciens parlent quelquefois de violentes douleurs, qui accompagnent les progrès de la maladie: au lieu que quelques Modernes, qui l'ont vue dans l'isle de Java & même en Egypte, *Proſper Alpinus* (*), par exemple, & *Cleyer* (**), nient qu'il y ait des douleurs. Le dernier va juſqu'à aſſurer, que l'on peut avec des aiguilles piquer les malades aux talons, ſans y exciter la moindre ſenſation. Ceci s'accorderoit très-bien avec la lepre de *Peyſſonel.*

11. Il ſe fait, dans le poil des malades, un changement aſſez ſemblable à celui, que j'ai remarqué ci-deſſus dans la lepre. Les cheveux de la tête s'éclairciſſent & ſe blanchiſſent. Le poil des pieds, des mains & des hanches diſparoît entiérement. Il ſe fait auſſi, quoique plus tard, une dépilation totale au menton & aux parties honteuſes. Je traduis ainſi la fin du vingtieme verſet du chapitre XIX. de Job: *Je deviens chauve ſur la peau qui couvre encore mes dents.*

Cette nouvelle & notable analogie avec la lepre mérite également une attention de préférence.

12. Comme tous les membres peſent, pour ainſi dire, aux malades, & leur ſont à charge, comme il n'y a point de plaiſirs pour eux, la mort eſt le ſeul bien où ils aſpirent: & en ceci cette maladie differe beaucoup de toute autre, où l'amour naturel de la vie s'éteint très-rarement. Job VI. 8-10. VII. 15. 16. X. 1. XXIII. 17.

13. La

(*) De Medicina Aegyptiorum, L. I. c. XIV. pag. 56.

(**) Ephemerides Naturae Curioſorum Dec. annus II. ſeu 1683. p. 8.

13. La mort eſt ordinairement cauſée par une ſuffocation violente. Je n'ai jamais lu, que cela arrivât dans la lepre. (13) *Aretaeus* s'exprime ainſi: *Spirandi vehemens difficultas: ſuffocationes fiunt, ac ſi laqueo ſtrangularentur. Hoc igitur pacto nonnulli vitam perdiderunt, inextricabilem ſomnum in mortem dormientes*, Job VII. 15. 16.

14. L'Eléphantiaſis paſſe pour contagieuſe: & pour cette raiſon on reléguoit ceux, qui en étoient atteints, dans des lieux inhabités. *Paul* d'Egine exagere ſans doute lorſqu'il la compare à la peſte. Nous n'oſons guere eſpérer en Europe, que l'on puiſſe nous donner une Diſſertation ſur les autres cauſes de cette maladie, & ſur le mauvais régime qui la produit, vu que les conjectures des voyageurs ne ſont juſqu'ici que ſe contredire, & ne ſont point des plus heureuſes. Il s'agit de l'hiſtoire & de la cure de l'Eléphantiaſis.

*Supplément.*

J'ai déja dit plus haut que j'avois envoyé ces queſtions avant d'avoir reçu l'ouvrage de *Hillary*. Ce que j'appelle ici Eléphantiaſis avec *Paul* d'Egine & *Aretaeus* de Cappadoce, cet Auteur le rapporte à la lepre, & le nomme en partie la lepre des Arabes, en partie la lepre des jointures, (*the leproſy of the Joints.*) Ainſi la plupart des queſtions que je viens de propoſer, & même la maladie de Job, ſe rappporteront encore à la lepre.

Mais de ces deux eſpeces de lepre il diſtingue l'Eléphantiaſis proprement ainſi dite ou cette enflure des pieds connue dans les Indes. Je donnerai ici un court extrait de ſa deſcription, qui ſervira de réponſe préliminaire à mes

(13) *Hillary* parle pourtant d'une voix enrouée, & de rêves où l'on croit ſuffoquer, (p. 325.) Il parle auſſi d'une obſtruction du nez, & de la pourriture de ſon cartilage, p. 326. (l. 1.) Mais il ne dit pas un mot de la ſuffocation. Sa premiere & ſeconde eſpece de lepre ſe terminent par une petite fievre. *Celſus* dit la même choſe de l'Eléphantiaſis, & les Médecins François le ſoutiennent de la lepre en général.

mes Lecteurs Européens, & excitera d'avantage l'attention des voyageurs, en les mettant au fait de ce qui a paru de nouveau ſur ce ſujet en Angleterre depuis 1759. & qui n'étoit point parvenu encore dans nos contrées avant leur départ.

L'Eléphantiaſis commence par un friſſon, qui ſurprend l'homme au milieu de la ſanté la plus parfaite. Il dure deux à trois heures, & eſt accompagné de maux de tête, de douleurs de reins, d'un mal de coeur, qui cauſe quelquefois des vomiſſements, & des douleurs dans l'une des aines, ſoit dans celle qui eſt à la droite, ou dans celle qui eſt à la gauche, mais jamais dans les deux enſemble. Au friſſon ſuccede une forte chaleur de 20. jusqu'à 48. heures, & même au delà: pendant ce temps là il ſurvient quelquefois un délire, & la glande inguinale va toujours en groſſiſſant. Elle devient rouge & dure, elle ſe gonfle, & depuis cette glande deſcend le long de la cuiſſe une raie de couleur rouge de la largueur d'un pouce. Le pied s'enfle, s'enflamme, & à meſure que l'inflammation augmente, la fievre décroît: elle paſſe au bout de quatre ou cinq jours, & même plutôt. Quand cette criſe imparfaite a attiré la matiere peccante dans la jambe, le patient ſe porte mieux: mais cela n'eſt point de durée. La fievre revient tantôt dans un temps, tantôt dans un autre; car elle ne garde point de périodes réglés. Dans les deux ou trois premieres années, elle reviendra, par exemple, au bout de trois ou de quatre ſemaines, mais ſans obſerver un temps fixe. Les retours les plus fréquents que *Hillary* en ait vus, étoient quatre accès en onze jours; mais quelquefois auſſi elle a tardé quatre à cinq mois. A chaque nouvel accès le pied malade s'enfle davantage, & l'enflure deſcend de plus en plus jusqu'aux orteils. Sa peau devient rude, la membrane celluleuſe s'épaiſſit, ſe durcit, & ſe convertit preſque en cartilage. La peau devient toujours plus épaiſſe, il s'y forme de grandes crevaſſes, & des écailles, qui, loin de tomber, augmentent journellement par la matiere vicieuſe, qui ne ceſſe d'en pouſſer de nouvelles au dehors: jusqu'à ce qu'enfin ce pied monſtrueux reſſemble à un pied d'éléphant, & n'eſt plus qu'un fardeau pour le malade. On ne ſe guérit pas même de la maladie par l'amputation de ce pied inutile & incommode, car alors la matiere morbifique ſe

jette

jette dans l'autre pied. On peut vivre vingt ans avec cet accident, & dans les intervalles de la fievre, on a de l'appétit, des selles réglées, & les autres sécrétions naturelles.

*Hillary* n'a jamais vu d'exemple que les deux jambes se soient enflées à la fois, mais bien que cette maladie a gagné le crane, la nuque du cou, les oreilles, l'épine du dos, & ainsi du reste.

Il a fait disséquer une jambe coupée, & ce qu'il y a observé me paroît distinguer essentiellement l'Eléphantiasis de la lepre. La peau scabreuse & écailleuse avoit beaucoup d'épaisseur, ses petits vaisseaux sanguins étoient fort élargis, la membrane adipeuse extraordinairement épaisse, quoique le reste du corps fût maigre: sur la jointure des chevilles elle avoit deux pouces de grosseur, & ailleurs un pouce & demi. Quand on la coupoit, elle étoit luisante comme de la graisse de porc, ou plutôt comme du lard salé. Les cellules de cette membrane étoient tendues & remplies d'une substance huileuse, grasse & semblable à de la gelée. Au milieu du pied sur les os & les jointures, elle étoit à demi cartilagineuse, & pendant la dissection, elle faisoit entendre une espece de crépitation, ou de grincement. Les membranes des veines, aussi-bien que des arteres étoient considérablement tendues, en sorte que les rameaux des arteres, qui sont les plus petits dans l'état naturel, étoient ici devenus de très grands vaisseaux, & que le Chirurgien, en coupant la cuisse, se vit obligé de coudre de son aiguille douze de ces rameaux, bien que la cuisse fût coupée, & que la tumeur, où les vaisseaux étoient le plus tendus, ne s'étendît point au dessus de la rotule. Ainsi les vaisseaux étoient tendus jusques dans la cuisse même, où cependant on ne remarquoit aucune tumeur. L'artere étoit très forte à l'endroit où on l'avoit coupée, & le nerf poplitaire (*nervus popliteus*) d'une grosseur extrême, soit que cela fût ainsi par cause naturelle, soit que ses membranes se fussent épaissies par la maladie. Les muscles, les tendons, les os n'étoient point endommagés, & se trouvoient parfaitement sains, même sous les abscès.

Peut-être que cette description complette rend mes questions superflues, entant qu'elles concernent les pieds enflés des Indiens: mais non entant

qu'elles ont pour objet l'Eléphantiaſis d'*Aretaeus*, c'eſt-à-dire le lepre de la plus mauvaiſe eſpece.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XXXVIII.

### *Du Manati, du* תחש, *& des Sirenes.*

Ma huitieme queſtion regardoit déja le תחש, dont la peau faiſoit la derniere couverture du Tabernacle, & étoit auſſi employée pour des chauſſures. (*) Mais je dois donner une nouvelle occupation aux voyageurs pour l'explication de ce terme, & c'eſt Mr. Schloezer, notre ami commun, & dont l'amitié nous eſt ſi précieuſe, qui m'y engage. En liſant une Diſſertation de feu Mr. Haſe, (**) il lui a paru très-vraiſemblable, que le תחש étoit le Manati ou la Sirene. Je dois convenir, que cette idée m'échappa lorſque je compoſois mon hutieme Article, & que même je ne me la ſuis point rapellée en traitant cette matiere dans mes Leçons. Les écrits de feu Mr. *Haſe* ſont ſi pleins de conjectures purement ingénieuſes, & d'explications ſingulieres du Texte Hébreu, priſes des langues les moins analogues avec la langue hébraïque, ou fondées ſur des transpoſitions & des changements de lettres, que je n'aime point m'occuper à les lire; & ainſi cette opinion enſevelie ſous un tas d'étymologies arbitraires, quoique neuve, & quoique pour la vraiſemblance elle l'emporte de beaucoup ſur celle de *Sébald Rau*, a pu aiſément m'échapper. J'en dois donc uniquement la connoiſſance à Mr. *Schloezer;* qui lui a donné plus de jour & de probabilité dans trois pages, que Haſe dans cent & huit.

Cepen-

(*) Ezéch. XVI. 10.

(**) La huit. & neuvieme Diſſertation de la *Sylloge Diſſertationum & Obſervationum Philologicarum*, publiée à Breme 1731.

Cependant pour approcher de plus près de la certitude, je vais propofer encore quelques queftions fur le Manati, & je prie nos voyageurs d'y répondre.

1) Quel eft le vrai nom, le nom propre, que les Arabes, qui habitent les bord de la mer rouge, donnent au *Manati*? Je foupçonne qu'on le découvrira entre autres fous le nom de فيل البحر ou d'*Eléphant de mer*.

Mais n'a-t-il pas encore d'autres noms arabes outre celui-ci? & s'appelle-t-il en particulier تخس ou دخس?

2) Les Arabes le comprennent-ils fous le nom de Dauphin, ou de *Delphin*, (دلفين), emprunté du Grec, & que les vocabulaires arabes donnent comme la traduction de تخس? C'eft ce que conjecture Mr. Schloezer, fondé fur deux raifons. Premiérement le Dauphin proprement dit & le Manati fe reffemblent affez, pour que des peuples, qui ne font point verfés dans l'Hiftoire Naturelle, aient pu les confondre: ils ont, par exemple, l'un & l'autre une efpece de mains, prefque femblables aux mains humaines, entre lesquelles ils foutiennent leurs petits: ils ont les mammelles, dont ils les allaitent, comme celles de nos femmes: ils ont tous deux un amour très-tendre pour leur progéniture, & ainfi du refte. En fecond lieu les Arabes nomment le Dauphin (خنزير البحر) *Porc de mer*. Or le Manati reffemble beaucoup au porc par la hure, le grouin, & les défenfes.

3) Nous n'avons point encore d'eftampe du Manati, à laquelle nos Savants Européens voudroient fe fier entiérement. Mr. le Profeffeur Forskål fe fouviendra peut-être de celle, qui fe trouve dans les Voyages de *Leguat*, que l'on eftime être la meilleure. S'il la croit fidelle, ma demande fuivante devient inutile, hors de là je fouhaiterois, qu'il nous apportât un deffein exact du Manati.

4) On a prétendu voir une grande reffemblance entre l'homme & le Manati. Peut-être que tout cela eft fondé dans l'imagination des voya-

voyageurs, qui, frappée des mammelles & des mains humaines, a ajouté les autres traits de reſſemblance. Au moins le viſage du Manati, tel qu'il eſt figuré dans les Voyages de *Leguat*, n'a t-il rien qui tienne de l'homme. Et cette même eſtampe s'accorde très-mal avec le récit de ceux qui prétendent, que la Sirene a les parties de la génération ſi ſemblables à celles d'une femme, que l'on a vu des Arabes s'engager avec elle dans un commerce criminel. Je prie cependant nos voyageurs de jetter un coup d'oeil ſur les traits de reſſemblance, que le Manati pourroit avoir avec l'homme.

5) Je recommande auſſi à leur attention la conjecture douteuſe de *Briſſon*, que nous ne connoiſſons que depuis peu. Il penſe que cet animal, à qui juſqu'ici on n'a donné que les deux pieds de devant, a encore deux pieds de derriére, mais fort petits, & tellement liés à la queue, que l'on ne ſauroit les reconnoître ſans le ſecours de l'Anatomie.

6) De quelle grandeur eſt le Manati?

7) Que l'on ſe ſerve de ſon cuir pour des chauſſures, c'eſt ce que les voyageurs ont ſuffiſamment obſervé. Mais auroit-il été également propre pour faire la couverture ſupérieure du Tabernacle, laquelle étoit expoſée à la pluie, vu que les relations d'un plus grand nombre de voyageurs aſſurent, que cette peau ne reſiſte point à l'humidité? Les Arabes s'en ſervent-ils pour couvrir leurs cabanes?

8) Il y en a qui croient, que le Manati a donné lieu à la fable des Sirenes. Si cela étoit vrai, je voudrois ſavoir, ſi le Manati a une voix; & ſi les Sirenes font partie de la mythologie arabe. Je ſais que l'on y trouve des voix incorporelles, qu'on entend ſur terre & dans le déſert, & le mot صدي ſignifie quelquefois l'écho, d'autres fois une de ces voix ſans corps, tantôt un oiſeau dont les cris demandent vengance pour du ſang répandu, tantôt l'ame ſéparée du corps; mais je n'ai pas encore découvert dans leurs fables des Sirenes aquatiques, proprement ainſi nommées.

Cepen-

Cependant les Septante Interpretes traduifent affez fouvent par Σειρῆνες le mot hébreu תנים (*), ou celui de בנות יענה (**). Et ce qui me paroît le plus fingulier, c'eft que dans tous les endroits des Prophetes, où il y a Σειρῆνες, le traducteur arabe, qui, fans le fecours du texte original hébreu, n'a travaillé que d'après le Grec, place les mots بنات الاوي (*Banath el Auvi*), animal très-connu dans l'Orient, & dont il fera d'autant plus facile d'avoir des nouvelles, en le nommant par fon nom arabe, que ce nom fe rencontre très-frequemment chez les Ecrivains de cette nation. Les Grecs l'appellent *Thoës*, & les Perfans شغال (*Schagal*), *Bochart* en a recueilli plufieurs particularités dans la premiere partie de fon *Hierozoicon*, Lib. III. c. XII. Mais d'où vient que l'Arabe l'emploie pour traduire le mot de Σειρῆνες? Seroit-ce parceque c'eft l'opinion en Arabie, que le *Banath-El-Auvi*, enforcelle les poules qu'il guette, & les force de tomber dans fes griffes du haut des poutres ou des branches d'arbres, où elles font perchées? Ou feroit-ce comme quelques-uns le prétendent, que fes hurlements approchent de la voix humaine? Les Arabes ont-ils une fable qui porte, que les بنات الاوي appellent les Bergers par leurs noms, & que par là ils peuvent les féduire (†)? Ou enfin ce mot بنات الاوي fignifie-t-il encore chez les Arabes quelqu'autre chofe de fabuleux, hormis cet animal?

## XXXVIII.

### *Des Thoës, ou des* بنات الاوي *& de l'Hyene.*

Il nous manque encore une defcription & une délinéation fatisfaifante de ces *Thoës*, dont je viens de parler, nommés en Arabe بنات الاوي & en

(*) Es. XXXIV. 13. XLIII. 20. Job XXX. 29.
(**) Es. XIII. 21. Jér. L. 39. (al. XXVII. 39.) Mich. I. 8.
(†) Voyez l'article fuivant no. 5.

& en Hollandois *Jakhalsen.* Car quoique Bochart en ait traité fort au long, d'après les auteurs arabes, (Hieroz. P. I. L. III. c. 12.) il n'a point contenté les Naturaliſtes, vu que ces auteurs ne ſont pas aſſez méthodiques, & qu'en s'en rapportant à leur témoignage, on risque ſouvent de s'égarer avec eux dans les labyrinthes de la Fable, auſſi long-temps que l'on n'a pas été à portée de voir ſoi-même cet animal.

Il eſt vrai que *Kaempfer*, ſous le nom perſan شغال, en a donné le deſſein dans ſes *Amoenitates exoticae; p.* 406. & l'on en trouve encore de plus belles & de plus correctes dans le Voyage des Indes Orientales de *Nieuhof: (Zee- en Land Reize door Ooſt-Indien* p. 181. & 293.) mais je vois auſſi que celles-là même ne ſatisfont point encore les curieux de l'Hiſtoire Naturelle. *Kolbe* n'a voulu voir dans cet animal que notre renard croiſé ordinaire. Peut-être eſt-ce cette raiſon, peut-être auſſi eſt-ce le défaut de caracteres méthodiques, qui la fait entiérement omettre à *Linnaeus.* Cela étant, une deſcription & délinéation nouvelle d'un animal auſſi célebre ne ſeront point inutiles. Je prie encore nos voyageurs de s'occuper ſur-tout de ce que je vais leur propoſer.

1) Il faudroit d'abord vérifier toute la relation de *Bochart.*

2) Il faudroit nous inſtruire, ſi le *Thos* differe du renard croiſé, & comment il en differe.

3) Il faudroit examiner, ſi l'hiſtoire du *Thos* ne pourroit pas éclaircir celle des renards de Samſon, qui au premier aſpect paroît ſi incroyable. C'eſt ce que Bochart a déja inſinué, (Hieroz. P. I. p. 855.) & en attendant que j'apprenne la déciſion des voyageurs, cette conjecture me paroît très-vraiſemblable, d'autant plus que les Perſans nomment cet animal شغال, & que les renards, dont parle David, (Pſ. LXIII. 11.) ne ſauroient être autre choſe que les Schagals, (*Jakhalzen*), qui ſont avides de cadavres humains, au point de les déterrer dans les tombeaux. La grande quantité des renards pris par Samſon ſemble devoir détourner nos penſées de deſſus le renard ordinaire, & nous conduire à croire, qu'il s'agit de ces animaux qui s'attroupent par centaines, & qui, ſi on leur attachoit des flambeaux, cauſeroient dans les champs un incendie qu'on ne pour-

pourroit éteindre, précifément à caufe qu'ils fe tiennent ferrés les-uns auprès des autres.

4. Pour approcher cependant encore de plus près de la certitude, il faudroit favoir, fi les *Thoës* font plus faciles à prendre que les renards. *Busbek* raconte, que cet animal, s'étant gliffé dans les tentes ou dans les maifons pour voler, fe trahit par les cris imprudents, qu'il jette dès qu'il entend au dehors, fût-ce même dans un grand éloignement, le cri d'un autre animal de fon efpece. Cela étant, il me femble qu'il ne feroit pas bien malaifé de l'attraper. Il s'agiroit pourtant encore de favoir, fi c'eft un animal fort mordant. Les bêtes de Samfon devoient plutôt être timides, quoiqu'en même-temps elles duffent être pourvues d'affez bonnes dents, pour s'en fervir lors qu'elles étoient irritées par la douleur & l'angoiffe de la brûlure, & pour fe défendre contre ceux qui auroient voulu les arrêter, pour leur ôter les brandons. Eft-ce là le naturel des بنات الاوي?

5) Les Européens ne confondent-ils pas fouvent, dans leurs relations, les *Thoës* avec l'Hyene (ضبع) qui leur reffemble fi peu?

Cela pourroit d'autant plus aifément arriver, que ce font deux animaux étrangers, qui fe font fait connoître pour la premiere fois aux Européens par leur avidité de chair humaine, & par leur coutume de fouiller les tombeaux. Je crois même avoir remarqué cette confufion (*) dans Pline, qui au fujet de l'Hyene s'exprime ainfi: *Multa praeterea mira traduntur, fed maxime fermonem humanum inter paftorum ftabula affimulare, nomenque alicujus addifcere, quem evocatum foras laceret.* (Lib. VIII. c. XXX. ou §. 44.) Dans cette fable les *Thoës*, dont les cris ont quelque chofe d'approchant de la voix humaine, me paroiffent manifeftement confondus avec les Hyenes, qui ont affez de courage pour attaquer les hommes. Et fi l'on a imaginé cela au fujet des *Thoës*, ils ont aifément pu recevoir chez les Grecs le nom de

---

(*) Bochart (Hieroz. P. I. p. 832.) cite Héfychius, qui dérive la naiffance des Thoës de l'accouplement du loup avec l'Hyene.

de Sirenes, dont j'ai parlé à la fin de l'article 37. Quant aux Hyenes, je tiens de perſonnes qui ont vu ces animaux en vie, que leur voix n'a aucune conformité avec la voix humaine, qui eût pu donner lieu à cette fiction.

Voici comment Pline continue : ——— ——— ——— *& quibusdam magicis artibus omne animal quod ter luſtraverit, in veſtigio haerere.* Ceci reſſemble encore beaucoup à ces contes arabes ſur les بنات الاوي, que *Bochart* a tranſcrits.

6) En cas que mon ſoupçon fût vérifié, les Savants Européens auroient beaucoup d'obligation à nos voyageurs, s'ils attribuoient à chaque animal ce qui lui eſt propre, & s'ils nous apprénoient quel récit ou quel conte regarde les Thoës, & quel autre a pour objet l'Hyene; quelles ſont les propriétés diſtinctives de ces animaux; & même en quoi ils ſont oppoſés l'un à l'autre. Cela nous vaudra peut-être pluſieurs nouveautés touchant l'Hyene.

7.) J'ai vu la figure de l'Hyene dans Bellonius. (*) Elle y eſt repréſentée & décrite comme un animal aquatique. Il ne la nomme pas Hyene, mais loup marin, (*Lupus marinus.*) Mais ſa figure reſſemble trait pour trait à celle qu'a donné *Kaempfer*, auſſi bien qu'à l'Hyene vivante que Mr. le Profeſſeur *Buttner* a vue. Je n'ai lu dans aucun Voyageur que l'Hyene ſe plaiſe dans les eaux; mais voici ce qu'en dit Bellonius, quoiqu'il y ait d'autres fauſſetés mêlées à ce récit. *Amphibium eſt animal piſcibus magna ex parte famem exſaturans.* Si ce fait étoit conſtaté par nos voyageurs, s'il ſe trouvoit ſeulement, que l'Hyene habite les bords de l'eau, & qu'elle ſait nager: je croirois que la fable grecque des Sirenes eſt fondée ſur ce que l'on a confondu l'Hyene avec les *Thoës;* & que la Verſion a très-bien rendu le mot de Σειρῆνες par celui de بنات الاوي.

(*) Bellonii de Aquatilibus Libri II. p. 33. 34.

## XXXIX.

*De l'Or & des autres métaux d'Arabie.*

L'Or d'Arabie eſt ſi fort vanté non-ſeulement dans l'Ecriture Sainte, mais encore par les Auteurs Grecs, qu'il mérite une attention particuliere.

1) Trouve-t-on encore aujour d'hui en Arabie une quantité d'or conſidérable? Ou bien ce pays là, comme le ſoupçonnent quelques-uns de mes amis, eſt-il ſi pauvre en Or, qu'il faut croire que l'Or de l'Arabie, autrefios ſi célebre, n'y a point été trouvé, mais qu'il y a été transporté des Indes ou de l'Afrique?

2) Quelles ſont les contrées de l'Arabie les plus fertiles en or? Et quelle eſt la conſtitution de ces contrées par rapport aux montagnes, aux ruiſſeaux, & au terroir? &c.

3) Comment fait-on pour trouver cet or? Sont-ce des grains d'or, que les torrents détachent & amenent des montagnes? ou le creuſe-t-on dans des mines?

4) Si c'eſt le premier, comme je ſuis porté à le croire, (*) je ſerois curieux de voir une deſcription du cours de ces torrents. Je ſoupçonne que l'Arabie eſt propre à raſſembler le ſable d'or, à cauſe de la grande quantité de torrents, qui ne coulent que dans certains temps, & qui ſurtout en temps de pluie inondent des vallées, qui n'ont point d'écoulement. Car il faut que ces torrents charient l'or, qu'ils ont emporté des montagnes, dans des lieux où il s'accumule en quelque façon, & s'offre dans les temps ſecs

(*) Il eſt dit au livre de Job, Ch. XXII. 24. *Il mettra de l'or ſur la pouſſiere, & abondance de l'or ſur les rochers des torrents*, ou des vallées. Ce qui paroît être la deſcription d'une contrée abondante en ſables d'or.

fecs à ceux qui le cherchent. Au contraire les torrents qui coulent toujours, & qui par conféquent fe déchargent dans de grands fleuves ou dans la mer, entraînent trop loin le fable d'or qu'ils peuvent charier, & l'enfoncent dans les eaux plus profondes, ou dans le limon. Ce n'eft donc que tout près de leur fource, que par un lavage penible & peu lucratif on peut arracher à ces ruiffeaux une partie des tréfors, qu'ils roulent dans leur fein. Je crois remarquer en général, que les pays fort riches en fable d'or ont pour l'ordinaire un terroir aride; & des torrents, qui fe perdent dans des vallées fans écoulement, font une fuite naturelle de cette aridité.

5) Mais l'Arabie a-t-elle auffi quelques mines d'or? Ce qui me le feroit préfumer, c'eft la traduction du mot عقيان, que *Golius* a tranfcrite du Gaur: *Aurum purum, quod plantae inftar prodit, non ex lapidibus eruitur.* En ce cas je fouhaiterois une defcription de ces mines, & de la maniere de les exploiter. Renferment-elles, par exemple, l'or pur, diffemé dans les pierres? ou le tire-t-on d'autres métaux?

6) Les Hiftoriens Grecs, qui vantent une partie de l'Arabie pour fon abondance en or, difent en même-temps qu'en partie le fer y eft fort rare, & en exagerent la difette, Mais eft-il du moins vrai que l'Arabie heureufe ne produife point de fer, ou en produife fi peu? & quels font, outre l'or, les autres métaux qu'elle engendre?

7) N'eft-il pas poffible d'y tro ver des traces de la Platinna?

8) Quel eft le fens le plus propre du mot arabe نحاس, en hébreu נחשת, lors qu'il eft queftion de mines? N'eft-ce pas un certain alliage de métaux où le cuivre domine? Le terme نحاس fignifie-t-il jamais ce que nous appellons en Allemand, *Erzt*, c'eft-à-dire, *minera metalli?* Et fi l'on répond non, comment faut-il expliquer le paffage du Deutér. Ch. VIII. 9.? Seroit-ce que dans les fonderies on ne féparât pas le cuivre des autres métaux, & que par là on en tirât une efpece d'airain de Corinthe, (*Aes Corinthium*?)

9) Le pays d'Ophir, d'après ce qui en eft dit Gen. VIII. 9. 1. paroît avoir été fitué dans l'Arabie elle-même, & du moins, felon la defcpription qu'en donne Moyfe, ne fauroit-on le chercher au delà de la mer, par conféquent ni dans l'isle de Ceylon, ni en Afrique. Quelle région de l'Arabie

bie a le plus de droit à paſſer pour cet Ophir ſi fameux pour ſon or, dont l'abondance lui a fait donner ſon nom? Je prie en général Mr. le Profeſſeur de *Haven* d'examiner ſoigneuſement tout le paſſage de Moyſe, (Gen. X. 26-30.) & d'y répandre, relativement à l'habitation de ces anciens peuples arabes, plus de jour que n'a fait Bochart.

10.) Dans ce même paſſage il eſt fait mention du pays de *Chavila*, qui pourroit bien n'être pas le Chavila ſi connu & voiſin de la Paleſtine. Je le prendrois plutôt pour cet autre Chavila que le *Piſchon* entoure de ſes eaux, & qui eſt ſi fort célébré pour l'excellence de ſon or. Gen. II. 11. 12. Ce Pays mérite d'être examiné par préférence. Je me bornerai ici à demander, ſi le *Piſchon* ne pourroit pas être le fleuve *Indus*, & le Chavila un pays arroſé par ce fleuve? c'eſt-à-dire ſi les Arabes donnent encore aujour d'hui les mêmes noms, l'un à ce fleuve, & l'autre à une partie de la contrée? Mais je reviendrai plus bas à ces queſtions géographiques, & j'entrerai dans un plus grand détail.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XL.

*Des vallées où il ſe forme dans les temps de pluie des amas d'eau, parce qu'elles n'ont point d'écoulement.*

La quatrieme période de la queſtion précédente me conduit à en propoſer une nouvelle, qui eſt déja recommandée aux voyageurs dans le 28e. §. de l'Inſtruction royale. Je prends la liberté de la mettre dans un plus grand jour, & de rapporter ce qui me rend curieux de connoître le propre de quelques Vallées Arabes. Mais il me faut reprendre la choſe de plus haut, commencer par une controverſe ſur l'Hiſtoire du Globe.

Un de mes amis croit découvrir dans la diſpoſition de la ſurface extérieure de la Terre un ordre & une ſageſſe, qui ne ſauroit être l'ouvrage de la Nature, gouvernée par la Providence univerſelle, mais qui annonce l'action immédiate du Créateur, qui, ſans le ſecours des cauſes ſecondes, auroit dès

dès le commencement arrangé la ſurface de la Terre de la maniere, qui devoit nous être la plus avantageuſe. C'eſt ce qu'il oppoſe à une opinion, que j'ai avancée, & qui revient à ceci. Il me paroît vraiſemblable, que la Terre, ſortie des mains de Dieu, a demeuré long-temps ſubmergée ſous les eaux, mais que les continents que nous voyons aujourd'hui, ont été élevés par un embraſement ſouterrein au deſſus du niveau de la mer, qui couvroit le tout. Je n'allegue point ici les preuves de cette opinion, on en trouvera le précis dans ma remarque 81. ſur le Traité de la Poéſie des Hébreux par Lowth. (*Praelectiones de Poëſi Hebr.*) On voit d'ailleurs, que l'objection de mon ami ne me regarde point en particulier, mais qu'elle porte contre tous ceux, qui attribuent à des cauſes naturelles les inégalités obſervables ſur la ſurface du Globe terreſtre.

Une des marques la plus frappante de ſageſſe, qu'il trouve dans l'arrangement de cette ſurface, c'eſt que les vallées, celles ſur-tout qui ſont ſituées ſur des hauteurs, ont des ouvertures par où les eaux peuvent s'écouler, ſans quoi elles ſeroient bientôt inondées par les pluies & les torrents. Les montagnes du *Hartz* lui ont fourni cette obſervation.

Or il me ſemble déja pour plus d'une raiſon, que cela n'exige point l'intervention immédiate du Créateur, mais que ce pourroit être l'ouvrage de la Nature.

Une vallée ſans ouverture & ſans écoulement, & dans laquelle ſe feroit des amas d'eau, ſeroit un lac; or nous en avons de différente grandeur depuis la Mer Caſpienne juſqu'au moindre étang, nous en avons ſur les montagnes auſſi-bien que dans les plaines. Et nous en avons d'autant plus dans un pays, que ce pays eſt moins peuplé, pourvu que d'ailleurs il ſoit humide & ſon terrein inégal: au contraire nous en avons moins en Allemagne en deça de l'Elbe, où la grande population nous a appris depuis dix ſiecles à être avares, pour ainſi dire, de chaque pouce de terre, & à transformer en vallées ſeches par des écoulements artificiels beaucoup de lacs ſitués ſur des hauteurs. Ainſi quand je vois une vallée dont les eaux ſe déchargent dans la plaine, je ne m'en étonne point: ſans cette décharge la vallée ſeroit ce que ſont mille autres vallées, elle ſeroit un lac.

Mais

Mais je viens au point capital de ma queſtion. Je crois, que, dans un pays où il pleut beaucoup, les eaux de toutes les vallées, placées ſur des montagnes ou ſur des hauteurs, & par conſéquent au deſſus d'autres endroits voiſins, doivent par laps de temps rompre de néceſſité la digue dont les montagnes les environnent, & ſe pratiquer des écoulements. Ces vallées ſont inondées par des torrents qui s'y précipitent, ou bien par des pluies. De deux choſes l'une: ou les vallées ſe rempliſſent ou non juſqu'à déborder. Dans le premier cas, l'eau qui s'écoule, emporte toujours une portion de terre, & creuſe par là de plus en plus ſon canal. Quand au bout de pluſieurs milliers d'années ce canal devient aſſez profond pour être parallele au fonds de la vallée; celle-ci aura un écoulement ſuffiſant pour être miſe à ſec. Mais dans l'un & l'autre cas l'eau ſe frayera un chemin à travers la terre vers des endroits plus bas: d'abord elle s'y filtrera goutte à goutte, par où les couches inférieures du terrein s'amolliront & deviendront marécageuſes. Mais comme l'eau emporte toujours une partie de la terre, ſon paſſage s'élargira peu à peu, & à la fin elle prendra la figure d'une ſource vive ou d'un ruiſſeau: les couches ſupérieures du terrein s'affaiſſeront, & précipitées dans le ruiſſeau elles ſeront emportées par le courant. Delà naîtra avec le temps une ouverture en pente, aſſez ſpacieuſe pour deſſécher la vallée, qui avoit été un lac. Il ne faut qu'avoir vu les petites routes détournées, que ſe creuſe l'eau exaltée des moulins, ſi le meunier n'eſt continuellement occupé à les boucher, pour ne trouver rien d'incroyable dans ma théorie du deſſéchement des vallées. Souvent une cauſe accidentelle accélérera cette opération, que la Nature n'auroit conſommée ſans cela que dans le cours de pluſienrs ſiecles: lorſque, par exemple, les ſouris criblent les montagnes, ce que les hiſtoriens arabes diſent être arrivé quatre cents ans avant Mahomet, ou lorſque la digue de montagnes, qui borde un lac, eſt fendue par un tremblement de terre. C'eſt à un pareil tremblement que la Theſſalie doit ſon origine, comme le rapporte Hérodote. (Lib. VII. c. 129.) Cette contrée étoit préciſément avant le tremblement de terre une de ces vallées dont les eaux n'ont point

M d'écou-

d'écoulement c'eſt-à-dire, un lac élevé, que mon ami s'imagine que la ſageſſe du Créateur auroit du éviter dans la formation de la ſurface du Globe.

Je me figure après cela, que, dans des contrées fort arides, ces ſortes de vallées enfermées de toute part, & ſans avenues, doivent être beaucoup plus communes que dans les contrées abondantes en eaux: car dans les premieres, les eaux ne reſtent pas aſſez long-temps, pour pouvoir amollir le ſol au point de ſe creuſer un paſſage ſouterrein: & d'un autre côté les vallées applaties ne ſe rempliſſent guere juſqu'au débordement: par conſéquent les ruiſſeaux ne ſauroient ſe creuſer leurs lits juſqu'à des profondeurs paralleles au fond des vallées; au moins cette opération prendroit-elle dans ces pays autant de ſiecles platoniques, que chez nous de ſiecles ordinaires. L'Hiſtoire Naturelle de l'Arabie aride me ſemble auſſi être d'accord avec mon opinion: car, autant que je puis en juger par la langue & par la lecture des écrits arabes, ce pays doit avoir beaucoup de ces vallées ſemblables à des réſervoirs, où les eaux s'amaſſent pendant les fortes pluies, & qui ne ſe vuident que par l'évaporation: la langue arabe a pluſieurs noms pour les déſigner; or il eſt impoſſible que ces vallées aient des écoulements paralleles à leur plus bas fond. (*) Au reſte s'il eſt rare de rencontrer de ſemblables vallées en Allemagne, c'eſt parce que l'Allemagne eſt un pays abondamment arroſé.

Enfin j'attends des lumieres, pour ſavoir ſi mes conjectures ſont effectivement conformes à l'hiſtorie de l'Arabie, ou ſi dans mon cabinet je me ſuis repréſenté les choſes autrement que ne les trouveront les voyageurs. Au reſte

(*) Mes Lecteurs Européens trouveront quelque éclairciſſement ſur cette matiere, dans l'Hiſtoire naturelle d'Alep par Ruſſel, (*natural hiſtory of Aleppo p.* 49. 50.) où l'on décrit une de ces vallées ſans ouverture, qui produit du ſel. Je préſume qu'il en eſt de même de ces déſerts remplis de ſel, qui ſont dans l'Afrique Orientale, entre l'Ethiopie, la Nubie, & la mer rouge.

reſte ma queſtion ne regarde que les contrées arides de l'Arabie, elle ne s'étend point à celles qui ſont fort cultivées, & où dans quatre mille ans l'induſtrie humaine aura ſans doute pratiqué des écoulements en aſſez grand nombre.



## XLI.

*Des Machines, dont ſe ſervent les Arabes & les Egyptiens, pour arroſer leurs champs.*

Il eſt connu que l'Egypte manquant de pluie, ſes habitants ont été obligés de ſe ſervir de machines hydrauliques pour arroſer leurs champs. Mr. Norden, dans ſon Itinéraire, publié aux dépens du Roi, a donné la figure de quelques-unes de ces Machines. (Voy. la Planche LIII.) Et Shaw a deſſiné celle qu'on nomme la roue perſane. (Part. II. p. 337.) D'autres furent appellées *Helices:* elles conſiſtoient dans une roue, dont un homme fouloit la face extérieure, en s'appuyant des deux mains contre une ſolive, pour ne pas tomber. Si Mr. le Lieutenant Niebuhr trouve ces Machines différentes de celles que nous voyons dans Norden & dans Shaw; il voudra bien les décrire telles qu'elles ſont en uſage, & faire deſſiner celles qui lui paroîtront devoir l'être, ſans oublier de nous inſtruire en même-temps de leurs avantages & de leurs défauts. Il trouvera auſſi de ces Machines en Arabie ſous le nom de دولاب ou de منجنون; je vois auſſi dans l'Alcoran, que l'on s'eſt quelquefois ſervi de boeufs pour arroſer la terre. Lorsqu'il s'occupera de la deſcription de ces Machines, je le prie de ſe rappeller les paroles de Moyſe, Deutéron. XI. 10. qui ſemblent ſe rapporter à la *Helix*.

## XLII.

*De la Plante, que les Arabes appellent* Murar.

Moyse ordonne de manger l'Agneau paschal avec de certaines herbes, qu'il nomme מרורים. On a coutume de traduire ce mot par *herbes ameres*, sans déterminer une certaine espece. Mais dans le Traité *Pesachim* du Talmud, מרור est le nom spécificique d'une herbe expressément distinguée des autres, que l'on mangeoit le jour de Pâque. Les Arabes d'ailleurs donnent effectivement le nom de مرار à une certaine herbe ou plante d'un goût âpre, qui, broutée par les chameaux, dégarnit leurs dents, en contractant les gencives, & colle leurs levres l'une contre l'autre. Il s'agit donc de savoir, si ce peuvent être là les *Merorim* de Moyse, c'est-à-dire, si ces herbes, étant cuites, peuvent faire une nourriture convenable aux hommes, & si elles croissent vers le milieu du mois de Mars. Si cela n'étoit pas, comme je le crains, puisque Golius attache une idée d'arbre à ce mot de مرار: je prie nos voyageurs de rechercher par occasion, s'il n'y a point d'endroits, où le מרור du Texte hébreu & du Thalmud est le nom spécifique d'une herbe mangeable au mois de Mars.

## XLIII.

*De l'Agallochum, &* אהלים.

Celsius, dans son *Hierobotanicum*, (P. I. p. 135. suiv.) est entré dans de grands détails, & a dit des choses fort intéressantes sur le mot אהלים, sans pourtant rien amener à la plus grande certitude.

Ma question sur l'Agallochum pourroit paroître ne pas convenir au but d'un voyage en Arabie, attendu que Celsius a prouvé d'une façon très-plausible,

ſible, que l'Agallochum ne croît point en Arabie. Mais j'avoue, que je ne trouve pas ſes preuves aſſez convaincantes, pour me faire déſiſter de cette queſtion. Car, quoique cette drogue ſe tranſporte des Indes au port d'Aden; il ne s'enſuit pas encore, qu'elle ne croiſſe point dans l'Arabie heureuſe. Il ſe pourroit que l'Arabie en produisît d'une eſpece moins bonne, qui n'eût pas aſſez d'odeur, ou qu'elle en produisît de la bonne eſpece, mais en trop petite quantité pour ſa proviſion, ou pour fournir au grand débit qui s'en fait. L'Allemagne a des mines de fer, & cela n'empêche point, qu'elle ne tire du fer des pays étrangers. Peut-être que les voyageurs trouveront en Arabie une ſorte d'*Agallochum*, qui n'a point de vertu aſſez forte pour pouvoir être employée en parfum: & ſuppoſé que cela ne ſoit pas, leur ſéjour à Aden leur fournira peut-être l'occaſion d'obtenir des marchands arabes de nouvelles lumieres ſur l'*Agallochum* des Indes. Je recommande en particulier cette recherche au Médecin, dont la ſcience pourra lui faire contracter avec les marchands des liaiſons, qui ſurpaſſent l'amitié ordinaire.

Les noms arabes de l'Agallochum ſont les ſuivants: اغالوجي, ou عود, البخور ou عود هندي.

La deſcription la plus complétte que nous en ayions, eſt celle de Rumpf dans ſon Recueil des Plantes d'Amboyne, L. II. c. 11. 12. 13. où l'on trouve auſſi la délinéation des branches, des feuilles & des fruits de cet arbre; qui malgré tout cela demeure encore inconnu, parce que ſa fleur & ſes parties génitales ne ſont point exprimées. Si les voyageurs pouvoient découvrir ces deux myſteres, ils feroient à la Phyſique un préſent bien conſidérable, & un plus conſidérable encore, s'ils pouvoient enrichir nos ſerres européennes des graines de l'Agallochum. (*)

A en

(*) Quoique Rumpf s'étende aſſez ſur l'uſage médicinal de ce bois, Mr. le Profesſeur Buttner, à qui je viens de lire cet article, deſireroit pourtant plus de détail, & un détail plus authentique touchant la vertu cordiale, & celle d'exciter l'appétit charnel, qu'on lui attribue.

A en juger d'après la relation de Rumpf, les échantillons d'Agallochum, que l'on trouve dans nos cabinets de curiofité, ne feroient guere de la meilleure forte, qui fe nomme *Calamboc*, & fe diftingue en ce que fon bois gagne le fonds de l'eau, & eft fi mou que l'on peut l'enfoncer avec les ongles. Je ne doute point que nos Savants n'apportent un morceau de ce Calambac pour le Cabinet du Roi, fi le commerce ou l'amitié leur en offre les moyens.

La Mythologie des Orientaux place cet arbre dans le Paradis. Si אהלים fignifie l'*Agallochum*, & fi c'eft de cet arbre qu'il il s'agit dans la prophétie de Balaam, (Num. XXIV. 6.) je préfume que cette fable eft ancienne, & qu'il y eft fait allufion dans cette expresfion, *comme l'Agallochum que Jéhova a planté*. Je prie donc nos voyageurs de faire auffi attention à cette fable, & de nous communiquer les nouvelles particularités qu'ils pourront en apprendre, & que Celfius n'a point marquées dans la premiere partie de fon *Hierobotanicum* p. 158. 159. 160.

Mais outre tout cela je les prie de rechercher, fi le mot hébreu אהלים fignifie en effet la même chofe que *l'Agallochum*. Celfius le foutient, & cette interprétation convient à merveille aux paffages Pf. XLV. 9. & Prov. VII. 17. Elle eft de plus confirmée non-feulement par la Verfion Chaldaïque des Pfeaumes, que Celfius allegue, mais encore par la Verfion Chaldaïque du Cantique des Cantiques, par la Vulgate dans le Cantique & dans les Proverbes, & par la Verfion Syriaque du Cantique. Les autres Verfions anciennes font ici bien moins fatisfaifantes. On ne fauroit approuver celles qui traduifent ce mot par *coftum*, *ftacte*, qui ont dans l'hébreu un nom différent; ni celles qui le rendent par *crocus*, lequel eft expreffément diftingué, de אהלים Cant. IV. 14. ni celles enfin qui l'expliquent par *cinnamomum*. Cependant, ce qui me fait héfiter c'eft que dans toute la Philologie orientale, je ne trouve rien qui confirme l'explication de Celfius. Je prie donc nos Savants d'examiner à l'aide de la langue arabe, fi אהלים a été véritablement le nom de l'*Agallochum*. Pour moi, je n'ai pu même jusqu'à préfent trouver une étymologie, qui favorifât cette opinion; & cependant cela ne feroit pas encore décifif. En cas que l'arbre

l'arbre fût entiérement étranger à l'Arabie, & n'y crût point, il me suffiroit, pour lever mon doute, de savoir, que, dans la langue des nations qui le transportent chez les Arabes, il porte un nom étranger, dont le son fût semblable à celui de אהלים: Il me reste encore une conjecture à proposer. Peut-être le mot est-il mal écrit, & qu'en changeant l'ordre de deux lettres il faut lire אלהים; cela reviendroit effectivement au mot grec ἀλόη, lequel probablement aura passé de l'Orient en Grece, avec la chose qu'il signifie. La grande vénération pour cet arbre prétendu du Paradis, qui va jusqu'à n'oser l'abattre, sans avoir auparavant offert un sacrifice à la divinité qui le protege, pourroit bien lui avoir valu le nom d'*Arbre divin*. Si Monsieur le Professeur de Haven se trouve à portée de feuilleter d'anciens Manuscrits hébreux, je le prie d'examiner s'il se découvre quelque trace de cette leçon dans ces quatre passages, Num. XXIV. 6. Psalm. XLV. 9. Prov. VII. 17. Cant. IV. 14. (*)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XLIV.

### *De l'*אלה *ou* אילן*, le Térébinthe.*

La plupart des Modernes ont expliqué par chêne les mots אלה & אלון: il est à présumer que c'est par ce que leur son ressemble en quelque maniere à celui du mot אלון, qui signifie un chêne. Mais *Celsius* me paroît avoir solidement prouvé, que ces mots désignent plutôt le Térébinthe. (**) La seule chose qui me reste à découvrir, & que je souhaiterois d'ap-

(*) Il a pu arriver que les Juifs, par respect pour le nom de Dieu, aient changé אלהים en אהלים. Cela feroit très-conforme à leur usage d'écrire אלקים, même quand ils emploient ce mot dans leurs livres pour désigner la Divinité; ce qu'ils font pour ne point profaner des lettres, auxquelles ils attachent une idée de sainteté.

(*) Hierobot. P. I. p. 34. 58.

d'apprendre par le fecours de la langue arabe, c'eſt ſi la Philologie confirme ce ſentiment, c'eſt-à-dire ſi dans quelque dialecte de la langue arabe le Térébinthe a un nom, qui dérive des racines اول ou ايل.

La grandeur de cet arbre fait le ſecond objet de ma curioſité. La Bible dépeint communément les אילים comme de fort grands arbres, ſous l'ombre deſquels on avoit coutume de dreſſer des tentes, & qui peuvent même, à cauſe de leur grand âge, ſervir aux voyageurs de ſignaux géographiques, par exemple Deut. XI. 30.

Cela même me rend curieux d'apprendre quelque choſe de plus précis touchant l'âge, que le Térébinthe peut atteindre. Suivant les Recueils de *Celſius* les Thérébinthes, comme nos chênes, doivent pouvoir vivre autour de mille ans. Outre le dernier terme de leur vie, on ſera charmé d'apprendre à connoître le temps que dure leur accroiſſement, le temps où cet accroiſſement s'arrête, les marques à quoi l'on reconnoît leur âge, & d'avoir des relations particulieres de quelques Térébinthes fort vieux, que l'on pourroit rencontrer; ſi celui des voyageurs qui en aura le loiſir, veut bien noter ces circonſtances.

Les Térébinthes ſont quelquefois repréſentés dans la Bible comme des monuments ſacrés, & leur ombre comme le lieu du ſervice divin, probablement à cauſe de leur grand âge. Trouve-t-on encore quelquefois parmi les Orientaux une vénération religieuſe pour de vieux Térébinthes? ou bien la Religion Mahométane a-t-elle produit à cet égard le même changement, que la Religion Chrétienne a produit chez nous à l'égard du reſpect pour des chênes antiques?

La Bible fait ſi ſouvent mention des Térébinthes, que je ne ſaurois m'empêcher de deſirer une figure exacte de cet arbre, tel qu'il paroît dans ſon état le plus parfait, & à feuilles touffues. Elle pourroit être employée utilement dans une Bible à eſtampes. Mais ſi le temps ne permet pas de remplir ce ſouhait, il eſt juſte de le ſacrifier à d'autres deſſeins, plus néceſſaires & plus importants.

XLV.

## XLV.

*Du* כפר, *Cyprus*, *ou Albinna.*

Je ne puis douter que *Celſius* (*) n'ait bien expliqué de כפר, dont il eſt parlé *Cant.* I. 14., par l'*Albinna* des Arabes, que les Grecs appellent Κύπρος: je le croirai du moins jusqu'à ce les voyageurs m'apprennent, que c'eſt une erreur.

Il reſte cependant encore quelques doutes, que je voudrois voir levées.

1) Je ne trouve pas, que dans aucune autre langue orientale l'*Albinna* ſoit nommée כפר: & je ne ſaurois pourtant m'imaginer, que les Hébreux aient déja du temps de Salomon emprunté ce nom des Grecs.

Ce nom ſe trouve-t-il, par hazard, dans quelqu'une des dialectes arabes uſitées dans la vie commune, tellement, qu'une étymologie plauſible nous le déſigne comme un terme originairement arabe? Ceci donneroit une entiere certitude à l'interprétation de *Celſius*. Les Arabes emploient-ils jamais leur verbe كفر, pour dire colorer la peau ou les cheveux, ſoit qu'il ſignifie par ſa dérivation, *inficiari nativum colorem*, ou *obtegere colore*?

2) Que peut ſignifier, dans le ſtyle amoureux, une grappe de Cypre, Cant. I. 14? Ce n'eſt point des feuilles, dont la pouſſiere ſert de fard aux Orientaux, mais des grappes qu'il eſt queſtion. Les femmes les porteroient-elles en forme de bouquets comme cela eſt repréſenté dans le paſſage cité?

3. Que

(*) Hierobot. P. I. p. 222.

3. Que fignifient les paroles qui fuivent, *dans les vignes de Henguedi?* Quel rapport une grappe de Cypre a-t-elle avec des vignes? (*)

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

XLVI.

*Du* ראם, רים, ou ريم, *animal fauvage du genre des Boeufs.*

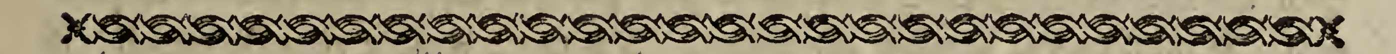
Malgré tant de peines que fe font donné de vrais Savants, des *Bochart*, des *Hiob Ludolph*, & des *Schultens*, pour développer le fens du mot hébreu ראם ou רים, ce fens demeure encore prefque entiérement caché. Le dernier feul dans fon Commentaire fur Job (XXXIX. 9-12.) paroît être entré dans le chemin, qui peut conduire à la découverte de la vérité. Sans charger la langue hébraïque d'un nouvel animal, qui nous foit connu, il fe contente de rapporter tout ce qu'il a pu trouver dans les écrivains arabes touchant le mot de ريم. Il avoue à la vérité lui-même, qu'après avoir lu ce qu'il rapporte on ne fait cependant pas encore de quel animal il s'agit; parcequ'aucun de ces écrivains n'en a donné une defcription methodique, ni indiqué des caractères, par lefquels on puiffe le diftinguer d'autres bêtes à cornes, & fur-tout de nos boeufs, lorfqu'ils font faurouches. Ce qui cependant paroît certain, c'eft que Golius a mal traduit ريم par *Dorcas*; & que l'animal dénoté par ce terme appartient au genre des boeufs, avec cette différence, qu'il eft abfolument impoffible de l'apprivoifer. Auffi voyons-nous,

(*) Mr. le Profeffeur *Buttner* fouhaiteroit, que l'on recherchât plus exactement; quelle eft proprement la partie de l'*Albinna*, dont on compofe les couleurs, & quelle préparation on lui donne; s'il étoit fûr, qne c'eft l'Alhinna, qui rend le maroquin de Turquie fi préférable à celui que l'on peut contrefaire chez nous, cette queftion en feroit d'autant plus digne de l'attention des voyageurs. Il fouhaite auffi qu'ils rapportent du fruit & de la graine de l'Alhinna.

nous, que le texte facré lui fuppofe une grande reffemblance avec le boeuf, lorsque l'on demande à Job, s'il oferoit bien confier au *Rem* tels ou tels travaux des boeufs.

Les voyageurs nous délivreront de tous ces doutes & de notre ignorance, en nous apportant du ريم une figure correcte, avec une defcription méthodique & tout-à-la-fois circonftanciée. Je les prie de ne point oublier les moeurs, la viteffe & le naturel farouche de cet animal, & de comparer foigneufement avec fa nature le paffage de Job XXXIX. 9-12.

A l'occafion de ce paffage, il me vient dans l'esprit de demander encore, fi les Arabes fe fervent de boeufs apprivoifés, pour défendre leurs biens pendant la nuit contre les attaques des bêtes fauvages, comme Kolbe le raconte des Hottentots? Il prétend qu'ils dreffent leurs boeufs à fe ranger de front, à ferrer leur rang, & à préfenter toute une ligne de cornes à l'ennemi qui s'avance.



## XLVII.

### *Du* ראש *& de la Ciguë.*

J'ai déja parlé plus d'une fois de la Ciguë. Quel nom porte-t-elle en Arabie? Y eft-elle plus venimeufe que chez nous, fur-tout celle qui ne croît point dans des lieux humides? Connoît-on dans l'Orient quelque chofe de fa vertu médicinale, que *Stoerk* a depuis peu découverte en Allemagne? Si le Médecin en a un jour le loifir, je le prie de faire avec des pillules de Ciguë, (*) les mêmes expériences fur ces animaux, qui ont été faites ici à Gottingen avec plus de fortes de poifons, & de les décrire exactement.

Dans plufieurs endroits de la Bible le mot de ראש fignifie poifon. *Celfius* en

(*) Voyez l'article XXVIII. où la préparatation de ces pillules eft décrite.

en traite & le prend pour la Ciguë, (*Hierobotanicum* P. II. p. 47-52.) mais je ne vois rien qui autorise son opinion, attendu qu'aucun des Anciens ne le traduit de la sorte, & qu'il ne peut montrer non plus, que dans aucune des langues orientales la Ciguë porte ce nom. La seule preuve de son explication c'est que la Ciguë est venimeuse, & que ראש signifie un poison. Mais parmi le grand nombre de plantes venimeuses, le venin de la Ciguë ne lui donne point le droit d'être appellée ראש. Si ce terme devoit nécessairement être le nom générique d'une plante, il conviendroit beaucoup mieux à la Jusquiame, (*hyoscyamus*,) & cela en vertu d'un passage d'Osée. (ch. X. 4.) Car quoique la Ciguë croisse également dans les champs, ce n'est pourtant pas dans les sillons, mais aux haies, sur les monceaux de pierres, & principalement aux endroits humides, comme dans le voisinage des sources, qu'elle aime le plus à végéter.

Cependant je souhaite de savoir, si l'on ne trouve point dans l'Orient de quoi fortifier la conjecture de Celsius par quelque découverte nouvelle pour moi, & qu'il auroit ignorée lui-même. S'il ne se trouve rien de pareil, je pencherois plutôt à prendre le mot de ראש pour un nom commun à tous les poisons, soit du regne animal, ou du regne végétal: par conséquent il exprimera dans le passage d'Osée toutes les herbes venimeuses, qui croissent d'elles-mêmes dans les champs, sans l'industrie des hommes. Dans ce passage de Moyse, (Deut. XXXII. 32, 33.) j'ai beau substituer au mot ראש une herbe venimeuse quelconque, le sens sera toujours bizarre: *leurs raisins sont des raisins de ciguë, & la ciguë incurable des aspics.*

Ne seroit-il pas possible de découvrir dans quelqu'une des dialectes arabes une signification plus particuliere pour le mot ראש, entant qu'il veut dire du poison? Je ne demande pas une simple étymologie, je l'aurois toute trouvée dans le verbe رشّ *arroser;* mais elle ne me satisfait pas en matiere de Philologie, si je n'ai point l'usage pour moi. L'auteur de la version samaritaine a connu ce mot, & l'a conservé, tantôt sans y faire aucun changement, tantôt en transposant ainsi les lettres רשן. Cela me fait espérer, que ce mot, qne l'on ne trouve point dans les écrits & les dictionnaires arabes, se sera peut-être conservé dans le langage de la vie commune, dans

l'une

l'une ou l'autre dialecte, comme un terme de Province. Des herbes ameres, ou celles qui causent des coliques convulsives, pourroient bien, préférablement à toutes les autres, mériter le nom de ראש: & j'en juge ainsi, non-seulement d'après les anciennes versions, mais encore par ce que ce mot est si souvent joint avec celui d'absynthe.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XLVIII.

*Pourquoi* amer *&* venimeux *sont-ils synonymes chez les Orientaux?*

Le mot de ראש, dont je viens de parler, & qui vraisemblablement signifie un poison, est souvent rendu, dans les anciennes versions orientales de la Bible, par *amer:* & quelquefois même par un mot qui signifie le *Fiel*, (*) quoique assurément le mot de ראש ne puisse point avoir cette signification. Seroit-ce que ראש signifie de soi-même une chose amere? ou seroit-ce que les Hébreux se représentent tous les poisons comme amers?

S'il est certain que לענה signifie l'absynthe, on a de la peine à concevoir du premier abord ce que les Juifs veulent dire par l'expression d'*absynthe mortelle*, ou *venimeuse*, (**) puisque jusqu'à présent on a trouvé plutôt des vertus médicinales que du poison dans toutes les herbes analogues à l'absynthe.

Y auroit-il dans l'Orient une herbe venimeuse & tout-à-la-fois amere, qui eût pu décrier si fort le goût amer? ou les Orientaux comptent-ils parmi les

(*) Les Septante le traduisent ainsi Deut. XXIX. 18. XXXII. 32. Ps. LXIX. 22. Jérém. VIII. 14. IX. 15. Lament. III. 19. La Vulgate le fait aussi souvent, & la Version Syriaque dans quelques endroits.

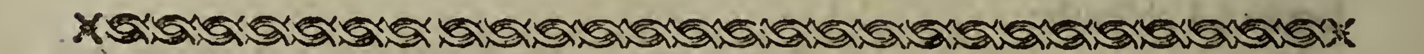
(**) Le Thargum Hierosolymitanum & celui de Jonathan, Deuter. XXXII. 18. Apoc. VIII. 11. 12.

les poiſons tous les laxatifs d'une certaine force, & qui cauſent des tranchées violentes? En ce dernier cas, les différentes eſpeces d'abſynthe pourroient leur avoir paru venimeuſes, parcequ'elles doivent cauſer des douleurs dans les boyaux de ceux, où elles rencontrent des vers.

Tout dépend ici de l'uſage des langues, auquel je prie nos Savants de faire attention, auſſi-bien qu'aux expreſſions relatives à notre ſujet. Je n'ajoute plus que ceci: C'eſt que *cauſer de l'amertume dans le ventre*, (Apoc. X. 9. 10.) ne peut guere ſignifier autre choſe que cauſer des tranchées.

Ou bien y a-t-il peut-être effectivement une ſorte d'abſynthe, qui chaſſe les vers, (comme le شيح des Arabes,) mais qui dans les climats plus chauds auroit une force capable de produire des mouvements convulſifs, ou même de tuer les perſonnes, qui, ayant le corps infeſté de vers, la prendroient dans une doſe trop forte? & ſeroit-ce là ce que la verſion chaldaïque apelle *l'abſynthe de la mort*?

Les Médecins, à qui j'ai lu cet article, & Monſieur *Roederer* en particulier, ne ſauroient ſe mettre dans l'eſprit, que la vraie abſinthe puiſſe par des effets pernicieux s'être attiré le ſoupçon d'être venimeuſe. Il préſume donc, que dans ces contrées il pourroit croître en abondance une plante venimeuſe, dont les feuilles, ſemblables à celles de l'abſynthe, l'ont fait confondre avec elle par le commun peuple, & lui ont fait donner le même nom. C'eſt à quoi encore que je prie de faire attention.



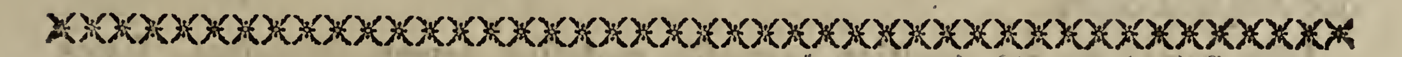
## XLIX.

### *De l'Abſynthe, & de la* לענה.

J'ai déja parlé dans l'Article précédent de l'Abſynthe mortelle, & fait mention du شيح des Arabes. Mais comme je ſuis incertain ſi le شيح des Arabes eſt une eſpece particuliere d'Abſynthe, ou ſi elle eſt parfaitement analogue avec une de celles qui ſont connues parmi nous: je

je prie nos voyageurs de me faire une réponfe, fi le dernier cas a lieu, & fi c'eft le premier, de me donner une defcription.

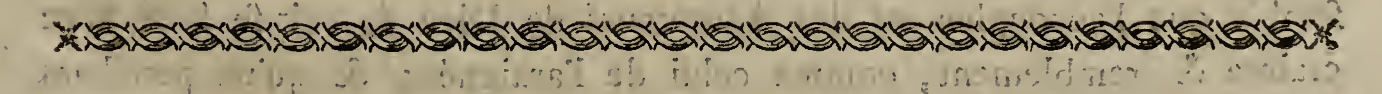
*Celfius* croit, que לענה, dont la Bible fait fi fouvent mention, eft l'efpece d'Abfynthe, que les Arabes nomment شيح. Je prie nos Savants de relire ce qu'il en dit, (Hierob. P. I. p. 481-487.) & de décider s'il a raifon. לענה doit être une plante fort odieufe, fon nom dérive de لعن qui fignifie *malédiction;* & la Bible y attache toujours un fens défagréable. Eft-ce que شيح excite chez les Arabes une idée également odieufe?



## L.

### *De la vena Medinenfis.*

Les Médecins, à qui je lis mes Queftions avant de les envoyer, pour voir s'il n'ont point à ajouter quelque queftion que j'euffe omife, me font fouvenir de demander aux voyageurs une defcription exacte de ce Ver, que nous appellons *Vena Medinenfis*, ou le Ver des nerfs. Comme ils m'en ont montré la figure dans le *Commerce littéraire* de Nuremberg, il ne reftera principalement qu'à bien détailler l'hiftoire de cette maladie, à en faire connoître l'origine & la maniere de la guérir. Nous leur aurions beaucoup d'obligation s'ils pouvoient faire quelque nouvelle découverte fur ce Ver, en le confidérant au microfcope. Je fouhaiterois auffi d'en favoir le nom arabe.



## LI.

### *De l'Infecte Adorateur de Dieu.*

J'ai demandé (Art. XXXIII. n. 6.) une defcription de cette *feuille volante*, que les Turcs tiennent pour facrée, & je fuppofois alors, qu'il n'en exiftoit aucune délineation, à l'exactitude de laquelle on pût fe fier.

Mais

Mais Monfieur le Profeffeur *Buttner* m'a appris, que dans l'année 1756. *Roefel* avoir obtenu cet Infecte, que les Hollandois nomment nomment *l'Adorateur de Dieu*, & les Autrichiens *Weinhandel* ou *Weinhafel*, qu'il lui étoit parvenu vivant par la Hongrie, & par Francfort, & qu'il en avoit donné la figure & la defcription dans fon *Infectologie*, Tab. 12. Mr. *Buttner* eft d'autant plus convaincu, que c'eft là le véritable *adorateur de Dieu* des Orientaux, qu'il poffede lui-même un de ces animaux tranfporté de l'isle de Ceylon, & confervé dans l'efprit de vin, lequel reffemble parfaitement à celui, que *Roefel* a décrit.

Une partie de ma queftion propofée ci-deffus devient fuperflue, fi nos voyageurs trouvent, que le deffein de *Roefel* foit en effet parfaitement femblable à la figure de *l'adorateur de Dieu* des Arabes; je fouhaiterois cependant de favoir le nom, qu'on lui donne en Arabie. Mais la lecture de la defcription de *Roefel* me conduit à une queftion plus importante encore. Je voudrois favoir comment s'accouple cet animal fingulier. Car *Roefel* n'a jamais pu le découvrir, parceque ces animaux ne fe voyoient pas plutôt, qu'ils s'effrayoient l'un de l'autre, fe préparoient au combat, alloient à l'attaque, & s'entre-dévoroient. Mais il n'en avoit reçu qu'un petit nombre: & je ne doute point que dans leur pays natal, où ils font fort nombreux, on ne puiffe obferver leur accouplement. Il excite d'autant plus ma curiofité, que la nature, en donnant à ces prétendus dévots un inftinct fi peu fociable, a mis un fi grand obftacle à la propagation de l'efpece. Comment furmontent-ils cet obftale? Si dans la faifon de l'accouplement cette haine & cette frayeur fi peu naturelle ne disparoiffent totalement, il femble que l'accouplement des Adorateurs de Dieu devroit fe faire avec crainte & tremblement, comme celui de l'araignée; & qu'un penchant invincible devoit les entraîner à ce dangereux plaifir. Je fouhaiterois auffi de favoir les mois, dans lesquels vit & meurt l'Adorateur de Dieu.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LII.

*De l'utilité phyſique de la Circonciſion des garçons & des filles.*

Il paroît certain, que dans les pays méridionaux la Circonciſion a une utilité phyſique, & peut-être que, d'après la remarque de Mr. le Profeſſeur *Schultze*, Jéſus-Chriſt ſuppoſe cette utilité comme une choſe connue. (Jean VII. 22. 23.) *Philon* au moins dit clairement, qu'elle eſt un préſervatif contre une eſpece de bubons, (ἄνθρακας) qui viennent plus rarement aux circoncis, qu'à ceux qui ne le ſont pas. Et *Hiob Ludolph* aſſure, que les Ethiopiens, quoiqu'ils ſoient Chrétiens, & ne croient pas qu'aucun précepte divin leur impoſe la Circonciſion, ont cependant conſervé, pour des raiſons de ſanté, cet ancien uſage de leur nation.

Monſieur le Profeſſeur *Forskäl*, auſſi-bien que le Médecin, ſont donc priés de donner une attention particuliere aux influences de la Circonciſion ſur la ſanté, & ſur-tout aux articles ſuivants.

1) Eſt-il bien conſtaté, que dans ces climats chauds, les incirconcis ſoient communément ſujets aux carbonelles, tandis que les circoncis y ſont moins expoſés? Mr. le Médecin *Roederer* a trouvé à ceci un défaut de vraiſemblance, à moins qu'il ne ſoit queſtion des carbonelles, qui viennent aux enfants, & qui tirent leur origine des glandules ſéparées.

2) Si le fait eſt vrai, quelle en peut-être la cauſe phyſique? Le prépuce dans les climats plus méridionaux a-t-il une autre conformation, que ſous la zone tempérée? ou faut-il en chercher la cauſe dans une plus grande force des molécules ſpermatiques? ou bien réſide-t-elle ailleurs?

3) Quelle eſt la nature des carbonelles? Comment les guérit-on? Quelle analogie ont-elles avec les divers ſymptomes du mal vénérien, lequel eſt originaire d'un climat encore plus chaud?

4) Quel préſervatif oppoſent à ce mal les Chrétiens de l'Arabie méridionale, lesquels ne ſubiſſent point la Circonſion?

5) Eſt-ce là le ſeul avantage de la Circoncifion? ou en a-t-elle encore d'autres?

6) Monſieur le Médecin *Roederer* auſſi-bien que Monſieur le Profeſſeur *Buttner* préſument, que la Circonſion a eu encore une autre utilité, c'eſt de prévenir la *Phimoſis*, inconvénient qui réſulte d'un prépuce trop long ou trop étroit, & qui rend les hommes inhabiles à l'acte de la génération, à cauſe des douleurs qui l'accompagnent. Ces Meſſieurs m'apprennent, que cet inconvénient n'eſt pas ſans exemple en Allemagne, & qu'il rend les hommes incapables de remplir le devoir conjugal, à moins qu'on ne leur faſſe ſubir une opération approchante de la Circonſion. Ce défaut, qui eſt rare chez nous, feroit-il plus commun chez les habitants des pays chauds, à cauſe de la grandeur de leurs prépuces? Et d'où vient cette grandeur extraordinaire? Eſt ce la Nature qui la donne? ou les jeunes-gens ſe la donnent-ils eux-mêmes, lorsque par une volupté prématurée ils ſe manient le prépuce? C'eſt ce dernier ſoupçon, que forment les Médecins, que je viens de nommer. Il me vient encore une idée ſur ce ſujet. Peut-être eſt-ce là à quoi ſe réduiſent les carbonelles de *Philon*: je venx dire, que peut-être il ne réſulte point de carbonelles proprement dites de ce qu'on n'eſt pas circoncis, mais que Philon, en homme peu verſé dans la Médecine, a nommé ἄνθρακες ces douleurs très-ſenſibles, que la *Phimoſis* fait quelquefois ſouffrir à des incirconcis dans le commerce avec les femmes.

7) Jusqu'à quel point augmente la néceſſité de la Circoncifion, à meſure que l'on s'approche d'avantage de la Ligne?

Voici mes idées là deſſus. Je penſe, que dans la Paleſtine & en Egypte la Circoncifion eſt utile, au lieu qu'en Abiſſinie elle devient preſque indiſpenſable. Je veux dire, que dans l'Abiſſinie le nombre de ceux, qui

qui reſſentent les ſuites fâcheuſes du prépuce conſervé, eſt ſi grand, que les Peres & les Meres ſe rendroient coupables de négligence envers leurs enfants, s'ils ne prenoient ſoin de les circoncire de bonne heure, dans les années, où cette opération eſt moins dangereuſe.

Quand la Compagnie ſera ſur ſon retour, & que de l'Arabie heureuſe, qui eſt fort avancée vers le Sud, elle paſſera dans la Syrie, dont la ſituation eſt beaucoup plus ſeptentrionale, nos Savants auront une occaſion favorable de s'éclaircir ſur cette matiere, vu qu'ils parcourront ſucceſſivement un eſpace de 20. à 30. degrés de latitude, & cela, après avoir appris à connoître dans le pays le plus chaud de tout cet eſpace juſqu'à quel point la Nature rend la Circonciſion utile ou néceſſaire.

8) Le Réſeau de Malpighi, (*rete Malpighianum*) qui eſt plus fort chez les Noirs que chez les Blancs, contribueroit-il à rendre la Circonciſion plus néceſſaire aux premiers? Cette penſée fugitive m'eſt venue en conſidérant, qu'en Abiſſinie la Circonciſion eſt en uſage même parmi les Chrétiens, mais comme les Médecins, à qui je lis ces Queſtions, ne la goûtent point, je ne la propoſe qu'avec défiance.

9) Si cette idée devoit être rejettée, il ſembleroit, que dans l'Arabie la plus méridionale, qui eſt ſituée ſous le même degré de latitude que l'Abiſſinie, les mêmes raiſons phyſiques devroient rendre la Circonciſion néceſſaire aux Chrétiens. Y en a-t-il en effet parmi eux, qui par précaution font circoncire leurs enfants, ou la haine contre la Religion dominante, qui eſt la Mahométane, les empêche-t-elle de ſuivre en cela la voix de la nature? Mais alors n'y a-t-il pas pluſieurs d'entr'eux, qui ſoient obligés de ſe faire faire l'inciſion dans un âge plus avancé, lorſqu'ils veulent ſe marier?

10) En quoi conſiſte la Circonciſion des filles, qui eſt d'uſage dans l'Abiſſinie? Je prie nos voyageurs de nous en donner une deſcrip-

 tion

tion anatomique, de nous décrire de la même maniere cette constitution extraordinaire des parties génitales, qui rend la Circoncision indispensable, & de nous apprendre, si elle est naturelle, ou si les filles se l'attirent elles-mêmes par des attouchements précoces. Cette Circoncision se fait-elle dans l'Abissinie sur toutes les filles, ou seulement sur quelques-unes? De quelles cérémonies est-elle accompagnée? Quels sont les maux, qu'elle doit prévenir? On pourra juger si ces maux sont réels, en s'informant si dans les parties de l'Arabie situées au même degré de latitude méridionale que l'Abissinie les femmes, qui demeurent incirconcises, sont sujettes à certaines incommodités, que les Abissines n'ont point?

Je me rappelle très-bien, que nos Savants ne feront point le voyage de l'Abissinie; mais le commerce établi entre deux pays si voisins, leur donnera peut-être occasion de s'instruire des particularités relatives à la Circoncision des filles abissines.

Comme la latitude de Tranquébar est la même que celle de l'extrêmité méridionale de l'Arabie, & répond encore plus exactement à celle de l'Abissinie moyenne; je prie le Médecin de la Compagnie d'entrer en correspondance avec le Médecin de la Mission établie à Tranquébar, sur ce qu'il aura découvert pour résoudre ces questions, & de lui demander les expériences, qu'il aura faites à Tranquébar sur le même sujet, auxquelles les Missionnaires pourront peut-être en ajouter de nouvelles, parce que l'on confie souvent plus de particularités touchant les affaires conjugales aux Ecclésiastiques qu'aux Médecins. Je crois en général, qu'une telle correspondance aidera beaucoup à résoudre les questions de médecine, que nous proposons.

## LIII.

*Nouvelles Questions sur la Manne, & sur la maniere de l'apprêter, pour s'en nourrir.*

Je dois ajouter encore une question sur la Manne à celles, que j'ai proposées plus haut. Il est dit (Nombr. XI. 8.) que les Israélites broyerent la Manne dans des moulins à bras, ou la pilerent dans des mortiers. Une Manne pure ne paroît pas du tout avoir besoin de cette manoeuvre: je m'imagine donc, que la Manne des Israélites étoit mêlée de feuilles, comme l'est aujourd'hui la Manne Arabique, & qu'ils les ont également converties en nourriture & en farine. Cela est-il praticable? ou peut-on trouver une autre explication de ce passage, qui me paroît très-difficile à entendre? Je prie en général, que l'on compare avec la Nature ce qui est dit de la Manne au Chapitre XVI. de l'*Exode*, & au Chap. XI. des *Nombres*, quand même il y auroit quelque chose, que je n'eusse pas indiqué expressement dans ces questions.

## LIV.

*De la maniere de châtrer.*

J'espere de recevoir sur-tout de l'Arabie quelques éclaircissements sur les loix de Moyse, où il est fait mention des différentes façons de châtrer; parce que ce pays là est, pour ainsi dire, la patrie des Eunuques, & que la grande affinité de la langue arabe avec la langue hébraïque donne lieu de conjecturer, que plusieurs des opérations, qui font cesser d'être homme, portent dans l'une & dans l'autre le même nom, encore que ces significations chirurgicales des mots ne soient point marquées dans les Dictionnai-

res *Gauhar* & *Camus*: car combien peu de Philologues connoiſſent les termes de Chirurgie dans leur propre langue?

Dans le Deutér. (XXIII. 2.) les deux principales façons de châtrer ſont oppoſées l'une à l'autre, ſi je ne me trompe: ſavoir פצוע דכה, que je traduis, *à qui les teſticules ſont exprimés*, & כרות שפכה *à qui la verge eſt coupée.* Mais voici ce que pour plus de certitude je ſouhaiterois d'apprendre.

1) Y a-t-il des traces dans la langue arabe, par où l'on verroit, que דכה ſignifie les teſticules, & שפכה, dérivé de שפך *verſer*, la verge du membre viril?

2) La verſion arabe, publiée par *Erpenius*, & que je préférerois de ſuivre d'autant plus volontiers, que je regarde les Arabes comme les meilleurs interpretes d'un paſſage, qui traite des Eunuques, cette verſion, dis-je, rend le mot de שפכה par اخلال. Ce dernier ſignifie-t-il la verge? Je ne le connois point par la lecture des auteurs arabes; je l'ai vu ſeulement dans *Golius*, qui le traduit *Foramen penis.*

3) J'ai rendu la premiere expreſſion de Moyſe par *celui à qui les teſticules ſont exprimés.* Je ne dis pas *froiſſés*, car cette derniere opération paroîtra bientôt ſous un autre nom. L'uſage, d'après lequel le mot فصع marque l'action, par laquelle on exprime le pepin de ſa pelure ou écoſſe, m'a fait naître cette penſée. Mais il faut que je demande, ſi l'on connoît une pareille façon de châtrer, & je prierois le Médecin d'en donner une deſcription chirurgique, au cas qu'il eût occaſion d'y aſſiſter.

Dans le chap. XXII. 24. du Lévitique il eſt parlé de quatre manieres d'émaſculer les animaux. Je paſſe celle qui eſt nommée כרות, parceque j'en ai déja dit quelque choſe dans les queſtions précédentes: voici les trois autres.

*a)* מעוך, *qui a les teſticules comprimés.* Les deux verſions arabes le traduiſent par ممروس, nom qui probablement encore aujourd'hui déſigne l'opération.

*b)* כתות

b) כתות *dont les teſticules ſont froiſſés, ou briſés.* Une des verſions arabes traduit مدقوت, & l'autre مشهم, mot qui m'eſt tout-à-fait inintelligible.

c) נתוק, ce qui ſignifie autant que je puis le comprende, *à qui les teſticules ſont arrachés.* Ici la verſion arabe des polyglottes a le terme منصل, & celle d'Erpenius celui-ci مخلوع.

C'eſt là deſſus que ſont fondées les queſtions ſuivantes.

4) Quelles ſont les opérations indiquées par les mots arabes, que je viens de rapporter, lorſqu'il s'agit de l'action de châtrer?

5) Les trois mots hébreux, que l'on vient de voir, ſont-ils encore en uſage chez les Arabes, pour déſigner de ſemblables opérations? On décidera auſſi, pour peu qu'il ſoit poſſible, ſi je les ai bien ou mal expliqués.

6) Quelle différence y a-t-il entre כתות & מעוך? L'auteur de la verſion ſyriaque, bien qu'il fût citoyen de l'Orient, paroît lui-même avoir trouvé cette queſtion trop difficile à réſoudre; car il rend ces deux mots par un ſeul, & cependant Moyſe les diſtingue.

7) Si ces opérations renferment quelque choſe d'inconnu en Europe, je prie d'en donner un expoſé chirurgique.

8) Lesquelles de ces manieres d'émasculer ſont d'uſage par rapport aux hommes, & lesquelles ne le ſont qu'à l'égard des animaux?

9) Je ſuis ſurpris de ne pas trouver, que l'on faſſe auſſi mention de la maniere de rendre inutiles les teſticules par des ligatures. Cette opération n'eſt-elle point uſitée dans l'Orient? ou bien ſeroit-elle marquée par quelqu'une des expreſſions précédentes, que j'aurois mal compriſe? Suppoſé que cette opération ſoit d'uſage, quel eſt le nom de la langue arabe qui l'exprime?

10) Moyſe défend de châtrer des chevaux, des anes, des boeufs & des moutons. Mais comment les Iſraélites, dans la vie domeſti-

meſtique, pouvoient-ils ſe paſſer de ces animaux châtrés? J'ai lû à la vérité, que les Arabes ne montent guere des chevaux hongres. Mais, en ſuivant cette coutume, comment eſt-il poſſible d'éviter mille malheurs, ou du moins mille accidents déſagréables? Auſſi une cavalerie compoſée de chevaux entiers paroît entiérement inutile dans la guerre, puisqu'un petit nombre de cavalles pouroit la mettre en déſordre. Pour pouvoir ſe paſſer de hongres, il faudroit que les Orientaux fuſſent tout-autrement habiles dans l'art de dompter les chevaux, que ne le ſont les Européens. Comment peut-on manger avec plaiſir de la chair des taureaux & des béliers? Je ſais fort bien, qu'il eſt permis aux Arabes de châtrer ces animaux; mais ce n'eſt que pour pouvoir me faire une idée de la loi des Iſraélites, que je voudrois ſavoir, ſi en Arabie les taureaux & les béliers, qui ſe ſont déja accouplés, ne laiſſent pas d'être mangeables dans certaines ſaiſons, lorsque le temps de leur chaleur eſt paſſé, & ſi alors leur viande eſt ſavoureuſe, comme chez nous la venaiſon, qui n'eſt point châtrée.

*Shaw* rapporte, (p. 242.) que les Arabes regardent comme une action cruelle celle de châtrer les chevaux & les chevreaux, & que par rapport à ces derniers ils ſe contentent de leur disloquer ou de leur écraſer les teſticules à l'âge de trois mois. Ceci ne leve pas mes doutes quant aux chevaux, & les augmente de beaucoup quant aux moutons & aux autres bêtes à laine. Car enfin il paroît, que les Arabes de la Barbarie ne ſauroient ſe paſſer abſolument de toutes les manieres de châtrer, & Moyſe les a toutes défendues!

11) Quel nom les Arabes donnent-ils au chevreau, dont les teſticules ſont ou disloqués, ou écraſés?

LV.

## LV.

*Du* שעטנז.

Moyſe apelle שעטנז un habit tiſſu de laine & de lin. Ceux qui veulent éclaircir ce mot par la langue hébraïque, & par les langues qui ont de l'analogie avec l'hébreu, ne diſent rien qui ait le moindre degré de vraiſemblance: & leur peu de ſuccès, auſſi-bien que la forme ſi peu hébraïque de ce mot, m'a fait penſer que ça été un mot égyptien. C'eſt une recherche que je recommande à Mr. le Profeſſeur *de Haven*, en cas qu'il trouve le loiſir & l'occaſion d'approfondir la langue cophte. Mais quand même cela ne feroit pas, pourvu qu'il rencontre dans l'Orient des Perſonnes qui poſſedent cette langue, comme je ne déſeſpere pas qu'il n'y en ait parmi le Clergé Cophte; je le prie d'examiner avec leur ſecours, ſi ce mot ne ſe trouve point dans leur langue. Pour leur faciliter ce travil, il faudroit les avertir, que peut-être le ע ne répond point à une conſonne de la langue cophte, mais qu'il pourroit fort bien être mis pour un *A*, ou pour un *E*, ou même, comme cela eſt arrivé dans le Grec, pour un *O*. Au moins les Septante & Joſephe écrivent-ils ψοθομφανηχ dans un endroit, où le Texte hébreu écrit פצתנפענח; car c'eſt ainſi & non צפנת qu'il faut lire; Gen. XLI. 45. & même dans la langue cophte, *le ſauveur du monde* s'appelle *Pſot emphaneh*, où l'on trouve à deux fois un *A* pour le ע.

## LVI.

*Des preuves de la virginité conſervées après les noces.*

Pluſieurs voyageurs ont déja rapporté, que, relativement aux ſignes de virginité, les Arabes ne font point auſſi indulgents, que les Juriſconſultes ont coutume de l'être chez nous, & que, durant leurs noces, le

drap ſanglant doit être étendu devant les convives. Cependant il ne ſera pas ſuperflu de donner une deſcription plus détaillée de cette cérémonie, auſſi-bien que des droits matrimoniaux qui en dépendent.

Je ſouhaiterois particuliérement de nouveaux éclairciſſements ſur le paſſage de Moyſe, Deut. XXII. 15-17. où tout n'eſt pas ſi clair, que bien des connoiſſeurs des coutumes de l'Orient pourroient le penſer du premier abord. On y voit deux choſes.

1) Le Pere & la Mere de l'épouſe conſervoient ce drap leur vie durant: circonſtance, que j'ai cherchée envain dans les relations de voyage, que nous avons jusqu'ici.

2) Les convives doivent y avoir fait de certaines marques, qui conſtatoient l'authenticité du ſigne: car ſans cette ſuppoſition il n'auroit jamais pu avoir force de preuve; & il auroit été facile au Pere & à la Mere de chaque fille, qui n'eût été rien moins que vierge, de teindre un drap de ſang, & de le produire devant le Juge, pluſieurs années après les noces.

Ainſi la queſtion eſt, ſi les convives, en qualité de témoins, impriment des marques au drap encore ſaignant de la défloration récente, pour en faire un inſtrument valide en juſtice, & en quoi conſiſtent ces marques?

Il n'eſt que trop certain, que de jeunes filles peuvent perdre la fleur de la virginité, ou du moins la rendre méconnoisſable, ſans cependant avoir eu commerce avec aucun homme. Il eſt vrai que cela n'arrive jamais ſans leur faute: ce ſont des chatouillements impudiques, qu'elles excitent avec leur main, ou d'une maniere encore plus honteuſe; ou ce ſont des jeux criminels avec les perſonnes de leur propre ſexe, qui cauſent cet accident. Comme dans les climats chauds les femmes doivent naturellement être plus portées à toutes ces ſortes d'impudicités artificielles, & avoir l'eſprit plus fertile en inventions de ce genre, que dans les climats tempérés; je voudrois ſavoir, ſi cette façon de perdre la virginité eſt inconnue aux peuples du midi. S'ils la connoiſſent, la regardent-ils comme équivalente à la fornication? Quelles meſures prennent les parents, pour empêcher leurs filles de ſe cauſer un préjudice auſſi eſſentiel, qu'eſt la perte de

leur

leur virginité? Il ſemble que la vigilance la plus exacte y ſoit inſuffiſante. Se ſert-on dans cette vue de moyens méchaniques, comme on le raconte d'une certaine nation africaine? Ou ſi cela n'eſt point, & que les filles, ſans avoir eu commerce avec des hommes, ſe privent-elles-mêmes de leur virginité par des machinations ſecretes; n'arrive-t-il jamais chez un peuple ſi jaloux & ſi habile connoiſſeur des ſignes, que ſes fêtes nuptiales ſoient troublées par des ſcenes tragiques?

## LVII.

*D'une certaine maniere de ſanctifier le peuple, que le Prêtre doit éviter.*

Ezéchiel (XLIV. 19. XLVI. 20.) parle d'une ſanctification du peuple, qui auroit lieu, ſi le Prêtre ſortoit vers le peuple dans les habits, dont il eſt revêtu en faiſant les fonctions de ſon miniſtere; ou s'il faiſoit cuire les viandes des victimes dans le parvis extérieur, deſtiné aux Laïques. Ces deux démarches devoient l'une & l'autre entraîner des ſuites onéreuſes au peuple, puisqu'elles ſont également interdites au Prêtre, pour que le peuple n'en ſoit pas ſanctifié. Or comme il eſt incertain en quoi conſiſtoit cette ſanctification, dont il n'eſt point parlé dans la Loi de Moyſe, & qui étoit uniquement fondée ſur la coutume & ſur un droit de préſcription; nos Savants ſont priés de voir, s'il ſe trouve quelque part en Arabie une pareille coutume, en vertu de laquelle celui qui toucheroit des choſes ſaintes, ou celui même qui offriroit un ſacrifice, fût ſanctifié pour un ou pluſieurs jours, & ce que c'eſt d'être ainſi ſanctifié. L'homme ſanctifié devroit-il s'abſtenir du commerce charnel avec les femmes? ou ſa perſonne ſeroit-elle tellement dévolue au Prêtre, qu'il ne pourroit-être libre ſans ſe rédimer?

## LVIII.

### *De l'action de cracher.*

Arvieux prétend, que l'action de cracher passe, chez les Arabes, pour une chose extrêmement indécente, & pour une insulte grossiere faite à la compagnie? Cela est-il vrai? S'il en est ainsi, je ne saurois croire, que dans les paroles de Moyse, Deut. XXV. 9. il s'agisse de l'action de *cracher au visage*, qui auroit été en même-temps un affront pour le Tribunal: je crois que le mot ירק, comme le mot arabe ىرق, doit signifier *cracher sa bile*, c'est-à-dire, *éclater en injures*, & que Mosye permet à la belle-soeur méprisée d'injurier, devant les Juges, le frere de son mari, & de décharger ainsi sa colere contre lui. Trouve-t-on dans le langage populaire des Arabes quelques traces de cette signification du mot ىرق? Si cela est, je prie nos voyageurs de noter les expressions, qu'ils pourront découvrir sur ce sujet, & de les rapporter, autant qu'il sera possible, dans la connexion du discours.

Y a-t-il quelque usage en Arabie, qui puisse répandre du jour sur l'expression suivante: *Si son Pere lui avoit craché au visage, ne seroit-elle pas dans l'ignominie pendant sept jours? Quelle demeure enfermée sept jours hors du camp.* Num. XII. 14. Est-il ordinaire aux Arabes, lors qu'ils sont en colere contre leurs enfants, de les traiter d'une façon si indécente, sur-tout au cas que soit vrai ce que rapporte Arvieux? Chez nous c'est une chose si inouie, qu'aucune coutume n'a pu décider la conduite, que devroit tenir une fille en pareil cas, au lieu que Moyse la suppose comme étant connue. Une telle fille passe-t-elle chez les Orientaux pour notée d'une sorte d'infamie, au point de n'oser paroître pendant sept jours? Cette action a-t-elle, dans leur façon de penser, du rapport avec la lepre, dont il est ici question? Je m'explique. Disent-ils d'un homme, que Dieu lui a craché au visage, quand la lepre commence à se manifester dans cet endroit du corps?

Au cas que nos voyageurs se rappellent quelques-unes des relations d'*Arvieux*

d'*Arvieux*, je leur demanderai en paſſant, s'ils trouvent cet écrivain vrai & fidele dans ſes récits. Etant celui, qui a traité avec le plus d'étendue des moeurs des Arabes, il nous importe de ſavoir ſi l'on peut ſe fier à lui. Comme je ne me repoſe aveuglément ſur aucun hiſtorien, je ne crois pas les narrations de celui-ci exemptes de toute erreur. Je dois dire cependant, qu'il m'a toujours paru amateur de la vérité, & aſſez digne de foi. Mais quelques-uns de mes amis en jugent moins favorablement, &, à cauſe d'une certaine hiſtoire, où il eſt queſtion d'un amour & d'une chaſteté incroyable, ils ne veulent pas ajouter foi à ceux même de ſes récits, qui ne regardent que les coutumes & les moeurs.



## LIX.

### *De l'uſage de déchauſſer le ſoulier dans les ceſſions de droit.*

Dans la même loi, qui concerne le mariage de la belle-ſoeur avec le frere de ſon mari défunt, il eſt dit que cette veuve, eſſuyant un refus de la part du dernier, lui ôtera le ſoulier, & que déſormais il ſera appellé en Iſraël du nom fletriſſant de *déchauſſé*. Il me ſemble entrevoir le ſens de cette cérémonie. Il paroît par le Livre de Ruth, (IV. 7.) que dans les ventes c'étoit une anciene coutume de déchauſſer le ſoulier devant les juges, & de le remettre à l'acheteur. De là vient, que le mot de *déchauſſé* eſt preſque ſynonyme avec celui de *Banqueroutier*, & qu'il eſt devenu injurieux.

Je ſouhaiterois néanmois d'être inſtruit plus particuliérement, s'il ne reſte rien de cette coutume en Arabie; ſi la langue du pays conſerve des phraſes qui me ſont inconnues, & d'après lesquelles *ôter le ſoulier* ſignifie *vendre*, ou peut-être même *faire banqueroute*. Et au cas qu'il ſe trouvât quelque part un veſtige de cette coutume, je voudrois ſavoir, comment l'action de déchauſſer un ſoulier peut-être l'emblême de la vente dans la façon de penſer de ces peuples. Mais ce ſont des faits que je demande, & non des conjectures, car nos Savants en Europe en imaginent toujours aſſez dans leurs cabinets.

## LX.

*Du mariage de la belle-soeur avec le frere de son premier mari.*

Y a-t-il encore quelque part en Arabie des traces de la loi, qui oblige le plus proche parent, & sur-tout le frere d'un homme décédé sans enfants, d'épouser sa veuve, & de lui susciter de la postérité? Si cette loi est encore en vigueur, je prie nos voyageurs de nous la faire connoître dans toute son étendue, & de nous informer sur-tout, si elle oblige également les freres, qui eux-mêmes sont déja mariés? quelles sont les peines attachées au refus d'un pareil mariage? & comment il arrive, que le frere, qui épouse sa belle-soeur, perd par là son propre patrimoine: ce qui paroît avoir em pêché quelquefois, qu'on ne se soit conformé à cette loi. (Ruth. IV. 6.)

Ce genre de mariage est en vogue chez les Mungales: & Mr. *Susmilch* observe, que c'est la Polygamie, qui en a introduit l'usage. Comme cette nation vend une grande quantité de filles aux peuples polygames, les femmes deviennent si rares, que plusieurs freres n'en peuvent avoir qu'une seule. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, si, chez les peuples, qui sont de la même race avec les Hébreux, ces sortes de mariages ont aussi leur origine dans la polygamie. Peut-être considerent-ils une femme achetée comme un patrimoine, comme un bien de famille, qui ne doit pas être aliéné, ni mis en liberté.

## LXI.

*De la Phrase* גרד עקב ou נגר עקב.

Je prends la liberté d'entre-mêler ici une question purement philogique sur une phrase de la Bible, dont nous ignorons encore le véritable usage dans les langues des Orientaux: & je prie principalement Mr. le Professeur

ſeur de *Haven* de répondre à cette queſtion. Dans la Geneſe, XLIX. 19. il eſt dit de la Tribu de Gad יגר עקב. On dérive pour l'ordinaire le premier de ces mots de גדד; & alors on pourroit traduire *attaquer les talons*, ou par l'Arabe, *couper les talons*. L'un & l'autre paroît ſignifier, *pourſuivre les ennemis dans leur fuite, & couper la retraite aux derniers fuyards*. Mais l'Interprete Syrien déduit le même mot de נגר, (יגר) & en le conſervant dans ſa langue il rend ainſi la phraſe: *il traînera les talons* (ܢܓܪ ܥܩܒܐ) ce qu'Ephraem Syrus explique ainſi: *il marchera le premier, & traînera, pour ainſi dire, les autres après lui; il formera l'avant-garde*.

Quoique l'une & l'autre de ces ſignifications ſoit naturelle, & puiſſe convenir à la phraſe; je n'ai trouvé dans les Ecrivains Orientaux aucun exemple parallele ni pour l'une ni pour l'autre, & je demeure même dans le doute & indécis entre deux interprétations également bonnes. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, ſi l'une ou l'autre eſt effectivement appropriée à l'art militaire, & d'en noter les exemples, quand même ils ne feroient pris que du langage de la vie commune. Je réduis ma queſtion à deux points.

1. *Tirer ou traîner les talons*, cette expreſſion eſt-elle ſynonyme avec celle-ci, *former l'avant-garde, marcher le premier au combat*?

2. جرّ عقبا eſt-ce une phraſe arabe, & quel en eſt le ſens? Du moins Saadias a pu conſerver dans ſa verſion arabe la phraſe entiere, يجرّ عقابه, d'où je conclus, qu'elle doit avoir un ſens dans la langue arabe, puiſque d'ailleurs Saadias ne traduit point trop littéralement.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXII.

*De l'Hémorrhoüs, & du Céraſtes, comme auſſi de cette eſpece de Serpent, qui s'appelle en Hébreu* שפיפן, *& en Arabe* سفّ.

**B***ochart* a traité fort ſavamment & dit des choſes aſſez vraiſemblables d'une certaine eſpece de ſerpents, dont le nom hébreu eſt שפיפן, Gen.

Gen. XLIX. 17. Il ſoutient que c'eſt le Céraſtes: & je crois avoir trouvé de nouveaux arguments en faveur de ſon opinion dans les Septante, dans la Verſion Samaritaine, & dans une Verſion Chaldaïque. Cependant tout cela ne me contente pas au point de ne pas deſirer, que l'on faſſe en Arabie de nouvelles recherches ſur ce ſujet. Auſſi ſera-t-il facile de les y faire, puisque, d'après les regles grammaticales des deux langues, ce ſerpent eſt probablement le même, que les Arabes appellent سفّ, comme *Bochart* l'a déja obſervé.

Ainſi les voyageurs léveront tous nos doutes, en nous marquant quel eſt le ſerpent nommé *Siff*, & en nous donnant la deſcription de ſa figure, de ſon caractere, de ſa façon de vivre, & de ſon venin.

Ce ſerpent, ou quelque autre, s'appelleroit-il, chez les Orientaux, le *dreſſeur d'embuches*, en ſorte que ce ne ſoit point là un ſimple nom appellatif, mais le nom propre de ce genre de ſerpent? Ce qui me fait naître cette conjecture, c'eſt que les Septante & le Samaritain, qui n'ont point coutume de puiſer l'un dans l'autre, s'accordent à traduire ce mot par *dreſſeur d'embuches*, & que le Céraſtes ſemble mériter ce nom, plus qu'aucun autre ſerpent.

Que ſignifie le mot arabe معرون, dont les deux Interpretes Arabes ſe ſervent ici? Eſt-ce bien effectivement un mot arabe? J'en doute presque, vu qu'on ne le rencontre point dans les deux grands Dictionnaires compoſés par des auteurs arabes, & je ſoupçonne plutôt, qu'on l'a écrit de la ſorte par mégarde, au lieu de l'écrire de cette maniere مقرون, ce qui ſeroit indubitablement le nom du Céraſtes.

C'eſt *Bochart*, qui m'a ſuggéré cette conjecture, en comparant ce mot avec مقرنة, & en s'imaginant, que la Grammaire Arabe a une regle, qui admet la transmutation réciproque des deux lettres *Ain* & *Koph*. Les transmutations fréquentes, auxquelles il a recours, me ſont ſuſpectes, & j'aime mieux ſoupçonner ici une faute des Copiſtes, dans laquelle ils pouvoient d'autant plus aiſément tomber, que les Arabes omettent aſſez ſouvent les points diſtinctif ſur le *Koph*, auſſi-bien que ſur d'autres lettres. Si Mr. le Profeſſeur de *Haven* trouvoit des exemplaires manuſcrits de la Bible Arabe,

je

je le prierois d'y examiner ce paſſage, pour voir ſi ces exemplaires juſtifient mon ſoupçon.

En liſant ce que *Bochart* a écrit ſur le שפיפון, on tombe naturellement dans le doute, s'il a en vue l'Hémorrhoüs ou le Céraſtes: & d'ailleurs les connoiſſances, que nous avons en Europe de ces deux ſerpents, ſont ſi défectueuſes, que nous ſommes obligés de demander de nouvelles lumieres aux voyageurs.

Commençons par le Céraſtes. *Haſſelquiſt* (*) nous en a bien donné deux deſcriptions exactes, dreſſées ſelon la méthode de *Linaeus;* mais il nous manque pourtant encore une figure, ſur l'exactitude de laquelle nous puiſſions entiérement compter. La meilleure paroît être celle de *Proſper Alpinus*, (**) à en juger d'après les deſcriptions de *Haſſelquiſt*, excepté qu'elle ſemble donner trop de groſſeur à cet animal. Celles, qui ſe trouvent dans la Bible de *Scheuchzer*, montrent trop manifeſtement, qu'elles ne ſont point le pur ouvrage de la Nature, mais celui de l'imagination du Peintre, qui au moins a ajouté quelque choſe à la Nature: cela ſe manifeſte ſur-tout aux cornes, qui ne ſont pas même placées dans l'endroit où elles doivent l'être, ſelon *Haſſelquiſt* & *Proſper Alpinus*. En général *Scheuchzer* s'eſt ſi peu foucié de la correction de ſes deſſeins, qu'il a même emprunté une figure du Céraſtes de *Kolbe*, qui avoue pourtant lui-même n'avoir jamais vû un Céraſtes; & que ſa ſeconde figure du Céraſtes, tirée d'*Aldrovandus*, ſurpaſſe en hauteur un homme à cheval, pendant que ſelon les relations beaucoup plus dignes de foi, dont nous venons de parler, & même ſelon celle de *Séba*, le Céraſtes n'eſt haut que de deux pieds, ou de trois tout au plus. Les figures de *Séba* (†) ſont à la vérité fidéles & d'après nature: mais je ne crois pas, que ce ſoient des figures de Céraſtes, parce qu'elles n'ont

(*) *Reſa til heliga Landet*, p. 315. 320. N. 61. 66.

(**) Rerum Aegyptiarum L. IV. c. 4. p. 209. 210.

(†) Tab. XIX. 1. XXVII. 1. XXXIV. 1. 2.

n'ont point de cornes. C'eſt pour ces raiſons que je demande une délinéation exacte du Céraſtes.

A' quoi peuvent lui ſervir ſes cornes, que *Haſſelquiſt* prend pour des *tentacula*, ou antennes, & qui manquent à d'autres viperes? Ce qu'en dit Pline eſt il vrai: *ceraſtis corpore eminere cornicula, ſaepe quadrigemina, quorum motu, reliquo corpore occultato, ſollicitent ad ſe aves*? Hiſt. nat. L. VIII. c. 23. *Ephraem de Syrie* a peut-être voulu indiquer la même attitude, en obſervant au ſujet du paſſage de Moyſe, cité plus haut, que dans les déſerts du Sinaï il eſt une eſpece de ſerpents, dont il n'y a que les têtes, qui ſortent de la terre. Car ſi on n'explique point de cette maniere les paroles de cet Ecrivain, ſi on adopte l'interprétation, que l'on trouve dans l'édition de Rome, il ne dira d'un ſerpent du Sinaï, que ce qui eſt commun à presque tous les ſerpents. Comme je vois auſſi, que Jonathan le Chaldéen a traduit (רישי חוין) *têtes de ſerpents*, expreſſion, qui convient à merveille à un ſerpent, dont le corps enterré ſous le ſable ne laiſſe appercevoir que la tête & les antennes, qui attirent les oiſeaux; ma curioſité ne ſe borne pas au fait en lui-même; je voudrois encore ſavoir, ſi *tête de ſerpent* eſt un nom du Céraſtes.

Je remarque encore en paſſant, que *Proſper Alpinus* & *Haſſelquiſt* ne parlent jamais de plus de deux cornes. Y a-t-il réellement des Céraſtes à quatre cornes?

*Haſſelquiſt*, qui a le mieux décrit cet animal, a pourtant omis, ſelon ſa coutume, la deſcription de ſon caractere, de ſa maniere de vivre, & de l'effet de ſon venin. Je prie Mr. le Profeſſeur *Forskäl* de nous inſtruire ſur ces articles.

Je ſuis d'autant plus curieux de connoître les effets du venin du Céraſtes, que ſans cela je ne ſache aucune marque, à laquelle je puiſſe le diſtinguer de l'Hémorrhoüs, & que je ſerois réduit à les regarder comme deux noms d'un ſeul animal. Car l'Hémorrhoüs eſt égalament dépeint comme une vipere avec une corne, & *Proſper Alpinus* prétend, qu'il n'y a que le mâle du Céraſtes qui ait une corne. Au rapport des Anciens,

ciens, de *Nicander*, par exemple, la morsure du Cérastes cause peu de douleur; la plaie se durcit, & il s'y engendre des ampoules d'une couleur sombre, & remplies d'une matiere noirâtre; la partie supérieure des pieds, depuis les genoux, éprouve une lassitude désagréable: quelques-uns ajoutent encore des vertiges violents, & une tension dans les parties naturelles, mais ils ne disent pas assez clairement si c'est le Priapisme. Les-uns disent, que la mort s'ensuit le troisieme jour, mais Nicander la recule jusqu'au neuvieme. Qu'y a-t-il de certain en ceci? Je sens parfaitement la difficulté de cette recherche, parce que la frayeur & l'amour du merveilleux chargent tellement ces sortes de récits, que lors qu'ils passent par la troisieme bouche, on ne peut plus y démêler la vérité. Mais comme sa Majesté a daigné joindre un Médecin à la Compagnie, il pourra peut-être apprendre avec certitude ce que d'autres n'ont pu savoir que par oui dire. Il me semble aussi, que sans s'exposer à aucun danger, on pourroit essayer sur des animaux la force du venin des serpents: & voici comment. Lorsqu'on a tué un serpent, son venin demeure encore renfermé dans ses réservoirs. Or si l'on serroit un animal en vie entre les dents du serpent mort, on pourroit peut-être par une blessure artificielle faire des expériences certaines sur l'effet de son venin.

Je prie nos voyageurs de remarquer en même-temps, à quoi l'on peut distinguer encore le Cérastes de l'Hemorrhoüs, indépendamment de l'effet du venin.

Ce dernier, je veux dire le serpent, dont la morsure cause une perte de sang par tous les endroits du corps, sans qu'il soit possible de l'étancher, nous est encore moins connu. Sa figure dans *Scheuchzer* m'est suspecte: elle me paroît tracée d'un crayon peu fidele, & le dessinateur semble avoir librement paraphrasé la nature. L'Hémorrhoüs a-t-il effectivement une corne? Quel est son nom arabe? Les effets de son venin sont-ils tels, qu'on les décrit communement? Les écoulements du sang proviennent-ils de sa raréfaction, ou de la dilatation de certaines ouver-

tures, ou de certains ulceres rongeants? Quels sont les remedes à y oppofer?

*Nicander* dit du Cérastes, qu'il rampe en tombant d'un côté & d'autre, comme un vaisseau qui louvoie; & *Bochart*, d'après les Anciens, décrit l'Hémorrhoüs & le Cérastes comme des serpents boiteux. En est-il ainsi? & d'où cela vient-il? La raison, qu'en allegue Bochart en disant, que l'épine du dos de ces serpents n'est point osseuse mais cartilagineuse, ne paroîtra certainement pas satisfaisante à Mr. le Professeur *Forskäl*.

*Bochart* voudroit déduire le nom même: שפיפן du verbe *boiter*; j'ai lieu de douter, qu'il ait raison. Vraisemblablement les voyageurs trouveront une meilleure étymologie pour سِنّ. Cependant si la langue arabe ne la leur présente point immédiatement, je ne voudrois pas, qu'ils se donassent beaucoup de peine, pour la chercher. Je crois déja la connoître; mais comme je doute encore avec raison, quel est proprement l'animal appellé سِنّ, je ne les préviendrai point là dessus.

Voici comment le Patriarche Jacob dépeint le *Schefifon: qui mord les talons du cheval, afin que celui, qui le monte, se renverse en arriere.* Est-ce là une façon particuliere de mordre, propre à une certaine sorte de serpents, soit Cérastes, soit Hémorrhoüs? Je ne demande point si cela arrive quelquefois, mais si cette maniere de mordre est tellement affectée à quelque serpent, qu'elle ait pu donner lieu à une image poétique. Supposé que cela fût ainsi, il ne faudroit que quelques détails, pour répandre beaucoup de clarté sur cette matiere, & je serois curieux de savoir, comment il se fait, que le cheval mordu au talon renverse son homme en arriere. Les Commentateurs disent communément, que cela arrive, parceque le cheval se cabre, lors qu'il sent la blessure au talon. Peut-être sont-ils mauvais Cavaliers. Dans ces circonstances un cheval feroit une ruade, plutôt que de se cabrer, & si celui, qui le monte, perdoit les arçons, il tomberoit en avant par dessus la tête du cheval. La morsure causeroit elle peut-être une douleur assez violente, pour que le cheval, ne pouvant plus tenir sur les pieds de derriere, s'affaissât sur la croupe? ou le Cérastes s'attacheroit-il

aux

aux talons des pieds de devant? ou bien quelle autre explication faut-il donner de la chofe?



## LXIII.

*Du ferpent nommé* Charmon *en langue Syriaque.*

Dans les verfions chaldaïque & fyriaque, le mot de *Charmon* (חורמן, ܚܘܪܡܢ) eft très-fouvent employé comme un nom de ferpent. *Jacob*, Evêque d'*Edeffe*, qui vivoit au feptieme fiecle, repréfente cette efpece de ferpents comme la plus pernicieufe: & quoique dans ces cas on ne doive pas prendre le fuperlatif trop à la lettre, le nom feul de ce ferpent le fera envifager comme très-nuifible à quiconque entend l'Arabe. Les Juifs fur-tout veulent, que ce foit le Bafilic, à qui feul ceux, qui ne font point verfés dans l'Hiftoire Naturelle, s'arrêtent, quand ils entendent parler d'un ferpent bien mal-faifant. (*)

Seroit-il poffible de décider, je ne dis pas par de fimples conjectures, (car nous n'en manquons pas en Europe,) mais par quelque débris du langage, quel eft le ferpent appellé *Charmon?* ou ce nom, qui, à proprement parler, n'eft pas arabe, mais fyriaque, auroit-il entiérement péri? Les marques caractériftiques, que je puis citer d'après *Ephraem* & *Jacob*, Syriens tous deux, ne fe réduifent qu'à des généralités. Ils difent, par exemple, qu'il y a beaucoup de ces ferpents dans le défert de Sinaï, que, couchés fur la terre, ils ne montrent que la tête, qu'ils fuient les fentiers battus, & cherchent les lieux écartés, où l'herbe croît en abondance, ou qui font fort ombragés. Ces caracteres ferviront du moins à exclure certaines efpeces de ferpents.

LXIV.

(*) Voyez Art. LXXXII.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXIV.

*De la Vigne des Champs, & de la Vigne de Sodome.*

נפן eſt dans la langue hébraïque un nom commun à pluſieurs eſpeces de plantes, ſelon le mot qu'on y ajoute : de ſorte que, pour diſtinguer la vraie vigne, Moyſe l'appelle נפן יין, en latin *Vitis vinifera*, Num. VI. 4.

Au deuxieme Livre des Rois c. IV. 39. il eſt parlé d'une plante nommée *Vigne des Champs*, que l'on prend ordinairement pour la coloquinte (*Colocynthides*;) mais que *Celſius* (*) croit être le comcombre ſauvage, (*cucumeres agreſtes*, ou *Elaterium*.) Je ne ſaurois nier, que je penche d'avantage à ſuivre l'opinion commune. Les feuilles & les fourchettes de la Coloquinte lui donnent une bien plus grande reſſemblance avec la vigne, & me perſuadent preſque, qu'elle eſt en effet la vigne des champs. D'ailleurs l'hiſtoire contenue dans le paſſage du ſecond Livre des Rois c. IV. 39. 40. ne paroît point s'accorder avec l'opinion de *Celſius*. Car on ne ſe ſeroit point aviſé de cueillir le fruit, pour le manger, avant ſa maturité: & les concombres ſauvages, étant mûrs, euſſent crévé au premier attouchement, & effrayé les cueilleurs. Cependant, pour plus de certitude, je voudrois ſavoir, ſi encore de nos jours l'un de ces végétaux, ou même tous les deux, à cauſe de leur reſſemblance extérieure avec la vigne, ſont nommés par le peuple la vigne des champs. Car en effet il ne me paroît pas improbable, qu'ils pourroient porter ce nom tous les deux. De plus, il faudroit s'informer, s'il y a des endroits, où, dans le langage ordinaire de l'Arabie, פקעות ſe dit encore aujourd'hui des coloquintes, ou des concombres ſauvages. A' en juger par l'étymologie, ce mot pourroit fort bien déſigner les deux végétaux,

(*) T. I. p. 393.

taux, l'un, à caufe de fa propriété de créver, l'autre, à caufe de fa couleur jaune. Celfius n'a point remarqué cette derniere dérivation.

A' l'occafion de ce que cet Auteur écrit p. 397. & 399. je demanderai, fi dans ces contrées les citrouilles fauvages ou coloquintes n'ont jamais une figure oblongue, comme les citrouilles cultivées: & fi dans l'Orient on prépare une huile de leur femence, ce que *Celfius* femble nier.

Je conjecture, que la coloquinte & le concombre fauvage ont eu le nom de *vigne fauvage* en commun. Pour les confondre dans la même dénomination, il fuffifoit au peuple que leurs feuilles fe reffemblaffent jufqu'a un certain point, & qu'ils fuffent touts deux amers au goût. Je croirois néanmoins, que la coloquinte a la premiere porté ce nom.

Moyfe fait encore mention de la *Vigne de Sodome*, laquelle ne fauroit être ni la coloquinte, ni le concombre fauvage: car il dit, que fes grappes font venimeufes, & que fon vin eft empoifonné. Il faudroit donc, que ce fût une plante, dont le fruit parût en quelque forte en forme de grappes, & eût en cela auffi de la reffemblance avec la vigne. (Deut. XXXII. 32. 33.) Après avoir expofé ces circonftances à Mr. le Profeffeur *Buttner*, je l'ai prié de chercher à fe rappeller une plante venimeufe, dont les feuilles euffent quelque reffemblance avec celles des vignes. Ils penfe, que ce pourroit bien être la morelle (*folanum*,) & cette penfée m'a paru d'autant plus plaufible, que le nom arabe de la grappe de raifin (ענב) eft donné également à la morelle, & que celle-ci eft appellée عنب الثعلب *le raifin du renard.*

Voici donc les demandes que j'ai à faire.

1) La morelle eft-elle nommée جفن (*Gafn*) dans ce langage erronné de la populace, que les auteurs arabes ont banni de leurs écrits?

2) Eft-ce cette plante ou quelque autre plante venimeufe, qui s'appelle *la vigne de Sodome?*

3) Donne-t-on quelquefois le nom de *vin* au fuc exprimé des grains de morelle? & ce fuc eft-il employé comme un poifon?

4) Si nos Savants trouvent des efpeces de *folanum*, dont les feuilles ont des entaillures plus profondes que les efpeces, qui font connues

en

en Europe, & qui par là ſont plus ſemblables encore aux feuilles de vigne, je les prie d'en faire la deſcription.

Il ſemble, à la vérité, qu'indépendamment de toutes ces circonſtances il eſt déja aſſez certain, que Moyſe a eu en vue le *ſolanum*, ou le *raiſin du renard*, lorsqu'il écrivoit: *Leur vigne eſt de la vigne de Sodome, & des triſtes fruits de Gomorrhe; leurs raiſins ſont des raiſins empoiſonnés: leurs grappes ſont des grappes mortelles. Leur vin eſt un fiel de dragons.* (*) Cependant ce morceau poétique, que pour de bonnes raiſons j'ai traduit en entier, recevra un nouveau jour, ſi l'on parvient à réſoudre les queſtions, que je viens de propoſer: & peut-être que Mr. le Profeſſeur de *Haven* découvrira dans les poéſies des Arabes des élairciſſements, que je n'oſe pas même demander, tant j'eſpere peu de les obtenir.



## LXV.

*Points de vue de deſſus de hautes montagnes, particulierement de deſſus le Sinaï.*

Déja dans l'Inſtruction Royale, dont a été munie la compagnie des voyageurs, le Mathématicien eſt chargé d'obſerver d'un oeil attentif les montagnes & les collines, comme étant les monuments éternels & invariables de la Géographie.

Mr. le Lieutenant *Nibuhr* ſait, combien les vues de deſſus certaines hautes montagnes ſont intéreſſantes pour la deſcription géographique d'un pays, que l'on ne peut parcourir tout entier. On découvre de là d'autres ſom-

(*) Nous diſons en Allemand vin de pommes, vin de fraiſes, (*Apffel-Wein Erdbeeren-Wein*) & ainſi de ſuite. Le mot grec οἶνος a de même une ſignification, qui s'étend plus loin qu'au fruit de la vigne. Je fais cette remarque, parcequ'elle favoriſe mon explication, entant que dans le ſtyle figuré toutes les langues ont la même analogie.

ſommets éloignés de montagnes, & cela ſuffit à un oeil exercé, pour juger en quelque ſorte de la diſtance de deux montagnes. On peut au moins déterminer la ſituation reſpective des montagnes, pourvu ſeulement que l'on connoiſſe le côté du midi. Si, ſur une montagne, de deſſus laquelle on prend le point de vue, un heureux hazard offre deux ſtations, ni trop près ni trop loin l'une de l'autre, d'où l'on puiſſe découvrir le même ſommet de la montagne éloignée, on pourra en faire l'un des côtés du triangle, & meſurer la diſtance des deux montagnes. Quel avantage, par exemple, pour la Géographie de la Paleſtine, ſi l'on employoit ou ſi l'on pouvoit employer de cette maniere le ſommet du Liban, au deſſous duquel le Jourdain prend ſa ſource, & le Nébo, ſitué ſur le bord oriental du Jourdain, vis-à-vis de Jéricho? Selon les paroles de Moyſe, (Deut. XXXIV. 1. 2. 3.) on doit pouvoir découvrir de deſſus le dernier, outre la pointe du Liban dont nous venons de parler, le pays de Galaad, qui nous eſt juſqu'ici totalement inconnu, & n'eſt jetté ſur la carte que d'après des conjectures; cette vue doit encore embraſſer la partie auſtrale de la tribu de Juda (*) ſur les confins de l'Idumée, où peu de voyageurs ont pénétré, avec l'extrêmité méridionale de la mer morte, dans le voiſinage de Zoar. Quiconque jouiroit de ce coup d'oeil & ſauroit s'en ſervir en Mathématicien, pourroit du moins déterminer la vraie étendue de la mer morte, que les Anciens aſſignent ſi différemment, & qui entre dans une queſtion importante de l'Hiſtoire Naturelle & de la Phyſique.

Je n'allegue ceci que comme un exemple, je me rappelle fort bien, que nos voyageurs ne paſſeront point par ces contrées, & qu'il n'eſt pas vraiſemblable, qu'il puſſent le faire ſûrement. Je ſouhaiterois ſeulement, que Mr. le Lieutenant voulût ſe ſervir de cet avantage, autant qu'il ſera poſſible, ſur les cimes de montagnes où il montera, & nous marquer en même-temps les noms des autres montagnes qu'ils verront, tels qu'ils ſont en uſage dans la langue du pays.

Mais

(*) נגב en Hébreu.

Mais j'aurois principalement à lui faire une demande relativement à la montagne de Sinaï, au cas que son voyage l'y conduisît. Par ce que je trouve au Deutéron. XXXIII. 2. & dans Habacuc III. 3. il me paroît en quelque façon vraisemblable, que du mont Sinaï on puisse découvrir les deux montagnes si celebres dans la Géographie ancienne; *Séir* & *Pharan*, de sorte même qu'on puisse voir, comment des nuages orageux qui s'y sont formés passent au mont Sinaï. S'il en étoit ainsi, cela contribueroit beaucoup à la correction de l'ancienne Géographie, car ces deux montagnes, comme presque toutes les terres situées du côté oriental de la Palestine, sont placées sur les cartes plutôt arbitrairement, que d'après des relations historiques, & l'on ne peut presque pas du tout se flatter, qu'elles aient été dressées sur des mesures géometriques. Comme il y a sur le Sinaï une congrégation de Moines, qui disposent à leur gré des noms de la Bible: je dois avertir encore, qu'il ne faut point se fier à ceux qu'ils donnent aux pointes des montagnes, & qu'il faut s'informer chez eux ou ailleurs des noms, que l'on donne à ces mêmes pointes dans le langage ordinaire du peuple.

## LXVI.

### *Du Nom Arabe du* Dipsas.

Le Dipsas ou le serpent, dont la morsure cause une soif insupportable & une envie mortelle de boire, est assez connu, & on le trouve tant dans les cabinets d'Europe, que dans celui de Mr. *Buttner*, qui est dans notre ville. Je ne donnerai donc pas aux voyageurs la peine de le dessiner & de le décrire, à moins qu'ils ne découvrent quelque chose des effets de son venin, & de la maniere de guérir ceux qui en ont été blessés, que l'on ignore en Europe.

Je voudrois seulement savoir le nom arabe de ce serpent, lequel je cherche en vain dans *Golius*. *Séba* & d'autres prétendent, qu'il s'appelle en

Arabe

Arabe *Helluor.* Le ſon de ce mot me ſemble, ſi peu être le ſon d'un mot arabe, que je crois devoir demander s'il appartient réellement à cette langue? & quelles ſont les lettres arabes qui le compoſent?

Mrs. les Profeſſeurs de *Haven* & *Forskäl* ne ſoupçonnent-ils pas, que quelqu'un des noms de ſerpent, que l'on trouve dans la Bible, dénote le Dipſas?

## LXVII.

*De quelques Maladies dont les Iſraélites ſont menacés, Lévit. XXVI. & Deut. XXVIII. & nommément du* שחפת.

Dans ces deux chapitres, où Moyſe menace les Iſraélites de malédictions, on voit divers noms de maladies, qui ont beſoin d'une explication puiſée dans l'Orient. Je vais les indiquer, & ajouter les conjectures vraiſemblables qui me ſont venues, toutes les fois que je les croirai propres à ſeconder les recherches des voyageurs. Et comme ils ne peuvent conſulter dans leurs voyages les verſions orientales, contenus dans les Polyglottes, & que cependant ces verſions emploient ſouvent des mots, qui ont eux-mêmes beſoin d'être éclaircis, & dont le ſens une fois connu pourroit conduire à découvrir la vérité; je rapporterai en même-temps les interprétations de cette nature, qui me paroîtront dignes d'être approfondies.

Pour ce qui eſt de la premiere de ces maladies, nommée שחפת, Lév. XXVI. 16. Deut. XXVIII. 22. je n'eſpere pas un grand ſuccès des peines, que les voyageurs pourront prendre pour l'éclaircir: car la langue hébraïque, faute d'avoir le point diacritique qui diſtingue le *Hha* (ح) du *Cha* (خ), eſt abſolument indéciſe & équivoque là deſſus, depuis qu'elle a ceſſé d'être une langue vivante. Si l'on compare ce mot avec, سخاف, il ſignifie la *Phtiſie*, & ſi on le compare avec سخيف *être foible d'eſprit*, *inſenſé*, & avec سخيف *inſenſé*, il ſignifiera *la foibleſſe d'eſprit*, ou *le dé-*

*lire.* Les Septante Interpretes & la Verſion Syriaque ſont pour ce dernier ſens, & les deux Verſions Arabes pour le premier. Qui a raiſon? La ſeule choſe, que je ſerois curieux de ſavoir, parcequ'elle me paroît contribuer en quelque maniere à décider la queſtion, c'eſt ſi le mot سخف peut auſſi ſe dire de l'Hydrophobie; car il n'y a que cette eſpece de rage, qui puiſſe devenir aſſez générale, pour repréſenter un fléau public; & l'on ne ſauroit en dire autant des autres.

Quelle peut-être la maladie exprimée par ערבתיה? C'eſt ainſi que traduit le Samaritain. Je dois ſimplement avertir ici, que la langue ſamaritaine reçoit autant de clarté de l'Arabe, que la langue hébraïque. Mais ſi les voyageurs avoient même occaſion de parler avec un Samaritain, je les prierois de lui demander le ſens de ce mot.

## LXVIII.

קדחת, *Lév. XXVI. 16. Deutér. XXVIII. 22.*

Si je ne conſultois pas ici les Interpretes & les Comentateurs, qui ont écrit avant moi, & qui raſſemblent ſous cette dénomination la fievre chaude, la jauniſſe, la gale, l'éléphantiaſis, & je ne ſais quelles autres maladies: je croirois que קדחת ſignifie la même choſe que le mot arabe قادح, c'eſt-à-dire, *des dents creuſes, qui ſe creuſent avec une douleur très-ſenſible.* A' la vérité cet accident ne feroit point chez nous l'objet d'une menace prophétique, & ne paſſeroit point pour une punition divine, parcequ'il eſt ſi fréquent & ſi commun, que peu de perſonnes en demeurent exemptes durant toute leur vie: mais je penſe que dans les pays plus méridionaux il étoit ſi rare, du moins avant l'uſage du caffé, que le rang, qu'on lui donnoit dans la claſſe des maux, étoit réglé ſur les douleurs, qu'il cauſe. Il me ſemble entrevoir dans les loix des Hébreux des traces de la bonne

con-

conſtitution de leurs dents, & du grand cas, que l'on en faiſoit, quand je conſidére, qu'en certaines rencontres elles ſont miſes en parallele avec les yeux (*), Exod. 26. 27. Voici la deſſus mes queſtions.

1) Les maux de dents, & les dents creuſes, ſont-ils plus rares en Arabie que chez nous?

2) Peut-être qu'en ceci l'uſage du caffé a produit quelque changement, & rendu ces accidents plus communs en Arabie, qu'ils ne ſeroient ſans cela par la nature du climat. Dans ce cas le Médecin rendra ſervice à ſa Faculté, s'il fait attention à influence du caffé chaud ſur les dents, & au pouvoir qu'il a de les gâter. Peut-être qu'il y a de ſaints perſonnages qui s'abſtiennent du caffé: ou peut-être ſait-on qu'autrefois les dents creuſes étoient plus rares.

3) Le mal de dents eſt-il regardé en Arabie comme un plus grand mal, qu'il ne l'eſt dans nos contrées, où preſque chacun croit qu'il eſt né pour l'avoir?

4) Le droit des Arabes, entant qu'il eſt fondé ſur d'anciennes coutumes, attache-t-il aux dents les mêmes privileges que Moyſe?

5) Golius expoſe قادحة par *Vermis innatus denti.* Or nous ſavons, que ces vers, qui ſemblent ſortir quelquefois des dents, ſont l'ouvrage de l'erreur, ou de la charlatanerie frauduleuſe des Dentiſtes (**). Cependant Loeſeke (†) & vander Monde (††) ont annoté des cas, où l'on a trouvé en effet des vers dans les dents; ces

---

(*) Du moins en tant que l'eſclave, qui frappé par ſon maître avoit perdu une dent, obtenoit par là ſa liberté. Car à d'autres égards Mr. le Doct. *Heilmann*, à qui je lis cet article, objecte, que Moyſe pourroit fort bien avoir oppoſé la dent à l'oeil, comme la partie du corps la plus ignoble & la plus noble. Cette idée mérite attention.

(**) v. Pfaff dans ſon Traité des Dents.

(†) In Obſervationibus Anatomico Chirurgico-Medicis.

(††) Journal Périodique Oct. 1757.

ces cas me ſemblent d'autant plus dignes d'attention, que, lors qu'ils parurent dans notre Gazette littéraire (*), Mr. de *Haller* ſembloit y ajouter foi, ou du moins en a rendu compte, ſans révoquer en doute la vérité du fait. Je prie donc nos voyageurs d'examiner, ſi en Arabie, où problablement les maux de dents ſont moins communs, il y en a en effet quelques-uns, qui ſoient cauſés par des vers; & comment les œufs, dont ces vers doivent éclorre, s'introduiſent dans les dents. Mr. le Profeſſeur *Forskäl* ſent parfaitement la difficulté, ſans que j'aie beſoin de l'en avertir.

6) Les mots قادح & قادحة ont-ils encore d'autres acceptions en matiere de maladies? Dénotent-ils, par exemple, des douleurs rongeantes dans les os, la Paronychie, le Froncle, ou d'autres maux plus effrayants?

Quant aux verſions anciennes, j'ajoute encore les queſtions ſuivantes.

7) D'où a pu venir aux Septante l'idée de traduire le קרחת du Lévitique par *Jauniſſe*? Ils ſemblent avoir lu ce mot d'une maniere différente: mais je ne ſache aucun nom oriental de la jauniſſe, qui ait le moindre rapport avec קרחת.

8) Quelle eſt la maladie appellée نبل? L'interprete arabe de l'édition d'Erpénius ſe ſert de ce terme au Lévitique, pour traduire קרחת, & au Deutéronome, pour traduire שרפון.

9) Quelle eſt la maladie, dont le nom ſyriaque eſt ܩܠܦܝܛܐ (*Kallofito*) *Decorticatio cutis*? L'interprete ſyrien s'en ſert ici toutes les deux fois, & encore Lévit. XIII. 39. pour traduire le mot de בהק, gale moins maligne que la lepre, & qui ne ſouilloit point l'homme, qui en étoit infecté.

10) Que peut ſignifier עמימתה, que le Samaritain emploie auſſi dans les deux endroits, ſur leſquels roule cet article?

LXIX.

---

(*) *Gelehrte Anzeigen* 1754. p. 688. Le témoignage de Monſieur *Roederer*, à qui je lis ceci, m'enhardit d'autant plus à propoſer cette matiere aux recherches de nos Voyageurs.

## LXIX.

דלקת *Deut. XXVIII.* 22.

Je dois uniquement attendre des voyageurs une conjecture vraisemblable sur le sens de ce mot, car je ne sais absolument qu'en faire. Je n'ai pas besoin de leur apprendre ce que signifie دلق; mais je voudrois savoir quelle maladie en a pris son nom. Le chaud mal, la brûlure dans les os, la fievre, & la fievre quarte, sont celles, que les anciens Interpretes ont eues ici en vue.

## LXX.

חרחר, *Deut. XXVIII.* 22.

Ceux, qui pensent, que ce nom est pris de la chaleur, ou de la brûlure, peuvent avoir raison. Mais alors je ne sais point, comment il faut distinguer cette maladie de celles, qui précedent, & dont le nom est également pris de la chaleur; à moins que les voyageurs ne m'apprennent, si ce mot a été particuliérement approprié par les Orientaux à une certaine maladie échauffante ou brûlante.

Il m'est venu dans l'esprit, que c'est plutôt la suffocation, qui pourroit être nommée ainsi d'après le verbe خرّ *ronfler.* Deux questions à décider dans l'Orient pourront faire juger de ma conjecture.

1) Le mot خرّ se dit-il aussi du râlement d'un homme, qui suffoque, ou ne signifie-t-il que le ronflement de ceux, qui dorment?

2) *Saadias* traduit חרחר par فالج, *Golius* traduit ce mot par celui de *Paralysis* & celui d'*Hemiplexia.* Les Arabes s'en servent-ils, pour désigner la paralysie des poumons, qui cause la suffocation?

Le Samaritain traduit דקיקתא. Quelle est cette maladie? Je ne demande point quelle maladie ce mot pourroit désigner en vertu de sa dérivation; mais

mais quelle eſt celle, qu'il déſigne dans l'uſage de la langue, & c'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre toutes ces queſtions.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXI.

עפלים *Deut. XXVIII.* 1 *Sam. V.* 5. 6. 9. 12. *VI.* 5. 11.

עפלים eſt le nom d'une maladie, dont Dieu menace les Iſraélites, ou bien ce mot déſigne la partie du corps, que cette maladie affecte. Deutér. XXVIII. 27. Les Philiſtins ont reſſenti ce fléau. (1 Sam V. & VI.) Mais il eſt tout-à-fait incertain, ſi עפלים exprime la maladie même, ou le ſiege de la maladie. *Bochart* a diſſerté ſur cette plaie, & a prétendu décider la queſtion. P. I. Lib. II. c. 36. Mais quand même il feroit aſſez heureux, pour avoir rencontré la vérité, il ne perſuade pourtant pas. Les Maſorethes ont placé à la marge le mot de טהרים, & ce mot ſe trouve auſſi dans le texte, 1 Sam. VI. 11. *Bochart* le diſtingue de עפלים, & penſe, que עפלים déſigne la maladie, mais que טחרים déſigne le ſiege de la maladie, & malgré cela il paroît par la confrontation du cinquieme verſet du même chapitre, que ces deux mots ſignifient abſolument la même choſe. On voit par les Verſions Syriaque & Chaldaïque, que le mot טְחוֹר a été en uſage dans ces deux langues: & il eſt certain, que dans la Verſion Syriaque de 1 Sam. VI. 11. ce mot ne ſauroit exprimer que la partie du corps affectée, mais non la maladie même.

Comme la connoiſſance de la langue arabe, que nous puiſons dans les livres, ne ſuffit point pour expliquer ces noms, je prie les voyageurs d'examiner avant toute choſe, ſi la langue parlée des Arabes ne fournit rien pour l'éclairciſſement des deux mots טחור, & עפול, entant qu'ils dénotent des maladies, ou un membre du corps.

Dans le paſſage du Deutéronome le Samaritain traduit סבנים. Ce mot encore n'eſt pas connu avec certitude, & a beſoin d'éclairciſſement.

Si, comme je le croirois presque, ces deux noms ne ſignifioient l'un & l'au-

l'autre que le siege de la maladie; il faudroit encore mettre en question, quelle est la maladie, qui affecte cette partie du corps, qu'ils désignent. Je ne parlerai point des nouveaux Interpretes, dont plusieurs, faute de bien connoître l'Antiquité, donnent nos maladies modernes aux Philistins. Voici celles, que les Anciens ont cru appercevoir dans ces passages.

1) *La chûte de l'anus*, & la Vulgate dit même, que cet intestin se pourrissoit. 1 Sam. V. 9. Seroit-il croyable, que dans l'Orient ce mal devînt épidemique parmi les adultes, & se répandît assez, pour pouvoir être considéré comme une plaie nationale? Mr. le Médecin *Roederer* m'apprit, lorsque je lui lus ces Questions, que ce mal étoit quelquefois épidémique parmi les enfants, & qu'encore dans l'année 1761. il avoit été plus commun dans nos contrées, qu'il n'avoit eu coutume de l'être auparavant.

2) *La Dysenterie.*

3) *Les Hémorrhoïdes.* Cette explication est devenue la plus ordinaire, mais elle ne me paroît pas vraisemblable. Les Hémorrhoïdes sont trop ordinaires, sur-tout dans des pays chauds, comme je le conjecture, pour pouvoir être envisagées comme un fléau public. Ainsi elles ne sauroient être cette plaie extraordinaire, dont parle Moyse Deut. XXVIII. 27. Ensuite les Hémorrhoïdes ne sont pas non plus épidémiques, & ne passent point, comme il faut croire, que fit la plaie des Philistins. 1 Sam. V. VI. (*)

4) La *Phagédaena* (φαγέδαινα). Iulius Pollux la décrit de la maniere suivante (**). *La Phagédaena est un ulcere, qui perce jusques dans les os, &, rongeant de proche en proche, fait beaucoup de progrès en peu de temps. Elle est accompagnée d'inflammation, la matiere purulente, qu'elle engendre, exhale une odeur infecte: cette maladie est mortelle.*

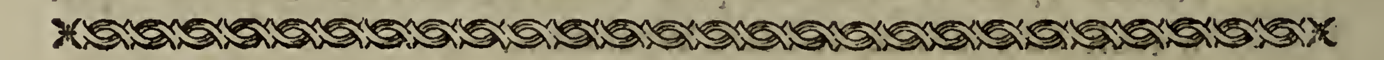
Quel

---

(*) Pendant que je lis ceci à mes amis, Mr. le Doct. *Heilmann* observe encore, qu'il est inconcevable, que les Hémorrhoïdes eussent pû être envisagées comme une marque de la Divinité offensée.

(**) Lib. IV. c. 25. à la fin du chapitre.

Quel eſt à préſent celui de ces maux, qui ſoit préciſément déſigné dans le paſſage allégué? Peut-être que l'uſage du verbe arabe شتر (*Schatara*), fournira une déciſion; car nous liſons 1 Sam. V. 9. וישתרו להם עפלים. La Bible ne donne point d'autres deſcriptions. Les ſavants Commentateurs ont, je ne ſais de quel droit, amené ici le mot arabe عفل, que Golius traduit: *Tumor in anteriore parte vulvae, ſimilis herniae virorum.* Quelle eſt cette maladie? On voit par les dérivés du mot arabe, qu'elle doit être plus fréquente que celles, que je puis me rapeller. Mr. le Médecin *Roederer*, ſoupçonneroit presque, que ce pourroit être le *hydrops labiorum*, ou les nymphes de quelques femmes, plus grandes que dans l'état naturel. Il ſera aiſé aux voyageurs d'apprendre ce qui en eſt, ſur-tout s'ils ſont connoiſſance avec des Médecins Arabes.

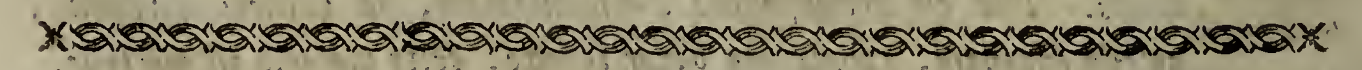


## LXXII.

### חרס *Deút. XXVIII. 27.*

Que חרס ſignifie dans le paſſage allégué un mal galeux, c'eſt dequoi ſa dérivation du verbe *gratter*, & le conſentement de presque tous les anciens Interpretes, ne nous laiſſent point douter. Je ſouhaite ſeulement de ſavoir, ſi ce mot eſt encore uſité comme le nom d'une maladie, & s'il eſt approprié à une certaine eſpèce de gale par ceux des Arabes, qui ſavent diſtinguer les maladies qui ſe reſſemblent.

La verſion Syriaque le rend par ܢܟܒܐ (*Nechobo*). Quelle eſt la maladie indiquée par ce mot?



## LXXIII.

### *Si* לחם, لحم, *ſignifie la Terre.*

Kimchi a prétendu, que dans le paſſage Gen. XLIX. 20. לחם ſignifie la terre, autrement dite ארץ. Ce ſentiment ne me paroît pas dépourvu

de

de toute vraifemblance. Car d'abord c'eſt ainſi que traduiſent déja *Onkelôs*, le Syrien, & le Thargum de Jéruſalem, où il faut ſuppoſer plus de connoiſſance de l'ancien Hébreu, que n'en pouvoit avoir *Kimchi*. Enſuite, l'adjectif, conſtruit avec לחם, étant ici du genre féminin, ſemble indiquer une ſignification extraordinaire de ſon ſubſtantif, qui a une terminaiſon maſculine. Les deux voyageurs, qui entendent l'Hébreu, ſe rappelleront, que les Hébreux conſtruiſent quelquefois un mot, qui a une terminaiſon maſculine, comme s'il étoit féminin, lorſque par une figure du langage il déſigne un objet, qui eſt féminin dans leur langue. C'eſt ainſi, par exemple, que כבוד ſignifie *l'ame*, Gen. XLIX. 6. Et il ſeroit ſuperflu de dire, que ארץ, *la terre*, eſt un mot féminin.

Je ſuis curieux d'apprendre de nos voyageurs, ſi, dans la partie de l'Orient, qu'ils doivent parcourir, le לחם eſt jamais employé comme un féminin, & ſi alors il ſignifie par métonymie, *la terre, qui nous donne les aliments?*

Cette queſtion eſt peu conſidérable, & ſe diſtingue des autres, que je propoſe aux voyageurs, par un certain air judaïque, dont je dois me juſtifier à leurs yeux. Elle doit être d'un uſage important, je veux dire, qu'elle doit ſervir à examiner dans un cas unique, & qui n'a pas du tout encore été décidé, ſi le texte hébreu, dans les endroits, où il s'écarte du texte ſamaritain, & où ce dernier eſt plus conforme à la Grammaire connue, (*) ſi, dis-je, dans ces endroits il contient des fautes grammitacales, ou des leçons correctes, mais que le Copiſte Samaritain, par ignorance de la langue, auroit corrigées d'après la Grammaire, qu'il avoit appriſe. Mr. le Profeſſeur de *Haven* ſait, que les deux textes, le ſamaritain & l'hébreu, ont chacun leurs Partiſans, qui de côté & d'autre les défendent peut être avec partialité. Il ſait de quel poids eſt cette controverſe en matiere de critique. Il m'excuſera donc, de lui avoir propoſé une queſtion, qui n'eſt pas importante par elle-même.

(*) Il y a dans le Texte Samaritain שמן לחמו.

## LXXIV.

### *L'Arak.*

Les Poëtes & les Scholiastes Arabes font souvent mention d'un arbre épineux, اراك, & de là ils ont donné le surnom poétique de *mangeurs d'Arak* aux chameaux de bonne race. *Golius* a décrit cet Arak, p. 26. mais un Botaniste ne pourra pas le comprendre. Je demande donc une description plus exacte. Au reste je crois, que c'est un des végétaux, dont Mr. le Prof. *Forskäl* a extrait le description de *Golius*, pour s'en éclaircir: sans cela je rapporterois ici en entier le passage de *Golius.*

Ma question pourroit paroître superflu, puisqu'il y a dans les Indes Orientales un Arak, plante commune, dont ont prend le fruit en mâchicatoire, pour la conservation des dents & des gencives. Cette plante connue a été dessinée & amplement décrite par d'autres, (*) & ces descriptions ont en effet tant de ressemblance avec celle de *Golius*, que l'on est tenté de prendre pour la même plante l'Arak Indien & Arabe. Mais voici ce qui m'arrête.

1) Selon *Golius*, l'Arak Arabe est un arbre hérissé d'épines. (*arboris spinosae species.*) Or il est constant, que ce n'est point là l'Arak du Malabar, à moins qu'on ne veuille appeller les palmiers des arbres épineux, à cause de leurs pointes.

2) *Golius* lui donne des baies (*baccas*), au lieu que le Malabarien porte des noix.

3) Le même *Golius* détermine la grosseur de ces baies par *ciceris magnitudine*. Le fruit de l'Arak Malabarien, qui s'appelle *Fausel* (فوفل), est comme une noix.

4) Si nous en croyons *Garcias ab Orto*, l'Arak Indien ne croît point dans l'in-

(*) v. *Car. Clusii* Lib. VII. Exoticorum Cap. 25. & le Hortus Malabaricus p. 9. 10.

l'intérieur de l'Arabie, mais feulement fur les côtes des Provinces Arabes *Dafar* & *Chaël*, & en petite quantité, & il ne pouffe pas même plus avant dans le pays, lorfqu'il y eft planté, parce qu'il aime le rivage de la mer. Au lieu que l'Arak Arabique اراك paroît être une production fort commune en Arabie, & dans le coeur même du pays, où les Poëtes le repréfentent comme une nourriture des chameaux.

5) L'Arak Indien étant un arbre fort haut, fes feuilles ni fes fruits ne paroiffent point affez à la portée des chameaux, pour pouvoir les nourrir.

Suppofé donc, que ce foient deux végétaux différents, & qu'ils n'aient qu'accidentellement le même nom dans la langue arabe, & dans la langue des Indes; je demande une defcription de l'Arak Arabique, que mangent les chameaux. Mais fuppofé, que ce foit le même arbre, les voyageurs auront la bonté de lever les difficultés, que je viens de propofer, & de remarquer fur-tout, fi l'Arak fait une nourriture très-ordinaire & chérie des chameaux, ou s'il n'y a que des chameaux d'une certaine race, qui en mangent, & que l'on préfere aux autres pour cette raifon.

## LXXV.

*Y a-t-il des cas, où le venin de quelques ferpents, communiqué par la morfure, puiffe produire des effets falutaires?*

On a déja decouvert une vertu médicinale dans prefque tous les poifons minéraux & dans bien des poifons végétaux; & de jour en jour on apprend à connoître dans ces deux regnes quelque nouvelle production falutaire, que l'on avoit prife d'abord pour du venin tout pur. Cette analogie, que la Nature obferve dans fes ouvrages, me conduit à une queftion hardie. Le venin des ferpents n'auroit-il pas auffi une vertu falutaire dans cer-

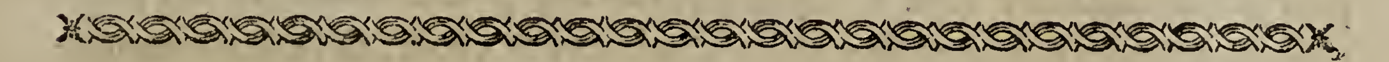
certains maux extrêmes, ſur-tout lorſque les ſucs du corps humain ſont extraordinairement corrompus? Et ne feroit-il pas alors ce que toutes les médecines ne ſauroient faire? A-t-on des exemples, que certaines maladies cruelles des pays chauds, dont je ne nommerai que l'éléphantiaſis & la lépre, pour éclaircir ma penſée, aient ceſſé après la morſure heureuſe d'un ſerpent? ou que la morſure d'un ſerpent ait arrêté l'effet de la morſure d'un ſerpent de différente eſpece? Le venin de l'aſpic, par exemple, qui plonge dans une léthargie mortelle, n'a-t-il jamais contribué à ſurmonter le venin de la morſure douloureuſe d'un autre ſerpent, & ne l'a-t-il pas alors tempéré au point, qu'il ait ceſſé d'être mortel? (*)

Je puis prévoir que le cas ne ſera pas fréquent: mais quand le hazard ne feroit découvrir qu'un ſeul exemple dans ces pays remplis de ſerpents, il mériteroit d'être annoté avec la derniere exactitude, non-ſeulement parce qu'il

---

(*) La Compagnie, à qui je fais la lecture de cet article, veut, que j'ajoute encore cette queſtion: le venin des ſerpents, qui eſt funeſte dans les plaies, & mêlé avec la maſſe du ſang, ne pourroit-il pas, ſi on l'avaloit, devenir un remede ſalutaire? On ſent bien, que la queſtion ne regarde que les Perſonnes, qui ont la bouche parfaitement ſaine, ſans gerçures, & ſans ulceres, car autrement le venin, comme on ſait, pénétreroit dans ces petites plaies, & cauſeroit la mort. Il ne s'agit pas non plus de la chair des ſerpents, dont l'uſage médicinal ne ſera plus mis en queſtion par perſonne, mais de cette liqueur venimeuſe, qui eſt ſi funeſte dans la plaie. Je vois d'ailleurs ici, qu'il eſt peut-être impoſſible de répondre à la queſtion; car perſonne ne fera des expériences, & il ſe peut que juſqu'à préſent le cas ne ſoit pas encore arrivé, qu'un homme atteint préciſément de la maladie, à laquelle le venin de ſerpent auroit ſervi de remede, ait avalé ce venin. Comme néanmois un des ſecours ordinaires, qu'on oppoſe à la morſure des ſerpents, c'eſt que des perſonnes, qui ont la bouche & les dents ſaines, ſucent le venin avec le ſang de la plaie; il ne feroit pas entiérement impoſſible, que quelqu'une de ces Perſonnes eût avalé une portion de ce venin, & que par un heureux hazard, le pere de l'invention dans la Médecine, elle en eût reſſenti des effets ſalutaires. Toute la queſtion en général n'a point pour objet des recherches & des expériences à faire, mais la ſimple attention à ne point perdre les découvertes, que le hazard peut avoir faites.

qu'il justifieroit la bonté de la Nature, & l'analogie, qu'elle observe, mais encore parce qu'on lui seroit redevable de la découverte d'une classe toute nouvelle de remedes. Le mercure, dont notre Médecine ne sauroit se passer, sans laisser périr une foule de malades, n'étoit connu aux Anciens que sous l'idée d'un poison.



## LXXVI.

### *De Maladies, qui préservent de la Peste.*

La question précédente me conduit à en proposer une nouvelle. J'hésitois à la faire, parce que je considérai la grande différence, qu'il y a entre les poisons du regne animal, & ceux des regnes minéral & végétable. Avant donc de la transcrire, je demandai à Mr. le Médecin *Roederer*, s'il la jugeoit rejetable ? Il l'approuva & me fit appercevoir, que nous avions déja des exemples analogues dans le regne animal, si nous voulions envisager les maladies comme des poisons de ce regne. Il me cita celui d'un enfant imbécille, à qui le poison de la petite vérole inoculée avoit procuré, pour ainsi dire, une fievre de raison & de vivacité, sans lui causer aucune autre indisposition; & celui de quelques Personnes, que la gale & la teigne, en couvrant tout leur corps, avoient mis à l'abri de la peste. Enfin il ajouta cette observation nouvelle: c'est que celui, qui est attaqué du mal vénérien, ne mourra point de la petite vérole.

Je souhaite, que les voyageurs ne viennent jamais dans des endroits infectés de la peste, durant le séjour qu'ils y feront; les sciences & les lettres sont trop intéressées à leur conservation; & en dressant le plan du voyage, un de mes premiers soins a été de les préserver de ce péril. Mais ils ne pourront manquer de traverser des lieux, où la peste a été autrefois: & c'est là que je les prie de prendre des informations. Les expériences de plusieurs endroits rendant une regle plus certaine, nos voyageurs s'informeront

ront auprès des Perſonnes, dont le témoignage eſt digne de foi, quel a été, durant le regne de la peſte, le ſort de ceux, qui avoient la gale & la teigne dans un très-haut degré, & de ceux, qui avoient la lepre, l'éléphantiaſis, (*) & d'autres ulceres de la plus maligne eſpece. Sont-ils reſtés exempts de la peſte préférablement à d'autres, ou du moins en ſont-ils échappés en plus grand nombre? Il ne ſera pas ſuperflu non plus de noter les cas particuliers, qui pourroient confirmer ou combattre la choſe; & j'oſe recommander cette queſtion non-ſeulement à l'exactitude la plus ſcrupuleuſe du Médecin, mais encore à celle de toute la compagnie, d'autant plus qu'il s'agit d'une découverte, d'où peut-être dépendent la vie & la ſûreté de pluſieurs milliers d'individus de l'eſpece humaine, & qui peut ſervir de moyen à garantir des contrées entieres de la dépopulation, s'il eſt certain, que ces ſortes de maladies ſales ſont des preſervatifs ou du moins des lénitifs contre la peſte; puiſque la gale & la teigne peuvent être produites chez la plupart des hommes par une infection artificielle.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LXXVII.

### *Des Maladies du Bled* שדפון ירקון.

Dans le Deut. XXVIII. 22, & dans le premier livre des Rois VIII. 37, & ſouvent ailleurs, il eſt fait mention de deux maladies du bled, que je nommerai d'avance la jauniſſe & la jauniſſe noire, (*Gelbſucht und Schwartzſucht.*) pour n'accéder à aucune déciſion, avant que nos voyageurs aient examiné la choſe.

Il

(*) Y a-t-il des exemples dignes de foi, que quelqu'un, qui a eu cette maladie des Indes, qui conſiſte dans l'enflure des pieds, ait jamais été infecté de la peſte? Il me ſemble, que j'oſerois en douter, d'après ce que *Hillary* rapporte des commencements de cette maladie.

Il feroit utile de confulter ici les Ouvrages de Meffieurs *Tillet*, du *Hamel* & *Aymon*: mais comme je ne fuis pas fûr, que Mr. le Profeffeur *Forskäl* les a lus, puifqu'ils pourroient paroître n'avoir aucun rapport avec le but d'un voyage en Arabie, je joins ici une copie des feuilles de notre Gazette Littéraire, (*) dans lefquelles Mr. de *Haller* a extrait les penfées & les expériences de ces Savants. Elles occafionneront peut-être des découvertes, que ma queftion n'a proprement point pour objet.

Pour ce qui eft d'abord du ירקון des Hébreux, ou du يرقان des Arabes, je ne fuis pas encore décidé, fi je dois entendre par là ce que nous nommons chez nous la rouille, que *Tillet* décrit comme une pouffiere fine, de couleur jaune, tirant fur le rouffeâtre, qui s'attache aux tuyaux de bled; ou bien ce jaune précoce, que les fortes gelées donnent au froment avant fa maturité. Il fera facile aux voyageurs de nous apprendre ce qui en eft. La grande chaleur des jours, jointe à la longueur des nuits, doit fans doute rendre les froideurs nocturnes plus fortes dans ces climats, que chez nous; & ces froideurs peuvent être d'autant plus nuifibles, que le temps de la moiffon tombe dans le mois d'Avril ou de Mai. Si يرقان fe trouve être cette jauniffe produite par les fraîcheurs des nuits, les voyageurs nous apprendront en même-temps, fi les nuits froides rendent cette maladie du bled plus fréquente & plus pernicieufe dans ces pays là, que chez nous, enforte qu'une nation puiffe en être menacée comme d'un fléau ordinaire.

Je pencherois à traduire שדפון par *noirciffure du bled*, en le dérivant de اسدف *noir*. Mais cela ne détermine pas encore la nature de cette maladie. Ce qui fe préfenteroit d'abord à l'efprit, c'eft la brûlure du bled, ou la nielle: & je ne penfe pas, que cette opinion foit contrariée, ni par les paroles de la Genéfe, (XLI. 6.) où cette maladie eft attribuée au vent, ni par les Septante & la Vulgate, qui la nomment très-fouvent ἀνεμοφθορία, ou *corruptus aër.* Car puifque le vent amene ou les infectes, qui egendrent la nielle, ou du moins cette

(*) *Gelehrte Anzeigen*, année 1755. feuille 134, année 1756. feuille 17. & 144.

cette pouffiere noire, que les connoiffeurs déclarent être contagieufe & peftilentielle pour le bled; il fe pourroit, que le langage commun du peuple attribuât la nielle à un vent pernicieux, tout comme il accufe un air mal-fain d'être la caufe de la pefte.

Cependant comme ce n'eft point du vent en général, mais du vent d'Eft en particulier, qu'il eft fait mention Gen. XLI. 6., & que quelques expreffions de la Verfion Syriaque, (*) des Septante, (**) & de deux Grecs anonymes (†) paroiffent défigner le vent brûlant de l'Eft, je propoferai les queftions fuivantes.

1) Y a-t-il un mot dérivé du verbe سدف, qui fignifie actuellement encore chez les Arabes une maladie du bled? & quelle maladie? Ce mot, après l'extinction de la langue hébraïque, paroît au moins s'être maintenu dans quelques contrées de l'Afie, parce que les Chaldéens, auffi-bien que le Samaritain, le confervent fouvent dans leurs verfions. Peut-être le trouveroit-on encore dans la langue arabe, telle qu'on la parle en Syrie, quoique je ne le connoiffe point.

2) Si cela n'étoit point, je demanderois, fi la brûlure du bled, caufée par le vent d'Eft qui deffeche, fe préfente ou pourroit fe préfenter aux Orientaux fous l'idée d'une noirciffure? Dans ce dernier cas je demanderois la defcription de cet accident, tel qu'il tombe fous la vue. Car il me femble, que le froment gâté par le vent d'Eft devroit reffembler à du foin, mais non pas fe noircir.

3) Que

---

(*) ܫܘܒܐ (*Schaubo*), mot qui revient très-fréquemment.

(**) Ἐμπυρισμὸς, & πύρωσις, 1 Rois VII. 37. Amos IV. 9. Dans le dernier paffage la Verfion Arabe fubftitue en effet au mot grec πύρωσις celui de سموم, ou le nom du vent d'Eft, qui eft mortel.

(†) Gen. XLI. 6. ἐφθαρμένοι τῷ καύσωνι, (ceci eft le nom grec du vent d'Orient, qui brule,) & πεφρυγμένοι ἀνέμῳ.

3) Que ſignifient les expreſſions ܫܘܘܕܐ, دقّ —— ذبل & ܒܘܚܫܢܐ, (*Buchſchino*,) dont les Interpretes Orientaux ſe ſervent quelquefois? Ce ne ſont point des étymologies, que je demande, mais la ſignification uſitée dans la langue.

Je voudrois ſavoir en paſſant, comment les Arabes appellent la jauniſſe noire; vu que quelques uns ont cru, que שדפון (Deutér. XXVIII. 22.) ne déſigne point une maladie du bled, mais du corps humain.

Je m'imagine bien, que les queſtions, qui concernent le bled, ne pourront pas être réſolues dans l'Arabie heureuſe même, où peut-être on cultive déja du ris au lieu du froment. C'eſt donc dans leur paſſage par l'Egypte & la Syrie, que je prie les voyageurs de ſe rappeller des queſtions de cette nature.

## LXXVIII.

### *De l'Antholops ou du Jachmur.*

Cet animal porte également le nom de *Jachmur* dans les langues hébraïque, ſamaritaine, ſyriaque, chaldaïque & arabe. Il eſt fort connu dans l'Orient; les Voyageurs en parlent ſouvent dans leurs relations: cependant aucun ne l'a diſtinctement caractériſé, & encore moins fait deſſiner. (*) Il ſe pourroit après tout, que la figure s'en trouvât dans les *Amoenitates exoticae* de *Kaempffer*, Faſc. 2. Relat. IX. §. 3. p. 406; car plu-

(*) Mr. le Profeſſeur *Buttner*, à qui j'ai lu ceci, me montre à la vérité, dans les Mémoires de l'Académie de Paris, la figure d'une Gazelle à cornes; mais comme elle n'a point de cornes en forme de ſcie, (*cornua ſerrata*,) elle ne ſauroit au moins être de l'eſpece, que Bochart a décrite d'après les Arabes, ſous le nom de יחמור. Il paroît, qu'il y en a pluſieurs eſpeces.

plusieurs choses, que l'on raconte du *Jachmur*, conviennent aux animaux, qu'il appelle en langue persane *Ahu* & *Pasen*; & la courte description, que fait *Hasselquist* (*) de l'Antholops, ou de la Gazelle Africaine, (*Gasella Africana*) comme il l'appelle, qui est fort commun aux environs d'Alep, semble se rapporter au même animal, que *Kaempffer* nomme *Ahu*. Mais comme *Kaempffer* lui-même ne décrit que briévement son *Ahu* & son *Pasen* & passe sous silence leur nom arabe; on ne sauroit être entiérement sûr, que l'un des deux animaux, & lequel, est le *Jachmur*. Ainsi je prie les voyageurs de nous donner sur-tout une délinéation & une description à la façon de *Linnaeus* de cet animal si commun dans l'Orient, & qui cependant nous est encore inconnu. Ils ne manqueront pas de le rencontrer dans leur voyage par la Syrie. Selon *Russel* (**) il doit y avoir deux especes d'*Antholops*, auxquelles je prie de faire également attention, aussi-bien qu'à leurs traits distinctifs.

J'ai lieu de douter, que cet animal se trouve par-tout en Arabie, & qu'il se trouve en Egypte: parce que les Septante semblent ne pas traduire du tout le mot hébreu Jachmur, (†) & que par une erreur singuliere l'un des Dictionnaires Arabes fait de يحمور un ane sauvage; erreur qui n'auroit guere pu se commettre, s'il avoit été question d'un animal connu. Je voudrois pourtant, que l'on m'apprît, si je me trompe dans cette opinion, & quels sont les pays orientaux, qui possedent ce gibier.

Est-il vrai, que le Jachmur scie, pour ainsi dire, avec ses cornes, les rameaux des arbres & des buissons? & qu'en s'y jouant il y demeure quelquefois suspendu, & qu'alors se trahissant par ses cris, il devient la proie du chasseur?

La

(*) Pag. 205.

(**) *Natural history of Aleppo* p. 54.

(†) Ils omettent ce mot entiérement 1 Rois IV. 23. & Deut. XIV. 5., où cinq animaux sont nommés, ils ne traduisent que trois de ces noms, dont le premier est πύγαργος, qui selon *Bochart* & la Vulgate seroit le nom grec *du Dischon*, de sorte que יחמור & תאו ne sont point traduits.

La femelle a-t-elle des cornes comme le mâle? & ces cornes font-elles creufes ou folides?

Les Juifs parlent beaucoup de l'oeuf du Jachmur, & *Bochart* décrit cet oeuf, Part. I. p. 914. N'eft-ce point là le même champignon, qui s'appelle en Allemand *Hirfchbrunft*, la pierre de cerf, & fur lequel il court une fable pareille parmi le commun peuple de nos contrées.

Quelques-uns nomment *Antholops* le petit chevreuil de Guinée. (*Gafella Guineae.*) Ce Chevreuil fe trouve-t-il auffi en Afie? & qu'eft-ce qu'il a de commun avec le véritable *Antholops*? qu'eft-ce qu'il a de particulier? Je ne faurois croire, que ce foit le même animal; parce que, felon *Seba*, le chevreuil de Guinée n'a point de cornes.

Trouve-t-on quelquefois la pierre de Bézoart dans le corps du Jachmur? Le genre d'animaux, auquel il appartient, peut le faire foupçonner, & c'eft cette même pierre, qui fait le prix des deux animaux mentionnés ci-deffus, & que *Kaempffer* décrit; on prétend néanmoins, qu'ils n'ont pas cette pierre dans tous les pays, mais qu'il faut une certaine efpece de pâture pour la faire naitre. Cette pâture confifte-t-elle peut-être dans une plante épineufe, dont l'animal avale quelquefois une épine, qui le bleffe, mais qui s'enduit peu à peu d'une matiere pierreufe?



## LXXIX.

### *Premieres & dernieres Pluies.*

Je reviens aux premieres & dernieres pluies (יורה & מלקוש), dont il eft fait mention en paffant dans Art. 34. On prétend communément, que la pluie, qui tombe en automne, s'appelle la premiere pluie, & que celle, qui tombe au printemps peu avant la moiffon, s'appelle la derniere pluie. Je n'ai rien contre cela. Comme j'apprends néanmoins dans l'Hiftoire Naturelle d'Alep, écrite par *Ruffel*, (*Natural hiftory of Aleppo* p. 14.) que la premiere pluie tombe en automne au mois de

de Septembre, & qu'elle eſt ſuivie de beau temps durant vingt à trente jours, pendant lesquels la campagne rafraîchie par la pluie prend une face toute rajeunie; & qu'au bout de ces jours ſereins tombe une ſeconde pluie, avec laquelle le temps devient variable: je ſuis curieux de ſavoir, ſi les Orientaux n'appellent point ces deux pluies, qui ſe ſuivent de ſi près, du nom de premiere & derniere pluie, & ſi elles portent par-tout leurs propres noms.

## LXXX.

*La Langue Syriaque eſt elle encore vivante?*

On compte ordinairement la Langue Syriaque parmi les langues mortes, & on prétend, qu'elle eſt tout au plus encore en uſage dans le culte religieux, mais que les Eccléſiaſtiques Syriens l'apprennent comme une langue ſavante. Ce que *Ruſſel* dit dans ſon Hiſtoire Naturelle d'Alep, p. 78., n'eſt pas entiérement décidé, mais cela paroît néanmoins être le plus naturellement ſuſceptible de ce même ſens. On fait d'ordinaire une exception relativement aux habitants du mont Liban, & *Aſſeman* avance, qu'il n'y a pas fort long-temps que l'on parloit encore le Syriaque dans l'isle de Chypre. Mais ceci, à proprement parler, ne regarde point ma queſtion, parce qu'il n'y a point d'apparence, que les voyageurs parviennent dans ces lieux. Quelques-uns pourtant veulent ſoutenir, que la Langue Syriaque eſt encore vivante dans d'autres endroits.

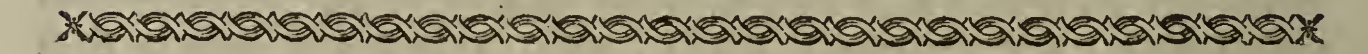
Pour mieux ſortir de ce doute, je prie Mr. le Profeſſeur de *Haven*, lorſqu'au retour il paſſera par la Syrie, d'examiner continuellement s'il y a encore des gens, qui apprennent la Langue Syriaque depuis leur enfance comme leur langue maternelle, & ſans inſtruction proprement dite; & d'annoter chaque fois dans ſon Journal la réponſe, qu'elle ſoit affirmative ou négative, n'importe. En cas qu'on lui dît, que dans un certain endroit la Langue Syriaque eſt encore actuellement la lange maternelle, il ſeroit néceſſaire, pour s'aſſurer du fait, qu'il ſe rendît quelquefois

fois en Perſonne dans ces endroits, pourvu qu'ils ne ſoient pas trop écartés de la route, & qu'il examinât, ſi en effet des gens non-lettrés apprennent la langue au ſein de leur mere; de plus, s'ils la parlent conjointement avec la langue arabe, & s'ils comprennent encore les anciens noms ſyriaques des productions de la Nature, des animaux & des plantes, p. e., dont quelques-uns ſont cités par-ci par-là dans ces Queſtions, avec priere de les expliquer.

Il rendroit un ſervice de plus aux Savants en Europe, s'il nous apprenoit, juſq'où vont les connoiſſances des Eccléſiaſtiques & des Savants dans l'Orient en fait de Langue Syriaque ; le degré de perfection ou d'imperfection de ces connoiſſances, dont les noms des productions naturelles fourniront encore la meilleure pierre de touche; & les moyens, par leſquels ils acquierent ces connoiſſances. Comme il a été longtemps à Rome, & qu'il connoît mieux que perſonne les meſures, que l'on prend dans cette ville par rapport à l'érudition ſyriaque; il pourra rendre ces éclairciſſements plus agréables & plus utiles, en combinant les lumieres, qu'il a puiſées à Rome, avec celles, qu'il puiſera dans l'Orient, s'il nous apprend de quel endroit on attire à Rome les Syriens les plus habiles, quelle culture ultérieure on y donne à leur eſprit. En liſant la traduction latine de la verſion ſyriaque, qui eſt dans les Polyglottes, il m'a paru en effet, que même des Syriens de naiſſance, qui ont paſſé en Europe pour des oracles, quant à leur langue, n'en avoient qu'une connoiſſance très-imparfaite, quoique je convienne, qu'il faille attribuer quantité de fautes à la précipitation & à la négligence, & que d'autres doivent être imputées aux difficultés, qu'il y a en général, de faire une traduction fidelle: mais il me ſemble pourtant, que je découvre ſouvent une vraie ignorance de la langue, lorſqu'un mot ſyriaque n'eſt traduit que d'après le ſens, que la mode avoit alors attaché au mot hébreu, quoique le premier eût une ſignification toute différente. En général, plus Mr. le Profeſſeur nous inſtruira de l'hiſtoire moderne de la Philologie ſyriaque, & de ſon état actuel en Syrie même, plus il obligera les Savants Européens.

Les

Les voyageurs ont droit de s'attendre à toute la reconnoiſſance de ces Savants, s'ils peuvent en même-temps apprendre quelque choſe de certain touchant le langage des peuples, qui habitent les contrées voiſines de l'Euphrate & du Tigre, & principalement des Curdes & des Sabiens, bien qu'ils ne viſiteront pas ces contrées. En cas que la langue arabe n'ait pas encore banni le vieux langage de ces pays, & s'il n'eſt pas uniquement renfermé dans les livres & le culte divin: on eſt curieux de ſavoir, ſi la prononciation tient plus du Syriaque ou du Chaldaïque. Et voici une queſtion plus importante encore: reſte-t-il de ce vieux langage des débris aſſez conſidérables, pour qu'un Savant, qui en feroit l'objet de ſes études, pût en acquérir ſur les lieux une connoiſſance plus étendue, que celle que nous pouvons en acquérir en Europe par le ſecours des livres? Ici encore il s'agit principalement des noms des productions naturelles, dont la ſignification, dans le Chaldaïque, dans le langage du Thalmud, qui en dérive, & dans le Syriaque, n'eſt que trop ſouvent obſcure pour nous.



## LXXXI.

### *De* יעלה, אקו, *& du Tragelaphus.*

Quoique *Bochart*, dans ſons *Hierozoicon*, (T. I. Lib. III. c. 23.) me paroiſſe avoir prouvé décidément, que יעלה, en Arabe وعل, ne ſignifie point le chamois, mais le Bouquetin; (*ibex, capra cornibus nodoſis in dorſum reclinatis Linnaei,*) je prie pourtant les voyageurs, pour parvenir à une certitude entiere, de nous apprendre par l'uſage de la langue vivante, lequel de ces deux animaux s'appelle وعل. Ils different ſi fort par la figure, que je ne ſaurois m'imaginer, que ce nom puiſſe leur être commun. Le ſeul endroit, où יעלה pourroit paroître ne point convenir au Bouquetin, c'eſt celui des Proverbes, ch. V. 19. Mais ſi l'on pouvoit lever auſſi cette difficulté, & s'il étoit poſſible, ou d'uſage parmi les Orientaux, de faire du Bouquetin femelle (*ibex femina*) l'emblême d'une belle femme: les voyageurs

geurs mettroient par ces obſervations le ſentiment de *Bochart* au deſſus de tout doute. Mais je ne puis concevoir, comment une bête auſſi hideuſe puiſſe, dans aucune langue, devenir l'image des Belles. *Shaw* nous parle d'un animal, que les Arabes nomment *Fishtal*, ou *Lerwee*, (peut-être اروي.) Il lui fait tenir le milieu entre la chevre & le cerf. Cet animal, ſelon lui, eſt fort timide, & ſe précipite du haut des rochers, lorsqu'il eſt pourſuivi. Comme il a ceci de commun avec le Bouquetin, il pourroit bien auſſi partager avec lui les noms יעלה & وعل. Si cela eſt, & que cet animal ait une figure plus gracieuſe; j'entends le paſſage de *Salomon*.

Je ne crois pas, que *Bochart* ſoit également heureux, lorſqu'il veut décider, quel eſt l'animal, que Moyſe nomme אקו Deut. XIV. 5. Il en fait la Chevre de Mamré, (Hieroz. P. I. Lib. III. c. 19.) uniquement parce que le ſon de ce mot reſſemble à celui de عناق, qui ſignifie *des chevres*; preuve, qui pourroit faire tout auſſi-bien pour le Bouquetin, que pour la Chevre de Mamré. D'ailleurs ce qui eſt défavorable à l'explication de *Bochart*, c'eſt qu'il ne peut alléguer pour elle aucun ancien Interprete, parmi leſquels les trois Verſions Chaldaïques, deux Arabes, & la Syriaque, conſpirent à rendre ce mot par יעלא, *Bouquetin*. Ajoutons, que dans ce paſſage Moyſe ne parle plus des animaux domeſtiques, mais des bêtes fauves, comme du Cerf, du Chevreuil, du Jachmur. Enfin il eſt à peine croyable, que Moyſe eût donné un nom particulier à cette chevre à longues oreilles, tandis qu'il ne l'a point fait à l'égard de la brebis à groſſe queue, mais qu'il a compris les deux eſpeces de brebis ſous le nom כבשים.

Ainſi אקו méritera l'examen des voyageurs, ni plus ni moins que ſi *Bochart* n'en avoit rien dit. Cependant je ſouhaiterois encore de ſavoir, quel eſt en Arabe le nom ſpécifique de la chevre de Mamré; & s'il eſt vrai, ainſi que *Bochart* le ptétend, que l'on s'en ſerve comme d'une bête de ſomme, & comme d'un cheval de monture. Le ſilence de *Ruſſel*, qui a décrit cette chevre, m'a ſuggéré quelque doute là deſſus.

Comme il y en a tant parmi les Anciens, qui ſont d'Acco le Bouquetin, la premiere queſtion, qui s'offrira aux recherches des voyageurs, ſera de

favoir, fi le Bouquetin s'appelle ainfi dans quelque Dialecte Orientale, & fi Moyfe donne peut-être le nom אקו à cet animal, que les autres Ecrivains facrés appellent יעלה. (*) Il fe pourroit, que la remarque fuivante mît les voyageurs fur les voies. J'ai trouvé dans quelques exemples, que le même nom oriental eft commun à deux animaux l'un quadrupede, & l'autre ailé. Or le *Vultur capite nudo, gula plumulofa*, de Haffelquift, que les Hébreux nomment רחם, & les Arabes رخمة, porte auffi dans le Dictionnaire de Golius le nom de انوق. A-t-il peut-être ce nom en commun avec quelque quadrupede?

Je dois avouer, que je ne fuis pas bien fûr, que le mot hébreu אקו foit bien écrit. Car dans les Manufcrits Samaritains, que *Houbigant* a comparés, il y avoit עקו avec un *Ain*. En cas donc que les voyageurs trouvent le nom arabe d'un animal, qui conviendroit ici, c'eft-a-dire d'un animal ruminant & à pieds fourchus, quand même ce nom feroit écrit avec la lettre *Ain*, cela ne doit point les arrêter. Et s'il fe préfente des Manufcrits Hébreux à Mr. le Profeffeur de *Haven*, je le prie d'y chercher ce mot. Je fais, à la vérité, que le texte famaritain n'eft d'aucun poids, quand il s'agit des lettres א & ע, parce que les Samaritains ne pouvoient diftinguer ces lettres dans la prononciation: mais cela n'empêche point que je ne doute, auquel des deux Textes il faut ici donner la préférence; parceque le mot arabe عناق réveille toujours en moi l'idée d'un animal pur, & que ce mot pourroit avoir fignifié chez les Hébreux une certaine efpece de chevres fauvages.

Quel peut-être le fens du mot אשמל, dont fe fert ici la Verfion Samaritaine? Si les Voyageurs rencontrent des Samaritains, je les prie de les interroger la deffus, & d'examiner dans des manufcrtis de la verfion famaritaine le paffage Deut. XIV. 5., pour voir, fi, comme je hazarde de le conjecturer, au lieu d' אשמל on n'y trouveroit point אשמא, que les Thalmudiftes prennent

(*) Les Lecteurs obferveront, que ce mot ne fe trouve aucune part dans les Ecrits de Moyfe.

nent pour un Bouc, lorſque dans le texte hébreux, 2 Rois XVII. 30, ce nom eſt donné à une Divinité Samaritaine. Je dois avertir en paſſant, que cet אשמה ou אשימה n'a encore été expliqué par aucun Savant d'une maniere ſatisfaiſante: & les voyageurs auroient l'honneur de décider une controverſe fort embrouillée, s'ils découvroient dans l'Orient, que quelque animal portât un pareil nom, ou qu'un nom ſemblable eût été donné à quelque ancienne Divinité.

St. *Jérôme* a rendu אקו par *Tragelaphus*. (chevre-cerf.) Mr. le Profeſſeur *Forskäl* ſait, que le Tragelaphus de *Pline* eſt encore inconnu au point, que le Chevalier *Linnaeus* n'a pu lui accorder une place dans ſon Syſtême de la Nature. Si cet animal n'eſt pas entiérement fabuleux, ne ſeroit-il pas poſſible d'apprendre à le mieux connoître?

*Diodore* de *Sicile* le place dans l'Arabie heureuſe, & le met à côté du Buſle, (*bubalus*,) que St. Jérôme voit auſſi dans le dénombrement de Moyſe. Il eſt vrai, qu'il le décrit d'une maniere fabuleuſe, & qu'il l'enviſage comme un compoſé de divers animaux; mais il le fait d'après ſon penchant pour le merveilleux, & parce qu'il n'étoit point verſé dans l'Hiſtoire Naturelle. Selon *Pline* c'eſt un cerf avec une longue barbe, & de longs poils aux pieds de devant. *Eadem*, nempe cervi, *eſt ſpecie*, *barba tantum & armorum villo diſtans*, *quem* τραγέλαφον *vocant*., Lib. VIII. c. 33. Or ceci n'eſt pas une choſe ſi incroyable, que je n'oſaſſe demander, s'il exiſte un tel animal en Arabie, & comment il s'appelle en Arabe.

## LXXXII.

### *Du Baſilic* صل.

Ce n'eſt point du tout mon intention de faire perdre le temps aux voyageurs dans la recherche de fables manifeſtes & depuis long-temps décriées. Je ne demande donc point, s'il exiſte un ſerpent, qui tue par le ſeul ſouffle, ou même par le ſifflement: mais je voudrois ſeulement ſavoir ce

que c'eſt que le véritable Baſilic, ou le *Regulus* des Anciens, ſur le compte duquel ils ont mis tant de choſes incroyables, & dont ils ont ſi fort exagéré les qualités pernicieuſes. Car après tout, il n'eſt pas vraiſemblable, que tant de peuples méridionaux auroient eu dans leur langue le nom d'une eſpece de ſerpents, qui n'exiſtoit abſolument point. Je ſoupçonne plutôt, que le commun peuple ſe ſera repréſenté, comme le roi des ſerpents portant un diadême, quelque ſerpent extrêmement venimeux, & qui avoit ſur la tête ſoit une raie blanche, ſoit quelque autre choſe de reſſemblant à un ornement de tête; & puiſque ce devoit être là le roi des ſerpents, on n'aura pas manqué de prêter à la force de ſon venin les effets les plus terribles. Peut-être que le Céraſtes fut le premier Baſilic des Anciens, parce qu'il a plusieurs cornes ſur la tête, auſſi a-t-il à peu près la longueur, que l'on attribue au Baſilic, & probablement pluſieurs Interprêtes Orientaux lui donnerent le nom de *Charmon*, qui paroît quelquefois être ſynonyme avec celui de Baſilic. Peut-être auſſi, que le ſerpent nommé *Cobra de Cabelo*, qui ſemble porter un voile ſur la tête, & qui ſur la partie poſtérieure de ce voile a une raie blanche en forme d'un ruban noué, a donné occaſion à cette fable. Sa marche eſt droite comme on décrit celle du Baſilic: & les bateleurs, qui le font danſer, peuvent avoir trouvé leur intérêt à le faire croire plus venimeux encore, qu'il ne l'eſt en effet. Je ne ſoutiens pas, que l'un de ces deux ſerpents ait été poſitivement le Baſilic des Anciens: mais je propoſe cette conjecture uniquement, pour en faire naître d'autant plus aiſément une autre plus plauſible encore dans l'eſprit des voyageurs.

Le meilleur moyen de décrouvrir la vérité, ce ſera de s'enquérir en pluſieurs endroit de l'Arabie, quel eſt le ſerpent, qui s'appelle proprement صلّ; car c'eſt là le vieux nom oriental du Baſilic, & il eſt à préſumer, que l'idée, que les Arabes y attachent, n'eſt pas entiérement fabuleuſe. ملكة au contraire n'eſt que la traduction du mot grec βασίλισκος, & ils pourront difficilement indiquer l'objet naturel, déſigné par ce mot, mais il eſt apparent, qu'ils ne s'en formeront d'autre idée, que celle du Baſilic de la fable.

Peut-être que ma LXIII. Queſtion a déja conduit les voyageurs ſur une découverte, qui feroit ici de quelque uſage. Car il ſemble, que bien des Anciens

ciens aient pris le *Charmon* & le Basilic pour la même chose, & ce que *Bochart* a tiré d'Avicenna touchant le حرمان, est mot pour mot la fable du Basilic, (P. II. Lib. III. cap. 9.) quoiqu'Avicenna prétende parler d'un autre serpent.

Les voyageurs verront, que *Bochart*, à l'endroit cité, explique encore du Basilic les mots hébreux צפע & צפעוני. En cas que la langue arabe offrît sur ce mot quelque chose de plus que des étymologies, & que dans quelque dialecte vulgaire, il signifiât encore une espece de serpents; je les prie d'en faire la remarque.

## LXXXIII.

### *Des Serpents volants.*

Quoique les Naturalistes modernes n'aient rien pu nous apprendre de satisfaisant des serpents qui volent, il en est si souvent parlé chez les Ecrivains des anciens peuples méridionaux, qui pouvoient mieux se connoître en serpents que nous, que j'ose hardiment recommander de nouveau aux recherches des voyageurs la question, qui roule sur l'existence des serpents volants. S'il y en a, & s'ils ont été vus par des témoins dignes de foi; je n'ai pas besoin de prier ici les voyageurs de nous en procurer toutes les relations possibles, & d'ajouter toujours les noms orientaux de ces serpents.

## LXXXIV.

### *Du Salpêtre d'Egypte, & du Borith.*

Pline raconte (Lib. XXXI. cap. 10.) des salpêtrieres d'Egypte beaucoup de choses, qui ont besoin d'éclaircissement. Avant d'en venir aux détails, je dois remarquer en général, que cet auteur comprend sous le nom

nom commun de nitre (*Nitrum*) non-feulement le Salpêtre, mais encore la *Soda Hifpanica*, ce que nous nommons potaffe, & le *natrum*. Je dois remarquer en outre, qu'il ne parle point de ces deux lacs d'Egypte, où la Nature produit elle-même le *natrum*, & dont *Schickard* a donné la defcription, mais de falpêtrieres travaillées par l'art humain. Pour répandre plus de jour fur cette matiere, je joins ici la feuille 31. de notre Gazette littéraire, dans laquelle ma Differtation fur ce paffage de Pline eft inférée par maniere d'Extrait.

Voici à préfent mes queftions.

1) Fait-on encore du vrai Salpêtre en Egypte? & le fait-on dans une certaine quantité?

2) Quelle eft la forte d'alkali, qu'on y emploie dans le Salpêtre? Eft-ce la *Soda Hifpanica* ordinaire preparée de l'herbe kali? ou eft-ce le *natrum*, tiré du lac nitreux dans le défert de Saint-Macaire?

3) Le Salpêtre d'Egypte eft-il plus dur & plus jaunâtre que le nôtre, & d'où vient cela?

4) Conftruit-on des vafes de ce Salpêtre, comme on le fait de fel dans les lieux, où il y a des falines abondantes?

5) Quelle eft la difpofition des falpêtrieres d'Egypte? Y a-t-il des foffés, où l'on fait couler, en certains temps, les eaux du Nil? Et d'où ces foffés tirent-ils les Eléments propres du nitre? Y jetteroit-on des charognes, du fumier, & de la cendre du kali? ou le Nil même roule-t-il au moins quelques-unes de ces parties élémentaires dans fa fange? Ou le Salpêtre pénétre-t-il du fein de la terre dans ces foffés ou dans ces vallées, en forte qu'il n'y manque plus qu'une portion d'alkali, que le Nil peut aifément leur amener, lorfque dans fon débordement il a inondé des campagnes couvertes de kali, qui a été brulé, dans des temps fecs, par des bergers & des voyageurs, & qui a laiffé un dépôt de cendres?

6) *Pline*, parlant de ces falpêtrieres, que veut-il dire par ces mots: *cedente Nilo madent fucco Nitri quadraginta diebus continuis?* Faut-il quarante jours au Salpêtre, pour prendre & pour s'épaiffir?

7) Se

7) Se sert-on en Egypte de Salpêtre, ou même de *natrum*, tiré du lac, qui est au déserts Saint-Macaire, pour saler, & quelquefois en guise de sel de cuisine? Des gens du commun en font-ils du moins cet usage? L'emploie-t-on aussi à saler le pain? Je sais, que chez nous il n'est pas tout-à-fait extraordinaire de faire entrer le Salpêtre dans certaines salures; mais je ne saurois citer ces cas, sans rendre la question prolixe. Je veux seulement apprendre ce qui se pratique en Egypte.

8) Ne trouve-t-on absolument point de véritable Salpêtre dans le lac du désert de St. Macaire, mais simplement du *natrum*? Comme selon le rapport de *Schickard* on jette tant de charognes dans ce lac, cela me fait soupçonner, qu'en quelques endroits le *natrum* pourroit être mêlé du véritable Salpêtre.

9) *Pline* prétend, que les plaies, que l'on apporte aux salpêtrieres, se guérissent bientôt, au lieu que celles, que l'on en rapporte, se guérissent lentement. Cela est-il vrai des salpêtrieres mêmes, ou plutôt du désert de St. Macaire, dont l'aridité & la sécheresse pourroit fournir l'explication du fait?

10) Les Itinéraires parlent beaucoup de déserts d'Afrique & d'Arabie, où le sel se produit. Si les voyageurs ont occasion de voir de ce sel, je les prie d'examiner si c'est du vrai sel de cuisine, ou un Alkali, ou même du Salpêtre.

11) Si dans l'Arabie il leur est possible d'apprendre des Personnes, qui ont été aux Indes, ou qui y trafiquent, d'où vient que ce dernier pays est si fertile en Salpêtre, ils rendront service aux Naturalistes Européens. L'Egypte & les Indes sont deux pays, qui se ressemblent beaucoup: celui-là est inondé par le Nil, & celui-ci par le Gange; ainsi cette question les concerne l'un & l'autre.

12) St. *Jerôme* prétend, que l'herbe, dont on extrait la Soda Hispanica, & que nous appellons Kali, étoit encore de son temps nommée *Borith* dans la Palestine. Ce nom subsiste-t-il encore actuellement dans le langage vulgaire des Arabes & des Syriens,

riens, foit pour défigner cette herbe, foit la Soda Hifpanica? Le donneroit-on auffi au *natrum*, ou même au nitre?

13) Le Borax, ou le Tinkar, (تنكار) dont ont fait le Borax, fe trouve-t-il dans les pays, que la Compagnie doit vifiter? Si cela eft, elle aura la bonté d'enrichir l'Hiftoire Naturelle d'une defcription plus exacte de ce minéral, que nous n'en avons jufqu'ici.

## LXXXV.

*Du* דישן, תאו *&* זמר, *Deut.* XIV. 5. *& de certains Noms d'Animaux, dont les anciens Interpretes font ici ufage, mais particulièrement du* زرافة, *ou du Caméléopard*, Camelopardalis.

Les trois noms d'animaux purs, דישן, תאו & זמר, Deut. XIV. font demeurés fi obfcurs, malgré tous les fecours philologiques, que l'on a pu employer en Europe, qu'il me faut demander le fecours de l'Orient. Il confiftera principalement en deux chofes.

*a*) On décrira avec foin toutes les bêtes fauves de l'Orient, qui ruminent, qui ont les pieds fourchus, & qui par conféquent pouvoient être pures felon la loi de Moyfe; fur-tout fi, à caufe de leurs cornes, elles pouvoient être rapportées à la claffe des boeufs, des chevres, ou des cerfs. Il paroît, qu'il y a en Afie & en Afrique un grand nombre de ces efpeces d'animaux, qui nous font connus. Mais pour rendre leur defcription plus utile, tous les noms arabes de chaque animal, tels qu'ils font employés dans le langage ordinaire, auffi-bien que parmi les chaffeurs, doivent, autant qu'il eft poffible, être écrits en lettres arabes. Mais je n'ai pas befoin d'avertir ici d'une chofe, dont il eft parlé dans l'Inftruction Royale.

*b*) On examinera, fi des trois mots hébreux cités l'un ou l'autre fubfifte encore effectivement à titre de nom d'animaux dans les langues

langues orientales de la vie commune, après avoir disparu des Dictionnaires Arabes, & même des livres, de ceux au moins, que je connois. Je ne perds point toute espérance de retrouver ces mots dans le langage, qu'on parle, singuliérement dans l'intéreur de l'Arabie, quand je considere, combien notre langue allemande a de mots, dont nous ne nous servons jamais dans des livres.

Les questions particulieres, qui suivent, pourroient mériter attention.

1) Le Buffle ordinaire doit-il avoir place parmi ces animaux? Il semble le mériter, puisque, d'après les loix générales de Moyse, il est un animal pur, & que par conséquent Moyse a dû le nommer. Mais *Bochart* objecte, que sa chair est dégoûtante à la vue, & que, lorsqu'on en mange, elle engendre des poux. Ce dernier fait me paroît si peu vraisemblable, que je crains de demander aux voyageurs s'il est vrai. Il s'agira principalement de savoir, si les Arabes regardent la chair de buffle comme impure, ou si au moins les pauvres n'ont point pour elle une aversion, qui les empêche de s'en nourrir.

2) *Bochart* présume, que le Buffle est un animal étranger à l'Arabie, & qu'il y a été amené de la Perse. Il le conclut du nom persan de cet animal جاموس. Cette conjecture seroit-elle fondée? Si le Buffle a des noms originairement arabes, je prie les voyageurs de les noter, & de nous apprendre, si cet animal est ordinaire ou rare en Arabie & en Syrie.

3) Y a-t-il un animal pur, qui dans les langues de l'Orient tire son nom d'une graisse extraordinaire? & quel est cet animal?

Je trouve ici dans le Texte original & dans les versions des noms, qui dérivent de la graisse

En Hébreu c'est le mot de דישון.

En langue samaritaine דעיץ, dérivé de דעץ, qui signifie être gras, Deut. XXXI. 20.

En Chaldaïque תורבלא, qui sembleroit dériver de תרבא, *morceaux de graisse.*

En Arabe ثيثل.

4) Je souhaiterois de connoître les animaux, que signifient dans l'Orient les termes, que je viens de nommer, רעיץ, תורבלא & ثيثل. Pour ce qui est du terme arabe ثيثل, je ne crois pas, qu'il soit difficile d'en découvrir le sens, quoique les Dictionnaires ne l'aient point développé d'une matiere satisfaisante pour les Naturalistes.

Il faudroit dans l'occasion consulter un Samaritain sur le mot רעיץ, & un homme, qui connoîtroit les environs de l'Euphrate, sur le mot תורבלא. Dans le Talmud le dernier est expliqué par *Boeuf de la forêt*, & il est dit, que dans la langue chaldaïque באלא a signifié la *forêt*. Mais ce terme chaldaïque m'est si inconnu, que je présume, que l'étymologie & l'explication pourroient avoir été forgées par des Rabbins embarrassés, puisqu'ils ne savoient pas de meilleur moyen, pour se tirer d'affaire.

5) Que signifie le mot [illegible], ou le mot chaldaïque ריצא? Seroit-ce le bouquetin femelle, puisque יעלה est traduit par ces mots Ps. CIV. 18. Prov. V. 19. Job XXXIX. 1.? Les Dictionnaires rassemblent ici des noms d'animaux si différents, que l'on voit bien, qu'on ne s'est pas du tout soucié d'y exposer la vérité; & si ce mot n'est plus en usage dans l'Orient, il faudra bien nous contenter de simples conjectures.

6) Si אקו signifioit le bouquetin, ce que j'ai admis comme l'opinion la plus vraisemblable; (V. art. 81.) l'interprétation de דישון par bouquetin femelle me paroîtroit préférable à toutes les autres, & digne d'une attention toute particuliere. Les Orientaux ont-ils coutume de désigner les deux sexes de cet animal par des noms différents?

7) Ce quadrupede, que les Anciens nomment *Pygargus*, & que Bochart prend pour le דישון, ne nous est pas encore connu, & encore moins est-il dessiné d'aprés nature. Cet animal à cornes devroit être reconnoissable par ses cuisses blanches. Peut-être n'est-

ce

ce point une eſpece particuliere d'animaux, mais ſeulement une gazelle, qui a les cuiſſes tachées de blanc, que les Grecs ont nommée de la ſorte.

8) Nous ne connoiſſons pas mieux l'*Oryx*, que les Anciens ont décrit comme très-farouche, & comme ayant des cornes. Si ce n'eſt pas le ראם, ſur lequel j'ai déja propoſé mes queſtions, je prie nos voyageurs d'en faire le ſujet de leurs recherches.

9) Quel peut-être le quadrupede pur, appellé רחים en langue ſamaritaine ? Je ne ſaurois croire, que ce ſoit le ראם, comme *Caſtellus* le prétend : car ailleurs le *Reem* eſt nommé רומה par l'Interprete Samaritain. Num. XXIII. 22. XXIV. 8. 10.

10) Quel pourroit-être l'animal qui a le nom de ܐܘܕܐ en Syriaque, & celui de יאר en Samaritain ?

11) *Haſſelquiſt* nous a fait connoître le Caméléopard, (*Camelopardalis*) زرنفة ou زرفة, en décrivant ſa peau, ſans avoir vu l'animal en vie ; mais, ſelon ſa narration, la figure, qu'en a donné *Proſper Alpinus*, n'eſt point du tout reſſemblante. Si les voyageurs ſont aſſez heureux pour voir cet animal en vie, ils ſont priés d'en donner une figure exacte. Je ne leur demande point de deſcription, parce que je ſuppoſe, que celle de *Haſſelquiſt* ne laiſſe rien à déſirer

12) Je les prie d'obſerver le caractere de cet animal, ſa façon de vivre, & le ſon de ſa voix, dont aucun Itinéraire ne nous parle ; je les prie encore d'examiner, ſi l'une ou l'autre de ces choſes offriroit quelque étymologie, propre à rendre probable, que cet animal eſt le זמר des Hébreux ; tel étoit au moins le ſentiment des auteurs de la verſion grecque, de la latine, & des deux verſions arabes : & ce ſentiment ne ſouffriroit pas de grands doutes, ſi le cri de cet animal étoit celui, que les Arabes appellent زمر, ou s'il broutoit les feuilles des arbres, ce que le verbe זמר *putare*, pourroit bien exprimer.

13) *Bochart* contredit cette opinion, parce que, ſelon lui, le Caméléopard fait ſa demeure dans des contrées beaucoup plus méridiona-

les, & que par conféquent il eût été inutile de permettre aux Ifraélites la chair d'un animal, qu'ils ne voyoient jamais que comme une merveille des pays étrangers. Auffi *Haffelquift* lui affigne-t-il pour demeure le pays de Sennar & l'Abiffinie: & l'on voit clairement dans cet auteur, auffi-bien que dans *Bellonius* & dans *Profper Alpinus*, qu'on le montre en Egypte comme une curiofité étrangere. Cependant comme la Mecque eft au même degré de latitude avec Sennar, & l'Arabie la plus méridionale avec l'Abiffinie, je demande fi cet animal n'eft point domicilé dans ces régions de l'Arabie, & jufqu'où on le trouve encore dans ce pays en allant vers le Nord.

14) Je demande encore fi l'on mange la chair du Camélopard?



## LXXXVI.

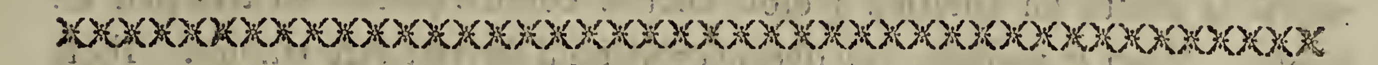
*Les noms des Etoiles en langue arabe.*

Si Mr. le Lieutenant Niebuhr remarquoit, que le commun peuple dans le fond de l'Arabie donnoit aux aftres des noms, qui ne fe trouvent point dans nos Vocabulaires; je le prierois de les annoter, & de rechercher, fi cela fe peut, la fable ou l'opinion orientale de l'aftre, à laquelle fe rapporte le nom, qu'il porte.

Je fuis curieux d'apprendre, fi l'on trouve en Arabie, non pas quelques conjectures étymologiques, dont nous régalent ordinairement les Philologues Européens fur les noms des trois aftres עיש, כסיל & כימה (Afch, Cfil, Kima,) que le livre de Job nous repréfente dans le ciel feptentrional; mais fi ces mots font encore en ufage dans la langue arabe à titres de noms d'aftres.

Quel

Quel nom les vrais Arabes, qui n'ont rien pu emprunter des Européens, donnent-ils aux Cometes?



## LXXXVII.

*Le* קִיקָיוֹן *de Jonas, (Jon. IV.) Kiki, Alkeroa,* الخروع, *avec d'autres plantes, qui croissent & se fanent en peu de temps.*

La controverse si ridicule & si célebre dans l'Histoire Ecclésiastique sur la citrouille de Jonas semble être décidée en faveur de St. Jerôme. On convient avec ce Pere, que la plante, qui reçut Jonas sous son ombre bienfaisante, & qui s'appelle en Hébreu קִיקָיוֹן, étoit un végétable, inconnu en Italie, & qui n'a point de nom latin; mais qui en Asie étoit appellé *Elkeroa.* Et *Celsius* me paroît avoir prouvé, que c'est la plante, que les Egyptiens nomment *Kiki*, & les Arabes الخروع. Il la rapporte à la classe du *Ricinus*, (*la grande Catapuce*,) qui dans ces contrées doit s'élever à une grande hauteur. Cependant comme St. Jerôme dit expressément, que la langue latine n'a point de nom pour cet abrisseau, (*voluimus hebraeae linguae nomen exprimere, quia sermo latinus hanc speciem arboris non habebat*), il semble, que l'Elkeroa doit être assez différente de notre Ricinus, pour mériter d'être décrite par un Botaniste, ou même dessinée, & que l'on en rapporte la graine. Jusqu'à quelle hauteur à peu près parvient-il, & en combien peu de temps atteint-il cette hauteur? Répand-il une ombre épaisse, comme St. Jerôme le soutient? Et lorsqu'il est piqué, périt-il en aussi peu de temps, que cela est raconté du Kikajon de Jonas?

Le livre de Job (VIII. 16. 17. 18.) nous offre la description d'un autre végétable, dont l'accroissement est tout aussi rapide, & la durée tout aussi courte, & avec lequel est comparé le bonheur des injustes, & des oppresseurs. Ce végétable est flétri par la chaleur. Ce ne sauroit donc être cette *Elkeroa*, qui mettoit Jonas à l'abri du soleil brulant. Il faut que ce soit une plante, qui couvre & tapisse, en peu de temps, des jardins entiers,

qui pouffe fes racines dans les tas de pierre, & qui, pour parler avec le Poëte, mord dans les murailles bâties de pierre. (*) Je penferois au lierre, fi la plante en queftion n'étoit décrite comme paffant en très-peu de temps. Voici le paffage, tel que je crois qu'il devroit être traduit. Il eft dit de l'injufte: *Il verdoie avant le foleil*, c'eft-à-dire, avant que le foleil d'été darde fur lui fes rayons ardents, lefquels, accompagnés peut être d'un vent d'Eft, qui fouffle pendant plufieurs jours de fuite, le font fecher. *Il s'étend au deffus des jardins. Ses racines entortillées s'entrelacent dans les tas de pierre. Il fe prend aux murailles de pierre. Mais lorfque* (foit le *foleil*, foit le *vent d'Eft*, foit quelque autre chofe,) *le frappe & le fait difparoître de fa place, cette place dit: Je ne le connus point.* Quelle peut-être la plante, dont cette image eft empruntée? Un peu auparavant l'injufte fortuné étoit comparé à la tige du Papyrus, & au joncs, qu'un manque d'humidité fait auffi-tôt fécher.

## LXXXVIII.

### *De la Lumiere Boréale, & de l'Atmofphère d'Arabie.*

Voit-on quelquefois en Arabie des Aurores boréales? Si cela étoit, je ferois curieux de voir une defcription exacte de ce phénomene, dans laquelle on déterminât en même-temps les régions du ciel, où ce phénomene fe montre. Comment les Arabes le nomment-ils, & qu'en penfe le vulgaire?

J'ai confulté fur cet article Mr. le Profeffeur *Mayer*, pour favoir s'il jugeoit peut-être ma queftion inutile, & s'il pouvoit la décider d'avance. La grande férénité de l'air le fait douter, qu'il paroiffe des Aurores Boréales en

(*) Je compare ici le verbe hébreu חזה avec le verbe arabe وحذي *mordere, pangere.*

en Arabie; mais il ajoute cependant cette queſtion: les étoiles fixes, ſur-tout celles, qui paroiſſent a l'horizon, ou près de l'horizon, ne ſemblent-elles pas avoir une lumiere étincelante? J'exprimerai ſa queſtion dans une note, en me ſervant de ſes propres termes. (*)

Voit-on en Arabie des nuages, qui demeurent long-temps ſuſpendus dans l'air; ou bien le ciel eſt-il réguliérement ſerein pendant le jour?

Je l'avoue, ce qui m'a principalement engagé à propoſer mes queſtions, c'eſt ce que dit Moyſe d'une colonne de nuée & de feu. Aucun connoiſſeur de l'Hiſtoire Naturelle ne s'aviſera de chercher ici une colonne proprement dite, ſur-tout puiſqu'ailleurs les monuments anciens font mention d'un nuage, qui ombrageoit le camp, & le garantiſſoit des ardeurs du ſoleil. (**) Il ſemble plutôt, que עמוד ענן ne ſignifie autre choſe qu'une *nuée conſtante*, qui ſuivoit le camp des Iſraélites, & qui pendant la nuit jettoit un éclat lumi-

---

(*) Quelques Voyageurs ont obſervé, que dans certaines régions d'Egypte, d'Arabie, & du pays d'Irak, les étoiles fixes ne paroiſſent point étinceler & trembloter pendant la nuit, comme dans les contrées de l'Europe. Or on demande:

1. Ce phénomene eſt-il vrai?
2. Quelles ſont les contrées, où ce phénomene a lieu?
3. Les étoiles ne ſont-elles pas étincelantes dans ces pays, lors-même qu'elles ſont près de l'horizon; ou à quelle hauteur au deſſus de l'horizon ceſſe leur étincellement?
4. Le lever & le coucher du ſoleil & de la lune ne ſont-ils pas accompagnés d'un phénomene particulier dans ces pays? Par exemple, ne voit-on pas quelquefois l'image de ces aſtres comme coupée par des taches opaques, mobiles & paralleles à l'horizon, comme on le remarque aſſez fréquemment chez nous?
5. Un obſervateur, qui ſeroit ſur les lieux, ne ſeroit-il pas plus à portée de rechercher la cauſe de ce défaut d'étincellement?
6. Les cantons, où l'on ne voit pas étinceler les étoiles, ſont-ce les mêmes, où il ne pleut jamais ou fort rarement, & où le ciel eſt conſtamment ſerein?
7. Ne pourroit-on pas lever une carte ou un plan géographique, & marquer à peu près les limites de tout le diſtrict, dans lequel les pluies & le ciel nubileux ſont ſi rares?

(**) Pſ. CV. 39. Eſ. IV. 5. 6. Sap. X. 17. XVIII. 3. XIX. 7. 1 Cor. X. 2.

mineux. Mais je souhaiterois d'être instruit, si ces phénomenes s'accordent avec l'Histoire Naturelle de l'Arabie, & pourroient au moins avoir eu lieu dans un espace étroit, où demeuroit un peuple si nombreux, & si par conséquent ce qu'il y a eu de miraculeux pourroit n'avoir consisté qu'à fixer & rendre stable un objet variable en lui-même: ou si au contrarie ce phénomene est opposé à la nature de l'air & du ciel de l'Arabie.

Il est bien clair, que le meilleur moyen de résoudre ces questions, pour autant qu'elles doivent répandre du jour sur le récit de Moyse, c'est d'examiner les pays mêmes, où les Israélites ont erré autre fois. Cependant les Naturalistes ne laisseront pas d'étendre leur curiosité jusques sur l'Arabie, qui est plus méridionale. Au reste il me semble avoir lu, que dans ce district de l'Arabie, que l'on a coutume d'envisager comme une partie de l'Idumée, & dont les Israélites ont fait le tour, l'air n'est pas aussi serein, qu'on le dit être dans quelques autres pays, situés sous le même climat. Aussi les montagnes & le voisinage de la mer rouge & la mer morte ne me rendent pas la chose incroyable. Il est donc à présumer, qu'en répondant à cette question il faudra distinguer entre les contrées de l'Arabie.



## LXXXIX.

### *De la Rosée.*

Les avis, que nous recevrons sur l'abondance ou le défaut des Rosées dans l'Arabie déserte, nous seront extrêmement agréables, puisqu'il y a des relations de voyage, qui donnent à ces stériles régions des Rosées très-abondantes, tandis que *Chardin* semble en nier l'existence dans les Provinces de la Perse, situées environ au même degré de latitude méridionale, quand les plus grandes chaleurs arrivent. Mais il faudra probablement faire aussi attention aux vents d'Est, dont le souffle aride fane & desseche tous les végétaux, ce qui doit nécessairement faire une différence considérable. Là, où toutes les plantes sont converties en foin, je ne conçois assurément pas, qu'il puisse y avoir de la Rosée: comme je ne conçois pas non plus,

plus, que là, où il reste encore des plantes dans un endroit, la Rosée puisse s'empêcher de transpirer de ces plantes, & de s'y attacher.

La question sur l'origine de la Rosée sera peut-être encore susceptible de quelques nouvelles expériences dans l'Arabie. Il s'agit de savoir si elle transpire des plantes, & se répand ensuite en vapeurs & en brouillards: ou bien si elle tombe de l'atmosphere. Comme j'ai vu, que des Physiciens même embrouillent le sujet de la question, qui semble être clair, & que pour prouver, que la Rosée tombe, ils avancent plusieurs choses, qui prouvent simplement, que vers l'aube du jour l'air est humide, & que cette humidité s'attache aux objets terrestres: je prie nos voyageurs d'observer soigneusement, si cette humidité n'est point montée de la terre, ou si elle ne pourroit pas avoir été amenée latéralement par le mouvement de l'air: car il saute aux yeux, que la Rosée éleve des brouillards, & qu'ainsi l'air doit devenir humide. Je souhaiterois, que l'expérience si connue, que l'on fait avec un récipient de verre, fût essayée, & que l'on prît garde à l'effet de cette expérience, non-seulement dans des lieux, où la Rosée abonde, mais encore dans ceux, où il ne croît absolument rien, & enfin dans ceux, où il y a quelques buissons isolés, bas & arides. (*)

## XC.

### *De l'*ארז*, si c'est le Sapin ou le Cedre?*

Mr. le Professeur *Forskäl* est au fait de la controverse encore indécise, que l'on agite sur le mot *Erez* (ארז). *Celsius* soutient, que c'est le Sapin, opinion nouvelle, mais soutenu de preuves très-fortes: *Hierobotanic.* Lib.

(*) Mr. le Médecin *Roederer* est curieux de savoir, si dans ces pays la Rosée est moins nuisible que chez nous, à ceux, qui dorment dans les champs, lorsqu'elle s'éleve.

Lib. I. p. 106-134.) & Mr. le Confeiller aulique *Trew*, dans fon Hiftoire des Cedres du Liban, (*Hiftoria Cedrorum Libani*,) défend, par des raifons également folides, l'opinion ancienne & commune, & explique Erez par le grand Cedre, *Cedrus Libani conifera.* Ne feroit-il pas poffible de nous apporter de l'Orient des preuves, qui terminent cette difpute ? Peut-être s'y trouve-t-il une preuve décifive, qu'il m'eft impoffible de deviner dans mon cabinet. Je marquerai cependant les points, qui me paroiffent dignes de recherche, & qui pourroient frayer le chemin à la vérité.

Voici d'abord les arguments, qui femblent prouver pour le Cedre.

1) L'autorité de tant de verfions anciennes. Eft-il croyable, que tous ces Interpretes fe trompent unanimement au fujet d'un arbre fi célebre?

Cet argument, je l'avoue, feroit affoibli, fi le κέδρος des Septante ne fignifioit pas en Grec la *Cedrus conifera*, mais le petit Cedre, ou la *Cedrus baccifera*, & qu'ainfi les Anciens ne s'accordoient pas fi bien dans leurs explications, qu'il femble au premier abord.

2) Le Bois d'*Erez* nous eft repréfenté comme le bois de charpente le plus exquis, & qui faifoit partie du luxe & de la fomptuofité, que Salomon étaloit dans fes bâtiments. Il femble, que ceci ne convient pas au Sapin, puis que la Paleftine fournit du bois tout auffi bon pour la charpente, & même beaucoup meilleur que le Sapin, le Chêne, par exemple, & le Noyer.

Peut-on objecter quelque chofe à cela? Le bois d'une certaine efpece de Sapins a-t-il dans l'Orient un prix de préférence, foit à caufe de fa qualité intrinfeque, foit à caufe de fa longueur, foit uniquement par un effet de l'opinion & de la mode? De quel bois fe fert-on dans l'Orient pour la charpente, & quel eft celui, dont on fait grand cas?

3) Le Prophete Ezéchiel (c. XXXI. 5. 6. 8.) célebre les branches élevées & touffues de l'arbre *Erez*. Il dit, que les bêtes des forêts font leurs petits fous l'ombre de fes feuilles, ce qui convient parfaitement au grand Cedre, mais ne convient guere au Sapin, dont

un

un ſeul ne ſauroit ombrager le lieu, où il eſt planté. Cette preuve, ſur laquelle Mr. le Docteur Trew inſiſte, me paroît presque irréfutable.

Paſſons aux arguments, que l'on allegue en faveur du Sapin, & contre le cedre.

1) Le Liban eſt couvert de forêts de Sapins; mais il ne porte que des Cedres ſolitaires répandus çà & là.

On replique ordinairement, que c'eſt peut-être Salomon, qui a détruit ces forêts de Cedres, en les prodiguant dans ſes vaſtes édifices, & en négligeant de réparer cette perte par de nouvelles plantations. Mais comme ceci ne ſeroit pas un preuve de ſa ſageſſe, on impute encore cette dévaſtion aux ravages des Sarrazins; ce qui en effet a beaucoup plus de vraiſemblance. Les voyageurs examineront, ſi cette derniere conjecture eſt bien ou mal fondée. N'y a-t-il pas d'autres contrées de l'Orient, où la *Cedrus conifera Libani* ſe trouve en abondance?

2) Le mot arabe ارز ſignifie le Sapin, comme *Celſius* croit l'avoir clairement montré. Ses preuves ſont tirées des livres botaniques des Arabes. Mais comme les Botaniſtes donnent à pluſieurs mots d'autres ſignifications, ou du moins des ſignifications plus reſtreintes, que le langage ordinaire, & que probablement la Bible eſt écrite dans ce dernier langage: on demande ſi les Arabes, dans la vie commune, & lorſqu'ils ne s'expriment pas en termes ſcientifiques, emploient le mot ارز dans un ſens plus étendu, de maniere que les Cedres ſoient compris dans le ſens de ce mot. Cela me paroît probable, parce que les Interpretes Arabes de la Bible, qui ne ſe feront pas ſi fort éloignés de l'idée du reſte des Anciens, pour penſer à autre choſe qu'aux Cedres, ont pourtant conſervé le mot ارز: & c'eſt ce que font même ceux, qui n'ont pas eu ſous les yeux le texte hébreu, mais la verſion des Septante, & y ont lu κέδρος, comme par exemple le Traducteur des Pſeaumes: d'où l'on pourroit même conclure, que le mot arabe ارز a renfermé auſſi dans ſa ſignification le Cedre des Grecs (*Cedrus baccifera*), qui appartient

tient à la claſſe des Genevriers. Mr. le Conſeiller aulique *Trew* aſſure avoir entendu dire à Mr. *Schultz*, Miſſionnaire auprès des Juifs, que les Arabes donnent encore au Cedre le nom de ارز. Mais je ſouhaiterois de voir cette relation confirmée par de nouveaux témoignages; puiſqu'il ſe pourroit, que Mr. *Schultz* n'eût parlé que des Arabes, qui habitent le Liban, & qui montrent aux Voyageurs curieux les Cedres épars ſur cette montagne. Or il n'eſt point douteux, que ces Arabes ne nomment les arbres, comme l'étranger voudroit qu'ils fuſſent nommés: & en général ces gens, qui dans la Paleſtine conduiſent les Voyageurs, ſont réputés pour diſpoſer à leur gré des noms de la Bible, & pour les appliquer aux objets ſelon leur fantaiſie. Mais ſi l'Arabie produiſoit auſſi des Cedres en d'autres endroits, ou ſi du moins les Arabes connoiſſoient cet arbre, & ſi dans l'intérieur de l'Arabie ils le nommoient ارز, cela ſeroit déciſif.

3) Selon Ezéchiel, (XXVII. 5.) on faiſoit les mâts de l'arbre *Erez*, à quoi ſans doute le Sapin eſt infiniment plus propre que le Cedre.

Si, en travaillant à réſourdre la queſtion précédente, on trouvoit, que ارز comprend dans ſa ſignification & les Sapins & les Cedres, cette objection de *Celſius* contre les Cedres tomberoit d'elle même: &, toutes les fois que le mot d'*Erez* eſt dans la Bible, il faudroit le prendre dans le ſens, qui conviendroit au ſujet, auquel il eſt appliqué.

Ces preuves ſe balancent tellement, que je douterai, juſqu'à ce que les voyageurs les décident.

Comme je crois, que les voyageurs portent avec eux l'*Hierobotanicum* de *Celſius*, je compte auſſi, qu'à cette occaſion ils vérifieront autant qu'il ſera poſſible ce qu'il dit du ברוש, Tom. I. p. 74.

Mais leur voyage n'étant point dirigé vers le Liban, je ne propoſe point de queſtions ſur l'épaiſſeur & la hauteur des plus grands Cedres de cette montagne, leſquelles dimenſions Mr. le Conſeiller aulique *Trew* deſireroit

de

de voir déterminées felon une mefure fixe; mais je ne propoferai que les queftions fuivantes, qui, comme je l'efpere, pourront être réfolues, fans qu'il foit néceffaire de vifiter le Liban.

1) Quels font les arbres, qui s'appellent chez les Arabes ارز? Cette queftion regarde principalement le Sapin, la *Cedrus Libani conifera*, & la *Cedrus baccifera*, qui appartient à la claffe des Genevriers.

2) Lefquels de ces arbres font nommés ارز par les connoiffeurs, & dans le fens le plus propre de ce terme?

3) Quel arbre eft nommé ברוש ou ברות? On voit le mot برون dans la Verfion Arabe, 1 Chron. XXV. 18. & ce mot paroît d'autant plus appartenir à la langue arabe, que dans ce paffage on ne trouve ni ברוש, ni rien qui en approche, dans le texte hébreu.

4) Que veut dire Ezéchiel (XVII. 3.) par צמרת הארז, *la laine des Cedres*, dont le Cedre fe reproduit. Cette expreffion revient au Chap. XXXI. 3. Et ce dernier chapitre mérite fur-tout d'être lu avec attention, & d'être éclairci par l'hiftoire naturelle du Cedre.

5) Que fignifie, par exemple, au verfet même, que je viens de citer, אשור ארז? Le nom *Afchur*, qui probablement s'écriroit en Arabe اشور, eft-il approprié à une certaine efpece de Cedres, à caufe de leur extrême beauté, ou par ce qu'ils font plus droits que les autres?

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCI.

### *Du Bois Almuggim, ou Algummin.*

Celfius, dans la premiere partie de fon *Hierobotanicon*, p. 171. differte amplement & favamment fur le Bois אלמגים ou אלגומים, que Salomon doit avoir fait venir de l'Orient: mais fans nous montrer une voie fûre, pour découvrir la vérité. Car après avoir ramaffé plufieurs explications, & nommé plufieurs fortes de Bois précieux, dont la plûpart ont un

droit égal de prétendre à l'honneur d'avoir été tirées d'Ophir par Salomon, il ne fournit aucune raison décisive puisée dans la Philologie, mais il choisit le Bois de Santal sur une simple conjecture.

Je pense, que les voyageurs pourront découvrir quelque chose de plus certain dans l'Arabie heureuse: car la premiere syllabe *Al* semble indiquer, que c'est un nom arabe, & selon le témoignage de la Bible ce Bois précieux doit être venu d'Ophir, c'est-à-dire de cette contrée de l'Arabie, si renommée autrefois pour l'or, qu'elle produisoit. C'est dans ces contrées, que je prie les voyageurs de chercher ce que nous ne saurions trouver en Europe par nos méditations.

Comme la Bible ne nous donne pas la moindre description de ce Bois, il s'agira presque uniquement de rechercher, si le nom s'est conservé dans quelque dialecte populaire comme le nom d'un bois précieux, après avoir disparu depuis long-temps des Dictionnaires Arabes. Des conjectures & de simples énumérations d'un plus grand nombre d'especes de Bois précieux, que n'en rapporte *Celsius*, ne serviroient qu'a nous rendre plus incertains & plus embarrassés à choisir entre tant de curiosités.

La seule description, qu'il seroit peut-être utile de consulter, & de comparer avec la Nature, c'est celle de *Josephe*, (*) quoique je ne puisse pas du tout garantir, qu'il ait connu le véritable *Almog* ou *Algòmm*; lui, qui, comme d'autres de ses con emporains se trompe si souvent dans l'explication des termes hébreux, & nous donne par là à connoître, qu'il n'avoit pas sucé la langue hébraïque avec le lait. Cependant, comme cette fois ci il s'exprime comme s'il étoit sûr de son fait, & que *Celsius* a entiérement négligé de donner une description de ce Bois remarquable, je la placerai ici pour l'usage des voyageurs, qui problablement ne sont point munis de l'ouvrage de *Josephe*.

Mais je dois avertir auparavant, que Josephe appelle l'*Algummim* en Grec

---

(*) Antiquit. Lib. VIII. c. 7. §. 1.

Grec ξυλα πευκινα ou πευκας; ce que je traduis ici par *bois de torche* ou *bois résineux*, parceque je ne puis examiner moi-même, quel arbre ces noms désignent dans le Grec ordinaire, & parceque d'ailleurs *Josephe* avertit, que par là il n'entend pas la sorte de bois, que l'on appelloit communément ainsi en Grece, mais un bois étranger, dont la vraie sorte ne parvient guere en Europe. Cependant la πευκη ordinaire des Grecs semble être l'arbre, qui porte le Pignon, ou la Cedre de Sibérie, à ce que d'autres m'apprennent.

Après avoir donc raconté, que Salomon avoit fait venir de la contrée si fertile en or une grande quantité de bois de torche, ou de bois résineux, & qu'il l'avoit employé pour en faire des colonnes du Temple, & des instruments de Musique, Josephe continue ainsi: *Que personne ne s'imagine, que ce bois de torche ressemble à celui, que l'on appelle aujourd'hui de la sorte, parce que les marchands lui donnent ce nom, pour exciter l'admiration des acheteurs. Car il ressemble plutôt au bois des figuiers;* (*) *à cela près qu'il est plus blanc & plus reluisant. J'ai cru, que l'amour du prochain m'obligeoit à ne pas laisser mes Lecteurs dans l'ignorance sur la nature & les caracteres distinctifs de ce Bois, dans un endroit, où l'histoire de la vie de Salomon me donnoit occasion d'en parler.* Il paroît donc, que les propriétés suivantes doivent se trouver dans l'Algummim.

1) Il doit croître non seulement au delà de la mer des Indes, mais encore dans l'Arabie, qui produit de l'or, ou au moins sur les montagnes.

2) Son bois doit être de couleur très-blanche. Ce caractere donne du moins l'exclusion au santal rouge & au santal jaune. Ce pourroit être le santal blanc: mais, si je ne me trompe, nous avons besoin d'être instruits plus particulierement sur ce sujet.

3) Il doit être susceptible de polissure.

4) Il doit être assez précieux, pour que le marchand trouve son profit à le

(*) Ἐκεῖνα γὰρ τὴν μὲν ἰδέαν ἐμφερῆ ταῖς συκίναις γίνεται. C'est pour justifier ma traduction que je transcris ce passage en Grec: car le Traducteur Latin dit précisément le contraire.

à le transporter du pays, & pour qu'il soit tenté d'en faire un commerce frauduleux. Au reste il n'y a pas un mot ni dans la Bible ni dans *Josephe*, qui puisse seulement faire soupçonner, que ce soit un bois odoriférant, quoiqu'à la vérité il ne s'y trouve rien non plus, qui tende à le nier.

5) Il doit être fort résineux, puisqu'il prend son nom des résines & des torches.

Une des façons d'écrire son nom hébreu אלגומים me fait même conjecturer, que ma question entiere pourroit déjà être contenue dans celle, que j'ai faite sur l'Encens. (Art. XXIX.) Car Gummi ou κόμμι étant vraisemblablement un mot oriental, & selon *Suidas* un nom de l'encens, l'arbre Algomm pourroit bien être l'arbre de l'Encens, pourvu que d'autres circonstances s'accordent avec cette idée. Ce n'est pas ici mon dessein d'étaler des conjectures: mais comme celle-ci est tout-à-fait neuve, & qu'elle acquiert du poids à mes yeux, parce que Mr. le Professeur *Buttner*, à qui j'en fais la lecture, m'interrompt précisément au mot Encens, & qu'il le nomme lui-même; je hazarde de la communiquer aux voyageurs. Qui sait, si elle ne les conduira pas à découvrir la vérité! Si elle ne le fait pas, j'y renoncerai sans y insister d'avantage.

Le passage 2 Chron. II. 8. peut tellement embarrasser ou favoriser les voyageurs dans leurs recherches, qu'il faut que j'en dise quelque chose. L'Algum y est représenté comme une production du Liban, tandis que selon le premier Livre des Rois (1 Rois X. 11. 12.) & selon *Josephe*, cet arbre semble avoir été entiérement étranger à la Terre Sainte. Supposé donc que l'on trouvât un arbre de ce nom dans l'Arabie méridionale, & que l'on fût bien assuré que cet arbre ne croît point sur le Liban, je prierois les voyageurs de ne point s'arrêter au premier passage. Les Livres des Chroniques ont été plus fautivement copiés par les Juifs, que le reste de la Bible: peut-être que l'Algummim, n'a été placé sur le Liban que par les Copistes. Cependant il se pourroit aussi, que ce passage réuni avec la description de Josephe frayât le chemin à la découverte de la vérité. Car tout comme πεύκη

en

en Grec ſignifie tout-à-la-fois un arbre connu, & un arbre entiérement étranger; il ſeroit poſſible de même, qu'Algom fût le nom d'un arbre du Liban, & encore celui d'un autre arbre de l'Arabie heureuſe, qui eût quelque reſſemblance avec le premier, mais dont le bois fût beaucoup plus précieux.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCII.

*De la Souris montagnarde à deux pieds, nommée par les Arabes* يربوع.

La Souris *Jarbo*, (يربوع) ſi commune en Arabie & en Egypte, cette ſouris, dis-je, qui marche ſur ſes deux pattes de derriere, n'eſt plus inconnue en Europe, depuis que *Corneille le Brun*, (*) *Nicolas Haym*, (**) & *Haſſelquiſt*, (†) en ont donné la deſcription, deſſiné ſa figure, & diſpenſé par là les voyageurs d'une peine, dont je les prie ordinairement de ſe charger, quand il s'agit d'autres animaux de l'Orient. Cependant cet animal ſi ſingulier, auquel les Proverbes de Salomon accordent une place ſi diſtinguée parmi les animaux les plus intelligents, (††) mérite bien, que nous propoſions quelques nouvelles queſtions ſur ſon ſujet.

1) Il paroît, qu'il vaudra la peine de l'anatomiſer, comme l'Académie de Paris a anatomiſé quelques animaux. Et je prierois Mr. le Docteur *Cramer* de ſe charger de ce ſoin. La peine ne ſauroit être grande, & l'on verroit avec plaiſir, qu'il apportât quelques ſquelettes pour le Cabinet Royal de Copenhague. Je crois même, d'après

(*) Voyage du Levant p. 406. fig. 210.

(**) Abridgment of the British Treaſury p. 35. du texte anglois, & p. 124. du texte italien.

(†) Reſa til heliga Landet p. 209. 210.

(††) Prov. XXX. 26.

d'après les relations de *le Brun* & de *Haſſelquiſt*, qu'au retour des voyageurs l'animal pourroit être tranſporté en vie dans une cage, qu'il ne pût ronger de ſes dents ni rompre de ſes pattes. Mais il faudroit en prendre pluſieurs, parce que l'on pourroit en perdre quelques-uns en chemin.

2) Le Jarbo eſt-il un animal, qui rumine?

3) A' quoi lui ſert la longueur extraordinaire de ſa queue? Eſt-ce une ſorte de gouvernail, qui dirige les ſauts, que cet animal eſt obligé de faire, parce qu'il ne ſe ſert point de ſes pieds de devant pour marcher? ou l'employe-t-il, pour ſuſpendre ſon corps?

4) Eſt-il vrai, qu'il perce même les pierres? ou ne creuſe-t-il que la terre des montagnes? car il eſt à obſerver, que *Shaw* ne l'a jamais trouvé dans les rochers. (*)

5) N'eſt-ce pas là cette eſpece de Souris, qui, quatre ſiecles avant Mahomet, cauſa, en creuſant une digue, la fameuſe inondation, qui s'appelle سيل العرم, & qui avant les temps de Mahomet faiſoit Epoque dans l'hiſtoire des Arabes? Il eſt vrai, que les Hiſtoriens de cette nation n'emploient que le mot جرذ, qui n'eſt qu'un nom général, ou qui même, ſelon *Shaw*, p. 321., ſignifieroit une autre eſpece de Souris. Il me ſemble cependant que toutes les circonſtances du fait préſentent à notre eſprit la Souris bipede. Quant à l'inondation, j'y reviendrai dans un Article à part.

6) L'économie & le naturel de cet animal, dont l'intelligence eſt tant vantée par les Ecrivains Arabes, méritent une deſcription plus détaillée, que ne l'eſt celle, que *Haſſelquiſt* nous en a fournie.

Eſt-il vrai, que les Jarbo placent des ſentinelles, ſur leſquelles ils ſe vengent, lorſque par leur négligence la troupe bipede eſt ſurpriſe?

7) Pré-

(*) P. I. p. 322. de l'Edition Françoiſe.

7) Préparent-ils leur manger pendant l'hyver? C'est-ce que *Pline* semble dire, Lib. VIII. c. 37.

8) Est-il vrai, qu'ils creusent soigneusement leurs cavernes de façon à y ménager plusieurs sorties? Les Arabes prétendent, qu'il y en a une du côté de chaque plage du Ciel; & d'après certains récits il semble, que chaque sortie a sa sentinelle: & qu'au sifflement d'une de ces sentinelles, ou à tel autre signal donné, les Souris décampent vers les sorties opposées. Qu'y a-t-il en ceci de vrai, & de fabuleux? & quelle est la structure entiere de la caverne du Jarbo?

9) Oserois-je prier nos voyageurs, de me rendre plus intelligible une expression syriaque par l'histoire de cet animal, à laquelle probablement cette expression se rapporte? ܡܦܩ ܒܪܘܚܐ, *la sortie contre le Vent*, ou pour ainsi dire, la retraite, la fuite, signifie chez les Syriens *la Justification*, l'action de se justifier.

10) Les Arabes racontent, que le Jarbo bouche les entrées de sa caverne d'une espece de rempart de terre dure, à peu près comme font les marmottes en hyver. Cela me paroît encore obscur; car comment peut-il s'échapper assez vîte par le trou bouché? Ne boucheroit-il les avenues qu'en certains temps, lorsqu'il a déja amassé ses provisions? ou ne boucheroit-il qu'une seule avenue?

11) La chair du Jarbo fait une nourriture fort ordinaire chez les Arabes. Comment le prend-on, puisqu'on le dit être d'une si grande vîtesse?

12) Les Juifs parlent de l'achat des lieux, où le Jarbo a ses allées & ses venues. Cet usage a-t-il encore lieu dans l'Arabie? Ne s'applique-t-on pas plutôt à extirper des terres cultivées cette engeance de Souris?

13) Selon *Hasselquist*, le Jarbo doit avoir le poil mollasse, & selon *Pline* on diroit, que c'est le contraire. Car ce dernier dit: *Aegyptiis muribus durus pilus, sicut herinaceo, iidem bipedes ambulant, ceu Alpini quoque*, Lib. X. cap. 65. Lequel de ces deux auteurs

auteurs a raiſon? ou comment ſauver cette contradiction? Y a-t-il deux ſortes de ces Souris bipedes, dont l'une eſt décrite par *Haſſelquiſt*, & l'autre par *Pline*? ou *Pline* a-t-il oui parler de deux ſortes de Souris d'Egypte, dont l'une a la peau ſemblable à celle du hériſſon, & dont l'autre feroit notre Souris à deux pattes? Et a-t-il confondu dans ſes recueils ce qu'il auroit dû diſtinguer?

Dans le premier de ces deux cas, je ſouhaiterois, que l'on donnât la deſcription de l'eſpece de Jarbo de *Pline*, qui auroit été inconnu à *Haſſelquiſt*, & que l'on examinât ſur-tout, ſi la reſſemblance de ſa peau à celle du hériſſon eſt aſſez frappante, pour qu'il ait pu être nommé *herinaceus* par les Latins.

14) χοιρογρύλλιος, le nom grec du Jarbo, s'eſt-il conſervé dans la langue Cophte? Je ſuis curieux de le ſavoir, parce que je crois, que ce nom n'a été inventé que par des Grecs Egyptiens: tandis que, ſelon le témoignage de St. Jérôme, le même animal chez les Grecs de Syrie s'appelloit ἀρκτομῦς. Il eſt vraiſemblable, qu'en Grece même, où il étoit étranger, il n'avoit point de nom, & pouvoit quelquefois être compté parmi les lievres, avec leſquels ſa tête, ſes oreilles & la ſituation du corps dans ſon gîte lui donnent aſſez de rapport. Le développement de ce ſujet ſerviroit à nous éclairer ſur le ſens des anciennes verſions. Et c'eſt peut-être par elles ſeules, que nous pouvons décider cette autre queſtion, à ſavoir, ſi le Jarbo eſt le שָׁפָן des Hébreux.

15) C'eſt préciſement ſur ce dernier point, que je deſirerois d'acquérir plus de certitude, que juſqu'ici nos Savants d'Europe n'en ont pu y répandre. *Bochart* ſoutient, que le שָׁפָן des Hébreux, (Lévit. XI. 5. Pſ. CIV. 18. Prov. XXX. 26.) eſt la Souris des montagnes, ou le Jarbo lui-même. Ceci me paroît très-vraiſemblable, bien plus vraiſemblable que l'opinion ordinaire, qui ſe borne aux lapins, connus parmi nous en Europe. Cependant comme ces trois paſſages diſent trop peu de choſe du שָׁפָן, pour nous autoriſer à donner l'excluſion aux lapins, je ne ſaurois regarder

la

la question comme bien décidée, avant que d'être assuré, que le mot שפן subsiste encore dans quelque Province d'Arabie ou de Syrie, & qu'il désigne l'un ou l'autre de ces animaux. Au reste, je ne demande point de pures étymologies, fussent-elles encore meilleures que celles, que *Bochart* a imaginées. Si elles pouvoient me satisfaire, j'en trouverois aisément une, sans quitter mon cabinet, dans le verbe سفن *ratisser*.

16) La seule objection contre l'explication de *Bochart*, qui puisse paroître de quelque importance, est celle, qui a été faite par *Shaw*. Cet auteur soutient, qu'il n'a jamais trouvé le Jarbo dans les rochers, mais toujours dans des terres argileuses ou sablonneuses. De là vient, qu'il aime mieux entendre par le *Schafan* des Hébreux un certain animal, qui établit sa demeure dans les rochers, ayant aussi les pieds de derriere plus longs que ceux de devant, que dans l'Orient on appelle l'Agneau d'Israél, (*Daman Israel*) & que l'on voit par troupes sur le Liban & sur d'autres montagnes.

Quoique je ne saurois croire, que la Souris Jerboa creuse les pierres & les rochers, j'ai pourtant bien de la peine à me mettre dans l'esprit, qu'elle n'habite point les montagnes, tandis que les Ecrivains Orientaux semblent l'assurer si positivement. Peut-être est-ce un pur hazard, qui empêcha *Shaw* de rencontrer cet animal dans des montagnes. Je prie les voyageurs de nous donner quelque certitude sur ce sujet, & d'examiner en même-temps, si cet Agneau d'Israël, à qui *Shaw* accorde des prétentions au titre de Jarbo, manifeste cette sagacité analogue à la raison, qui est si fort admirée dans les Proverbes de Salomon, & attribuée au *Schafan*.

## XCIII.

*De quelques Termes des langues Orientales, par lesquels le mot hébreu* שפן *a été traduit.*

Le dernier membre de la queſtion précédente me rappelle certains termes, que les Verſions Orientales ſubſtituent au mot hébreu שפן. S'il reſte encore actuellement des traces de ces termes, ce que je n'oſerois eſpérer de tous, je ſouhaite de ſavoir ſi c'eſt la Souris à deux pattes, ou tel autre animal, que ces termes déſignent. Les voici.

1) ܚܘܓܣܐ, en Syriaque & en Chaldaïque חגס. Il ſemble, que la lettre *Chet* ſoit une lettre ſervile, comme elle l'eſt dans quelques mots à quatre conſonnes: & que l'on auroit pu également écrire גס, comme cela ſe voit une fois dans le Thalmud.

2) טפזה en Langue Chaldaïque & Samaritaine. Dans Jonathan on lit טווא, ce que j'indique, quoique je le regarde comme fautif. *Scheuchzer* veut comparer avec ce mot celui d'*Ada Tawſani*, nom turc des lapins, tiré de *Meninsky*: mais les voyageurs ne chercheront aſſurément pas à me donner des éclairciſſements puiſés dans une langue, qui, dans les mots, qui lui appartiennent en propre, n'a pas la moindre analogie avec l'Hébreu. L'étymologie Chaldaïque, dérivée du verbe *ſauter*, & qui convient également à la ſouris des montagnes & aux lapins, m'eſt déja connue, & je fais d'avance, qu'elle ne décide de rien.

3) وبر. Je ne doute pas un moment, que ce mot ne ſoit connu dans la langue arabe, quoique les deſcriptions, que *Bochart* a extraites des Auteurs Arabes, ne nous apprennent pas avec certitude quel eſt cet animal. *Bochart* a prétendu en faire la marmotte, (*Mus Alpicus* ou *marmota*) à quoi je ne vois juſqu'ici aucune apparence; parceque le وبر des Arabes doit demeurer dans les maiſons, & avoir la queue très-courte.

4) فنك

4) شبك. Les descriptions imprimées des Arabes ne rendent pas non plus cet animal assez reconnoissable.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCIV.

*De l'Inondation connue sous le nom de* سيل العرم.

L'Alcoran (c. XXXIV. 14. 15.) parle d'une Inondation nommé سيل العرم, qui a beaucoup de célébrité dans les Annales de l'Arabie heureuse. L'académie Royale des Inscriptions & des Belles Lettres de Paris a déja prié les voyageurs de reconnoître de près l'endroit où cette Inondation est arrivée; & je ne ramènerai point ici ses remarques. (*) Je ne ferai qu'y ajouter quelques réflexions, après avoir mis les voyageurs au fait de ce que nous savons de cette Inondation.

Mr. le Professeur *Reiske* a recueilli tout ce qui reste de cette histoire dans un Programme publié à Leipsick en 1748. *de Arabum Epocha vetustissima, ruptura Catarrhactae Marebensis.* En omettant les prodiges, dont je ne me soucie guere, & ce qui est dit de la prétendue punition du mépris, que l'on avoit fait d'un certain Prophete, voici à quoi les faits se réduisent.

Dans une région montagneuse de la Province شحر (*Schichr*) est située la ville, autrefois nommée *Saba*, & qui dans les temps postérieurs fut nommée *Marib.* Dans la carte de l'Arabie, publiée par *Isaac Tirion*, je vois cette ville, en avançant dans le pays, marquée au 67e degré de longitude, & au 17e de latitude entre *Hadramaut* & *Dofar.* Près de cette ville, un torrent, sorti des montagnes, se déchargeoit dans un vaste étang, ou plutôt dans un lac, con-

---

(*) V. le Mémoire de cette Académie, article second: *Eclaircissements demandés sur quelques points de Géographie.*

contenu par une digue prodigieuſe, & qu'on prétend avoir été l'ouvrage de *Balkis*, cette Reine de Saba, qui viſita *Salomon.* Cette digue s'élevoit comme une montagne au deſſus de la ville, & les eaux y montoient ſouvent juſq'à vingt braſſes de hauteur. Elle avoit trois écluſes, placées à différentes élévations, au moyen dequoi, ſoit que les eaux fuſſent hautes ou baſſes, on pouvoit toujours arroſer la plaine. On diſtribuoit, par des tuyaux & des foſſés, à chaque terrain la quantité préciſe d'eau, qui lui étoit néceſſaire, & par cette ſage répartition, la plaine, à une demi-journée d'étendue de côté & d'autre, devenoit un vrai Paradis. Il y a un récit, qui porte, que cette digue ne ſervoit qu'à fermer une ouverture étroite entre deux rochers, de façon qu'il falloit, qu'entre ces deux rochers les eaux ſe raſſemblaſſent dans la plaine. Cette digue fut creuſée par les ſouris des montagnes, & les eaux trouvant des ouvertures, qu'il n'étoit pas poſſible de boucher, toute la digue s'éboula, le pays fut inondé, & le torrent, ne pouvant plus être partagé dans les canaux, ſe déborda par tout: ce Paradis devint un déſert; & des tribus entieres furent obligées de chercher de nouvelles habitations. Dans la carte de *Tirion*, je vois près de *Marib* un ruiſſeau ſortant des montagnes, qui dirige ſon cours dans les vallées, qui ſont vers l'intérieur du pays, où il ſe perd ſans écoulement, comme le font pluſieurs autres ruiſſeaux de l'Arabie.

Comme cette contrée touche aux régions fertiles de l'Arabie, il ſemble, qu'elle puiſſe être viſitée ſans danger: & certainement elle en vaut bien la peine pour ceux, qui ont à coeur les progrès de l'Hiſtoire Civile, auſſi-bien que Naturelle. Si je parvenois en ces lieux, les articles ſuivants occuperoient ma curioſité.

1) Cette contrée ſi remarquable mérite non-ſeulement une deſcription géographique des plus exactes, mais je voudrois encore, que le baſſin de cet ancien étang, & tous ſes environs, ſans en excepter aucune montagne ni la moindre colline, obſervés & meſurés par des yeux phyſiciens & géometres, fuſſent décrits avec la derniere préciſion. Jé voudrois ſavoir, p. e. quelle eſt l'étendue de la vallée enfermée entre les deux montagnes, qui faiſoit le réſervoir

de l'étang; quelle pourroit avoir été l'étendue de la furface fupérieure de cet étang, de cette furface, dis-je, qui par fes évaporations rendoit chaque jour à l'Atmofphere une partie des eaux amaffées; de quelle grandeur eft l'ouverture antérieure des montagnes; quelle eft la hauteur de ces montagnes aux endroits, où elles font les plus voifines l'une de l'autre; de quelle profondeur eft la vallée. Ce n'eft ici qu'un petit échantillon de plufieurs autres problêmes, qui s'offriront à réfoudre fur les lieux. J'ofe même demander à nos voyageurs la carte de cette contrée, fi finguliérement intéreffante.

2) Seroit-il bien vrai, que dans fon origine la digue eût été un ouvrage de l'art? J'en doute. Car dans ce cas il eut été auffi facile aux Sabéens de la réparer, après que les eaux l'eurent rompue, qu'il l'avoit été à leurs ancêtres de la conftruire. Une nation tente l'impoffible, avant que d'abandonner des terres fertiles, des jardins délicieux, pour errer dans la mifere. Ainfi je m'imagine, que la Nature elle-même avoit élevé cette digue, qui joignoit les deux montagnes, & formoit avec elles une vallée fans écoulement; mais que l'Art eft venu à fon fecours, en comblant, peut-être des crevaffes & des inégalités, & en établiffant les trois éclufes. Suppofé qu'un pareil ouvrage de la Nature étant creufé par les fouris, & l'iffu étant ouverte aux eaux, la vallée, qui leur fervoit de réfervoir, ait éprouvé le fort, que, felon moi, éprouveront tôt ou tard les vallées, qui n'ont point d'écoulement; dans cette fuppofition je conçois un dégât, dont la réparation pourroit furpaffer les efforts réunis du peuple le plus nombreux. L'afpect même de ces contrées préfentera à un oeil exercé des raifons décifives, que je ne faurois peut-être deviner d'avance: p. e. quelques débris de la vieille digue, qui s'avancent des deux montagnes jufques vers le milieu de l'intervalle, qui les fépare; la proportion de la bafe de ces débris avec leurs pointes; la matiere de ces débris; le calcul de la maffe de la digue entiere, qui fe trouvera incomparablement

plus vaſte, ſi elle a été l'ouvrage de la Nature, que ſi elle avoit été conſtruite par des mains d'hommes; la ligne de ſa direction; le cours, qu'a pris le torrent. J'ai beaucoup trop de confiance dans l'habileté de mes amis, pour me donner la peine de pouſſer plus loin l'énumération des circonſtances à conſidérer. Il peut arriver même, qu'aucune de celles, que je viens d'indiquer, mais qu'un objet, qu'ils découvriront ſur les lieux, décidera la choſe.

3) Connoît-on encore, dans ces pays, l'étendue & les limites des terres, qui étoient autrefois fertiles & cultivées? Quel aſpect préſente cette région? De quelle nature ſont les différentes couches de terre? Cette couche de terre fertile, quoique mince, dont il faut néceſſairement que la ſurface ait été autrefois couverte, a-t-elle entiérement diſparu?

4) Les environs du torrent ne peuvent pas manquer d'être encore aujourd'hui fertiles & cultivés; & les montagnes, d'où il tombe dans la vallée, ſont ſans doute tapiſſées de verdure. Je prie nos voyageurs de faire attention aux productions naturelles de ces montagnes. On voit chez nous après pluſieurs ſiecles même ſur de hautes montagnes, où il fait un froid ſenſible, ſur le *Grubenhagen*, par exemple, ſitué à quatre milles d'ici, les reſtes de vieux jardins; & je ne penſe pas, qu'aux environs de Saba la Nature ait été moins libérale à élever les ouvrages de l'art parmi ſes propres ouvrages.

5) Quel eſt le nom du torrent, ou des torrents, en cas qu'il y en ait pluſieurs?

6) Quelle eſt la quantité d'eau de ce torrent? Et de quelle grandeur pouvoit être l'étang, qu'il rempliſſoit de maniere à lui reſtituer ce qui ſe perdoit par les évaporations? La hauteur de vingt braſſes me paroît ſentir la fable: un connoiſſeur verra aiſément, par la poſition des montagnes, juſqu'où les eaux peuvent s'être élevées: & pour ce qui eſt de leur quantité, il eſt clair, qu'il faut avoir égard aux différentes ſaiſons. Les trois écluſes, pratiquées dans

le

la digue, montrent déja, que l'eau doit avoir été à trois différentes hauteurs.

7) Où eſt la ſource du torrent? & quelle eſt la direction de ſon cours depuis cette ſource juſqu'à *Marib*?

8) Quel eſt l'endroit, où il ſe perd à préſent? & combien de chemin fait-il encore, avant que de diſparoître entiérement? Si l'on pouvoit le ſuivre juſqu'à ſa fin, je voudrois ſavoir comment il finit: s'il tarit peu à peu, ou ſi, arrêté dans ſon paſſage par des hauteurs, il ſe perd à la fin dans un marais. Si l'on ne peut faire ces obſervations ſur le torrent de Saba: je prie nos voyageurs de les faire ſur d'autres ruiſſeaux.

9) La Tradition des Mahométans, qui attribue l'élévation de cette digue à la Reine *Balkis*, eſt-elle fondée ou contredite dans la vraie hiſtoire d'Arabie?

10) Ne peut-on pas trouver dans l'Arabie des monuments, qui fixent avec plus de certitude le temps, auquel la digue s'écroula? Cette queſtion eſt d'autant plus importante, que cet écroulement commence une Epoque de l'Hiſtoire Arabe; & il me ſemble, qu'en comparant cette Epoque avec d'autres monuments hiſtoriques, il devroit être facile de découvrir la date de cet événement. Monſieur *Reiske* ſe range à l'opinion de ceux, qui le placent entre les temps de J. Chriſt & de Mahomet: & il penche le plus pour le premier ſiecle de l'Ere Chrétienne. Mais au lieu de rapporter à nos Savants les opinions d'autrui, j'aime mieux apprendre d'eux-mêmes un fait, ſur lequel la diſtance des lieux & la diſette de documents authentiques nous retiennent dans l'ignorance.

11) Si dans ces contrées on trouve encore des décombres de la digue, je ſuis curieux de ſavoir, ſi l'on découvre quelque part une inſcription ſur les pierres. Dans ce cas il ne ſera peut-être pas inutile d'avertir, que, pour déchiffrer ces inſcriptions, on fera bien d'y employer l'Alphabet Ethiopique, outre les Alphabets des langues orientales proprement ainſi nommées.

12) Cette Région auroit-elle été la demeure des Sabéens, que la fertilité de leur pays a rendus si fameux? La ville s'appelloit anciennement Saba: ce n'est que la plus foible conjecture; car nous voyons les noms de שׁבא, שׁבא, & סבא donnés à differents peuples de l'Arabie, Pf. LXXII. 10. Mais ce qui feroit croire, que ç'ait été ici la demeure des vrais Sabéens, c'est la situation de cette ville dans l'Arabie heureuse, dans le voisinage de *Hadramaut*, où en effet le véritable *Saba* doit être situé selon Moyse, Gen. X. 26. 28; c'est la description de cette contrée, que l'on représente comme un Paradis; c'est la Reine Balkis, célebre parmi les Arabes, pour avoir établi la digue.

13) En cas qu'il en fût ainsi, les montagnes, où le torrent prend sa source, seroient peut-être les montagnes d'encens: & par conséquent l'examen de ces contrées auroit une seconde utilité, relative aux articles XXIX. & XCI.

14) Quel est le pays *Schichr?* Seroit-ce le même, qui est marqué sur nos cartes sous le nom de *Seger*? Et alors comment faut-il lire ce nom, qui ne peut pas manquer d'être une fois au moins vicieusement écrit? Est-ce شحر *Schichr*, ou شجر *Schigr* (*Seger*)? Ce dernier m'a l'air d'être une faute, commise dans nos cartes.

## XCV.

*Des Animaux purs & impurs; des Caracteres, à quoi on doit les discerner; & de la Souillure contractée par l'attouchement de la charogne.*

En parlant d'Animaux purs & impurs, je pose d'abord en fait, que non-seulement les Hébreux, mais tous les peuples, que nous connoissons, partagent les Animaux de la même maniere, quoiqu'ils ne se servent point des mêmes expressions, & que leurs loix n'aient rien statué sur ce sujet. Car chez toutes les nations on est accoutumé dès l'enfance, à se nourrir de cer-

certains animaux, & les Hébreux les nomment des Animaux purs: d'autres au contraire ne ſervent point de nourriture, on éprouveroit de l'averſion, s'il s'agiſſoit de les manger, & le peuple regarde même leur chair comme un aliment infame & contraire à la nature. Nous n'avons point de termes, pour exprimer cette différence; les Hébreux l'expriment par ceux d'Animaux *purs* & *impurs*; & cette diſtinction a été faite déja long-temps avant les loix de *Moyſe*, & même long-temps avant *Abraham*. Gen. VII 2. Il y a plus. Les animaux impurs, le cheval & l'ane, p. e., tandis qu'ils vivoient, n'étoient point en abomination aux Iſraélites; & ce n'étoit pas un affront pour le plus excellent de tous les animaux, je veux dire, l'homme, que d'être en même-temps l'animal le plus impur, d'après les loix de ce peuple.

En général il ſemble, qu'il feroit utile, tant pour perfectionner l'hiſtoire du genre-humain, que pour mieux connoître les uſages oeconomiques, que l'on peut tirer du regne animal, que des voyageurs fiſſent attention aux animaux, que chaque nation regarde comme propres à la nourriture. Que de ſoulagements n'auroit-on pas pu ſe procurer dans des temps de famine ou du moins de cherté, ſi les pauvres, dont le goût eſt ſouvent le plus difficile, avoient eu aſſez de courage, pour eſſayer de nouveaux aliments, dont d'autres peuples ſont peut-être grand cas, & que la Providence ſemble avoir réſervés exprès, pour ſubvenir à l'inſuffiſance de nos aliments ordinaires, qui pourroit bien un jour réſulter d'une population exceſſive du Globe? Même dans des pays, qui ne ſont pas trop peuplés, il peut être important pour la police de multiplier les aliments. Combien de mendiants ſains & robuſtes, qui, ne trouvant point à gagner leur vie, extorquent le pain d'autrui ſans travailler, tandis qu'ils n'auroient qu'à ramaſſer les aliments, dont d'autres nations font uſage? Je n'ai jamais vu les Soldats François aller à la chaſſe des limaçons & des grenouilles, ſans faire cette réflexion.

Mais je prie ſur-tout nos voyageurs de bien obſerver en Arabie, quels ſont les animaux, qui paſſent pour être purs, & quels ſont ceux, qui paſſent pour impurs, parce que cela peut ſervir à éclaircir les loix de Moyſe.

Je fais bien, que ceux même d'entre les Arabes, qui defcendent d'*Ifmaël*, ne s'accordent point parfaitement avec les Ifraélites par rapport à leur nourriture: ils mangent, par exemple, le chameau & la fouris montagnarde; & comme Moyfe vouloit féparer fon peuple de toutes les nations par les loix alimentaires, il falloit auffi, qu'il lui défendît quelques aliments permis & ordinaires en Arabie, & qui faifoient même en quelque forte la nourriture la plus naturelle & néceffaire des Arabes. Cependant les aliments des Ifmaélites ont déja plus de conformité avec ceux des Juifs, que n'en ont ceux des anciens Phéniciens, & ceux des anciens habitants de l'Egypte.

Il ne s'agit point ici de ce petit nombre d'aliments, que la Religion interdit aux Arabes, on peut fans peine apprendre à les connoître dans l'Alcoran: mais il s'agit de ceux, dont ils s'abftiennent par coutume, ou par une ancienne fuperftition, dont l'Alcoran fait quelquefois mention en la condamnant; il s'agit encore de certains aliments extraordinaires pour nous, dont ils fe nourriffent.

Parmi les oifeaux, que Moyfe défend de manger, il y en a, dont la chair eft fi dégoûtante, que l'on ne fe douteroit prefque pas, qu'il eût été néceffaire de la défendre. Je ne veux pour exemple que l'aigle, qui eft le premier dans la lifte des oifeaux impurs. Il fembleroit cependant par cette défenfe, que ces animaux aient été mangés par d'autres peuples. On peut dire la même chofe de plufieurs autres efpeces d'animaux, qui font encore plus ignobles, comme des léfards. Y a-t-il des peuples arabes, qui font leur nourriture de ces fortes d'animaux? Et comment cela eft-il poffible à l'égard des aigles, à caufe de leur mauvais goût? Peut-être qu'à l'égard des oifeaux de proie, de ceux fur-tout, qui dévorent les poiffons, il faut faire une diftinction entre les différentes faifons de l'année. L'expérience montre en effet, que quelques volatiles, que nous mangeons, ne font point mangeables dans certains temps de l'année à caufe du goût huileux, qu'ils ont alors, tels font p. e. les canards fauvages, les outardes, &c.

Il eft à préfumer encore, qu'il y aura une différence entre l'Arabie heureufe,

reufe, & l'Arabie habitée par les Bédouins, & les voyageurs voudront bien y faire d'autant plus d'attention, que ces Bédouins defcendent d'Abraham, mais non pas les habitants de l'Arabie heureufe.

Une bête pure, lorfqu'elle meurt de mort naturelle, eft-elle regardée comme impure chez les Arabes, au point que celui, qui la touche ou en mange, foit fouillé durant un jour, & doive fe purifier, ainfi qu'il en étoit parmi les Ifraélites? Et quelles font leurs obfervances à l'égard des bêtes impures, qui meurent de maladie, & à l'égard des cadavres humains? Eft-on fouillé par leur attouchement? & pour combien de temps? par quel moyen fe fait l'expiation de cette fouillure? En cas que leurs coutumes foient les mêmes à ces égards que celles des Ifraélites, je fouhaiterois de favoir fi un animal fouille auffi-tôt qu'il eft mort, ou feulement quelque temps après: & s'ils comptent auffi parmi les animaux, qui fouillent l'homme, ceux, qui ont été déchirés, ou fimplement ceux, qui font morts de maladie.

Perfonne n'ignore, que Moyfe renferme les animaux purs fous une regle générale. Y a-t-il une régularité femblable dans les coutumes des Arabes? Je fais déja d'avance, qu'ils ne fuivent point la même loi, que Moyfe préfcrit Lév. XI. 3., parce que fans cela ils ne pourroient manger le chameau. Mais peut-être qu'en vertu d'une ancienne tradition ils ont partagé la loi de Moyfe, de façon à ne manger d'aucun animal, qui ne foit ou ruminant, ou à pieds fourchus.

Ces deux caracteres même ont encore befoin de quelques éclairciffements, & quelque inutile que puiffe du premier abord paroître ma queftion, je ne laifferai pas de demander ce que fignifie chez les Arabes & chez les Syriens le mot de *ruminer*, اجتر, ܐܠܥܣܪܪ. Moyfe compte le lievre parmi les animaux, qui ruminent: ce qui pourtant eft nié par beaucoup de Naturaliftes, & par des perfonnes même employées auprès de ces animaux. (*) Que שפן foit le lapin ou la fouris montagnarde, il eft du moins

(*) Je ne décide pas ici. Les gardes des garennnes & des forêts, que j'ai confultés, fe contre-

moins encore douteux, ſi c'eſt un animal, qui rumine, dans le ſens propre du terme. Ainſi la queſtion eſt, ſi les Orientaux ont coutume de compter parmi les animaux ruminants ceux, qui après leurs repas remuent la bouche de maniere, que l'on pourroit dire, qu'ils ruminent. Car ſuppoſons que les Iſraélites aient penſé là deſſus comme d'autres Orientaux, & qu'ils aient mangé les lievres & les lapins, parce qu'on les mettoit dans la claſſe des animaux ruminants, il n'étoit pas beſoin ſans doute, que le Légiſlateur entrât dans une diſcuſſion ſur cette différence des claſſes; il alloit plus droit à ſon but en diſant: quoique cet animal rumine, tu n'en mangeras point, parcequ'il n'a pas la corne fendue. Enfin comme, pour ce qui concerne la deſcription du pied, la langue hébraïque eſt plus riche en mots propres que les nôtres, je voudrois ſavoir les termes propres, dont ſe ſert la langue arabe, pour exprimer les ongles, le pied des animaux fendu en doigts, la fente ſupérieure de l'ongle, laquelle ne pénetre pas entiérement, la fente inférieure, & cette pomme molle & épaiſſe que les chameaux ont ſous le pied. Je voudrois voir auſſi une nouvelle deſcription du pied des chameaux, & ſur-tout de la poſition, qu'il prend, lorſque l'animal monte quelque hauteur, puiſqu'il y a des diſputes ſur ce ſujet, que l'on peut voir dans les Mémoires Anatomiques de l'Académie Royale de Paris.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## XCVI.

### *Pavé de Verre des Salles, où eſt érigé un Trône.*

Il paroît par certaines fables orientales auſſi-bien que par quelques paſſages de la Bible, que l'on pavoit anciennement de verre ou d'autres matie-

contrediſent les uns les autres. Peut-être que j'apprendrai quelque choſe de plus ſûr l'été prochain. On m'a promis d'élever exprès & d'apprivoiſer des levraux, & d'obſerver en quoi conſiſte cette fonction animale du lievre, que pluſieurs gardes des forêts ſoutiennent hautement être celle de ruminer.

matieres tranſparentes, les Salles, dans leſquelles étoit érigé un Trône. (*) Y a-t-il des reſtes de cè luxe dans l'Arabie heureuſe, en a-t-on au moins conſervé le ſouvenir, indépendamment du Trône de Salomon, dont parlent les Commentateurs de l'Alcoran?

XCVII.

*Du Saphir, & du* Lapis Lazuli.

Quoique *Saphir* ſoit ſans contredit un nom oriental, puiſqu'on le trouve déja dans le Pentateuque & dans le livre de *Job*, il n'eſt pas moins certain, que les Arabes l'ont emprunté des Grecs; puiſqu'ils ne l'écrivent point avec la lettre *Sin* ou *Schin*, comme ils feroient, ſi c'étoit un mot propre à leur langue, mais avec la lettre *Tſad*, صفير; outre que la dérivation de ce nom, priſe de la couleur jaune, ſeroit préciſément la moins convenable à cette pierre. Je voudrois donc ſavoir, quels ſont les noms originaires, dans la langue arabe, que l'on donne à cette pierre en Arabie.

Comme il eſt certain d'ailleurs, que non ſeulement *Pline*, mais auſſi les Hébreux, comprennent ſous le nom de *Saphir* deux ſortes de pierres tout-à-fait différentes, je veux dire le *Saphir* véritable, & le *Lapis Lazuli*: on demande, ſi en Arabie le même nom eſt auſſi donné à ces deux ſortes de pierre par ceux au moins, qui ne ſont pas préciſément des connoiſſeurs de profeſſion, & qui par conſéquent s'expriment avec plus de juſteſſe.

Y a-t-il des mines d'Arabie, où le *Lapis Lazuli* ſe trouve en grande abondance? Le Livre de Job me le feroit ſoupçonner. (XXVIII. 5.) Dans l'ex-

(*) Je renvoie mes autres Lecteurs à mon Hiſtoire du Verre des Hébreux, *Hiſtoria vitri apud Hebraeos*, paragr. 10. 11.) inſérée dans la quatrieme partie des Commentaires de l'Académie des Sciences de Gottingen.

l'expofé, que l'on y donne, du travail des mines, cette pierre eſt trop clairement décrite, pour pouvoir s'y méprendre.

Y a-t-il en Arabie des endroits, où l'on trouve le véritable Saphir?

Ceux, qui ne ſont pas Marchands bijoutiers de profeſſion, comprennent-ils le Diamant & le Saphir ſous une même dénomination? Ce ſont les deux pierres, qui ſe reſſemblent le plus par leur dureté: & le langage des Rabbins ſemble quelquefois les ranger ſous une dénomination commune.

D'où eſt-ce que le Saphir peut avoir pris ſon nom ספיר?

Le mot مها البلور (*le Béryl tranſparent*) eſt-il employé, pour déſigner le véritable Saphir? La Verſion Arabe l'emploie dans ce ſens; Exod. XXVIII. 18. & ſelon *Hill*, le véritable Saphir doit avoir été le Béryl des Grecs. Quel eſt le ſens propre, que les connoiſſeurs en pierreries attachent au terme مها? Les Interpretes Arabes le prennent communément pour le Saphir. Y a-t-il encore dans l'Orient quelque veſtige du mot chaldaïque שבזין, qui prouve, que ce ſoit le nom d'une pierre précieuſe?

## XCVIII.

### *Des Pierres précieuſes en général.*

Ce que j'ai dit plus haut du Saphir me conduit à faire une obſervation & une queſtion plus générale, avant de paſſer à d'autres noms inconnus des pierres précieuſes. La partie la plus obſcure de la langue hébraïque, & ſur laquelle la langue arabe répand le moins de clarté, c'eſt celle, qui regarde les noms des pierreries. Ces noms ne ſe trouvent point du tout dans la langue arabe, pour autant qu'elle nous eſt connue, comme ראמות, נביש, & d'autres, dont je parlerai bientôt, ou elle les a empruntés de la langue grecque, comme le nom cité ci-deſſus du Saphir ou du Jaſpe. Car il eſt évident, & le *Camus* en convient d'ailleurs, que يشب, يشف, & يشم ſont des mots étrangers.

Mais comme juſqu'ici nous ne connoiſſons, à proprement parler, que la lan-

langue de l'Arabie occidentale, ou la langue des Ifmaélites, & que nous ignorons prefque entiérement les idiômes de l'Arabie intérieure ou orientale, peuplée par les defcendants de *Joktan;* je ne défefpere pas, que les voyageurs ne nous rapportent de l'Arabie heureufe de nouvelles lumieres, propres à éclairer cette face ténébreufe de la langue hébraïque. Quelques-unes de ces productions de la Nature, dont je cherche les noms, l'Arabie orientale les poffede elle-même, & d'autres elle les connoît du moins par le commerce, qu'elle fait avec les Indes.

Cependant je fuis curieux de favoir la véritable raifon de cette difette apparente de la langue arabe, difette d'autant plus finguliere, que pour les noms des autres ouvrages de la Nature, cette langue eft fi riche. Cette contrée d'Arabie, dont nous connoiffons le langage, ne produiroit-elle point de pierres précieufes?

Je nommerai dans la fuite plufieurs fortes de ces pierres. Mais les questions, que je propofe ici, les regardent toutes & chacune d'elles en particulier. Je demande une fois pour toutes:

1) Cette pierre, quelle qu'elle foit, eft-elle une production de l'Arabie méme? Si non, d'où la tirent les Arabes?

2) Si elle eft une production de l'Arabie, dans quelle province la trouve-t-on? & dans quels endroits? eft-ce dans les champs, fur les montagnes, dans les mines? &c. & quelle eft fa forme naturelle, avant qu'on l'ait polie?

3) Quel eft fon nom originaire dans l'Arabie? Ce n'eft guere ni des marchands, ni de ceux qui portent ces pierres, que l'on pourra apprendre leurs noms, mais plutôt du commun peuple, qui habite les lieux, où elles fe trouvent.

4) Son nom hébreu eft-il encore en ufage dans quelque Dialecte Arabe? Ou eft-ce un nom propre géographique? Car je penfe, que les pierreries auront fouvent reçu leur premiere dénomination du lieu, où on les trouva pour la premiere fois, plutôt que de leurs propriétés inhérentes. C'eft ainfi, par exemple, que nous appellons une forte de cryftaux pierres de Boheme. Et je me défie de

la ſagacité des Philologues, qui prétendent toujours décrouvrir quelque qualité affectée à une pierre dans l'étymologie de ſon nom. Si quelqu'un vouloit en uſer de même à l'égard des *pierres* de *Boheme*, ou à l'égard du *Tripoli*; tous les connoiſſeurs de notre langue ne ſe moqueroient-ils pas de lui?

5) Lorſque le nom hébreu & le nom grec ſont les mêmes, mais que ce dernier eſt étranger dans l'Arabie, comme, par exemple, celui du Jaſpe; on ſera curieux de ſavoir, ſi ce nom a ſon origine dans la langue de quelque autre nation aſiatique ou afriquaine, de qui les Phéniciens ou les Hébreux peuvent avoir les premiers reçu la pierre, qu'il déſigne. Car il n'eſt guere poſſible, que les Grecs aient transmis aux Hébreux les noms des pierres précieuſes, qui ſe trouvent déja dans Moyſe, ou en général dans les Ecrivains Hébreux, qui vécurent avant la captivité de Babylone.

## XCIX.

*De certaines Pierres précieuſes en particulier, nommées dans la Bible.*

Voici maintenant les noms, que je ſouhaiterois de voir éclaircis. J'y joindrai en peu de mots les penſées vraiſemblables, ou propres à faire découvrir la vérité, qui me viendront dans l'eſprit.

1) ראמות, Job XXVIII. 18. Ezéch. XXVII. 16. On n'a que des conjectures ſur ce mot. La ſeule choſe, que le paſſage d'Ezéchiel nous faſſe connoître avec certitude, c'eſt que la Syrie produit le *Ramoth*. Comme le mot de *Rama* revient très-fréquemment dans la Géographie des Orientaux, il faudra voir ſur-tout, s'il n'y a point un Rama en Syrie, qui produit une pierre précieuſe, & qui lui ait donné ſon nom.

2) גביש, Job XXVIII. 18. Par la dérivation de ce mot du verbe *geler*, & par le nom de *pierres d'Elgabiſch*, (c'eſt-à-dire pierres de gla-

glace,) que le Prophete Ezéchiel donne à la groſſe grêle, il devient vraiſemblable, qu'il eſt parlé ici du cryſtal, qui eſt de toutes les pierres tranſparentes celle, qui reſſemble le plus à la glace, ſurtout lorſqu'il a des fentes intérieures, & que pour cette raiſon les Grecs ont appellé κρύσταλλος, ou glace. Mais l'uſage de la langue arabe s'accorde-t-il avec cette interprétation?

*Grotius* a prétendu, que بحرمت ſignifie l'Eſcarboucle. Mais comme jusqu'ici aucun Savant verſé dans la langue arabe n'a pu découvrir la moindre raiſon, qui autoriſât cette penſée, & qu'on ne peut pas même deviner, comment elle eſt venue à *Grotius*: il eſt ſans doute très-probable, qu'il s'eſt trompé. Le témoignage des voyageurs en décidera.

3) אדם. S'il faut s'en rapporter aux anciennes Verſions, il ſemble, qu'il reſte à peine un doute, que ce ſoit le Sardius des Anciens, ou la Cornaline des Modernes. Cependant comme tous ces Interpretes pourroient n'avoir d'autre fondement qu'une conjecture, priſe de la dérivation de la couleur rouge, & que cette étymologie eſt applicable à plus d'une pierre précieuſe, & qu'outre cela אדם ſignifie non-ſeulement la couleur rouge, mais auſſi la jaune: nous ne parviendrons à une entiere certitude, que lorſque nous ſaurons, que le mot ادم ſubſiſte encore quelques part en Arabie, & qu'il déſigne une pierre précieuſe.

Diſons ici quelque choſe des Verſions Orientales, qui ont beſoin de quelques éclairciſſements. Le Syrien & le Chaldéen traduiſent ܣܡܩܘܢܐ & סמקן. L'étymologie montre clairement, que ce doit être une pierre rouge. Mais ſi c'eſt encore aujourd'hui dans l'Orient le nom de la Cornaline, ou de quelque autre pierre précieuſe de couleur rouge, c'eſt ſur quoi nous autres Européens avons beſoin d'être inſtruits. Il nous faut demander les mêmes explications pour les Verſions Arabes. Saadias traduit *l'Hyacinthe rouge*, الاحمر ياقوت ce que je ne puis entendre que de l'Hyacinthe des Modernes, dont une eſpece eſt couleur de feu; au

 lieu

lieu que l'Hyacinthe des Anciens étoit notre Améthyste couleur de pourpre. Dans les Prophéties d'Ézéchiel, (XXVIII. 13.) l'Interprete Arabe a rendu le mot Grec Σάρδιος par الزورد. S'il est vrai, que ce terme arabe signifie en effet le *Lapis Lazuli*, je ne sais plus où j'en suis, & je prie nos Savants de voir dans les Bibles Arabes, qu'ils pourront rencontrer, s'il ne faut pas lire الزرد.

4) פטדה, ou, comme j'aimerois mieux placer les Voyelles, פִּטְדָה, (*Potada*), Ex. XXVIII. 17. Ezéch. XXVIII. 13. Job XXVIII. 19. Cette pierre est d'autant plus digne d'attention, que, d'après le passage de Job, elle doit se trouver dans le pays de Cusch, ou dans l'Arabie Australe, & en Ethiopie. Selon le sentiment commun, tiré des Septante & de *Josephe*, c'est la Topaze; (*Topazius*) & je ne crois pas, que ce sentiment commun souffre de fortes objections; quoiqu'il ne soit pas encore assez affermi, pour que les connoissances, dont nos voyageurs vont s'enrichir dans l'Orient, ne puissent lui donner un nouveau jour. On a d'autant plus lieu de l'espérer, que, selon *Artémidore* & *Pline*, l'Isle des Topazes doit être située dans la mer rouge.

Mais, en prenant le Pitda pour la Topaze, je doute encore, si ce doit être la Topaze des Anciens, qui est notre Chrysolite moderne, & dont la couleur est un jaune verdâtre, ou bien la Topaze d'aujourd'hui, que les Anciens appelloient Chrysolite. Le haut prix, qui est attribué à cette pierre, dans le Livre de Job, me fait pencher pour la Topaze des Modernes, qui, par sa dureté & par sa beauté, surpasse de beaucoup celle, à laquelle *Pline* donne ce nom. On léveroit aisément ce doute, & l'on pourroit découvrir encore concernant cette pierre bien des choses inconnues en Europe, s'il y avoit moyen de déterrer cette Isle des Topazes, qui, selon *Artemidore* (*) & *Pli-*

(*) Diodorus Siculus Lib. III. cap. 39. Strabo Liv. XVI. p. 770.

& *Pline*, (*) doit être située dans la mer rouge. Je ne faurois déterminer fa fituation: & le Pere *Hardouin* ne m'a point convaincu, que ce foit *Babelmandeb*. Je ne fuis pas même bien fûr de fon exiftence, vu que *Pline* raconte, que les brouillards empêchent les Navigateurs de la trouver; ce qui a un peu l'air d'une Isle enchantée. Mais, fi elle exifte, voici les marques indiquées par les Anciens, auxquelles on devroit reconnoître fa pofition. Ils expriment fa diftance du continent, tantôt par fept lieux romaines, tantôt par le chemin d'une journée. Avant que d'y aborder en venant d'Egypte, il faut traverfer un golfe, où la navigation eft périlleufe à caufe des écueils cachés fous mer, & qui pour cette raifon a été nommé par les Anciens le Golfe impur. Dès qu'on a paffé l'Isle, la navigation devient moins pénible; la mer prend une couleur verte; les eaux demeurent pourtant baffes, & pour la plupart elles n'ont que deux ou trois braffes de profondeur, ce que j'entens, d'après *Strabon*, des eaux voifines des côtes d'Arabie. Le rivage s'applatit, & n'eft plus bordé de montagnes. Non loin de là doit être un port, que les Anciens nommoient σωτεῖρας λιμήν. Ceci ne reffembleroit pas mal à *Babelmandeb*, & *Pline* dit expreffément: *eft fita in cervice longe procurrente, ubi fauces maris rubri.* Suivant le même auteur, cette Isle doit avoir porté le nom de *Tophafin*, & ce nom, elle ne doit pas l'avoir reçu de la pierre Topaze, mais elle doit le lui avoir donné. Il faudroit, qu'en langue Arabe elle s'appellât طغز, ou طغزة, (car en Syriaque on écrit *Tophat* avec un *Dolath* ܛܘܦܕܝܘܢ), ou enfin فطسة.

*Pline* veut, qu'elle ait pris fon nom des vaines recherches, parceque le mot *Topazin* fignifie *chercher* dans la langue des Troglodytes. Comme je ne connois point ce mot en Arabe, je prie nos voyageurs d'exa-

(*) Lib. VI. c. 29. Lib. XXXVII. cap. 8.

d'examiner, s'il se rencontre dans le langage de l'Arabie heureuse; car l'étymologie, que Schultens a substituée à celle de *Pline*, ne me plait pas assez, pour que je l'adopte, & que je renonce à l'autre. (*) Il reste encore une circonstance à examiner: c'est que les Topazes de cette Isle doivent briller pendant la nuit: probablement lorsque durant le jour elles ont été exposées à la lumiere du Soleil.

Je passe aux noms, que nous lisons dans les Versions Orientales; & je prie nos voyageurs de remarquer, si ces noms sont encore usités quelque part, & s'ils signifient l'une ou l'autre Topaze.

ܙܪܘܓܐ. (*Zerogo*) C'est probablement la Topaze: & ce nom est pris de la couleur d'or, ou de la couleur de vin.

Les mots chaldaïques ירקן & ירקתא sont également pris de la couleur jaune & verte.

زبرجد, dans Ezéchiel est une traduction arabe de τοπάζιον.

زمرد, l'*Emeraude*, qui peut-être, à cause de sa couleur verte, comprend encore la Topaze. Cet abus du langage est assez ordinaire, lorsqu'il s'agit de pierreries.

اخضر. Ce terme se voit dans la Version Maure du Pentateuque, & je ne doute presque point, qu'il ne désigne la Topaze des Anciens de couleur jaune tirant sur le verd.

5) ברקת. Cette pierre passe communément pour être l'Emeraude, & *Braun*

(*) Dans son Commentaire sur Job (XXVIII. 19.) Schultens voudroit dériver ce mot du verbe فصن, *fendre*, parce que ce verbe se dit aussi des arbres, qui poussent des bourgeons; il croit trouver une analogie entre le bourgeon, qui fend l'écorce de l'arbre, & la pierre précieuse, qui perce du sein de la terre. Mais פצר & פטר ne sont pas le même mot, & c'est une conjecture purement arbitraire de penser, que la lettre *Tsade* soit changée en la lettre *Tet*. La signification du verbe ne convient pas d'avantage à la Topaze, qu'à toute autre pierre: & je crains, que ce Savant n'ait commis ici la même faute, que j'ai reproché plus haut aux Philologues, trop amoureux des étymologies. Voyez art. XCVIII. vers la fin.

*Braun* a donné à cette opinion toute la probabilité possible. Mais comme cependant cette probabilité n'est fondée que sur la dérivation du verbe ברק, *jetter des éclairs*, d'où plus d'une pierre précieuse auroit pu recevoir sa dénomination; il sera nécessaire de demander encore, laquelle de ces pierres tire son nom oriental de cette propriété. Les Versions Syriaques & Chaldaïques ayant conservé le nom hébreu à un léger changement près, ܒܪܩܐ, ברקא, & ברקן, j'espere, que ce nom ne se sera pas tout-à-fait perdu dans l'Orient. Mais s'il étoit vrai, comme le même *Braun* le rend assez vraisemblable, (*) que le ברקא des Chaldéens fût une pierre différente de l'émeraude: je ne croirois pas non plus, que l'émeraude fût désignée par le ברקת des Hébreux.

J'ajoute à mes Questions le terme اصغر, qu'emploient ici les deux Interpretes Arabes, & que je ne sache pas être le nom d'une pierre précieuse. Seroit-ce l'Hyacinthe jaune? Ce qui pourroit le faire penser, c'est qu'un peu auparavant l'un des Interpretes Arabes avoit parlé de l'Hyacinthe rouge.

Je finis ici sur cette matiere, & je réserve le reste des pierres précieuses pour un nouveau Recueil de Questions, parce que je me hâte de passer maintenant à un autre article, qui peut recevoir du jour par des observations faites en Egypte, que les voyageurs pourroient bientôt quitter.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## C.

*De quelques Oiseaux impurs, dont il est fait mention Lévit.* XI. *& Deut.* XIV.

De tous les noms d'animaux rapportés dans la Bible, il n'y en a point, dont la signification soit si incertaine, que ceux des oiseaux, & *Bochart*

(*) Je dis simplement vraisemblable, parceque sa preuve n'est tirée que de ce que les Inter-

*chart* n'eſt pas reſté égal à ſoi-même dans cette partie de ſon ouvrage. Cela n'eſt pas étonnant. Les oiſeaux ſont de tout le Regne de la Nature ce que le Philologue connoît le moins: leurs noms provinciaux manquent ſouvent dans les meilleurs Dictionnaires, dans ceux même, qui ſont compoſés par des Auteurs de la même nation, ou du moins ces noms n'y ſont pas ſuffiſamment expliqués. Auſſi *Golius* eſt-il à cet égard extrêmement défectueux. La lecture des Itinéraires m'a appris une quantité de noms d'oiſeaux en Arabe, qui ne ſe trouvent point dans ce Lexicographe. En un mot c'eſt principalement ici, que nous devons recourir à la langue arabe, telle qu'on la parle en Arabie même, & lui demander un ſecours, que la connoiſſance de cette langue, puiſée dans les livres, ne ſauroit nous donner. Mais j'attends moins ce ſecours du langage, qui ſe parle dans les villes d'Arabie, que de l'idiôme des Bédouins, de celui des chaſſeurs, & du jargon des villages.

Je vais placer ici les noms d'oiſeaux impurs, qui ont encore beſoin d'être éclaircis, & dont il eſt fait mention Lév. XI. & Deut. XIV; j'y ajouterai les noms, qui y répondent dans les Verſions Orientales, & que je n'entens pas encore, ainſi que j'ai fait plus haut à l'égard des quadrupedes, & des pierres précieuſes.

נשר, نسر, *Neſcher.*

Que ce ſoit le nom de l'Aigle, c'eſt ce qui ne ſouffre pas le moindre doute. Mais ſi les deux mots, qui ſuivent, *Peres* & *Oznija*, déſignent auſſi des eſpeces d'Aigles, comme le ſoutient *Bochart*, & avec lui la plupart des Modernes, il faudroit que *Neſcher*, nom de l'aigle en général, fût encore affecté préférablement à une eſpece d'Aigles en particulier. Et quelle eſt cette eſpece particuliere?

פרס

terpretes Chaldéens traduiſent encore par émeraude quelques autres de ces pierres, qui étoient dans le pectoral du Grand Prêtre. Cela n'eſt point entiérement déciſif, car ils peuvent avoir voulu exprimer diverſes eſpeces de la même pierre.

### פרס & עזניה, *Peres* & *Oznija*.

*Bochart*, trop épris des étymologies, y bâtit des explications, qui ſont également applicables à pluſieurs différentes ſortes d'Aigles. Ici nous lui voyons préciſément prendre le contre-pied des Anciens, dont l'opinion n'eſt pas entiérement à rejetter. Selon lui, *Peres* eſt l'Orfraïe, ou l'Aigle marine, *Aquila oſſifraga*; & d'*Oznija* il fait la *Valeria*, ou la petite Aigle noire. Au contraire ſelon les deux Verſions Arabes, & ſelon Rabbin *Jonas*, *Peres* eſt la *Valeria*, ou le عقاب des Arabes, ſi je ne me trompe point dans l'explication de ce terme: & ſelon les Septante & la Vulgate *Oznija* eſt l'Orfraie. Ces Interpretes, dans le temps, où ils vivoient, étoient ſans doute plus à portée de connoître le ſens des noms hébraïques des oiſeaux, que *Bochart* ne pouvoit le deviner par de ſimples étymologies. En cas que ces deux mots ſoient encore quelque part en uſage, je demande qui a raiſon: *Bochart*, ou les Anciens, qui le contrediſent, ou bien ni *Bochart*, ni les Anciens.

J'oſe au moins me flatter, que le nom d'*Oznija* ſera encore en uſage, quoique avec un léger changement de lettres, dans quelque contrée de l'Orient, peut-être parmi les Samaritains, ou ſur les bords de l'Euphrate & du Tigre. Ce qui me le fait eſpérer, c'eſt que dans la Verſion Chaldaïque par Onkelos je trouve ici le mot עזיה. (*Uzzia*) *Jonathan* & l'Interprete Samaritain écrivent עוזה, (*Uzzâ*) & chez les Talmudiſtes ce même oiſeau eſt appellé עז. (*Oz*) Il me vient à ce ſujet un ſoupçon, ſur lequel je prie nos voyageurs de conſulter le Texte de Moyſe dans des Manuſcrits Hébreux & Samaritains. Je penſe, que עזניה pourroit s'être gliſſé dans nos Bibles par une faute de Copiſte, & que Moyſe a écrit עזיה. Ce nom propre du Roi Ozias, ſi connu dans l'hiſtoire des Juifs, pourroit très-bien être emprunté du nom d'une eſpece d'Aigle, à laquelle ſa ſignification, (*la force du Seigneur*) ne conviendroit pas mal. Si les Latins conſacroient l'Aigle à Jupiter, les Hébreux pouvoient également dériver ſon nom de Jehova.

Si cependant עזניה étoit bien écrit, on ne pourroit pas bien adopter la dé-

dérivation prétendue de עז (*force*), & il me faudroit ajouter cette question étymologique, favoir fi les Arabes ont le mot primitif עזן. (عزن)

Il fe pourroit très-bien, que le mot *Uzzìa*, ou *Uzza*, ou *Ozz* fût connu comme le nom d'un animal de la fable; parce qu'il eft employé dans ce fens par les Thalmudiftes. Comme néanmoins Moyfe n'aura certainement pas défendu la chair des animaux fabuleux, ni même celle des animaux étrangers, mais celle des animaux du pays, dont quelques nations voifines fe nourriffoient, & que les Ifraélites avoient journellement devant les yeux: il faut bien, que ce mot défigne un animal, qui exifte dans la Nature; & je prie nos voyageurs d'en faire l'objet de leurs recherches. Cette demande s'étend auffi fur le عنقا, (*Anka*) ou le Griffon des Arabes. *Bochart* a déja remarqué, que ce mot, employé ici par *Saadias*, défigne non-feulement le Griffon de la fable, mais encore un animal réel, que l'on trouve dans la haute Egypte. Je penfe, qu'on le trouveroit également dans l'Arabie méridionale, ou du moins dans les déferts de cette contrée. Il me femble avoir lu quelque part, que l'on avoit auffi rencontré le *Cuntur* des Américains aux environs de *Mocha*. Si cela étoit vrai, & fi cet oifeau, pourfuivi dans les endroits habités, faifoit fa demeure dans les déferts & dans les isles, il n'en faudroit pas d'avantage, pour expliquer la fable du Griffon.

Les Chaldéens ont traduit *Péres* par ער ou עריה, *l'oifeau nud.* A' quel genre d'oifeaux cette dénomination eft-elle appropriée par l'ufage? Celui, que l'on nomme le Roi des Vautours, (*Koning van de Warwars*) le trouve-t-on dans l'Arabie? Ce nom lui conviendroit le mieux, à caufe qu'il a la tête & le cou chauves. Celui au moins, qu'a vu *Albinus*, (*) avoit été tranfporté à Londres des Indes Orientales. Suppofé que ce Roi des Vautours, ou l'Urubu du Bréfil de *Sloane*, fît fa demeure en Arabie; je voudrois, que nos voyageurs nous appriffent fes noms arabes, & jufqu'où on le trouve en allant du midi au nord.

ברגזא

---

(*) Hiftory of Birds p. 4.

בר־גזא (*Bar-Gazza*) eſt un autre mot chaldaïque, dont on fait uſage dans cet endroit, & qui m'eſt totalement inconnu.

## ראה איה דיה

Je ſuppoſe d'avance, que ראה, (*Räa*) Deut. XIV. 13. eſt une faute de Copiſte, & que dans les deux paſſages le premier nom doit être écrit דאה. (*Daa*) Je tiens encore pour presque certain, que c'eſt le nom ordinaire de notre Autour, ou du *Milvus* des Latins. Ainſi je n'ai qu'une choſe à demander aux voyageurs. Le mot حداة, qui eſt ici employé dans les Verſions Arabes, ſignifie-t-il en effet ce voleur de poules, que nous connoiſſons ſi bien?

Voici cependant quatre traductions du mot ראה, (*Räa*) qui ſe trouve dans le Deutéronome; je ne ſaiſis pas le ſens de ces traductions.

1) Saadias traduit جارح.

Je ſais bien, qu'en vertu de ſa dérivation ce mot déſigne un oiſeau, qui déchire. Mais quel oiſeau? C'eſt ce que l'uſage de la langue arabe doit m'apprendre.

2) בת כנפא *la fille de l'aile.*

3) וָתָא. (*) Ce terme eſt employé dans les dernieres Verſions Chaldaïques. L'Interprete des Pſeaumes s'en ſert auſſi, pour traduire *Chaſida.* (חסידה) Mais je ne conclus pas de là, qu'il ſignifie la cigogne; car j'aurai occaſion de remarquer plus bas, que Chaſida eſt un des noms d'oiſeau, dont la ſignification eſt des plus douteuſes.

4) Ἴξιος, traduction d'un Grec anonyne dans les *Hexapla.* Quel eſt l'oiſeau, qui ſe nomme ainſi dans le Grec moderne?

Le

(*) Cette ponctuation eſt celle de Buxtorf & des Polyglottes. Peut-être faudroit-il écrire וַתָּא, alors וְתַיָא, que l'on voit dans d'autres manuſcrits, ſeroit ou le féminin, ou ce que les Grammairiens nomment *Status emphaticus*, *l'état emphatique* du maſculin.

Le ſens des deux noms d'oiſeau דיה & איה demeurera incertain, à moins qu'on ne puiſſe les trouver dans l'Orient, & ſur-tout ſur les rives de l'Euphrate, où je croirois, qu'il devroit être plus aiſé de les découvrir, que par-tout ailleurs. Les explications de *Bochart* ſont fondées ou ſur des jeux de mot, comme lorſqu'il identifie, par exemple, *Ajja* avec le mot arabe *Juju;* ou ſur des caracteres, qui conviennent également à pluſieurs genres d'oiſeaux. Pour faciliter la recherche de ces noms, je remarque, qu'ils ſemblent être formés par contraction des mots אהיה & דהיה. *Bochart* n'a point penſé du tout à cette dérivation, quoique אהיה ſe trouve réellement dans la Verſion Samaritaine, & דהיא dans la Verſion Chaldaïque de *Jonathan*. Les traduction ſuivantes ont encore beſoin d'être éclaircies.

1) דיתא (*Daitha*) dans les Verſions Syriaque & Chaldaïque. Ce que je crois ſavoir de certain, c'eſt que ce mot déſigne notre Autour ordinaire, qui dévore nos poules. Car l'Interprete Arabe traduit le Syriaque par ܕܝܬܐ par حداة, Job. XXVIII. 7. Cependant je vois, que non-ſeulement il emploie ce mot pour tous les trois oiſeaux *Daa*, *Ajja*, & *Dajja*, (*) mais qu'il rend même le mot hébraïque *Chaſida* (Lév. XI. 19.) par le *Daitha blanc*. Par là ce mot paroît avoir, dans le Chaldaïque & dans le Syriaque, une ſignification très-étendue, que je ſouhaiterois de connoître. Les Juifs, qui par *Chaſida* entendent la Cigogne, expliquent encore par ce mot le *Daitha blanc*. Je ſerois bien étonné, que chez les Chaldéens & les Syriens la Cigogne & l'Autour euſſent porté le même nom, & n'euſſent été diſtingués que par les adjectifs *blanc* & *noir*, qui encore ſeroient ici fort impropres.

2) Ἴκτινος.

(*) Le Syrien une fois pour toutes traduit ces trois mots par *Daitho*, ſans y rien ajouter. Jonathan, au Livre du Deutéronome, écrit 1. *le Daitha blanc*. 2. *Le Daitha noir*, & 3. *le Daitha*. Cependant aprés il traduit encore une fois les mots de חסידה, & de אנפה par *le Daitha blanc & noir*.

2) Ἴκτινος. Les Dictionnaires Grecs traduisent hardiment ce mot par *Milvus*. Mais ce que dit Suidas, que l'ἴκτινος est le messager du printemps, & que pour cette raison il est reçu par les pauvres gens avec la plus grande joie, & même avec des génuflexions, ne convient guere à l'Autour. C'est plutôt le Coucou, qui passe pour le messager du printemps, & la fable dit de lui, que dans l'arriere-saison il se métamorphose en Epervier. Il faudra donc s'informer dans les lieux, où l'on parle Grec, si le Coucou & l'Epervier ont le nom d'ἴκτινος en commun.

3) טרפיתא. En vertu de sa dérivation, ce mot signifie un *Oiseau de proie:* mais quel oiseau?

ערב: *Oreb.*

Il est décidé, que c'est le Corbeau; il seroit donc superflu de le demander. Mais je desirerois plus de certitude sur le nom syriaque des Corbeaux. L'Interprete Syrien traduit ܢܒܘܐ, (*Nabo*) ce qui signifie incontestablement le Corbeau. Cependant, au lieu de ce mot, *Ephrem* le Syrien lisoit ܢܩܘܐ. (*Nako*) P. I. p. 275. Je pense, que ce dernier terme est aussi un nom des Corbeaux, dérivé de نعق croacer. Mais l'Interprete Romain le traduit *halietus*. Lequel des deux a raison? C'est par ces petits échantillons, que je souhaiterois de voir, combien sont fidelles ou inexactes les Traductions Latines faites à Rome, contre lesquelles je trouve bien des objections à faire.

בת יענה: *Bath - Jaana.*

Je pose en fait, que c'est ici un nom de l'Autruche; & je demande seulement quel est le cri de cet animal. Les Grecs ne font aucune mention de ce cri, & les Orientaux en parlent si souvent. Je voudrois savoir sur-tout, s'il y a une différence remarquable entre le cri des deux Sexes, & s'ils se récla-

réclament & se répondent dans l'éloignement; car c'est à quoi leur nom hébreu & leur nom samaritain (*) semblent faire allusion.

Je suis persuadé, que les voyageurs, sans que je les en prie, s'occuperont de la description poétique de cet oiseau, laquelle se trouve au Livre de Job, chap. XXXIX. Le verbe תמריא dans le verset 18e, & le verset 13e tout entier, exigent le plus d'être éclaircis. Peut être y réussira t-on mieux en faisant abstraction des points du mot אברה, selon lesquels ce mot seroit un nom, & en le prononçant plutôt comme un verbe אִבְּרָה.

Le méchanisme des ailes de cet oiseau singulier mérite aussi quelque attention. Il s'en sert, pour s'aider dans sa course, mais on sait, qu'elles diffrent si fort des ailes des autres oiseaux, qu'elles sembleroient, lorsqu'il recommence à les mouvoir en avant, devoir précisément autant le retarder, qu'elles l'ont avancé à chaque mouvement, qu'il a fait en arriere.

### תחמס : *Thachmas.*

Le sens de ce mot me paroît encore entiérement incertain. Car ceux d'entre les Anciens, qui pouvoient en savoir quelque chose par l'usage des langues, se partagent à peu près en deux partis égaux. Les Septante, la Vulgate, & *Onkelos*, sont pour la Chouette : *Jonathan* au contraire & les deux Arabes sont pour l'Hirondelle. L'opinion de *Bochart*, qui se déclare pour l'Autruche mâle, n'est appuyée que d'une étymologie, que l'on peut alléguer avec autant & plus droit en faveur de la Chouette; & de la fausse pensée, que בת יענה ne peut indiquer que le sexe féminin de l'Autruche. D'ailleurs tous les Anciens sont contre cette opinion: elle ne s'accorde point avec l'esprit des autres loix alimentaires de Moyse, qui ne font pas mention de chaque sexe séparément; encore met-elle d'une maniere peu probable la femelle de l'Autruche avant le mâle. Elle ne méritera

---

(*) ברת עניתה.

riteroit donc point du tout d'être mise en ligne de compte, à moins que, contre mon attente, les voyageurs ne lui trouvassent quelque appui nouveau, & il faudra plutôt, que nous demeurions indécis entre la Chouette & l'Hirondelle.

Si le nom de Thachmas n'existe plus nulle part dans l'Orient, l'antiquité respectable des Septante & d'Onkelos, jointe à la dérivation de ce nom du verbe خمش, *blesser des ongles*, devroit nous décider pour la Chouette, à moins que les voyageurs ne découvrissent, que dans l'Orient les Hirondelles fussent aussi odieuses, & aussi décriées pour leur férocité, qu'elles l'étoient chez les Pythagoréens.

*Hasselquist* parle d'une Chouette, dont le nom arabe doit être *Massasa*, & le nom syriaque *Bane*. Il raconte, qu'elle vole le soir dans les maisons par les fenêtres, qu'on a laissées ouvertes, & qu'elle tue les enfants, qu'elle trouve sans garde. De quelle maniere écrit-on les deux noms orientaux, qu'il lui donne?

J'ai supposé plus haut, que ציצא, dont Onkelos se sert, étoit la Chouette, nommée ainsi du son répété Ts. Ts., qui est le cri de ses petits. On pourra sans peine apprendre avec certitude la vraie signification de ce mot sur les bords de l'Euphrate.

Que peut signifier le mot samaritain טעיסה ou טחוסה, qui est employé ici?

שחף: *Schahhaf.*

Ce nom est encore de ceux, dont le sens est incertain. Car la meilleure traduction *larus* ou *mouette* ne repose jusqu'ici que sur l'autorité des Septante, suivis par la Vulgate. Il est même encore incertain, si le mot doit être écrit avec un *Chet*, ou שאף avec un *Aleph*, ou des deux façons. Le Chet (שחף) est dans le texte hébreu, & dans les versions chaldaïques, & l'Aleph dans le texte samaritain, dans la version samaritaine, & dans les deux Arabes.

Je crois avec confiance, que les voyageurs trouveront quelque chose de certain

tain sur ce sujet dans l'Orient, (*) soit dans l'Arabie même, soit près de l'Euphrate. Car dans les versions chaldaïques צפר שחפת, dans les deux versions arabes سلف, & dans la version samaritaine שופה, se sont conservés comme des expressions connues.

Si ces termes signifient la mouette, je prie nos voyageurs de faire attention à un doute, que l'on m'a fait naître. On m'a dit, que cet oiseau a si peu de chair, & que le peu, qu'il en a, sent si fort l'huile de baleine, qu'il n'étoit pas nécessaire de la défendre. Y a-t-il des lieux, où l'on mange la mouette, ne fût-ce que dans une certaine saison de l'année?

נץ: *Netz*.

On sera surpris de me voir former une question sur un oiseau, que tout le monde croit connoître sans ambiguité. J'avouerai pourtant, que le sentiment ordinaire, celui de *Bochart*, p. e., ne me satisfait pas entiérement. Ce grand homme traduit *Netz* par *accipiter*, (P. II. Lib. II. c. 19.) mais la signification de ce mot est si incertaine, que souvent on ne sait quelle est l'idée, que les Ecrivains y attachent. Si l'on veut, que ce soit l'Autour dans le sens le plus vague, en sorte que le Vautour, le Faucon, l'Epervier, & peut être l'Aigle même y soient compris: il n'en est pas question dans le passage de Moyse, parce que précédemment quelques-uns de ces oiseaux de proie y étoient déja nommément défendus. Mais si l'on veut, que ce soit notre Autour, (*Milvus*) qui pour l'ordinaire est le premier, qui vienne s'offrir à l'esprit des Allemands: la traduction devient encore moins vraisemblable, en supposant, que cet oiseau a déja paru auparavant sous le nom de ראה. Il est plus probable, que נץ désigne une espece particuliere de ces

(*) *Shaw* croit avoir découvert cet oiseau des Hébreux dans le صفصف des Arabes. (p. 252.) Mais les deux mots sont si différents dans le fond, que cette conjecture ne sauroit me satisfaire.

ces oiſeaux de proie, que l'on renferme quelquefois ſous le nom générique d'*accipiter*.

Le faucon ou l'epervier ſemblent avoir le plus de droit à revendiquer une place particuliere dans ces loix ſur les oiſeaux immondes. Les verſions des Anciens me feroient pencher pour l'épervier, & la dérivation, quoique incertaine, de נצץ *étinceller*, pour le faucon, qui eſt ſi célebre pour ſes yeux étincelants. La déciſion pourroit dépendre ici de la façon de penſer des Orientaux, du partage ordinaire, qu'ils font des animaux, & en vertu duquel ils comprennent ſoit le faucon, ſoit l'épervier, ſous une des claſſes d'oiſeaux de proie, que nous avons déja alléguées plus haut, & de la quantité plus ou moins grande, dans laquelle l'un ou l'autre de ces oiſeaux ſe trouve en Arabie & en Egypte. J'entends donc, que tous ces points forment autant de queſtions, que nos voyageurs s'appliqueront à réſoudre.

Cependant le point le plus déciſif, ce ſera la ſignification actuelle de נץ. Je crois, que ce terme eſt encore en uſage, ſi non en Arabie, au moins ſur les bords de l'Euphrate: car plus d'un Interprete Oriental l'a conſervé comme un terme connu. ܢܨܐ ſe trouve dans le Syrien ſans changement, & à la fin du IVe ſiecle ce mot étoit encore familier à *Ephrem* de Syrie, qui vivoit à Edeſſe. (*) Les Chaldéens traduiſent נצא ou בר נצא, & au livre de Job, (chap. XXXIX. 16.) je trouve dans l'Arabe نصص.

Que ſignifie باري, employé dans les Verſions Arabes du Pentateuque?

Que ſignifie ἱέραξ dans le Grec ordinaire? Je ſais bien, que les Dictionnaires traduiſent *accipiter*; mais je ne ſuis pas plus content du ſens indéterminé du mot latin, que de celui du mot hébreu. Le ἱέραξ des Grecs paſſe peut-être en Egypte pour un Autour bienfaiſant: car les anciens Egyptiens le regardoient comme ſacré, & celui, qui le tuoit, étoit puni de mort. Il ne ſemble pourtant pas être le *Rachama* décrit par *Haſſelquiſt*, dont nous verrons plus bas, que Moyſe fait particuliérement mention.

כוס: *Cos*.

Ce que *Bochart* dit ici de l'Onocrotale (*Onocrotalus*) me ſatisfait ſi peu, que

que je crois devoir même l'excepter des articles, dont je propofe la recherche aux voyageurs. Car ce n'eft qu'une fimple conjecture, contredite par toutes les anciennes verfions, & qui ne tient qu'à une étymologie, où la poche, que cet oifeau porte fous le bec, eft comparée à une coupe. Mais cela ne décide abfolument de rien, parce que l'on pourroit trouver une étymologie tout auffi plaufible pour d'autres oifeaux. Il eft arrivé, par exemple, par une fimple transpofition des noms, qui font dans le Deutéronome, que les Septante paroiffoient traduire *Cos* par ἐρωδιος, le Héron: ce feroit donc une erreur de conclure de là, que ce mot fignifie en effet le Héron; cependant fi, pour appuyer cette explication, il ne falloit qu'une étymologie, elle ne me manqueroit pas, & j'en trouverois une tout auffi naturelle, que celle de *Bochart*. Rien ne feroit plus aifé, que de donner à cet oifeau, & même généralement à la plupart de ceux, qui fe nourriffent de poiffons, un nom dérivé du verbe كاس, *fe tenir fur la tête*, ou *fe précipiter tête baiffée*; ce qui auroit d'autant plus d'apparence, que le mot hébreu כוס dérive en effet de ce verbe, lorfqu'il fignifie une coupe, & qu'il s'écrit en Arabe كاس. Le génie de la langue permettroit également de déduire *Cos* de كشّ, *mugir*, ce qui formeroit une dénomination très-convenable à l'efpece de Héron, que l'on nomme *Butor*. L'étymologie ne favorife donc ici aucune de ces explications préférablement à l'autre: & *Bochart* n'eft point autorifé à s'en prévaloir, lorfqu'il contredit les Anciens, qui s'accordent peut-être tous à traduire *Otus*, ou la *Chouette à cornes*.

S'il fe trouvoit, que *Cos* ne fût plus du tout en ufage à titre de nom d'oifeau, les étymologies, que je viens d'indiquer, aideront peut-être à découvrir une voie, qui conduit à la vérité. Mais alors il s'agira principalement d'éclaircir les queftions fuivantes.

1) Quel eft l'oifeau, que les Grecs appellent encore aujourd'hui dans leur langage ordinaire νυκτικοραξ, ou le corbeau nocturne?

Pour moi, je fuis à peu près convaincu, que le corbeau nocturne des Anciens n'eft pas proprement un oifeau étranger pour nous, & que ce n'eft pas non plus le héron de *Linnaeus*, à trois plumes longues

longues ſur la tête: mais que c'eſt la *Chouette à cornes;* au moins eſt-elle certainement le corbeau nocturne d'*Ariſtote.* Dans le paſſage de Moyſe, que nous conſidérons, les Anciens ſemblent être partagés: les uns traduiſent *Chouette*, & les autres *Corbeau nocturne:* & ce qui me confirme, que les deux traductions déſignent le même oiſeau, c'eſt la Verſion Arabe du livre des Pſeaumes. Car l'auteur de cette Verſion, qui ne traduiſoit point d'après l'Hebreu, mais d'après le Grec, a rendu νυκτικόραξ par بّم, qui déſigne indubitablement une Chouette.

Je veux cependant, que tout cela ſoit encore douteux; & je demande, ſi en Grece & dans l'Orient il ſe trouve quelque part un autre oiſeau, que la Chouette, connu ſous le nom de corbeau nocturne?

Si l'oiſeau, que *Geſner* nomme le corbeau nocturne, après que *Turner* lui en eut envoyé la figure, & que depuis ce temps là on n'a pu trouver nulle part que dans ſon Recueil, ſi, dis-je, cet oiſeau étoit le corbeau nocturne des Anciens: les voyageurs ne pourroient manquer de le rencontrer en grand nombre dans les pays, qu'ils viſiteront. Au moins n'eſt-il pas croyable, que Moyſe eût défendu de manger un oiſeau, qui ſauroit ſe ſouſtraire aux yeux de tous les hommes avec le même ſuccès, que l'a fait le corbeau nocturne, dont on voit la figure dans le Recueil de *Geſner*.

Mais je prie ſur-tout les voyageurs de donner une attention toute particuliere au corbeau nocturе d'Egypte: car *Strabon* prétend, que c'eſt un des animaux, qui ſeroient autrement faits en Egypte, que chez nous. p. 823. „ *Le corbeau nocturne*, dit il, „ *eſt plus privé en Egypte, que chez nous, & il eſt tout-à-fait ſingulier. Car chez nous il a la grandeur d'une Aigle & la voix baſſe:* „ (ce que j'entens du gros hibou); *mais en Egypte il a à peu près* „ *la grandeur d'une Corneille, & le cri tout différent.* „

2) Que ſignifie ܥܘܕܐ (*Udo*) en Syriaque? Je vois ſeulement dans *Ephrem*, le Syrien, que c'eſt un oiſeau nocturne.

 3) Y a-t-il.

3) Y a-t-il un oifeau connu dans l'Orient fous le nom de צירא, *le Pêcheur*? C'eft ainfi que *Jonathan* traduit dans le Lévitique; quoiqu'il foit très-probable, qu'il faille lire צדיא *la Chouette*, comme en effet le même *Jonathan* traduit dans le Deutéronome, & l'Interprete Samaritain dans les deux paffages.

4) Dans les pays, où il refte des débris de la langue fyriaque & chaldaïque, y connoît-on un oifeau, qui s'appelle קדיא, (*Cadja*) ou קריא, (*Carja*) *le crieur*? C'eft de l'un ou de l'autre de ces mots que ce fert ici *Onkelos*; & jufqu'à préfent les Philologues ne comprennent rien ni à l'un ni à l'autre.

Je dois faire, à l'occafion du nom de cet oifeau & du nom des oifeaux fuivants, une remarque générale, pour préferver les voyageurs & d'autres Savants de la même erreur, où je fuis tombé en traçant la premiere ébauche de ces Queftions, & qui m'eft bien pardonnable, puifque le grand *Bochart* lui-même ne l'a point évitée.

Plufieurs de ces noms paroiffent être traduits par le même Interprete de deux manieres différentes dans le troifieme & dans le cinquieme Livre de Moyfe; comme cependant on ne fauroit croire, qu'un Interprete voulût fe contredire lui-même, il femble naturel de conclure, que les deux noms, qu'il emploie, pour rendre le même nom hébreu, font fynonymes. Par exemple, *Jonathan* dans un endroit traduit notre *Cos* par צירא, & dans l'autre par קפופא: quoi de plus naturel que d'en inférer que *Sajjada* & *Kippupa* font des noms différents d'un feul & même oifeau? Je me plaifois beaucoup dans cette erreur, auffi long-temps que je la pris pour une vérité, parce qu'elle me conduifoit à une conclufion déja vraifemblable par elle-même, & très-importante pour l'Hiftoire Naturelle. Les Septante, dans le Lévitique, traduifent le mot *Cos* par *Corbeau nocturne*, & dans le Deutéronome par *Héron*: quoi de plus évident, que leur corbeau nocturne eft le Héron, dont la tête eft parée de trois longues plumes, & que *Linnaeus*, avec d'autres Modernes, nomment *Nycticorax*, parcequ'ils regardent la taille-douce de *Gesner*, où les trois longues plumes paroiffent également,

comme

comme une copie défigurée de ce Héron, qui, ſelon *Gesner*, porte le nom de corbeau nocturne dans les pays ſitués ſur le Rhin ? Ma concluſion peut être vraie, *Linnaeus* peut avoir raiſon: mais les prémiſſes, qui m'avoient fait découvrir le ſentiment de *Linnaeus* dans les Septante, étoient certainement fauſſes.

En reliſant avec plus d'attention tout ce paſſage, qui commence par נץ, on trouvera, que les Interpretes emploient dans le Deutéronome les mêmes noms, qu'ils avoient employés dans le Lévitique, mais dans un ordre différent de celui, qui eſt obſervé dans le Texte Hébreu. Les Septante, par exemple, n'omettent point le corbeau nocturne dans le paſſage du Deutéronome, mais au lieu de le faire répondre au כוס de notre Texte, ils le font répondre à חסידה; tandis que ἐρώδιος, dont ils ſe ſervent, pour traduire חסידה, répond à נץ. La même choſe a lieu parmi la plupart des Anciens Interpretes de ce paſſage. Il n'eſt pourtant guere poſſible de les accuſer par-tout de la double inconſtance de traduire différemment chaque mot hébreu, & de conſommer la faute en rendant par le même nom d'un oiſeau de leur pays deux noms hébreux, qui n'ont pas la moindre reſſemblance. Il eſt donc clair, ſelon moi, que dans les Exemplaires du Texte Hébreu, ſur leſquels ils traduiſoient, ces noms étoient rangés dans un ordre tout-à-fait différent. Ainſi il ne s'agit point d'une traduction différente, mais d'une variante leçon. Comme cette remarque m'épargne bien des queſtions inutiles, & que je la fais principalement dans cette vue : je prie Monſieur le Profeſſeur de *Haven* de la vérifier par occaſion, en conſultant les manuſcrits du Deutéronome, qui ont quelque ancienneté, & de remonter au temps, où l'ordre de ces noms d'oiſeau s'eſt introduit dans le Texte Hébreu, tel que nous l'y voyons aujourd'hui.

## שלך: *Schelech.*

Ce mot eſt-il encore connu dans l'Orient comme le nom d'un oiſeau? J'en doute, & je ne le demande que comme par ſurabondance.

Les Septante le traduiſent par καταῤῥάκτης. *Bochart* approuve cette interpréta-

prétation, & décrit le *Cataracte* des Grecs en se servant des propres termes des Anciens. Mais leurs descriptions sont si vagues, qu'elles ne contentent point les Naturalistes, & ne leur fournissent pas même une image de cet oiseau. Tantôt il est représenté comme une Aigle, & tantôt plus petit qu'un Autour. On dit, qu'il se précipite dans la mer avec une force extrême, & y demeure plongé assez long-temps, pour prendre des poissons. Lorsque sa vue s'obscurcit dans la vieillesse, il fond sur des écueils, au lieu de fondre sur les poissons, & ce doit être la cause ordinaire de sa mort. L'Aigle marine, décrite par *Gesner* & *Frisch*, est l'oiseau, qui s'offre à mon esprit: cependant il ne sauroit être question de lui, parce que les Septante en ont déja parlé précédemment sous le nom de ἁλιάιετος v. 13. S'ils ne se trompent, & ne parlent point deux fois du même oiseau, il est clair, que le *Cataracte* des Grecs est un oiseau des mers méridionales, qui nous est inconnu, & que les voyageurs pourront découvrir sur le rivage de ces mers, dans les pays sur-tout, où l'on parle le Grec moderne.

Peut-être que toutes les Versions Syriaques & Chaldaïques s'accordent avec la Grecque, & nous aideront à découvrir le *Cataracte*. Elles portent toutes שלי נונא, *celui, qui tire les poissons*: ce que je crois être sur les bords de l'Euphrate & dans la Syrie le nom connu d'un oiseau mangeur de poissons. Mais de quel oiseau? C'est la solution de cette question, & des autres, qui tiennent à la langue chaldaïque, que je recommande à la compagnie de nos voyageurs, sur-tout lorsqu'à leur retour ils passeront par Bassora.

Que signifie איבי? Le Samaritain se sert ici de ce terme, qui cependant appartient aussi à la langue chaldaïque. Ce n'est pas, je pense, la même chose que le mot אבו, dont je parlerai ci-après?

Quel est l'oiseau aquatique nommé نمّج, ou نبج? Il doit être connu en Egypte sous le nom de *Nauras*. (نورس) Comme نمّج est un oiseau du genre des autours, cet oiseau aquatique ne s'appelleroit-il pas par hazard شمّج? Cette conjecture critique m'est suggérée par la convenance étymologique avec שלך, *jetter, jetter en bas*.

### ינשוף: *Janschuf.*

Ce mot eſt auſſi de ceux, qui n'ont point de ſens fixe. Selon *Bochart* & les Juifs, il déſigne une ſorte de Chouette: mais juſqu'à préſent ils n'ont d'autre raiſon à alléguer que la dérivation de נשף, *le Crépuſcule*, dérivation trop arbitraire, pour pouvoir y faire fond. Car ne pourroit-on pas également le dériver du verbe même נשף, qui ſignifie *ſouffler*, & encore bien d'autres choſes?

Nous ſerions plus avancés, ſi les voyageurs pouvoient ſeulement nous apprendre avec certitude, quel eſt l'oiſeau, qui, dans le Syriaque & dans le Chaldaïque, s'appelle קפופא: car les Interpretes de ces deux nations ſe ſervent unaninement de ce mot, pour traduire *Janſchuf*, & non pour traduire *Cos*, comme *Bochart* ſe l'eſt imaginé. Il n'y a que trois choſes, qui me ſoient connues touchant ce terme ſyro-chaldaïque. La premiere c'eſt ſa dérivation de قفّ, ſelon laquelle ce pourroit être le nom d'un oiſeau voleur: la ſeconde c'eſt qu'*Ephrem* le Syrien fait de l'oiſeau *Kappupo* l'emblême des menteurs & des ſéducteurs: la troiſieme enfin c'eſt que les Juifs le prennent communément pour une Chouette, ſans que je puiſſe dire de quelle eſpece.

Si le ſoupçon critique, que j'ai ſur les Editions des Verſions Arabes, étoit fondé, les voyageurs pourroient trouver dans l'Arabie de quoi fixer nos doutes. Les deux Interpretes Arabes traduiſent également باشق, l'*Epervier*. Or comme cet oiſeau ne paroît pas convenir à notre paſſage, & que peut-être même il a déja été nommé ci-deſſus; je préſume, que les points, qui diſtinguent les lettres, ſont ici fautivement placés, comme cela arrive ſouvent dans l'Arabe, & que le mot doit être écrit ناسف. (*Naſif*) Ce ſeroit préciſément le nom hébreu: & ſi dans la langue arabe ce mot ſe trouvoit être le nom d'un oiſeau, cela nous achemineroit beaucoup à découvrir ce que nous cherchons. Il manque dans *Golius*: mais combien de noms d'oiſeaux n'omet-il pas?

ἶβις.

Quoique je ne croie pas, que l'oiseau, que je viens de nommer en Hébreu, soit l'*Ibis* des Egyptiens, cependant, puisque les Septante le traduisent par-tout par ἶβις, tant dans les livres de Moyse, que dans les prophéties d'Esaïe XXXIV. 11, cela excite naturellement ma curiosité touchant un oiseau si célebre dans l'antiquité, & si peu connu des Naturalistes modernes.

Mais pour bien faire comprendre mes questions aux voyageurs, il faut avant toute chose, que je leur rappelle certaines idées. Et d'abord, selon *Hérodote*, il y avoit deux sortes d'Ibis, le blanc & le noir; le noir étoit proprement l'ennemi des Serpents, & faisoit sa demeure à l'entrée des déserts, tandis que le blanc étoit un oiseau domestique.

Ma seconde remarque c'est que l'Ibis doit encore avoir été fort commun en Egypte du temps de *Prosper Alpinus*; il le décrit d'une maniere, qui le rend fort reconnoissable, & précisément comme les Anciens: au lieu que selon *Shaw* il doit être très-rare de nos jours. C'est pourquoi nos voyageurs prendront garde de ne point confondre l'*Ibis* avec quelque autre oiseau. Il est certainement arrivé quelque chose d'approchant à *Hasselquist*, puisqu'il a crû, que l'Ibis étoit une sorte de héron, & qu'il le range sous la classe intitulée: *Ardea (Ibis) tota alba, pedibus atris, unguibus arcuatis maximis*, No. 25. Car le héron blanc de *Hasselquist* a le bec droit, tandis que non-seulement le témoignage unanime des Anciens, mais encore les figures sans nombre, qu'ils ont gravées sur des monuments d'Egypte, & *Prosper Alpinus*, donnent le bec recourbé comme un des caracteres distinctifs de l'Ibis. Je croirois plutôt, que l'Ibis des Anciens est un oiseau fabuleux, que de prendre le héron de *Hasselquist* pour cet oiseau.

Outre les description des Anciens, & celle de *Prosper Alpinus*, les voyageurs ont encore un double moyen de se garantir des erreurs de cette nature, & de reconnoître le vrai Ibis. Le premier leur est fourni par les vieux monuments de l'Egypte, où la figure de cet oiseau se voit par-tout ex-

exprimée; le fecond, qui eft encore plus fûr, confifte dans la contemplation des momies de *Sakara*, fi tant eft, que, comme *Shaw* le rapporte, (*) le bec, les os & même les plumes de ces Ibis fe foient jufqu'à ce jour parfaitement bien confervés. Il eft étonnant, que ni lui ni d'autres n'aient confidéré, de combien de doutes le transport d'une ou de deux de ces urnes pourroit délivrer les Naturaliftes.

Si par ces moyens les voyageurs découvrent le véritable Ibis, je les prie de nous donner une defcription exacte de fa figure & de fon œconomie, & de nous en procurer même une délinéation. Car celles, que nous en avons jufqu'ici, ne font point copiées d'après nature, mais d'après les monuments des Egyptiens, & cela par des Savants, à qui les Antiquités tenoient plus à coeur que l'Hiftoire Naturelle. Peut-être faut-il excepter la figure donnée par *Bellonius*, & qui a été recopiée par d'autres, comme, par exemple, par *Aldrovandus*. Mais c'eft ce que nous ne pourrons favoir avec certitude, que lorfque les voyageurs nous auront procuré une délinéation nouvelle de cet oifeau, faite immédiatement d'après nature.

Je ferois encore curieux de voir, jufqu'à quel degré d'exactitude les figures de l'Ibis, placées fur les monuments égyptiens, s'accordent avec la Nature, fur-tout dans les parties, par lesquelles les Naturaliftes modernes expriment le genre de cet oifeau, je parle des pieds, du bec & de la tête. Cela répandroit de la lumiere fur l'Hiftoire Naturelle de l'ancienne Egypte.

Mais fi les voyageurs n'étoient point affez heureux, pour fe procurer un Ibis en vie, je les prie de nous le faire connoître autant qu'il fera poffible du moins par les Squélettes, que l'on en a confervés, & par les figures, qu'ils en verront fur les Obélifques. Monfieur le Profeffeur *Forskäl* voudra bien contempler en Phyficien ces monuments fameux, qui jufqu'ici n'ont été examinés que par des Antiquaires.

Les Grecs auroient-ils raifon de dire, que l'Ibis ne fe trouve point du tout

(*) p. 242.

tout hors de l'Egypte? Il faut bien, que les Septante ne l'aient pas cru; puisqu'ils le rangent au nombre des oiseaux défendus, parmi lesquels il ne mériteroit point de place, si les Israélites n'eussent jamais eu occasion de le voir dans leur pays; & puisqu'ils assignent les déserts d'Edom pour demeure à cet ennemi des Serpents, Es. XXXIV. 11.

Quel est le nom, que porte actuellement l'Ibis en Egypte? Quand même on ne connoîtroit cet oiseau que par les momies & les obélisques, cela n'empêcheroit point, que l'on ne pût apprendre son nom. Dans la Version Cophte, faite d'après les Versions Grecques, je trouve *Hippen*, (ⲍⲓⲡⲡⲉⲛ) substitué au mot Grec ἶβις.

L'Ibis a-t-il un nom arabe? J'en doute, tant à cause que je n'en puis trouver, que parce que l'Interprete Arabe, dans le passage d'Esaïe, que je viens de citer, (XXXIV. 11.) traduit le mot ἶβις par حبارى, oiseau tout différent, & qui, selon *Shaw*, (*) appartient au genre des Outardes, quoiqu'à la vérité il differe encore notablement de nos Outardes. (*Otis*)

*Aldrovandus* débite les mots d'*Auschuz* (**) & de *Caseuz* pour des noms arabes de l'Ibis: mais je doute fort, qu'il ait raison; & comme il ne se trouve point d'*Avicenna* Arabe à notre Bibliotheque, je ne suis pas même en état de déterminer, comment ces mots doivent être écrits en Arabe. Je prie nos Voyageurs de consulter sur ces noms la langue vivante des Arabes, pour nous en apprendre quelque chose de certain.

תנשמת: *Thinschameth.*

*Bochart* fait encore de cet oiseau une espece de chouettes. Je n'ai rien à objecter contre cette explication; mais je ne trouve point non plus de preuve décisive en sa faveur.

J'ai

(*) p. 282. 283.
(**) Ornithologiae Lib. XX. P. III. c. III. p. 53.

J'ai peu d'espérance, que dans les langues vivantes de l'Orient on rencontre encore, soit ce Thinschemeth, soit quelque mot, qui s'y rapporte. Tout ce que j'attends des voyageurs, c'est qu'ils sauront nous dire, si les termes syriaques & chaldaïques כוכבי (*Cucubai* ou *Cucubi*) בותא & אותיה, (*Othija*) employés par les Interpretes, sont en effet des noms de chouettes, comme *Bochart* le prétend, & de quelle sorte de chouettes.

J'ai des doutes sur אותיה. L'unique fondement, sur lequel *Bochart* bâtit sa traduction, c'est la ressemblance du son de ce mot avec ὠτός, *Otus*, la chouette cornue. Mais cela ne fait rien à la chose, si *Othija* est un mot oriental, qui n'a point été emprunté des Grecs. Je demande si le terme chaldaïque אותיה, & même le terme hébreu תנשמת, ne signifient pas une Oie. Ce qui me le fait conjucturer, c'est que les mêmes Interpretes Chaldéens, qui dans le passage du Lévitique traduisent *Otija*, n'emploient plus ce mot dans le passage du Deutéronome, mais lui substituent celui de *Kak blanc*, (קקא חורתא) qui, selon *Buxtorf*, désigne l'Oie. Voyez son Dictionnaire, pag. 2107. L'Oie figureroit très-bien dans la compagnie d'autres oiseaux aquatiques, & la dérivation de נשם, *souffler*, lui conviendroit à merveille; parce que l'Oie souffle contre ses ennemis, en avançant la tête. Jusqu'où, en allant vers le midi, rencontre-t-on nos Oies domestiques? Je sais, qu'en Abyssinie ce sont des oiseaux étrangers.

Je n'ignore pas, que les Juifs mangent les Oies: mais leurs coutumes ne décident point du sens des loix de Moyse.

Πορφυρίων.

Je ne sais, si les Septante prennent cet oiseau pour le *Thinschameth*, ou pour le *Racham*, c'est-à-dire s'il faut corriger la Vulgate par les Septante, ou les Septante par la Vulgate. Mais quoiqu'il en soit, le Porphyrion exige une recherche particuliere. Si ce n'est point un oiseau fabuleux, ou si son histoire n'est point défigurée par des narrations hyperboliques, on auroit d'autant plus de droit à espérer, que les voyageurs nous le feroient connoître, qu'il doit avoir fait son principal séjour dans la Syrie septen-

trionale, autrefois nommée le pays de *Commagene*. Cette eſpece de hérons, ou cette eſpece de pluviers, que quelques Modernes appellent Porphyrion, ne s'accordent point avec la deſcription, qu'en donnent les Anciens. Et ſi leurs Relations ne ſont point menſongeres pour le fond même, rien ne devroit être plus facile que de reconnoître un oiſeau, qui feroit une claſſe diſtincte & ſéparée de toutes les autres: car Ariſtote lui donne cinq doigts. (†) On dit, qu'il trempe ſon manger dans l'eau, & qu'il le porte à ſon bec avec l'un de ſes pieds. *Pline* ajoute, (*) *ſolu morſus bibit*, en quoi je n'entends pas bien cet Auteur, parcequ'il diſtingue encore ce *morſu bibere* de l'action de tremper la nourriture. C'eſt ſon bec rouge, & ſes longs pieds, qui ſont de la même couleur, qui doivent l'avoir fait nommer Porphyrion.

Aprés tout, j'ai peu d'eſpérance, que les voyageurs parviennent à voir cet oiſeau. *Pline* le place entre autres dans les Isles Baléares. Mais ſi un oiſeau ſi ſingulier y faiſoit ſa demeure, il feroit presque impoſſible, qu'il eût pu échapper à *Armſtrong*, qui nous donné a la deſcription de Minorque. Toute l'utilité, que j'attends de cette Queſtion, ſi le Porphyrion ne ſe trouve pas en Syrie, c'eſt qu'on le comptera avec plus de certitude parmi les êtres fabuleux, & que peut-être les voyageurs nous apprendront, quel eſt l'oiſeau réellement exiſtant en Syrie, qui a donné matiere à une pareille deſcription.

## קָאָת: *Kaath.*

Outre les deux chapitres de Moyſe, qui traitent des oiſeaux immondes, ce mot ſe voit encore Eſ. XXXIV. 11. Soph. II. 14. & Pſ. CII. 7. Comme les Juifs & les Chrétiens appuient communément leur explication ſur la dérivation de קוא, *cracher;* je dois avertir, que cette étymologie eſt

(†) *Aldrovandus* n'a point hazardé d'exprimer ces cinq doigts dans la figure, qu'il a donnée de cet oiſeau, ſans l'avoir jamais vu. L. XX. P. III. c. 28. p. 128.

(*) Plinius L. X. §. 63, XI. §. 79.

eſt ſans vraiſemblance. La lettre *Thàu* ſe trouve toujours dans ce mot hébreu, même dans le *ſtatus abſolutus*: le Samaritain la conſerve dans le pluriel comme une lettre radicale, en écrivant קאתין: & les Chaldéens ne la gardent pas moins dans la flexion, קָתִין, קָתָא, קָת. Je crois donc avec *Kimchi*, que le *Thau* eſt radical: & ſi les voyageurs veulent nous apprendre quelque choſe touchant la dérivation de *Kaàth*, il faut qu'ils nous enſeignent le ſens inconnu du verbe arabe قاث, ſi tant eſt, qu'il y ait un tel verbe.

Comme ce *Kaath* a été autrefois uſité dans la langue chaldaïque & ſamaritaine, j'eſpere, que les voyageurs le trouveront encore quelque part dans quelque Dialecte Orientale. Mais je dois prévenir ici une mépriſe, où la reſſemblance de ſon pourroit faire tomber. Les Arabes nomment *Kata*, (قطا) une certaine eſpece de Perdrix, ou d'oiſeau, qui a des plumes ſur les pieds, & ce nom eſt tiré du cri de cet oiſeau Il a été décrit & en partie deſſiné par *Golius*, (*) *Ruſſel*, (**) & *Haſſelquiſt*. (†) Mais l'ortographe de notre קאת, qui eſt la même dans trois langues orientales, le diſtingue ſuffiſamment du قطا (קְטָא) des Arabes. Sans compter, que Moyſe n'aura certainement point défendu aux Iſraélites de manger des Perdrix.

Il n'y a guere lieu de douter, que le *Kaàth* ne ſoit un oiſeau aquatique. Les Septante & *Aquila* le traduiſent par Pélican, & ce ſont deux fortes autorités. Je n'entends point par là le Pélican des Modernes ou la Cuiller, mais le Pélican des Anciens, c'eſt-à-dire, l'Onocrotale, nom, qui ſe trouve ici dans la Vulgate, & qui eſt fort à ſa place. *Bochart*, ſéduit par une étymologie arbitraire, s'eſt mal-à-propos ſervi du même nom, pour expliquer le mot *Cos*, ce qui le réduit ici à recourir au Pélican des Modernes. La Verſion Arabe du Pſ. CII. a rendu le mot grec

πελι-

(*) Lexic. p. 1934.

(**) Natural Hiſtory of Aleppo, p. *64*.

(†) Reſa til heliga Landet, p. 281.

πελικὰν par غيعب *l'Oiſeau ſtupide*, denomination, qui n'eſt pas ſans exemple dans l'Ornithologie: les Allemands ont un oiſeau, qu'ils nomment le *Toelpel*, (*lourdaut*) & les François en ont un, qu'ils appellent le *fou*. Mais je voudrois ſavoir quelle eſt l'eſpece d'oiſeau, qui porte ce nom en Arabe. Si ce n'étoit point l'Onocrotale, j'aurois une nouvelle queſtion toute prête: quel eſt donc le nom de l'Onocrotale? J'ai lu quelque part, qu'il s'appelloit *Alhautel*: mais comme cet Alhautel eſt traduit par *Ingluvies*, je ſoupçonne, que le mot eſt vicieuſement écrit, & qu'il faut lire *Hauſel*. (حوصل)

Les Interpretes Orientaux ſe ſont, pour ainſi dire, concertés, pour traduire notre *kaath* par *kik*, (*) *kok*, (**), ou *kak*: (***) & cette réunion ſemble ſuppoſer un fond de vérité. J'en ſuis d'autant plus curieux de ſavoir quels ſont les oiſeaux, qui portent ce nom. Mais ma queſtion ſe borne aux oiſeaux aquatiques; car *Bochart* a déja remarqué, que la Corneille eſt auſſi appellée *kik*: & il n'eſt pourtant pas à préſumer, que ce ſoit elle, que Moyſe a voulu nommer dans cet endroit; il s'agit plutôt d'un oiſeau aquatique du même nom, que le Thalmud nous dépeint avec un cou long. Et quel eſt cet oiſeau? Peut-être que le nom, dérivé de ſon cri, eſt d'une ſignification fort étendue, car l'oie privée eſt auſſi nommée par les Juifs le *kak blanc*, comme je l'ai déja dit plus haut.

Y a-t-il des Orientaux, qui diſtinguent entre *kak*, *kik*, & *kok*? Selon *Golius* ce ſeroient des Synonymes.

### רחם: *Racham.*

Je ſuppoſe comme preſque certain, que c'eſt le Vautour *Alracham*, (رخم) com-

---

(*) Saadias traduit, قيق, & quelquefois auſſi le Thalmud.

(**) La Verſion Arabe, publiée par Erpenius, ſe ſert du mot قوق, la Syriaque de celui de ܩܩܐ, & le Thalmud de même.

(*) Les deux dernieres Verſions Chaldaïques du Pentateuque.

qui ſe voit communément aux environs du Grand-Caire. *Haſſelquiſt* l'a décrit avec tant d'exactitude, qu'il ne reſte peut-être autre choſe à faire aux voyageurs qu'à en deſſiner la figure; & cela même ne ſeroit pas abſolument néceſſaire, puiſque *Gesner* nous a déja donné une délinéation de *l'Alracham* ſous le nom de *Percnopterus*, que *Shaw* reconnoît être parfaitement reſſemblante. (*) Si cependant ils avoient le loiſir de deſſiner cet oiſeau, il faudroit le choiſir dans la poſition, où il montre ſa tête chauve ſortant des plumes de ſon cou. C'eſt ce qui manque dans la figure de *Gesner*, où la tête eſt retirée & la chauveté couverte.

Je ne fais aucun doute, que ce Vautour ne ſoit le *Racham* de Moyſe. Mais ce qui me ſurprend, c'eſt que, par rapport à un oiſeau ſi célebre d'Egypte, les Septante aient pu ſe tromper au point de le confondre avec le Cygne, ou avec le Porphyrion, je ne ſais lequel des deux. Seroit-il plus rare aux environs d'Alexandrie, où ces Interpretes compoſerent leur Verſion? Ou eſt-ce que pluſieurs oiſeaux ſe nomment *Racham*? Ou bien le Texte ſuivi par les Septante portoit-il un autre nom? C'eſt de quoi nous parlerons plus bas.

L'Interprete Samaritain m'étonne encore par une faute trop lourde. Il ramene ici l'Autruche, (נעמיתה) qui cependant a déja été nommée, & à qui lui-même avoit donné un nom hébreu à peu près ſemblable à celui-ci, le nom de ברת עניתה. Si Monſieur le Profeſſeur *de Haven* ſe trouve à portée de conſulter des Verſions Samaritaines manuſcrites, je le prie de voir, ſi peut-être ce mot n'eſt pas écrit נעמיחה. Ce pourroit être là le nom de *l'Alracham*, dans la langue ſamaritaine, où les lettres *Ain* & *Chet* rendent le même ſon, & ſont ſouvent miſes l'une pour l'autre, ſelon la fantaiſie du Copiſte.

Pluſieurs Interpretes Orientaux placent ici un oiſeau, qu'ils nomment שרקרק, oiſeau que *Bochart* n'a pu découvrir. Il me ſemble, que les Orientaux nous donnent pourtant quelques indices propres à le faire reconnoître: ils

(*) *Exactly like the figure, which Gesner hath given us of it.* p. 388. dans la note.

ils disent par exemple, que sa couleur est bigarrée de verd & de blanc, & qu'il poursuit les abeilles, ce qui paroîtroit manifestement désigner le *Merops*. D'autres indices, comme la mal-propreté de son nid, conviennent à la huppe; & lorsqu'on le représente comme le messager de la pluie, on penseroit, que c'est *le Numenius*. Or comme ces trois oiseaux appartiennent au même genre, (que les Allemands nomment les *Sichler*,) il m'est venu dans l'esprit, que ce pourroit être un nom générique, qui selon les différents pays est plus ou moins appliqué à telle ou telle espece. Puisque ce nom est aussi usité dans la langue arabe, (où il s'écrit شرقراق, ou شقراق, ou شرشاق,) & que l'oiseau, qui le porte, doit faire principalement sa demeure dans l'Arabie heureuse, il ne sera pas difficile aux voyageurs de nous procurer la certitude, que nous desirons. Je crois même, qu'ils iront plus loin. Le *Merops* étant un oiseau inconnu dans nos contrées, & faisant son séjour en Arabie, ils auront soin de nous en décrire plus exactement les différentes especes, aussi-bien que sa vie oeconomique, qui seule mérite déja à plus d'un égard l'attention des Curieux.

Ce même oiseau s'appelle-t-il aussi ירקרקא, *le verd?* C'est ainsi que traduit *Onkelos*.

En voyant presque tous les anciens Interpretes se tromper sur l'*Elracham*, oiseau si connu & si bien déterminé dans l'Orient; j'ai de la peine à ne point soupçonner ici quelque variante. Si le Scherakrak étoit appellé *l'oiseau Hharam* (طير الحرام,) à cause du grand nombre, qui s'en trouve dans la Terre Sainte aux environs de la Mecque, qu'on appelle en Arabe ارض الحرام, je demanderois s'il n'y a point de Manuscrits Hébreux, où on lise חרם, au lieu de רחם. Ce n'est pas, que je crusse cette maniere de lire la véritable; mais j'y chercherois la clef de la diversité des interprétations. (*) C'est une conjecture, que je n'ai point voulu taire, quoique je sente

(*) Pour prévenir, que mes Lecteurs ne m'objectent, que ces Versions ayant été composées avant Mahomet, leurs Auteurs n'ont pu avoir en vue un oiseau de la Terre Sainte de la

fente très-bien, que le nom רחם pouvoit encore être donné au Mérops & à la Huppe à cause de leur amour filial.

### חסידה: *Chasida.*

L'usage d'interpréter *Chasida* par Cigogne a généralement prévalu. Nous suivons cet usage, fondés sur l'autorité des Juifs du dixieme siecle, & sur celle de *Bochart*, l'illustre Auteur de *l'Hierozoïcon*: mais ces Evrivains eux-mêmes n'ont été engagés que par une étymologie arbitraire à adopter cette interprétation, que peut-être on ne trouve pas dans un seul Interprete ancien. Les questions, que je vais proposer, ont pour but de nous tirer de cette incertitude. Mais je remarque auparavant, qu'outre les deux passages du Pentateuque, *Chasida* se trouve encore Jérém. VIII. 7. Zach. V. 9. Ps. CIV. 17. Job XXXIX. 13. De tous ces passages combinés il semble résulter, que le *Chasida* est un oiseau périodique, à grandes ailes, & qui bâtit pour l'ordinaire son nid sur des sapins. Il est vrai, que ces caracteres conviennent à la cigogne, mais ils conviennent également à d'autres oiseaux, à cet ἴκτινος, par exemple, dont j'ai déja parlé ci-dessus, & que *Symmaque* prend ici pour le *Chasida.* Il est du genre des Autours, & les Grecs le regardoient comme le messager du printemps. Il faut seulement se défaire de l'opinion, que l'expression de Jérémie, *connoître son temps*, suppose nécessairement une transmigration dans des climats plus chauds; elle peut se dire de tout oiseau qui s'absente & revient dans certains périodes.

Mes premieres questions vont rouler sur des noms d'oiseaux, dont les anciens Interpretes se sont servis pour traduire *Chasida*, & que *Bochart*, peut-être un peu trop prévenu pour ses idées, soutient être les noms de la cigogne.

---

la Mecque: je n'ai qu'à observer, que la Mecque a déja passé pour sainte un temps immémorial avant Mahomet.

cigogne. Je voudrois savoir avec certitude ce qu'ils ſignifient préciſément dans l'Orient.

1) قعقع. Ce mot ſe trouve dans la Verſion Arabe de Jérémie & de Zacharie. On ſait aſſez en Europe, que c'eſt le nom de la Pie; mais il y a encore un autre oiſeau, qui a le même nom en Arabe, & *Bochart* veut, que ce ſoit la cigogne. A-t-il raiſon? Je doute du moins, que l'Interprete Arabe ait pu avoir ici la cigogne en vue: car ce n'eſt point d'après le Texte Hébreu, mais d'après les Septante, qu'il a traduit les Prophetes: & au moins dans Zacharie les Septante emploient le nom de la huppe, ἔποψ. Je croirois donc preſque, que dans quelques idiômes arabes قعقع ſignifie la huppe.

2) L'Interprete Syrien traduit conſtamment ܚܘܪܒܐ. (*Churbo*) *Bochart*, qui prend ce mot pour le nom de la cigogne, en appelle, pour toute preuve, à l'autorité des plus ſavants d'entre les Maronites, par où apparemment il entend ceux, qui ont travaillé aux Polyglottes. Mais je dois avouer, que je ne me fie guere à cette autorité, lorſqu'il s'agit d'un nom d'oiſeau, parce que l'on peut en général reprocher, ou bien de la négligence, ou beaucoup d'inhabileté, à celui, qui a rendu en Latin le Syriaque des Polyglottes. Il peut en avoir uſé ici, comme il fait ſouvent, en traduiſant le mot ſyriaque d'après l'interprétation du mot hébreu, qui étoit en vogue de ſon temps. On croyoit alors, que *Chaſida* étoit la Cigogne, & voyant ce même *Chaſida* traduit en Syriaque par *Churbo*, il ne lui en falloit pas d'avantage, pour conclure, que *Churbo* étoit la Cigogne. Je doute ici d'autant plus de la juſteſſe de ſa traduction, qu'*Ephrem* le Syrien décrit le *Churbo* comme un oiſeau mal-propre, & comme le ſymbole de ces hommes, qui ſe vautrent dans leurs ſales voluptés: circonſtances, qui indiqueroient plutôt la huppe.

Suppoſé que ſon intention ait été en effet de parler de la huppe, & qu'ainſi deux Verſions anciennes dépoſaſſent en faveur de cet oiſeau,

ſeau, il vaudroit au moins la peine d'examiner, ſi la huppe peut-être le Chaſida. Car quoique l'étymologie favoriſe cette explication, je doute encore de ſa juſteſſe, & pour plus d'une raiſon.

3) דיתא חוריתא : *Le Daitha blanc.* Je ſais, que depuis quelques ſiecles les Juifs nomment ainſi la cigogne : mais je ne crois pas pour cela, que les anciens Interpretes aient déſigné la cigogne par ce terme. Après tout, Daitha eſt certainement le nom de l'autour, comme je l'ai remarqué plus haut ; & ſeroit-il croyable, qu'aucune langue vivante aſſociât ſous la même dénomination deux oiſeaux auſſi différents pour leur figure & pour leur genre de vie, que le ſont l'autour & la cigogne? Comme il eſt certain, que d'autres Anciens, nommément St. *Jérôme*, qui eut un Juif pour Précepteur, & *Saadias*, Juif lui-même, font de notre *Chaſida* un *Autour* : je m'imagine, que le *Daitha blanc* du Targum & du Thalmud ne ſera également qu'une eſpece d'autours à couleur claire. L'uſage des Juifs modernes ne me paroît digne d'aucune attention. Ayant ſuppoſé une fois pour toutes, que Chaſida ſignifie la cigogne, ils attachent l'idée de cigogne à tous les mots, dont les Interpretes ſe ſont ſervis, pour traduire Chaſida.

En cas que le mot de *Daitha* fût encore en uſage dans la Syrie, ou dans les pays voiſins de l'Euphrate, je prierois nos voyageurs de s'informer ſoigneuſement, ſi dans ces pays là on nomme ainſi la cigogne.

4) וָתָא ou ותיא, ou avec l'addition, ותיא חוריתא. Je préſume, que cette expreſſion chaldaïque ne déſigne pas non plus la cigogne, mais l'autour.

La fauſſe ponctuation, qui n'eſt que trop ordinaire, augmentera peut-être la difficulté, qu'il y a, de découvrir le ſens de ces mots. C'eſt ce qui m'engage à avertir encore une fois, que probablement il faut écrire au maſculin abſolu וַתָּא & au féminin וַתְיָא.

Si, comme je le préſume, quelques anciens Interpretes euſſent eu en vue la

la cigogne, je le croirois de ceux, qui traduisent *Chasida* par *Héron*, (*) (ἐρῳδιος, ardea.) Car le héron ordinaire ne sauroit être le *Chasida*, le passage de Jérémie VIII. 7. rend cette signification impossible; & par un passage de *Suidas* (*) il paroîtroit, que le commun peuple en Grece associoit la cigogne aux hérons, & la comprenoit sous le nom de Ἐρῳδιος. Comme cependant on peut objecter contre ce passage de *Suidas*, que son explication ne regarde peut-être que le ἐρῳδιος de la Bible, à qui il donne une signification contraire à l'usage de la langue; je voudrois savoir, si dans le Grec moderne le sens du mot ἐρῳδιος s'étend jusqu'à la cigogne. On pourra aisément l'apprendre à Constantinople de quelque Grec natif des Isles de l'Archipel, par lesquelles des troupes nombreuses de ces oiseaux font leur trajet.

Le passage du Pseaume CIV. paroît prouver contre la cigogne. Car quoique cet oiseau fasse quelquefois son nid sur des arbres; le faîte des maisons est pourtant sa demeure chérie & caractéristique. Néanmoins, comme dans l'Orient les toits sont applatis & habités, les voyageurs nous apprendront si cela force la cigogne à se nicher ailleurs.

La Cigogne abandonne-t-elle en hyver la Palestine même, pour passer dans l'Egypte, qui en est si proche? Et au bout de quel temps revient-elle? En quelle saison de l'année paroît-elle dans l'Arabie?

Je viens maintenant à une idée, qui a si fort passé de mode, qu'elle paroîtra nouvelle à force d'avoir vieilli. J'ai déja remarqué plus haut, que plusieurs Anciens prennent le Chasida pour l'Autour. Pour ne point compter ceux, qui traduisent par דיתא & ויתא, dont la signification me paroît encore incertaine, je dois au moins mettre de ce nombre la Vulgate;

---

(*) Les Septante dans la Version du Pentateuque & des Pseaumes: *Aquila* par-tout: *Theodotion* dans le Pentateuque & dans Zacharie. La Vulgate dans le Pentateuque, les Pseaumes, & le livre de Job.

(**) Ἐρῳδιος, εἶδος ὀρνέου ὁ πελαργὸς λεγόμενος, ἢ ὅμοιος αὐτῷ.

te, (*) *Symmaque*, le vieux *Jonathan*, (**) & les deux Interpretes Arabes du Pentateuque.

Cette traduction a-t-elle quelque fondement? Le Chasida, joint immédiadement au Vautour Egyptien, dont le nom *Raham* signifie le *Vautour miséricordieux*, le *Chasida*, dis-je, qui prend également son nom de l'amour & de la piété, feroit-il le Milan d'Egypte? Strabon (†) a déja observé, que ce Milan a le naturel plus doux, que celui des autres pays, & *Hasselquist* le trouva si privé & si sociable, qu'il a vu ces oiseaux par centaines s'attrouper avec le Raham, pour lui aider à consumer les deux boeufs, qu'on lui livre chaque jour au Caire. J'avoue, que ce que cet Auteur raconte du *Raham*, & l'étymologie de Chasida, me font naître cette idée. L'étymologie n'est qu'un secours peu sûr pour la découverte de la vérité, parcequ'elle présente trop de faces différentes & même opposées. On a coutume de dériver *Chasida* de *Ghesed*, entant que ce mot exprime l'amour naturel. Mais חסד signifie aussi le *Crime* & *l'Inceste*, & sur ce principe on pourroit avec le même droit faire du Chasida l'oiseau le plus odieux. Une troisieme dérivation de حشد, *agmen*, en feroit un oiseau sociable, par exemple, le milan sociable d'Egypte. Enfin une quatrieme dérivation de حشد, dans la signification d'une Mare ou d'un amas d'eaux croupissantes, en feroit le héron. Ainsi, à moins que les voyageurs ne soient assez heureux, pour découvrir le mot Chasida lui-même, employé comme un nom d'oiseau, (& j'en douterois presque) il faudra renoncer à la certitude philologique, & s'en tenir à la probabilité.

Dans le Samaritain nous lisons סנוניתה, qui est aussi un mot chaldaïque. Est-il sûr, qu'il signifie l'hirondelle? J'ai demandé ci-dessus, à l'occasion du

---

(*) Dans les deux Prophetes.

(**) Dans Zacharie, נשרא.

(†) Τῶν ὀρνέων, ἶβις, καὶ ἱέραξ ὁ Αἰγύπτιος, ἥμερος γὰρ παρὰ τοὺς ἄλλοθι. Lib. XVII. p. 823.

du mot תחמס, si l'hirondelle est aussi odieuse aux Orientaux, qu'elle l'étoit aux Pythagoriciens? Il me faut demander à présent, si les Orientaux l'estiment à cause de sa piété, comme fait le peuple de nos contrées, qui croiroit commettre un péché en tuant cet oiseau si assidu aux Eglises, & si attaché aux hommes, & qui le regarde comme attirant le bonheur sur les maisons, où il vient se nicher. L'histoire même de la superstition n'est point indifférente à un esprit observateur.

אנפה: *Anafa.*

Les sentiments des Interpretes anciens sont si partagés au sujet de cet oiseau, & son nom admet tant de dérivations différentes, que l'on ne peut compter ici sur rien de certain. Le *Charadrius* des Septante a les mêmes prétentions pour le moins, que le Zummag (زمج) de *Bochart*, qui dans la Perse est appellé *Do Bradran.*

Cependant, comme dans la Version Syriaque ܐܢܦܐ s'est conservé comme un terme connu, j'espere, que les débris de cette langue ou de la langue chaldaïque mettront les voyageurs en état de nous donner une décision.

אבניתא. Ce mot existe-t-il quelque part dans la langue chaldaïque, & est-ce le nom ordinaire d'un oiseau? Si cela ne se trouve point, je crois, que ce mot est mal écrit dans le Thargum de Jérusalem sur le Deutéronome, où il se rencontre, & qu'il faut lire, comme dans le Thargum de Jonathan, אכמתא, *le noir*, c'est-à-dire, le Milan noir.

Les Septante traduisent χαραδριος, comme j'ai déja remarqué plus haut. Je voudrois seulement savoir, si l'oiseau, que les Naturalistes modernes nomment Charadrius, est le même, que celui, à qui les Grecs donnoient ce nom. Il est à présumer, qu'on pourra s'en éclaircir dans le langage des Grecs modernes.

*Hasselquist* décrit quatre especes du *Charadrius* d'Egypte, No. 29. 30. 31. 32. La Compagnie des voyageurs voudra bien vivifier l'une de ces descriptions, en faisant tracer la figure, qui y répond. Je suppose toutefois,

fois, qu'ils trouvent, que la chose en vaille la peine, & que le Dessinatuer ait le loisir de s'occuper de ce travail.

Les deux Interpretes Arabes sont pour le Perroquet. Il me semble, que cet oiseau n'habite ni la Palestine, ni les environs du Caire, mais que sa patrie est plus méridionale de plusieurs degrés. Cela étant, il est clair, que Moyse n'auroit pas eu besoin de défendre aux Israélites de le manger. Je demande pourtant, à quel degré vers le Nord les voyageurs trouveront la patrie du perroquet; car il me paroît étrange, que deux Interpretes, tous deux domiciliés en Afrique, se fussent trompés si grossiérement dans un sujet, qui devoit leur être familier.

דוכיפת: *Dukifath.*

L'Interprete Syrien fait de cet oiseau le coq de bruyere; les Septante, la Vulgate, & les deux Arabes, le prennent pour la huppe: & il est très-difficile de dire qui a raison. J'ose à peine espérer, que ce mot soit encore en usage dans l'Orient; sans cela il seroit facile aux voyageurs de décider la question.

La dérivation de ديك (*Dik*) le *Coq*, & de כֵּיפָא le *Rocher*, paroît à la vérité si naturelle & si parlante, que l'on ne sauroit presque douter, que de la composition de ces deux mots ne résulte le *francolin.* Mais pour ne point dire, que cette étymologie n'est pas entiérement conforme aux regles de la Grammaire, (*) je me contente de remarquer, qu'il y a ici une variante,

(*) Je n'objecte point ici que le *Dagesch forte* manque à la lettre *Caph*; car on pourroit dire, que c'est la faute de celui, qui a ajouté les points au Texte Hébreu. Mon objection consiste en ce que le Texte porte *Dukephat*, (רוכיפת) au lieu de *Dukepha*, (רכיפה) or *Dukephat* n'est au moins ni Hébreu, ni Syriaque, ni Arabe. Selon l'analogie des langues orientales ce mot devroit dériver de דִּי *pourvu*, ou *possédant*, qui en Arabe s'écrit ذو, & de כֵּיפַת, avec un *Thau* radical. Cela signifieroit: *celui, qui a de l'ambre*, & pourroit être un nom donné à la huppe par plaisanterie, ou comme l'on dit, *per euphemismum.*

riante, qui jette de l'incertitude sur la maniere de lire ce mot. Dans le Texte Samaritain on trouve דוכיפת; orthographe, que ceux, qui font dans l'Orient des recherches sur cet oiseau, ne doivent point perdre de vue.

Auroit-il été nécessaire de placer dans une défense de manger de certains animaux un oiseau aussi dégoûtant que la huppe, qui par sa puanteur se défend assez de lui-même? Les voyageurs trouveroient-ils dans l'Orient une famille, quelque pauvre qu'elle puisse être, qui fasse son repas de la chair maigre de cet oiseau? Mais d'un autre côté se persuadera-t-on aisément, qu'un Législateur défende à sa nation le coq de bruyere, dont la chair est si savoureuse? Y a-t-il quelque tribu arabe, qui le regarde comme un oiseau impur? Cela ne seroit pas absolument impossible, parce que ses serres ressemblent à celles des oiseaux de proie. Un Bailli, qui en mangeoit chez moi, ne connoissant point ce genre d'oiseaux, s'imagina, que je l'avois régalé d'un oiseau de proie, & emporta avec lui les serres du coq, pour les montrer au garde des forêts, & pour s'informer si c'étoient celles d'un oiseau de proie. Des Orientaux pourroient penser de même.

Les Juifs en Arabie mangent-ils le Coq de bruyere, & la gélinote des bois?

Il court une fable dans l'Orient d'un oiseau, qui passe pour posséder le *Samir*, ou le diamant, que les-uns prennent pour une pierre, & les autres pour un ver. On prétend, qu'il s'en sert pour délivrer ses petits, fussent-ils enfermés dans une prison murée, coupant sans effort non-seulement le verre, mais encore les plus grosses pierres de taille au moyen de ce secours. On débite encore, que Salomon usa d'une finesse, qui lui fut inspirée par un diable des plus rusés: il resserra les petits de cet oiseau dans une cage de verre, afin de pouvoir lui enlever le *Samir*, lorsqu'il viendroit pour les mettre en liberté. On ajoute enfin, que Salomon employa ce *Samir*, pour tailler & figurer les pierres énormes, qui entroient dans le bâtiment du Temple de Jérusalam. *Bochart* a tiré parti de cette fable, pour l'explication du terme *Dukifath*. Mais quel est l'oiseau, à qui les peuples orientaux attribuent ce pouvoir magique? On ne peut douter d'abord, que ce ne soit la huppe, mais ne partageroit-elle pas cette gloire avec le coq de bruyere?

ou

ou pour m'exprimer plus nettement, ne court-il pas une hiſtoriette ſemblable ſur le compte de ce dernier ?

La raiſon, pour laquelle je propoſe cette queſtion, c'eſt que je voudrois connoître avec certitude le נגר טורא, (*perforator montis*), ou le נקארתא, qui paroît ici dans toutes les verſions chaldaïques, & dans la verſion ſamaritaine. Les Juifs modernes le font paſſer pour le coq de bruyere; mais les anciens Juifs, & *Saadias* entre autres, qui certainement ne ſauroit avoir puiſé dans les Septante, paroiſſent avoir auſſi appliqué ce terme chaldaïque à la huppe. Ce terme nous eſt encore tout auſſi peu connu que le mot hébreu: ſans cela ces quatre Interpretes feroient ſans contredit pencher la balance pour la ſignification, qu'ils ont adoptée.

*Bochart* a conjecturé, que les Orientaux pourroient avoir donné le nom de *Coq Sauvage* à la huppe. Cela ne me paroît pas vraiſemblable: je ne laiſſe pourtant pas de recommander cette opinion à l'examen de nos voyageurs. Toutes les diviſions des oiſeaux, faites par des peuples, dont le tour d'eſprit eſt ſi différent du nôtre, m'intéreſſent & réveillent ma curioſité.



# MÉMOIRE

adressé au nom de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres de France à Messieurs les Académiciens Danois, qui se disposent à faire le voyage de l'Arabie Heureuse.

Les Académiciens, nommés par Sa Majesté Danoise, pour aller dans l'Arabie Heureuse, ayant invité tous les Savants de l'Europe à leur envoyer des Mémoires sur les recherches, qui peuvent les occuper dans ce pays, l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, zélée pour le progrès de la Littérature universelle, à trouvé bon, que quelques-uns de ses Membres s'employassent à satisfaire à une demande, qui ne peut tourner qu'au profit de l'Erudition. Elle est persuadée, que les illustres Voyageurs sont pourvus de toutes les connoissances nécessaires, & qu'ils ont en particulier fait une assez longue étude de la langue arabe, pour tirer de leur voyage toute l'utilité, que l'Europe littéraire en peut attendre. Leur attention à interroger les Savants sur les points, qui doivent fixer leur curiosité, est un garant de la diligence, qu'ils apporteront à les éclaircir; & l'Académie espere recueillir de leur commerce des instructions plus précieuses pour elle, que les trésors de cette riche contrée. Elle leur souhaite le voyage le plus heureux; & comme elle a été exacte à répondre à leur invitation, elle se flatte, qu'avant leur départ ils lui accuseront la réception de ce Mémoire, & qu'à leur retour ils lui en adresseront la réponse, & lui feront part de leurs découvertes.

Les éclaircissements demandés par Mrs. nos Académiciens peuvent se réduire à trois articles. Le premier concerne histoire & la chronologie de l'Yemen. Le second a pour objet quelques points de géographie. Le troisieme renferme diverses questions sur la religion, le gouvernement, la langue, les sciences, les moeurs & les usages de l'Arabie Heureuse.

PREMIER

# PREMIER ARTICLE.

## *Histoire & Chronologie de l'Yemen.*

Le Royaume d'Yemen est un des plus anciens Royaumes, & peut-être de tous les Royaumes connus celui, qui s'est maintenu le plus long-tems sous la domination de ses premiers maîtres. La race de Joctan, fils du Patriarche Héber, y a régné sans interruption durant plus de vingt-trois siecles.

Nous avons des listes de ses Rois, mais tellement dénuées de caracteres chronologiques, qu'aucun de nos Savants n'a tenté jusqu'ici avec succès d'assigner quelques dates à leurs Regnes. La chronologie des anciens Rois de l'Yemen est donc demeurée absolument incertaine, & le peu de faits, que nous savons de leur histoire, sont pour ainsi dire errants sur ce vaste océan de siecles, où nous les appercevons dispersés.

Il est à desirer, que chez les peuples mêmes de l'Yemen, soit dans leurs livres, soit sur leurs monuments, soit parmi leurs traditions, on puisse trouver des secours, pour débrouiller ce cahos. Mais pour mieux profiter de ces secours, il est utile de constater d'abord l'état actuel de nos connoissances à ce sujet, afin de mieux fixer les points, sur lesquels les recherches doivent se diriger désormais.

On se propose donc premiérement de prouver, que les listes, qui nous sont connues des anciens Rois de l'Yemen, sont incomplettes de plus de moitié; & cette discussion déterminera les endroits, où elles sont défectueuses. 2°. de hazarder quelques conjectures sur la raison des vuides, qui s'y trouvent, & elles donneront lieu d'examiner un point curieux de l'histoire ancienne des Arabes. On joindra à ce Mémoire l'essai d'une table chronologique de l'ancienne histoire de l'Yemen, afin que l'oeil puisse plus aisément démêler ce que nous connoissons, & ce qui nous reste à connoître. On aura soin d'indiquer sur chaque regne les principaux objets, qui paroîtront mériter des éclaircissements.

# PREMIERE SECTION.

*Que la liſte la plus étendue, que nous connoiſſons des anciens Rois de l'Yemen, eſt incomplette de plus de moitié.*

La liſte la plus étendue, que nous connoiſſons des anciens Rois de l'Yemen, eſt celle, que le ſavant Pocock a publiée dans ſon eſſai ſur l'hiſtoire des Arabes. Elle s'étend depuis la mort du Patriarche Héber l'an 1817. avant J. C., ſelon Uſſerius, juſqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens, 70. ans avant la naiſſance de Mahomet, par conſéquent l'an 502. de notre Ere, en ſuppoſant ces ſoixante & dix ans à peu près ſolaires, comme ils étoient en effet chez les Arabes, avant que Mahomet eût réformé leur Kalendrier. Cette liſte embraſſe donc l'eſpace de 2319 ans.

Or elle ne contient en tout que quarante ſix Rois, ce qui aſſigneroit à chacun plus de 50 ans de regne. Cette durée eſt exceſſive, d'autant plus que ces quarante ſix Rois de la liſte de Pocock ne devroient donc remplir qu'environ neuf ou dix ſiecles, des 2319 ans, qu'elle embraſſe. Elle eſt donc incomplette de plus de moitié.

Cette conjecture ſi vraiſemblable va ſe tourner en certitude. Nous allons voir, qu'en effet il y a dans la liſte de Pocock trois vuides, qui forment enſemble environs 1400 ans.

Le Patriarche Héber, appellé *Houd* par les Arabes, s'étoit fixé dans la partie méridionale de l'Arabie: il y mourut l'an 1817. avant l'Ere Chrétienne. Son fils Joctan, que les Arabes nomment *Kathan*, étoit déja pere d'une nombreuſe poſtérité, dont l'autorité paternelle le rendoit le Souverain. Il eſt regardé à ce titre comme le premier Roi de l'Yemen. Ses fils y formerent divers établiſſements, qui ſe trouverent tous réunis ſous Abdſchams, ſon arriere petit-fils. Abdſchams les transmit à ſon fils Hamyar, qui donna ſon nom à la race des Hamyarites; & cette race, au rapport d'Abou'lfeda, régna ſur l'Yemen 2020 ans.

La race des Hamyarites ne ceſſa de régner ſur l'Yemen que l'an 502. de notre

notre Ere, lorſque ce Royaume fut conquis par les Ethiopiens. Donc en retrogadant durant l'eſpace de 2020. ans, il ſemble, qu'on devroit fixer le commencement du regne d'Hamayr à l'an 1518. av. J. C. mais il faut remarquer, que les Hamyarites ne régnerent pas ſans interruption. Le Royaume d'Yemen paſſa à diverſes repriſes dans deux autres branches de la famille d'Héber, autres que la branche d'Hamyar, comme on le verra ci-après dans les tables chronologiques. Ces Princes uſurpateurs poſſéderent l'Yemen durant environ 180 ans. Il faut donc ajouter ce nombre aux 2020. ans remplis par les regnes des Hamyarites, & l'on aura 2200. depuis le commencement du regne d'Hamyar, juſqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Il faudra donc fixer le commencement du regne d'Hamyar à l'an 1698. avant notre Ere; 119. ans après la mort d'Héber.

Or depuis la mort d'Héber juſqu'à Hamyar, la liſte des Rois de l'Yemen compte quatre regnes de pere en fils, ou quatre générations, qui, ſelon l'évaluation commune, ont dû remplir 120. ans. Il paroît donc ne pas y avoir de vuide dans la liſte des Rois de l'Yemen avant Hamyar.

Depuis le regne d'Hamyar juſqu'au commencement de celui d'*Afrikis*, la liſte de Pocock compte treize regnes & huit générations; ce qui doit remplir l'eſpace de 240. ans. Or Hamyar avoit commencé à régner l'an 1698. avant J. C. Donc Afrikis commenca à régner l'an 1458. av. notre Ere. En effet les hiſtoriens arabes prétendent, qu'*Afrikis*, qui avoit étendu ſes conquêtes juſqu'en Afrique, y donna retraite à un des peuples chaſſés de la Paleſtine par Joſué. Or Joſué gouverna le peuple juif depuis l'an 1451. av. J. C. juſqu'à l'an 1443. Ce Synchroniſme confirme notre Chronologie, & prouve, qu'il n'y a point encore de vuide dans la liſte des Rois de l'Yemen, depuis Hamyar juſqu'à Afrikis.

Cet Afrikis n'étoit point Hamyarite. Depuis ſix regnes les deſcendants d'un frere d'Hamyar avoient uſurpé l'Yemen. Afrikis le tranſmit à Dhou'ladar, & le laiſſa à ſon fils Alhodad. Le fil de ces évenements ne peut donc encore admettre de vuide entre ces regnes.

Mais immédiatement après le regne d'Alhodad, la liſte de Pocock place le nom de la Reine Balkis. Selon les Arabes, Balkis étoit cette Reine de Saba,

Saba, qui vint visiter Salomon, & en effet Saba étoit la capitale de l'Yemen. Or Salomon régnoit près de cinq siecles après Josué, contemporain d'Afrikis; 980 ans av. notre Ere. Il y a donc près de cinq siecles entre Afrikis & Balkis. Le regne d'Afrikis & de ses freres, celui de Scharhabil qui le déposséda, & celui d'Alhodad fils de Scharhabil, ne répondent qu'à trois générations, & par conséquent ne peuvent avoir occupé qu'environ 90 ans: il y a donc un vuide d'au moins quatre siecles entre Alhodad & Balkis, & s'il falloit quelque autorité, pour confirmer ce calcul, on diroit, qu'Eutychius dans ses Annales suppose sur le trône de l'Yemen avant Balkis une longue suite de Reines, dont les noms ne se sont pas conservés.

Voilà donc un premier vuide d'environ 400 ans dans la liste des Rois l'Yemen, dont la place est bien exactement marquée. Nous allons en trouver bientôt un second plus considérable encore.

Cette liste compte seulement neuf regnes & six générations entre le regne de Balkis & celui d'Abon-carb. Nous venons de voir, que Balkis régnoit du temps de Salomon, par conséquent vers l'an 980. av. J. C. Or Abon-carb régnoit sept cents ans avant la naissance de Mahomet (années à peu près solaires, comme elles étoient du temps des anciens Arabes, ainsi qu'on l'a déja rémarqué); Abon-carb régnoit donc environ 128 ans av. notre Ere. Il y avoit donc entre Balkis & lui environ huit siecles & demi de distance.

De ces huit siecles & demi on ne peut en attribuer au plus que deux aux neuf regnes ou aux six générations, que la liste de Pocock place entre Abon-carb & Balkis. Il restera donc un vuide de plus de six siecles & demi, & ce vuide ne peut être placé avant le successeur immédiat d'Abon-carb: car outre que les regnes précédents sont regardés par les Arabes comme des regnes fort anciens, le fil de la succession est continu de pere à fils, ou de frere à frere, jusqu'à Abon-carb exclusivement. Nous avons donc encore assez positivement la place de ce second vuide immédiatement avant le regne d'Abon-carb; c'est - à - dire, à peu près depuis l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, jusques vers l'an 128 av. cette même Ere.

Nous

Nous en découvrons encore un troisieme, mais moins considérable que les autres. Depuis le commencement du regne d'Abon-carb jusqu'à la fin du regne de Dhou'lnaovas, le dernier des Rois Hamyarites, il y a un intervalle de 630. ans: car ont vient de dire, que le regne d'Abon-carb a commencé vers l'an 128. av. J. Ch., & on a dit ci-devant, que celui de Dhou' lnaovas avoit fini l'an 502. de notre Ere, lorsque les Ethiopiens envahirent ses Etats. Or pour remplir un intervalle de 630. ans, la liste des Rois de l'Yemen n'offre que douze regnes & à peu près huit générations, qui n'ont pu occuper trois siecles. Il reste donc un vuide de plus de trois siecles & demi entre le regne d'Abon-carb & celui de Dhou'lnaovas.

La place, ou l'on doit rapporter ce vuide, n'est pas aussi clairement marquée, que celle des vuides précédents. Cependant on doit faire réflexion, que le fil de l'histoire est continu depuis Abon-carb jusqu'à Vaciaâ, comme on le verra dans les tables chronologiqnes; qu'à la mort de ce Vaciaâ, vers le commencement de notre Ere, il arriva de grandes révolutions dans l'Yemen; enfin que c'est particuliérement à ces temps de troubles & de confusion, qu'il est naturel de rapporter ces vuides. Or si l'on réunit toutes ces considérations, on se determinera volontiers à placer ce dernier vuide immédiatement après la mort de Vaciaâ, c'est-à-dire à commencer peu avant J. C. jusques vers la moitié du quatrieme siecle de l'Ere Chrétienne.

Il y a donc trois vuides bien constatés dans la liste la plus ample des Rois de l'Yemen, celle que nous a donné Pocock; & l'on croit avoir suffisamment déterminé leur place. Le premier est d'au moins quatre siecles, le second de plus de six siecles & demi, & le dernier d'environ trois siecles & demi. Voici donc environ 1400 ans à ajouter à l'espace des 46 regnes, que Pocock place depuis la mort d'Héber jusqu'à la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. Cas 46 regnes, réduits à 30 ou 31 générations, ont dû occuper entre neuf & dix siecles. Joignons- y les 1400 ans de vuide, nous aurons pour la totalité de l'espace, depuis la mort d'Héber jusqu'à l'extinction des Rois de l'Yemen par la conquête des Ethiopiens, à peu près les 2319 ans, qui se trouvent en effet depuis l'an 1817. av. J. C.,

date de la mort d'Héber, jufqu'à l'an 502 de notre Ere, date de la conquête de l'Yemen par les Ethiopiens. On ne peut exiger de rapport plus précis dans un calcul de l'efpece de celui-ci, & ce rapport paroît confirmer fuffifamment tout ce qu'on vient d'établir.

Mais après avoir prouvé l'exiftence, l'étendue, & la place des vuides, qui fe trouvent dans la lifte des Rois de l'Yemen, on va tâcher de découvrir ce qui a pu caufer ces vuides. Les conjectures à ce fujet tiennent à un point curieux de l'hiftoire ancienne des Arabes de l'Yemen, qu'il feroit à fouhaiter de voir éclairci.

## SECONDE SECTION.

*Que la lifte des anciens Rois de l'Yemen n'eft incomplette que parce que les hiftoriens anciens n'ont pas eu deffein d'y faire entrer tous les Rois, qui ont régné dans l'Yemen.*

Les Ecrivains Arabes n'ont pas ignoré, qu'il y avoit de grands vuides dans l'hiftoire ancienne de l'Yemen, quoiqu'ils n'aient indiqué ni la place ni la durée de ces vuides. Abou'lfeda s'eft plaint, qu'il n'y avoit point d'hiftoire moins entiere que celle des Rois Hamyarites; mais il n'a point cherché à en approfondir la caufe. Je crois l'appercevoir dans la lifte même de ces Rois, confervée par Pocock.

Cette lifte ne fe borne pas aux Rois de la race d'Hamyar. On verra dans les tables, qu'elle comprend auffi quelques Rois de races differentes, qui ont ufurpé fur les Hamyarites, & poffedé pendant quelque temps le Royaume d'Yemen, mais on remarquera auffi dans ces tables, qu'il s'y trouve deux Princes, défignés fous le nom de Tobbaï.

Ce nom n'étoit point le nom particulier d'un Roi. C'étoit un titre tel que celui de *Pharaon* chez les Egyptiens, d'*Augufte* chez les *Romains*, de *Mondar* chez les Arabes de l'Yrack. Mais ce titre de Tobbaï ne fe donnoit pas à tous les Rois de l'Yemen: il appartenoit feulement à ceux, qui réuniffoient fous leur puiffance l'Yemen entier; c'eft-à-dire cette vafte portion

tion de l'Arabie depuis l'océan & les deux golfes jusqu'à l'Hegjaze, & qui renfermoit par conséquent les provinces d'Oman, de Bahrein & d'Hadramouth. Ces trois provinces, démembrées en divers temps, ont formé des Royaumes séparés, & alors les Rois du reste de l'Yemen ne devoient plus porter le nom de Tobbaï. Or on croit, que les listes, sur lesquelles Pocock a dressé son catalogue des Rois de l'Yemen, se bornoient aux Tobbaïs seulement. Ainsi les intervalles vuides, qui s'y trouvoient, ne provenoient que de ce que les Rois, qui avoient regné en Yemen durant cet intervalle, n'avoient pas été Tobbaïs.

Ce n'est qu'une conjecture; mais on la trouve appuyée, I°. sur l'usage de ce nom de Tobbaï dans les listes des Rois de l'Yemen. Les Princes désignés sous ce nom avoient été du nombre des Tobbaïs, ils devoient donc être compris dans la liste: mais leur nom avoit échappé; on y suppléoit par celui de leur dignité. II°. il eut été également facile de répéter ce nom Tobbaï, toutes les fois qu'il se trouvoit des Rois, dont le nom étoit oublié. On pouvoit donc remplir aisément ainsi le vuide des listes: on ne l'a pas fait, sans doute parce que ces Princes n'avoient pas mérité ce titre. III°. Ces probabilités se trouvent confirmées par cette observation singuliere, c'est qu'en effet il y a toute apparence, que les Rois, qui ont régné durant les intervalles, que les listes ont laissé vuides, n'ont pu porter le titre de Tobbaïs, parce qu'ils n'ont pas possédé l'Yemen entier. Ceci exige quelque détail.

Nous avons remarqué trois intervalles vuides dans la liste des Rois d'Yemen. Le premier d'environ quatre siecles, qui finissent à Balkis. Ce vuide est immédiatement précédé par une révolution, qui arrache le trône d'Yemen aux usurpateurs descendus de Modad, & qui le reporte dans la race des Hamyarites. Il est naturel de penser, que les descendants de Modad dépossédés se formerent un petit Etat démembré de ce vaste Royaume; & cela devient plus probable encore quand on observe, que les regnes, qui précéderent celui de Balkis, furent des regnes foibles. On a dit, qu'Eutychius plaçoit sur le trône d'Yemen une

 longue

longue ſuite de Reines avant Balkis: n'auroit-il point voulu par là déſigner la foibleſſe de ces regnes? ou cette foibleſſe n'auroit-elle point accrédité l'opinion, que ce furent des regnes de femmes? A l'égard de Balkis elle-même, la maniere, dont l'Ecriture ſainte peint cette Reine, habile, riche, puiſſante, autoriſe à penſer, qu'elle fut la reſtauratrice de la dignité des Tobbaïs.

Le ſecond vuide commença vers l'an 800. av. l'Ere Chrétienne, & ne finit que vers l'an 128. avant cette Ere. Or nous ſavons, que durant cet intervalle il y avoit des Rois particuliers dans la province d'Oman, & dans une partie de celle d'Hadramouth. C'étoient les deſcendants de Cahlan, qui, après avoir uſurpé l'Yemen ſur les Hamyarites, en avoient été dépoſſedés, & s'étoient peu de temps après formé un Etat aſſez puiſſant dans ces deux provinces. Zebid étoit leur capitale. Ils étoient ordinairement en guerre avec les Rois d'Yemen, dont la capitale étoit alors Sanaa; car Saba venoit d'être bouleverſée par une inondation, dont la mémoire eſt célebre chez les Arabes. Un de ces Rois de l'Oman, nommé Dhou'lzogar, régnoit du temps de Caïcaous, Roi de Perſe, que l'on croit être Cambyſe, Pere du grand Cyrus, environ cinq ſiecles & demi avant notre Ere. Il eſt évident, que les Rois de l'Yemen ne pouvoient alors porter le nom de Tobbaï, ni ſelon le ſyſtême propoſé être admis dans les liſtes, que Pocock à compilées.

Le troiſieme vuide s'étend à peu près depuis le commencement de notre Ere juſqu'aux environs de l'an 350. Or préciſément dans ce temps des diviſions inteſtines, des guerres civiles, bouleverſerent le Royaume d'Yemen, qui ſouffrit des démembrements conſidérables. On trouve dans cet intervalle de nouveaux Rois érigés en diverſes provinces de l'Yemen. Thaïr fut un de ces Rois: il régnoit dans la province de Bahrein vers l'an 330. de notre Ere: il attira contre lui les armes de Schabour II. du nom, Roi de Perſe, qui ravagea ſes Etats, le prit, & le fit mettre à mort. Le Roi de Perſe ne garda point ſa conquête. Il fit la paix avec les Arabes, & laiſſa l'Arabie libre. Sans doute qu'alors les portions de l'Yemen, qui avoient

été

été possédées par Thaïr & ses predecesseurs, furent réunies au reste de l'Yemen; & dès lors ces Rois durent reprendre le titre de Tobbaï. Aussi les voyons nous vers l'an 350. reparoître sur la liste de Pocock.

Cette liste ne paroît donc laisser de vuides, que lorsque les Rois de l'Yemen semblent avoir dû perdre le nom de Tobbaï, & ces vuides cessent toutes les fois que ces Princes ont pu reprendre ce titre. Il y a donc tout lieu de croire, que cette liste ne contient en effet que les noms des Tobbaï, & qu'à cet égard on doit peut-être la regarder comme complette.

Pour fixer à ce sujet nos idées, il seroit utile de rassembler, autant qu'il se pourroit, les noms des Rois particuliers, qui ont régné dans diverses parties de l'Yemen, avec les Synchronismes de leurs regnes. On jugeroit, en comparant ces listes avec celle de Pocock, si effectivement il n'y a de vuides dans cette derniere, qu'autant que la puissance des Rois de l'Yemen a été démembrée.

Il reste à réduire en Tables chronologiques le Systême, qu'on a exposé jusqu'ici; on rassemble sommairement les preuves des dates certaines, & les motifs des dates certaines, & les motifs des dates conjecturales; & on marque sur leurs époques les divers points, qui peuvent servir d'objet aux recherches.

On ajoute deux questions sur l'histoire des temps postérieurs à Mahomet.

I°. Les premiers successeurs de Mahomet ayant transporté le siege de l'Empire en Syrie & ensuite à Bagdad, où il a subsisté jusqu'à la prise de cette ville par Tartare Houlagan dans le XIVe Siècle, c'est principalement dans cette derniere ville, que les sciences ont fleuri sous l'Empire des Califes. Quel étoit pendant ce temps là l'état de l'Arabie?

II°. Les Rois de l'Yemen descendent-ils des anciens Rois, ou tirent-ils leur origine de la Dynastie des Ayoubites, par un oncle de Saladin?

# ARTICLE SECOND.

*Eclairciſſements demandés ſur quelques points de Géographie.*

La Géographie peut tirer de grands avantages d'un voyage entrepris dans l'Yemen par des perſonnes habiles & éclairées.

On a la deſcription de quelques routes de Moka vers Sanaa, ville principale dans l'intérieur de l'Yemen, le voyage de Bartema dans le recueil de Ramuſio, & les géographies orientales d'Edriſi, d'Abulfeda, & celle, qui eſt intitulée Gehan-numa, *miroir du monde*, dont il y a une traduction françoiſe à la Bibliotheque du Roi. C'eſt principalement de ces trois dernieres pieces plus méthodiques & plus complettes que les autres, que M. Danville a tiré ce que contient l'Arabie dans la premiere partie de ſa carte d'Aſie, donnée au public en 1751. Comme on n'en connoît point de plus ample & de plus détaillée, on ſeroit obligé à Meſſieurs les Académiciens Danois, s'ils vouloient bien la comparer avec le local, pour en reconnoître les fautes & les omiſſions.

Il y a une hiſtoire de la conquête de l'Yemen par les Turcs, écrite en Arabe & en Turc, dont le titre traduit en latin eſt: *Fulgur Yemanicum.* Le récit de cette expédition pourroit fournir des notions ſur quelques poſitions de lieux.

Depuis que le détroit de Bab al-Mandeb eſt fréquenté par les navigateurs de toutes les Nations commerçantes de l'Europe, il ſemble, que la latitude en devroit être exactement déterminée. Cependant la diverſité des indications y met encore de l'incertitude. Si l'on pénetre dans l'intérieur des terres, des obſervations de la hauteur du pole en quelques lieux principaux ſerviroient d'appui à la géographie, par rapport à un pays, qu'elle ne connoît pas avec une entiere certitude.

On remarque ſur les cartes, qu'en général l'Arabie eſt dépourvue de rivieres conſidérables. Il ſemble même, que des torrents, qui deſcendent des montagnes, & qui coulent dans les vallées, il y en a beaucoup, qui ne portent point leurs eaux dans la Mer. M. Danville lui-même n'eſt point

aſſuré,

aſſuré, que la riviere des environs de Sanaa prolonge ſon cours juſqu'au rivage de la mer des Indes, quoiqu'il l'ait ainſi tracé dans ſa carte.

On retrouve en pluſieurs lieux principaux des dénominations, qui ſe rapportent à celles, dont il eſt fait mention dans Strabon, dans Pline, & dans Ptolémée. Il feroit eſſentiel de comparer les indications de ces anciens géographes avec le local actuel. Un des points les plus curieux feroit de réconnoître la place & l'état actuel de l'ancienne Mariaba ou Mareb, autrefois capitale des Homerites, & reculée dans la contrée d'Hadhramaout; eſt-ce l'ancienne Saba, comme M. Danville l'indique dans ſa carte? Sous le regne de Dhouhabſchan vers l'an 850. av. J. C. il arriva une inondation qui ruina la ville de Saba, capitale de l'Yemen, & qui ſubmergea le pays. Cette inondation fut cauſée par l'écroulement des digues, qui contenoient les eaux d'un vaſte réſervoir deſtiné à l'arroſement des terres. Il feroit curieux de ſavoir s'il ſubſiſte quelque lac dans le lieu, qui fut inondé; ou ſi le pays deſſéché offre des ruines de l'ancienne Saba. Dans ce dernier cas quel champ pour les découvertes! Un déſert d'une vaſte étendue ſépare l'Yemen des cantons d'Omon, & d'Yemama. C'eſt ſur ces cantons éloignés de l'Yemen & ſitués vers le golfe perſique, qu'on auroit un plus grand beſoin d'être inſtruit. On ne fait autre choſe de Mahrah, qui confine à l'Yemen vers le Levant, ſi ce n'eſt que ce pays eſt très-aride; qu'on y parle une langue particuliere; qu'il fournit des chameaux, qui ſupportent plus long-temps la ſoif dans ces déſerts. C'eſt à l'extrêmité d'un canton nommé Seger, & ſitué entre Hadhramaout & Mahrah, que l'on place le Kabr-houd ou le tombeau d'Héber, que les Arabes ſédentaires regardent comme leur Patriarche.

Il eſt parlé dans le voyage de l'Arabie, publié par la Roque, de quelques édifices ſuperbes, qu'on voyoit dans la ville de Sanaa. Si l'on va dans ce canton, il feroit utile d'examiner, à quel temps peuvent ſe rapporter ces monuments, quel en eſt le goût & l'objet, & d'en lever le plan.

AR-

## ARTICLE TROISIEME.

*Questions diverses sur la Religion, le gouvernement, la langue, la littérature, les sciences, les moeurs & les usages de l'Yemen.*

### *Religion.*

Les Arabes de l'Yemen ont-ils conservé la Religion Mahométane dans sa pureté? Subsiste-t-il dans leurs usages quelques vestiges de l'ancienne idolâtrie, que Mahomet a cherché à détruire parmi eux? Suivent-ils l'Alcoran, le croyant increé & éternel, ou suivent-ils les traditions? Sont-ils ce qu'on appelle Sunnites ou Schiites?

Les quatre Sectes réputées orthodoxes parmi les Mahométans, celle des Hanefites, des Malekites, des Schafeites, & des Hanbalites sont-elles reconnues parmi les Arabes? Chacune de ces Sectes a-t-elle en Arabie, comme elle avoit à Caire, un Imam, qui juge suivant la doctrine particuliere de la Secte? Celle des Schafeites a-t-elle la prééminence en Arabie? Schafei son auteur étant venu à l'âge de deux ans à la Mecque, où il fut élevé, & où il passa la plus grande partie de sa vie, cette raison feroit croire, que sa doctrine seroit la plus favorisée.

L'Alcoran contenant, selon les Mahométans, les loix sur la Religion, le culte, les choses civiles, en un mot ce que nous appellons le droit canon & le droit civil, les Arabes tirent-ils, ainsi que les Turcs, toutes leurs décisions de ce livre? Celles du Mufty de Constantinople sont-elles suivies en Arabie, ou le Scherif ou Prince de la Mecque a-t-il seul la législation dans les affaires, qui concernent la Religion & l'Etat?

Les Arabes ont-ils des Imams particuliers, autres que le Roi, que les Voyageurs disent en faire les fonctions? Ont-ils des Calenders, des Derwischs, des Santons? connoissent-ils toutes les sectes, qui divisent les autres Mahométans sur le point de la Religion? ont-ils pour les Persans la même aversion que les Turcs?

S'il se trouve encore des Chrétiens en Arabie, comme il y en avoit beaucoup du temps de Mahomet, de quelle Secte sont-ils?

Les

Les Juifs y ont-ils des établiſſements, des écoles, des Synagogues?

*Gouvernement.*

Depuis la ſurpriſe d'Aden par les troupes de Soliman ſecond, quelle autorité les Turcs ont-ils dans l'Arabie? y levent-ils des tributs? ont-ils des garniſons dans quelque place de l'Yemen, outre celle de Confida? Quoique Meſſieurs les Académiciens Danois n'aient pas apparemment deſſein de pénétrer dans l'Hegiaz, où l'entrée des deux villes ſacrées & de leur territoire eſt ſévérement interdite aux Chrétiens, cependant on ſe peut flatter, qu'ils acquerront quelque nouvelle lumiere ſur ce pays. Si la choſe ſe trouve poſſible, on feroit bien-aiſe de ſavoir, en quoi conſiſte le droit de protection, dont jouit le Grand-Seigneur ſur les deux villes ſacrées.

Quelle forme de gouvernement les Arabes obſervent-ils entre eux, quelle relation ont-ils avec les Nations, qui les environnent?

On ſait, que les Arabes ont toujours été très-jaloux de leurs généalogies. On trouve dans pluſieurs Auteurs la liſte de leurs Tribus. On demande ſi les Arabes perſiſtent dans cette maniere de penſer: ſi leurs Tribus ſubſiſtent diſtinguées & ſéparées: s'il reſte parmi eux quelque trace de celle des Cheraïſchites, dont étoit Mahomet? Pourroit-on ſavoir le temps de la diſperſion de leurs anciennes Tribus dans les différentes contrées?

La diſtinction anciennement obſervée entre les Arabes purs deſcendants d'Jachtan ou Kathan, & les Moſt Arabes, ou Arabes naturaliſés, deſcendants d'Iſmaël par ſon mariage avec la fille de Modad, a-t-elle encore lieu dans cette Nation?

*Langue Arabe.*

Les anciens Arabes tiroient gloire de trois choſes, de leur langue, de leur ſabre, & de l'hoſpitalité. La langue arabe, une des plus anciennes

du monde, eſt remarquable par la multitude de mots, qui ſervent à exprimer une même choſe. On lit dans les notes de Pocock ſur Abulpharage, qu'Ibn Chalawaiſch avoit fait un livre ſur les noms du lion, qui ſont au nombre de 500. & que ceux du ſerpent paſſent 200. Mahomet-el Firuzabadi, qui a compoſé le grand dictionnaire arabe appellé Kamus, dit qu'il avoit écrit un livre entier ſur les 80 noms, que l'on donne au miel, & qu'il ne les avoit pas rapportés tous; il ajoute, que dans ſon Dictionnaire on trouve une épée exprimée de mille manieres différentes. Nos lexicographes européens donnent ſur chaque racine un nombre conſidérable de ſignifications métaphoriques, dont la plus grande partie eſt tirée des qualités principales des chameaux, l'animal le plus utile ſur le ſol aride & brulant de l'Arabie. Si tant de noms différents, pour déſigner une même choſe, en expriment des qualités diverſes, on doit regarder la langue arabe comme trés-riche. On ne pourroit tirer la même concluſion, ſi cette variété d'expreſſions ne conſiſtoit que dans des métaphores, qui transporteroient les noms d'une choſe à une autre.

Après le caractere de livre inſpiré, que les Mahométans donnent à l'Alcoran, le plus grand éloge, qu'ils en font, eſt d'être écrit avec autant d'élévation dans les penſées, que de pureté & d'harmonie dans le ſtyle. Si cette pureté de la langue arabe s'eſt conſervée juſqu'à nos jours, ce doit certainement être dans l'Arabie Heureuſe, où elle n'a point été altérée par l'abord des Etrangers. On demande ſi les Arabes de l'Yemen parlent encore aujourd'hui auſſi purement, que du temps de Mahomet; ſi leur langue n'a point été altérée depuis, & juſqu'à quel degré elle a pu l'être, ſi le génie métaphorique ſubſiſte toujours parmi eux. Pour dire, par exemple, qu'on tiroit les ſabres de leurs fourreaux, pour égorger les ennemis, diroient-ils encore: *filiae vaginarum emicabant e ſuis penetralibus* ——— *ſitientes aquatum deſcendere in venam jugularem*, & pour rendre cette penſée: qu'il eſt glorieux aux Muſulmans de teindre leurs ſabres dans le ſang des infideles, diroient-ils: *O quam pulchra monilia cruoris infidelitatis ſuper ſponſas verae religionis!* Ces deux exemples ſont tirés des extraits d'Emadeddin Mahomet,

met, & cités par M. Schultens à la ſuite de ſon hiſtoire de Saladin. Les Arabes de l'Yemen conſervent-ils encore aujourd'hui ce caractere emphatique dans leurs écrits & dans leurs converſations?

Après avoir parlé de leur langue, il convient de parler de leur écriture. Pocock dans ſes notes ſur Abulpharage a avancé, que quand l'Alcoran parut, il n'y avoit dans tout l'Yemen pas une ſeule perſonne, qui ſût ni lire, ni écrire. Cependant M. Schultens a donné, ſous le titre de *monumenta vetuſtiora Arabiae*, des fragments d'anciennes poéſies arabes, dont quelques-unes, ſelon cet auteur, remontent au temps de Salomon. M. Asſemani, dans ſa diſſertation ſur les Neſtoriens de Syrie, dit, que la Bibliotheque du Vatican conſerve, parmi les manuſcrits de Pietro della Valle, les ouvrages de ſept poëtes fort eſtimés parmi les Arabes, dont les cinq premiers étoient antérieurs à Mahomet, & les deux autres vivoient du temps de ce faux Prophete. Pour que l'aſſertion de Pocock pût ſubſiſter, il faudroit ſuppoſer, que l'Yemen auroit été plongé dans une entiere ignorance, tandis que le reſte de l'Arabie cultivoit les lettres & la poéſie. Il faudroit même dire, que les peuples de l'Arabie Heureuſe auroient alors perdu l'uſage de leur ancienne écriture. Car il eſt certain, qu'ils ont eu des caracteres plus anciens que ceux, qu'on nomme Couſiques. Abou'lfeda rapporte l'inſcription gravée ſur une des portes de Samarcande par ordre de Schamer, qui régnoit dans l'Yemen 950 ans av. J. C, & il ajoute, que cette inſcription étoit en caracteres hamyarites. Eutychius parle auſſi de ces caracteres. On demande ſi ces anciens caracteres ſont encore connus dans l'Yemen: s'il y reſte quelque tradition ſur l'objet de l'inſcription de Samarcande: ſi c'eſt une preuve, comme quelques auteurs l'on dit, que Schamer ait été le fondateur ou le conquérant de Samarcande, ou ſeulement qu'il y ait voyagé, & peut-être contracté quelqu'alliance avec le Roi, qui y régnoit. On chercheroit en vain l'inſcription même. Abou'lfeda, qui l'a copiée, avertit, qu'elle fut détruite durant ſon ſéjour à Samarcande, au commencement du XIV$^{e}$. Siècle.

Il paroît certain, que l'écriture & la langue des anciens peuples de l'Ye-

 men

men différoient abſolument de celles des peuples de l'Hegiaz. Cette derniere langue a prévalu, parcequ'elle fut la langue de Mahomet & de l'Alcoran. Subſiſte-t-il encore des traces de l'ancienne langue de l'Yemen ?

Aux caracteres hamyarites ont ſuccédé les caracteres couſiques. Il ſeroit utile d'en raſſembler les alphabets différents, que l'on pourroit découvrir. Il ſeroit ſur-tout intéreſſant de connoître, en quel temps on a ajouté de nouveaux caracteres à l'alphabet arabe, qui étoit conforme à celui des Hébreux. On ſait, que l'inventeur des caracteres arabes modernes, ſubſtitués aux Couſiques, eſt Ebn Moclah Viſir ſous le Calife Moctader, l'an 316. de l'Hégire, ou un de ſes freres, nommé Abdallah al Haſſan.

Il faudroit auſſi tacher de decouvrir l'époque, où l'on a commencé à déſigner les voyelles dans l'écriture arabe, & quels ont pu être les ſignes uſités pour les déſigner, avant les ſignes, qui ſont actuellement reçus. Dans les plus anciens manuſcrits, qui ſe trouvent à préſent dans l'Yemen, voit-on des points voyelles, ou quelques ſignes, qui en tiennent lieu? Trouveroit-on dans l'Yemen quelque traduction de la Bible, différente de celles, que nous avons? Y découvriroit-on des traductions de quelques ouvrages grecs, inconnus en Europe?

Si Meſſieurs les Académiciens de Danemarck paſſent par le mont Sinaï, nous eſpérons, qu'ils voudront bien copier en lettres figurées les inſcriptions gravées ſur les rochers, & peu exactement rapportées dans le voyage de Pocock. Ce travail ne ſera pas perdu pour la littérature.

*Littérature & ſciences de l'Yemen.*

Les Arabes s'adonnoient à l'Aſtronomie, comme on le voit par quelques aſtérismes: ils adoroient l'oeil du taureau, le Sirius, & d'autres étoiles. Ce culte indique des connoiſſances dans cette ſcience. Subſiſte-t-elle parmi eux, & à quel degré?

Ils s'appliquoient beaucoup à l'éloquence, & à la poéſie ; ils s'aſſembloient à certains jours marqués, pour réciter des vers écrits ſur de grands

papiers

papiers d'Egypte, ou ſur de grandes planches, qu'ils embelliſſoient d'ornements dorés. Ces vers avoient ordinairement pour objet l'éloge de ceux, qui s'étoient diſtingués par quelque action d'éclat, ſoit dans les combats, ſoit de quelqu'autre maniere. Les poëmes antérieurs à Mahomet, dont nous avons déja parlé, ſont une preuve de leur amour pour la poéſie. M. Schultens a publié jusqu'au ſixiéme diſcours d'Hariri, connu ſous le nom de *Conſeſſus*, que l'on récitoit dans les Aſſemblées nommées *Macamat*. Sur quoi l'on peut conſulter la bibliothéque orientale de M. d'Herbelot, au mot Macamat. Si Pietro della Valle, qui voyageoit dans l'Orient il y a 140 ans, & qui n'a point pénétré dans l'intérieur de l'Arabie, a cependant rapporté les ouvrages de ſept des anciens poëtes, & ſi M. Schultens en a expliqué de plus anciens: on peut eſpérer, que les nouveaux Voyageurs n'auront pas moins de bonheur, ſur-tout étant dans le pays même, & qu'ils enrichiront la littérature orientale de quelque nouveau tréſor en ce genre.

Les regles de la poéſie arabe, qui paroiſſent très-compliquées, ne ſe trouvent que dans un petit traité de Samuel le Clerc, imprimé, à Oxford en 1661. à la ſuite du commentaire de Pocock ſur l'élégie du Tograi. Si Meſſieurs les Danois pouvoient éclaircir cette partie, la littératnre leur en auroit obligation.

Le plus grand nombre de Commentateurs de l'Alcoran, des hiſtoriens arabes, & des autres Ecrivains, ſoit ſur des matieres de philoſophie, ſoit en quelqu'autre genre que ce puiſſe être, étoient Syriens, Egyptiens, établis à Bagdad du temps des Califes, en Eſpagne, en Afrique, ou dans l'Empire Turc: on trouve peu de ces ouvrages, qui ſoient ſortis de l'Arabie. Quelle en peut-être la cauſe? Les ſciences y ſont-elles perdues? Les Auteurs Arabes prétendent, que les peuples de l'Arabie Heureuſe ſont les premiers, qui ont fait connoître l'hiſtoire des peuples voiſins, avec leſquels ils commerçoient, tels que les Ethiopiens, les Perſes, les Indiens &c. Seroit-il impoſſible de découvrir chez eux quelque choſe de ces anciennes hiſtoires?

*Moeurs & usages de l'Yemen.*

Il paroît, que les Arabes, qui font aujourd'hui usage du Sabre, ne sont que les Bedouins ou Coureurs, qui pillent les Caravannes, & que les habitants de l'Arabie Heureuse vivent dans une profonde paix. Cette opinion est-elle bien fondée? L'hospitalité est-elle toujours en honneur parmi eux? l'exercent-ils indifféremment envers tout le monde; ou zélés observateurs de la loi mahométane, ne la pratiquent-ils qu'en faveur de ceux, qui sont de leur religion?

Le caractere des Arabes est-il aussi sérieux & aussi taciturne, qu'on les dépeint?

Sont-ils toujours adonnés aux sorts & à la divination par les flêches, usage si ancien parmi eux, & que l'on trouve dans les prophetes?

La gravure des monnoies fut longtemps inconnue parmi les Egyptiens; ils se servoient de feuilles ou de morceaux informes de métal. Leur monnoie d'or n'étoit qu'une feuille assez mince. On en découvre souvent sous la langue des momies; & de plus nous apprenons d'Arrien dans son Periple de la mer Erythrée, que, dans les siecles moins éloignés, les peuples, situés auprès de la ville d'Adulis, tiroient de l'Egypte certaine espece de clinquant, qui, réduit en morceaux, leur servoit de monnoie: *καὶ ὀρείχαλκος ὧ χρῶνται πρὸς κόσμον, καὶ ἐις συγκοπὴν ἀντὶ νομίσματος.* Les Arabes, voisins des Egyptiens, n'ont pas dû connoître plutôt l'art de graver les monnoies. On demande s'il se trouve quelque fois dans la terre des feuilles, des lames, ou des fragments de métal taillés, avec une sorte d'intention, & destinés à faciliter le commerce.

Dans la suite les Arabes, suivant Elmacin, (Hist. Sarac., p. 64. edit. Erpen.) eurent des monnoies grecques & des monnoies persanes. Ces dernieres, qui étoient d'argent, devoient être semblables à celles, que nous avons dans nos cabinets. Elles représentent d'un côté une tête ornée d'une tiare fort riche, & au revers un autel avec le feu sacré. A côté de l'autel sont quel-

quelquefois des figures. Il doit s'en trouver en Arabie; il feroit bon de les ramaſſer, parcequ'elles contiennent des légendes en anciens caracteres perſans.

Suivant le même Elmacin, les premieres monnoies, que les Arabes frapperent avec les caracteres de leur langue, ne contenoient que ces deux mots: Dieu eſt éternel. Nous n'en connoiſſons point avec cette légende, mais il pourroit s'en trouver en Arabie.

Si on découvroit des médailles arabes & frappées en Arabie, en or ou en argent, avec des têtes ou des figures, elles feroient précieuſes.

On pourroit s'informer encore, ſi l'on n'a pas découvert des Momies dans quelque partie de l'Arabie, s'il n'y ſubſiſte pas quelque monument ſemblable pour le goût à ceux de l'ancienne Egypte, ſi ſur ces monuments on ne trouveroit pas quelque trace d'Hiéroglyphes; enfin ſi les Egyptiens, qui dans les plus anciens temps paroiſſent avoir eu des communications avec les peuples les plus orientaux de l'Aſie, n'en avoient eue avec les anciens Arabes.

Les Hiſtoriens Arabes font ſouvent mention du Dinar. D'Herbelot en parle dans ſa bibliotheque orientale. Il feroit important d'en rapporter en Europe quelques-uns, dont le poids & le titre en fiſſent connoître le prix.

L'article de leurs poids & de leurs meſures ne feroit pas moins curieux. Le Géographe Turc, imprimé à Conſtantinople, dit en parlant du caffé, que chaque balle eſt de trois quintaux d'Arabie, & que quatre quintaux de ce même pays & dix Bathmans font égaux à un quintal de Syrie.

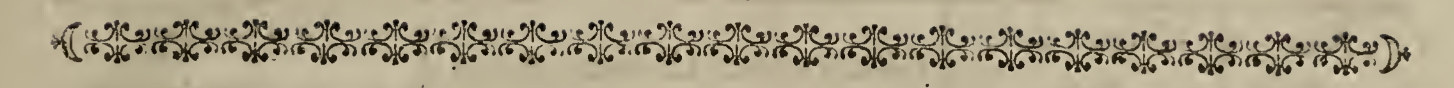
Les parfums de l'Arabie, ſi célébrés par les Anciens, font-ils encore aujourd'hui l'objet du commerce des Arabes? Comment le font-ils? avec quelles Nations? quelles marchandiſes achettent-ils? quelles autres donnent-ils en échange?

Pour ce qui regarde le caffé, l'uſage de cette boiſſon eſt-il ancien parmi les Arabes? ce qui ne paroît pas par leurs hiſtoires. Depuis quel temps a-t-on commencé à s'en ſervir? Eſt-il vrai, comme le diſent quelques Auteurs, qu'on ne doit rapporter cette découverte au plutôt qu'à l'année 656. de l'Hégire, ou 1257. de J. C?

Pour

Pour terminer cette longue ſuite de queſtions, on ne peut trop exhorter Meſſieurs les Académiciens Danois, à recueillir tout ce qu'ils pourront de faits, de noms, de dates, de ſynchroniſmes ſur l'hiſtoire de l'ancien Royaume de l'Yemen; hiſtoire juſqu'ici très-peu connue, mais qui doit avoir été très-intéreſſante, puiſque c'eſt celle d'un Royaume, qui a ſubſiſté très-long-temps, d'un Royaume vaſte, guerrier, commercant, puiſſant & riche; d'un Royaume enfin, où les ſciences & les arts ont fleuri. Leur origine & leurs progrès chez les peuples de l'Yemen ſont un fond inépuiſable de recherches.





# ESSAI DE TABLES CHRONOLOGIQUES

*Des anciens Rois de l'Yemen, dont on trouve les noms dans la liſte de ces Rois, publiée par Pocock.*

Première ſuite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| 1817 | Joctan ou kathan -- -- | -- fils du Patriarche Héber. La mort d'Héber fixe le commencement du regne de ſon fils à l'an 1817 avant J. C. Les Arabes le regardent comme le premier Roi de l'Yemen. | |
| | Yarab | | |
| | Yaschab | | |
| | Abdschams -- | -- Joctan et ſes trois ſucceſſeurs ſe ſont ſuccédés de pere en fils. Leurs regnes ont dû par conſéquent occuper 120 ans: car ces regnes ſont équivalents à des générations, et l'évaluation d'une génération eſt communément portée à 30 | |

Premiere ſuite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ans. Selon ce calcul Hamyar fils d'Abdſchams dut commencer ſon regne vers l'an 1697 ; et en effet nous allons voir, qu'il le commença en 1698. | |
| 1698 | HAMYAR --- | -- fils d'Abdschams, donna ſon nom aux Rois de ſa race. Ces Rois régnerent 2020 ans, ſelon Abou'lfeda ; à quoi il faut ajouter environ 180 ans pour les regnes des Uuſurpateurs, enclavés entre les Hamyarites : ce qui fait en tout 2200 ans. La race des Hamyarites n'a fini que l'an 502 de notre Ere, comme on le verra plus bas. En retrogradant 2200 ans, on aura l'an 1698 av. J. C. pour le commencement du Regne d'Hamyar. | |
| | VAYEL ALSACSAC YAFAR --- | -- Cès quatre regnes depuis Hamyar incluſivement renferment quatre générations, mais la derniere ne doit pas être comptée, Yafar ayant été dépouillé par Dhouriaſch. Ainſi nous n'évaluons les qua- | |

| | Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Premiere ſuite des Rois Hamyarites durant environ 120 ans. | | | tre regnes qu'à 90 ans, juſqu'à l'an 1608 av. J. C. | |
| | 1608 | DHOURIASCH NOMAN --- | -- Dhouriaſch deſcendu d'un frere de Vayel uſurpa le thrône ſur Noman fils d'Yafar. Noman chaſſa l'uſurpateur. Ces deux regnes ne repréſentent qu'une ſeule génération. | |
| | 1578 | ASMAH -- | -- fils de Noman dépouillé par Schaddad deſcendant de la race de Modad, ou Matates frere d'Hamyar. | |
| Rois de la race du Modad durant 150 ans. | | SCHADDAD LOKMAN DHOUSADAD - | -- Schaddad uſurpa le trône ſur Aſmah, et le transmit ſucceſſivement à ſes deux freres. Ainſi ces quatre regnes ne repréſentent qu'une génération. | |
| | 1548 | HARETH DHOU'LKARNAIN ASSAAD. DHOU'LMANAR ABRAHAH | -- Ces trois regnent de pere en fils forment trois générations, et occupent par con- | |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ſéquent 90 ans. Ainſi le regne d'Afrikis, qui leur ſucceda, commença l'an 1458 av. J. C. | |
| 1458 | AFRIKIS - - | -- -- -- -- -- -- -- -- | -- Fut-ce comme conquérant qu'Afrikis paſſa dans l'Afrique, comme le diſent quelques Auteurs Arabes, ou fut-il contraint de s'y réfugier par les Rois d'Aſſyrie, qui le chaſſerent de ſes Etats, comme le diſent quelques autres avec bien moins de vraiſemblance? Les Rois d'Aſſyrie du temps d'Afrikis paroiſſent avoir été fort peu puiſſants. Leur Empire étoit pour lors affoibli par quantité de démembrements. |
| | DHOU'LADAR - | -- frere d'Afrikis. Afrikis étoit contemporain de Joſué Or Joſué gouverna les Juifs depuis 1451 juſqu'à l'an 1443. Afrikis et ſon frere ne compoſant qu'une génération, leurs deux regnes ne durerent que juſqu'à l'an 1428 av. J. C. et terminerent la ſuite des Rois de la race de Modad ou Matates, qui avoient regné 150 ans. | |
| 1428 | SCHARBABIL -- | -- deſcendu d'Alſacſac petit fils d'Hamyar, depoſſéda Dhou'ladar, et remit le trône d'Yemen dans la Maiſon des Hamyarites. | |

(Rois de la race de Modad durant 150 ans.)

Seconde suite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | Alhodad -- | -- fils de Scharhabil. Le regne de Scharhabil n'a pas dû être fort long, ce Prince ayant été obligé de conquérir ſon Royaume. Ainſi l'on ne peut ſuppoſer pour ce regne, et celui d'Alhodad, deux générations complettes. Or en leur aſſignant 40 ans, nous tomberons à l'an 1388 av. J. C. mais le regne de Balkis, qui ſuit, ne commença que vers l'an 980. Il y a donc ici un vuide de plus de 400 ans. | |
| 1388 | Ier vuide de plus -- -- -- | de 400 ans. -- -- -- -- | -- Raſſembler s'il eſt poſſible des Mémoires ſur ce vuide. |
| 980 | Balkis -- -- | -- Cette Reine eſt ſuppoſée avoir viſité Salomon. Elle régnoit donc vers l'an 980 av. J. C. -- -- -- -- -- | -- La viſite, que Balkis fit à Salomon, n'avoit-elle point pour objet quelque traité de commerce? Les Etats de cette Reine n'étoient-ils point l'Ophir de l'Ecriture, d'où les flottes de Sa- |

Seconde ſuite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
| --- | --- | --- | --- |
| | | | Salomon faiſoient des retours ſi avantageux ? L'or étoit fort peu eſtimé dans l'Yemen. Agatarchide rapporte, qu'on y donnoit le double peſant d'or pour du fer, le triple pour du cuivre, etc. Cet or provenoit-il des mines de l'Yemen ? Subſiſtent-elles encore, ou reſte-t-il au moins des traces, qu'elles ont exiſté ? S'il n'y en a point de veſtiges, ſeroit-on mal fondé à penſer, que cet or n'étoit point une production du pays, qu'il y étoit apporté des Indes, peut-être avec les parfums ? Cela méneroit à l'examen de l'ancien commerce maritime des peuples de l'Yemen ; matiere neuve et intéreſſante. Il eſt certain, |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obfervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| Premiere fuite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans. | | | qu'ils avoient deux branches de commerce, qui étoient confidérables. La pêche des perles fur les côtes de la Province de Bahrein, et les fruits de l'intérieur du pays. Il croiffoit dans un Canton de l'Yemen, à 30 lieues de Sanaâ, des raifins d'une groffeur prodigieufe et d'un goût admirable. Ils les faifoient fécher, et en faifoient un gros trafic, tant dans l'Arabie même, que chez l'Etranger. |
| | Malec -- -- | -- frere de Balkis, ayant voulu traverfer avec une Armée une de ces plaines de fables fi communes en Arabie, vit périr toutes fes troupes étouffées fous ces fables. Il fit graver le récit de cet événement fur un Monument, qu'il fit ériger, monument où fa gloire étoit facrifiée au bien public, et digne à cet égard | |

| Ans av. J. C. | | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|---|
| Seconde ſuite des Rois Hamyarites durant environ 538 ans. | | | d'un Roi, qui mérita de ſes ſujets le ſurnom de bienfaiſant. -- -- -- -- -- -- | -- Ce Monument ſubſiſte-t-il, ou quelque tradition conſerve-t-elle la poſition du lieu, où il fut érigé ? |
| | | SCHAMER -- | -- fils de Malec, fit graver ſur une des portes de Samarcande une inſcription, qui portoit: *de Sanaâ à Samarcande, il y a milles paraſanges.* Cette inſcription, que rapporte Abou'lfeda, étoit en caracteres Hamyarites. | |
| | | ABOUMALEC -- | -- fils de Schamer. On donne 90 ans à ces quatre regnes, parce qu'ils ne comprennent que trois générations. | |
| Rois deſcendus de Cahlan 30 ans. | 890 | AMRAM -- | -- A la mort d'Aboumalec, Amram uſurpa le trône ſur le légitime héritier. Amram n'étoit point Hamyarite; il deſcendoit de Cahlan, frere d'Hamyar. | |
| | | AMROU MAZIKIA -- -- | -- frere d'Amram. Ces deux regnes, qui ne forment qu'une | |

[No. 8.] feu-

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ſeule génération, ne doivent par conſéquent s'évaluer qu'à 30 ans. | |
| 860 | AL ALKRAM -- | -- fils d'Aboumalec, recouvra le trône uſurpé ſur ſa race. | |
| | DHOUHAB-SCHAN - - - | -- fils d'Al Alkram. Son regne eſt célebre par la fameuſe inondation, qui bouleverſa la ville de Saba, Capitale de l'Yemen, et ſubmergea le pays. | |
| | TOBBAÂ - - | -- frere de Dhouhabſchan. C'eſt la premiere fois, que ce nom de dignité ſoit employé dans la liſte de Pocock, pour ſuppléer le nom du Prince. On n'évalue qu'à 30 ans ces trois derniers regnes: car en y comprenant les deux précédents, ils ne forment en tout que deux générations, et n'occupent que 60 ans Or on en a donné 30 aux deux premiers: il n'en reſte donc que 30 pour les 3 derniers, moins célebres que les deux autres, puiſque le nom même du dernier Prince ne s'eſt pas con- | |

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

[No. 9.] ††† ſer-

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | ſervé. Selon ce calcul, Colaïcarb a commencé ſon regne 870 ans av. J. C. -- -- -- | -- Il y auroit bien des Recherches à faire ſur le mot de Tobbaâ. Il importe de ſavoir, quelle idée s'eſt conſervée dans l'Yemen de la dignité et de la puiſſance des Rois, qui ont porté ce titre. |
| 830 | Colaïcarb -- | -- fils du Roi précédent. La durée naturelle de ſon regne a dû s'étendre juſqu'au commencement du VIII. Siecle avant l'Ere Chrétienne. Or le regne, qui ſuit, n'a commencé que 128 ans av. cette Ere. Il ſe trouve donc en cet endroit un ſecond vuide de près de ſix ſiecles et demi. | |
| 800 | Seconde vuide | d'envron ſix ſiecles et demi. | -- Il faut tâcher de découvrir ce qui s'eſt paſſé dans l'Yemen durant ce vuide. |
| 128 | Abon Carb -- | -- Son regne commença 700 ans avant la naiſſance de Mahomet. Ces années étoient | |



à

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| Seconde suite des Rois Hamyarites. | | à peu près solaires, selon l'ancien calendrier des Arabes. Or Mahomet naquit l'an 572 de notre Ere. Abon Carb a donc commencé à régner 128 ans av. J. C.. Ce Prince fut tué par les siens. - - - - | -- Ce Prince passa pour être le premier, qui introduisît la Religion Juive dans l'Yemen. Il y a cependant lieu de croire, qu'elle y pénétra plutôt. Les Juifs prétendent, que la Reine d'Yemen, qui visita Salomon, embrassa le Judaïsme. Il y auroit bien des recherches à faire sur les anciens cultes, qui se formerent ou s'introduisirent dans l'Yemen. |
| | Hassan -- | -- son fils fut assassiné par son propre frere. | |
| | Amrou Dhou'lawad - | -- succéda à son frere, qu'il avoit assassiné. On croit ne devoir donner que 30 ans à | |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
| --- | --- | --- | --- |
| | | ces trois regnes pleins d'horreurs ; parceque, quoiqu'ils contiennent deux générations, la durée de ces générations est abrégée par les meurtres, qui terminerent deux de ces regnes. | |
| 98 | ABDEELAL -- | -- fils de Amrou. | |
| | TOBBAÂ -- | -- frere d'Amrou. - - - - | -- On a parlé dans le mémoire, joint à ces Tables, de la signification du mot Tobbaâ. Il seroit très-intéressant de rassembler ce que l'on pourroit de Mémoires, non-seulement sur les Rois de l'Yemen, qui ont porté ce titre, mais sur l'idée exacte, que l'on attachoit à ce nom, et sur l'usage, qu'on en faisoit. Il n'étoit pas absolument particulier aux Rois de l'Yemen. |
| | HARETH -- | -- fils d'Amrou. | |

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

 MORT-

❁ ❦❦❦ ❁

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | MORTHED - | -- fils d'Abdeelal. Ces quatre regnes, où l'ordre de la succession est interverti deux fois, ne comprennent que deux générations. Ainsi on ne doit les évaluer qu'à 60 ans. | |
| 38 | VACIAÂ - - | -- fils de Morthed. Quelqu'étendue qu'on suppose à son regne, à peine atteindra-t-il au commencement de l'Ere Chrétienne. Or le regne d'Abrahah, dont le nom suit le nom de Morthed dans la liste de Pocock, ne commença que vers l'an 350 de notre Ere. Il y a donc encore ici un vuide d'environ trois siecles et demi. | |
| Ans de J. C. vers l'an 1 | 3e Vuide de - | trois siecles et demi environ -- | -- Ne pourroit-on pas apprendre quelques détails sur l'histoire de l'Yemen durant cet intervalle? Il paroît y avoir eu alors de grands troubles dans tout l'Yemen. |

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

[No. 13.] ††††

ABRA-

Troiſieme ſuite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| 350 | ABRAHAH -- | -- fils d'Alſabah. | |
| | SABHAN -- | -- fils de Dakikan. | |
| | DHOUSCHANATER - - - | -- Le regne de ce Prince dut être court. Il fut tué par un jeune homme, à qui il avoit voulu faire violence. Quand on ſuppoſeroit ces trois regnes équivalents à trois générations, ils ne remonteroient que 4 ans au deſſus de la date, qu'on a marquée pour le commencement du regne d'Abrahah: car le regne de Dhou'lnaovas, qui ſuit, a commencé l'an 436 de notre Ere. | |
| 436 | DHOU'LNAOVAS - - - | -- finit de régner 70 ans avant la naiſſance de Mahomet; par conſéquent l'an 502 de l'Ere Chrétienne. Les Arabes varient ſur la durée de ſon regne. L'opinion la plus probable lui aſſigne 66 ans. Ce regne commença donc en 436. | La perſécution, exercée contre les Chrétiens de l'Yemen par Dhou'lnaovas, lui attira la guerre de la part du Roi d'Ethiopie. |

Troisieme suite des Rois Hamyarites.

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Obſervations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| | | Dhou'lnaovas, dépouillé de ſes Etats par les Ethiopiens et réduit au déſeſpoir, ſe précipita dans la Mer. Il laiſſa un fils nommé Dhoujadan, qui ne put recouvrer l'Empire de ſon Pere. | pie. Reſte-t-il quelques Mémoires dans l'Yemen ſur cette perſécution, que nos Hiſtoriens Eccleſiaſtiques n'ont pas ignorée? Dhou'lnaovas, vaincu et réduit aux dernieres extrêmités, ſe précipita dans ia mer, et laiſſa l'Yemen entre les mains des Rois d'Ethiopie, qui le firent gouverner par des Vice-Rois. Les Arabes de l'Yemen conſervent-ils quelques détails ſur la conquête de leur pays par les Ethiopiens? |

| Ans av. J. C. | Noms des Rois. | Observations chronologiques. | Objets de Recherches. |
|---|---|---|---|
| 502 | Fin du Regne de Dhou'lnaovas et de l'Empire d'Yemen. - | -- Il paroît seulement, qu'il se maintint quelque temps dans un Canton de la Province de Bahrein, mais peut-être dans la dépendance des Vice-Rois d'Ethiopie, dont le pouvoir date immédiatement de la mort de Dhou'lnaovas. En voici la preuve.<br><br>Dhou'lnaovas termina sa vie 70 ans avant la naissance de Mahomet. Mahomet n'aquit l'année même de la mort d'Abrahah, second Vice-Roi de l'Yemen. Abrahah avoit gouverné l'Yemen 50 ans, et son Prédécesseur Aryat l'avoit gouverné 20 ans. Donc Aryat, premier Vice-Roi de l'Yemen, avoit commencé à régir ce Royaume 70 ans avant la naissance de Mahomet, la même année, que Dhou'lnaovas avoit terminé sa vie. | |



# EXTRAIT DE LA DESCRIPTION DE L'ARABIE PAR MR. CARSTEN NIEBUHR,

*Tiré de la Bibliotheque Orientale de Mr.* MICHAËLIS. *Part.* IV.

Cet important Ouvrage a été annoncé dans presque toutes les gazettes, et probablement il est déja entre les mains d'un très-grand nombre de Personnes; je me bornerai donc dans cet Extrait à ce qui intéresse sur-tout les Amateurs de la Philologie Orientale. Les sujets, que j'ai sous les yeux, sont si abondants, que l'on pourroit donner plus d'un Extrait de l'Ouvrage, qui les contient, et cependant il seroit toujours difficile de se renfermer dans des limites étroites: mais j'écris une Bibliotheque Orientale, et dans le grand nombre des sujets, qu'expose Mr. Niebuhr, je n'en choisirai que très-peu, qui vont directement à mon but. Ce n'est pas sans doute le véritable but de l'Ouvrage même. Mr. Niebuhr fit le voyage en Arabie, non en Philologue, mais en Mathématicien, et l'on verra quelles durent être ses occupations dans cette qualité, en jettant les yeux sur le 27 § de l'Instruction, (*) dont feu le Roi de Danemarck avoit muni la Compagnie des Voyageurs. Mais Mr. Niebuhr a fait plus que son devoir, principalement après la mort de ses compagnons de voyage; et il a rempli son Livre d'observations très-assorties au but de ce Journal; il les a même multipliées au point, qu'il m'en faudra passer plusieurs sous silence, pour ne pas aller au de là des bornes d'un Extraït.

La

(*) Elle est placée immédiatement après la Préface de mes Questions, proposées à une société de Savants, qui par ordre de S. M. le Roi de Danemarck font le voyage d'Arabie.

La Philologie Orientale, et l'Hiſtoire Naturelle, qui en eſt inſéparable, auroient retiré la plus grande utilité de ce Voyage, ſi la mort n'eût enlevé Mrs. de Haven et Forskal, dont le premier étoit proprement parti comme Philologue, et le ſecond comme Phyſicien. Ce dernier s'étoit en même-temps appliqué aux langues orientales avec un ſoin extrême. C'étoit un génie exquis, profond, quelquefois un peu trop ſceptique. Suppoſé même, qu'ils euſſent moins travaillé dans leur département, que Mr. N. n'a fait dans le ſien, ou que, ſe fiant trop à leur mémoire, ils n'euſſent pas fait aſſez d'annotations; ils n'auroient pas laiſſé d'enrichir la Philologie et l'Hiſtoire Naturelle de bien des obſervations nouvelles, que l'on chercheroit envain dans les livres, et que l'Orient ſeul peut fournir. Leurs mort eſt ſans contredit une perte conſidérable pour les ſciences. Cependant le Voyage n'a pas été inutile, quoique le malheur ait voulu, que de quatre ou de cinq Voyageurs, y compris le Peintre, il n'en retournât qu'un ſeul; et ſi leur mort les a empêchés de remplir leur but dans toute ſon étendue, la poſtérité reconnoiſſante n'oubliera pourtant jamais la faveur, que feu S. M. le Roi de Danemarck a accordée aux ſciences, et que S. M. le Roi régnant leur a continuée, en fourniſſant avec tant de généroſité aux fraix de ce Voyage. L'éloge le moins ſuſpect et le plus beau, que l'on puiſſe faire de cette faveur royale, c'eſt de dire, que des étrangers ont ſouhaité avec une eſpece d'envie patriotique, que ce fût plutôt leur propre nation, qui eût fourni à ces fraix. (*)

C'eſt une objection bizarre et très-injuſte, que celle, qu'une envie mépriſable et une haine perſonelle ont faite contre ce Voyage, ſavoir *qu'il n'en réſulteroit aucune utilité, puiſque les Voyageurs étoient preſque tous morts.* L'événement réfute la premiere partie de cette objection, vu que l'ouvrage de Mr. N. donne beaucoup plus de lumières, que les circonſtances ne permettoient d'en attendre. Perſonne d'ailleurs ne peut empêcher la mort de ruiner les meilleurs projets: et il eſt toujours glo-

(*) Voici comment s'exprime ſur ce ſujet l'Auteur des Obſervations on divers Paſſages of ſcripture from Voyages and Travels into the Eaſt: *the learned world is extremely obliged to the King of Denmark: —— —— it is however with ſome regret, that I ſee other Nations ſeizing the glory of making theſe diſcoveries, and I could earneſtly wiſh, my native Country would immediately engage in an honourable rivalſhip with them.*

glorieux pour des Rois, de ne pas délibérer avec tant de ſollicitude et d'oeconomie, s'il faut pourvoir aux fraix d'un voyage, parce que les voyageurs peuvent mourir. Les Parents font étudier et voyager leurs Fils, ſans ſe laiſſer retenir par la crainte, que la mort de leurs Fils leur feroit perdre toutes leurs dépenſes. Outre cela Mr. N. remarque encore dans l'Avant-Propos de ſon Livre, que la mort de ſes Confreres ne doit empêcher perſonne de faire le même voyage; qu'aucun d'entre eux n'eſt mort d'une maladie contagieuſe: qu'il croit plutôt, qu'ils ont été eux-mêmes la plupart la cauſe de leur mort, attendu qu'ils ne vouloient pas ſe conformer à la façon de vivre du pays, mais qu'ils mangoient trop de viande, ce qui eſt très-mal-ſain dans ce climat chaud, ſur-tout lorsqu'on manque de vin. C'eſt l'opinion de Mr. N., et les Médecins en jugeront. Un Voyageur peut s'abſtenir de manger tant de viande: et Mr. N. s'eſt bien porté, après avoir renoncé dans l'Arabie à la méthode de vivre uſitée en Allemagne. Perſonne encore ne doit ſe laiſſer détourner de ce voyage par ce que l'on raconte communément du caractere des Arabes. Mr. N. dit là deſſus bien des choſes remarquables dans ſon Avant-Propos, (p. 10 — 13.) et dans ſon Livre même. Il aſſure non-ſeulement, que dans l'Yemen on peut voyager en ſûreté, mais encore, que les habitants du pays ſont polis et affables. Effectivement le projet d'un voyage en Arabie offre aujourd'hui beaucoup plus de facilité, après que Mr. N. a détruit nombre d'épouvantails, qu'on s'étoit forgés; et ce projet s'exécuteroit avec moins de peine, qu'il n'en coûta, pour le faire réuſſir, lorsqu'il fut conçu, il y a 17 ans. Enfin Mr. N. déſigne même quelquefois les endroits à viſiter par ceux, qui voudroient dans la ſuite entreprendre le voyage d'Arabie, pour s'éclaircir dans ces endroits ſur tels ou tels objets; et il leur donne pluſieurs autres avis ſalutaires.

P. 15 et 16 il fait mention du livre, dans lequel, étant au Caire, il a appris l'Arabe, tel qu'on le parle aujourd'hui; il recommande ce livre à d'autres; et, non content de permettre, il ſouhaite même, que je le faſſe imprimer. C'eſt le même livre, dont j'ai parlé dans la Préface de la Grammaire Arabe; (p. 19.) et ſi je ne fis pas mentions alors de Mr. Niebuhr, c'eſt uniquement parce que je n'étois pas dégagé de la défenſe, qu'on avoit faite en envoyant cet ouvrage. A préſent l'impreſſion ne dépend plus que de mon loiſir, et d'un Editeur. Mais il faut avant toutes choſes achever l'impreſſion à peine commencée de certaines

pieces (*) importantes, qui n'ont pas vu le jour encore, et qui font tirées de la Géographie d'Abulfeda d'après le Texte Arabe du Manufcrit de Paris. Après cela on pourra fonger à quelque nouvelle entreprife. Le délai peut même être utile. Le Manufcrit eft fans voyelles: et je voudrois le publier en le ponctuant, non d'après la Grammaire Arabe, mais d'après la prononciation des Arabes, telle qu'elle eft aujourd'hui en ufage parmi le vulgaire. (Voyez P. III. p. 196, 197.) Or je n'aimerois pas régler cette ponctuation fur une fimple Théorie et fur l'Analogie, mais plutôt fur la prononciation actuelle d'un Arabe de naiffance: et peut-être que l'occafion s'en préfentera, avant que je trouve un Editeur, & le temps de mettre la main à l'oeuvre.

P. 17. Mr. N. fait mention de mes Queftions propofées à la Compagnie des Voyageurs. Ils les ont reçues par écrit et par pieces à Conftantinople, en Egypte, et les dernieres dans l'Yemen; mais Mr. N. lui-même, fi je comprends bien ce qu'il dit, n'a pas eu ces Queftions par écrit, qui pour la plupart regardoient fes Compagnons de voyage: il n'en a eu la copie qu'en 1764. après leur décès. Il remarque, que dans la fuite il n'a point reçu d'autres Queftions de ma part, comme la fin de ma Préface pourroit faire foupçonner: —— —— En effet on n'en a point envoyé d'autres. Je me fuis contenté d'en coucher plufieurs par écrit: on ne les envoya point, parce qu'il devint toujours plus difficile de les faire parvenir aux Voyageurs. Ce qui en fait preuve, c'eft que les copies des Queftions envoyées en 1762 par feu le Comte Bernftorf par trois routes différentes ne font parveneus à Mr. Niebuhr dans les Indes qu'au mois d'Août de l'année 1764, et par conféquent plus d'une année après le décès de fes deux Compagnons de Voyage, à qui proprement elles étoient adreffées.

Quoique, comme on l'a dit ci-deffus, ces Queftions ne fuffent pas du tout du département de Mr. Niebuhr, mais qu'elles concernaffent uniquement l'Hiftoire Naturelle ou la Philologie, et que d'ailleurs elles lui fuffent tombées trop tard entre les mains: il n'a pas laiffé dès lors d'annoter avec le plus grand zele pour les fciences les découvertes faites l'année d'auparavant, que fa mémoire

(*) Je veux dire la Defcription d'Egypte, de Gefira, d'Irak, de Hureftan, de Farfiftan, et peut-être de quelques autres pays encore. On efpere, qu'elle paroîtra cet Eté.

moire lui rappelloit avec une fidélité très-exacte; de faifir les occafions, pour prendre des informations et pour faire des recherches fur ce qui pouvoit fervir à réfoudre ces Queftions. Auffi a-t-il fait plus qu'il n'étoit de fon devoir. Peut-être que les autres Voyageurs ont moins fait que ce à quoi ils étoient obligés, du moins en ce qu'ils ont confié à leur mémoire ce que l'Inftruction Royale leur enjoignoit de marquer dans leur Journal. Et les réponfes, que Mr. N. a données, non pas tant dans la Préface, mais dans la Defcription même de l'Arabie, font d'un très-grand poids. Mais, avant que d'en parler, je dois m'expliquer vis-à-vis du Public fur un fujet de plainte, que Mr. Niebuhr forme contre moi, et qu'il indique dans la Préface. (p. 19.) Mr. Niebuhr avoit d'abord compofé un livre exprès, qui ne renfermoit que les Réponfes faites à mes Queftions; il me l'avoit envoyé, en me chargeant *de la lire avec attention, d'effacer, de corriger, et de lui faire part de mes remarques ultérieures.* Je me fers de fes propres paroles. (p. 19.) Je lus cet Ouvrage avec un grand plaifir, mais j'avoue, que pour tout le refte je n'en fis rien. C'eft ce que Mr. N. prit fort mal, comme je le fais par fes lettres; et on appercevra fon mécontentement dans la Préface: il réfolut alors de ne point publier féparément ces Réponfes à mes Queftions, mais de les inférer au milieu du Texte de fa Defcription de l'Arabie, où il renvoie continuellement à la Queftion, qu'il éclaircit. Il faut pourtant excepter quelque peu de chofe, qui fe trouve dans la Préface, et qui fait la partie la moins confidérable des Réponfes. Le mécontentement de Mr. N. me fait de la peine: mais le Lecteur ne laiffe pas de gagner au changement, qu'il a produit dans l'Ouvrage, dont je rends compte; car, autant que j'en puis juger, les Réponfes font mieux placées ici au milieu d'autres obfervations, qu'elles n'étoient auparavant fans connexion, du moins cet arrangement me plait d'avantage. L'Editeur de mes Queftions n'y perd rien non plus; (peu s'en faut, que je ne penfe, qu'il a confeillé la chofe) car à préfent quiconque veut comprendre l'Ouvrage de Mr. Niebuhr, et éviter de fe former quelquefois de fauffes idées, doit fe procurer un des exemplaires, qui peuvent lui refter encore de mes Queftions. Je ne fuis donc pas du tout fâché de ce changement. Cependant le refpect dû au Public exige, que je ne garde pas tout-á-fait le filence fur la plainte de Mr. N., mais que je produife les raifons, qui m'ont empêché de corriger fes Réponfes. Autant que Mr. N. eft mécontent de moi,

autant le Public ſera peut-être content de ce que je n'ai pas acquiescé à ſa demande. Ses Réponſes en ſeront eſtimées d'avantage.

Et d'abord je n'ai ni envie ni le temps de me charger de ce travail; et il doit être libre à chacun de ne pas faire telle choſe, dont un autre le prie, ſur-tout lorsque cela donne de la peine, et eſt oppoſé à toutes nos inclinations. Cette premiere excuſe ne ſeroit-elle pas déja ſuffiſante? Quand même j'aurois eu le temps, n'auroit-il pas ſuffi, que je n'euſſe pas eu envie, de faire des remarques ſur l'Ouvrage d'autrui?

Mais dire, qu'on n'en a pas envie, cela n'eſt pas amical. —— —— Suppoſé que cela ſoit, perſonne n'eſt en droit de s'en plaindre; et communément tout homme ſenſé s'en fait une maxime, puisque pour l'ordinaire on perd un ami dans la Perſonne de celui, dont on critique l'Ouvrage. Qui peut ſavoir d'avance, comment nos avis ſeront reçus? Pour les donner à quelqu'un, et les donner avec confiance, il faut avoir avec lui une habitude perſonnelle & plus ancienne et plus intime, que celle, que j'avois avec Mr. Nr.

Mais je n'avois pas le temps: je ne pouvois acquiescer à ce que Mr. N. deſiroit. Cela eſt ſi vrai, que, bien que j'euſſe long-temps chez moi ſes Réponſes à mes Queſtions, je ne pus néanmoins jamais les lire dans un temps, où j'aurois pu mettre mes remarques par écrit. Mr. N. parle et me permettoit d'effacer: mais ce n'étoit point là mon affaire, et cela me paroiſſoit trop indiscret. Je n'ai pu lire ſes Réponſes que dans les heures de mon plus grand délaſſement, et cette lecture me les faiſoit paſſer avec plaiſir. En général je demande en grace dès à préſent et pour toujours, que l'on me dispenſe de dire mon ſentiment ſur tout Ouvrage, qui me ſera envoyé en Manuſcrit. Je ne crois pas y être obligé; et j'ai ſi peu de loiſir, que l'on m'accuſera plutôt d'entreprendre trop de travail, que d'en entreprendre trop peu.

J'ajoute à ceci, que pour l'ordinaire je ne trouvois rien à critiquer. Mr. N. ſe défioit lui-même de ſon ſtyle allemand, parce qu'il avoit été ſi long-temps hors de l'Allemagne. Cette défiance étoit très-raiſonnable; il ſeroit à ſouhaiter, que maint autre Ecrivain l'éprouvât: mais enfin je pris tellement plaiſir à la ſimplicité et à la candeur du ſtyle de Mr. N., que je ne ſais s'il n'étoit pas même quelquefois préférable à celui, qu'il emploie dans ſa Deſcription de l'Arabie, et qui me plait pareillement. On y trouve des minucies à corriger, quoi qu'el-

qu'elles ſoient très-rares; mais on n'y regarde pas de ſi près en Allemagne, où il n'eſt point de Dialecte univerſellement approuvée, et on aime mieux un peu de négligence, que trop d'exactitude.

J'ai trouvé des fautes dans les choſes, mais très-rarement, et elles étoient telles, qu'il valoit mieux les laiſſer ſubſiſter, que de les corriger. Prenons, p. e., que Mr. N. n'ait pas compris telle ou telle de mes Queſtions auſſi parfaitement, qu'auroient fait Mrs. de Haven et Forskal, qui tous deux avoient été mes Auditeurs dans pluſieurs de mes Colleges, et pour qui les Queſtions avoient été deſtinées plus directement: cela n'a point rendu ſa Réponſe inutile. Il m'a paru, que dans l'occaſion il diſoit toujours quelque choſe, qui valoit la peine d'être lu. J'ai vu, que quelquefois il répondoit négativement à ma Queſtion, qu'il avoit peut-être trop bien compriſe, tandis que le détail ſuivant étoit affirmatif. Devois-je donc lui conſeiller de ſupprimer ce détail utile, ou de convertir en affirmation ſa réponſe négative, qui plus elle me paroiſſoit impartiale, plus elle dévoit être avantageuſe à la vérité?

Mais voici une conſidération plus importante encore. J'avois propoſé des Queſtions, Mr. Niebuhr y avoit répondu: il s'agiſſoit de matieres, qui peuvent intéreſſer les Savants et la poſtérité, qui ne nous connoiſſent point perſonnellement. Je penſois, que nos Queſtions et nos Réponſes duſſent être auſſi peu ſuſpectes, qu'un Protocole en Juſtice; et maintenant elles ſont telles en effet. Mais ſi j'avois pris la liberté, que me donna Mr. N., qui eſt-ce qui ſe ſeroit fié à ſes Réponſes? Qui pourroit être ſûr, que je n'euſſe rien changé, ou que je n'euſſe conſeillé de faire des changements, pour favoriſer mes opinions? Quel tort cela n'auroit-il pas fait à Mr. Niebuhr lui-même? Chacun ſait, qu'il y a des Gazettes Littéraires, qui n'ont preſque d'autre but que de contredire et d'interpréter en mal tous mes écrits et toutes mes actions, et dont les Auteurs ne ménagent pas même aſſez le Public, pour cacher leur haine, encore que par là ils renoncent jusqu'à la prétention à l'impartialité: quels cris auroient-ils jetté, s'ils euſſent pu dire avec quelque fondement, que j'avois fait des changements dans les Réponſes de Mr. N.? Un pareil ſoupçon auroit ſuffi, pour décréditer ſon Ouvrage. On ne permet pas dans un Protocole en Juſtice, que perſonne, moins encore l'Interrogant change ou modifie la dépoſition de l'Interrogé: ſelon toute apparence je paroîtrois ici com-

me

me l'honnête-homme jusqu'au caprice, qui ne veut rien changer ou ſuggérer, et l'accuſation de Mr. N. deviendroit glorieuſe pour moi. —— —— D'ailleurs ſi Mr. N. fait ſouvent à une de mes Queſtions une rèponſe négative, pendant que ce qui ſuit emporte une affirmation; cela même juſtifie plus fortement, ou excuſe du moins, le refus, que j'ai fait, d'uſer de la liberté, qu'il m'avoit accordée. Devois-je donc, je ne dirai pas *effacer* ſa réponſe négative, mais ſouhaiter ſeulement, qu'il l'eût ſupprimée? Mais dans ce cas là il faudroit me ſuppoſer trop de ſang froid. L'affirmation de Mr. Niebuhr acquiert un double degré de force aux yeux des Lecteurs, lorsqu'ils la trouvent dans la relation circonſtanciée, où Mr. N. avoit répondu d'abord négativement. On voit ici que le témoin ne collude en aucune façon avec l'interogateur, et ne dépoſe rien, pour ſe concilier ſa bienveillance.

Mr. N. a mêlé quelquefois des choſes ſuperflues dans les Réponſes, qu'il a faites à mes Queſtions, ou bien les informations n'ont pas été priſes là où il falloit: p. e. il a conſulté des Juifs, ce qui aſſurément n'avoit pas été mon deſſein. Je n'avois pas beſoin d'en avertir ceux, pour qui ces Queſtions avoient été directement deſtinées. Ils ſavoient déja, combien peu de fond il y avoit à faire ſur ce que diſent les Juifs touchant la ſignification des termes hébraïques, principalement de ceux, qui appartiennent à l'Hiſtoire Naturelle, après avoir été diſperſés depuis ſi long-temps parmi d'autres peuples, et la langue hébraïque n'étant plus leur langue maternelle depuis deux mille ans. Ils ſavoient, que les meilleures inſtructions, dont les Juifs puiſſent nous faire part, ſe trouvent dans les écrits des plus doctes Rabbins, et que je deſirois proprement des lumieres ſur le ſens, qu'a tel et tel mot dans la langue maternelle des Arabes. Mr. N. au contraire, qui ignoroit cela, et qui vouloit tenter tous les moyens poſſibles, pour remplir avec la derniere exactitude le but de ſon voyage, alla conſulter des Juifs. Or il en reçut pour l'ordinaires des réponſes, qui n'ont rien de nouveau pour nous, ou bien quelque conjecture très-incertaine, qui quelquefois lui paroiſſoit ſuſpecte à lui-même, et avoir l'air d'une défaite imaginée, pour maſquer l'ignorance du Juif, qu'il avoit conſulté. Mais devois-je effacer tout cela, ou même conſeiller de le ſupprimer? Je le regardois d'un oeil indifférent: mais enfin tout le monde ne penſe point comme moi, et il y a encore bien des gens, qui ajoutent foi aux explications des Juifs; il étoit donc poſſible, que d'autres priſſent

plai-

plaifir à lire celles, que Mr. N. rapportoit. Elles n'occupoient qu'un petit efpace: et ceux là même, qui n'aiment pas ces fortes d'explications, auroient du moins pu avoir la curiofité de favoir, fi celles des Juifs dans l'Orient étoient dans le même goût, que celles des meilleurs Rabbins, dont nous lifons les écrits. Mr. N. a affectivement retranché quelques paffages de fon Manufcrit, parce qu'un Savant lui avoit dit à Copenhague, qu'on favoit déja en Europe ce que contenoient ces paffages. Ce Savant étoit probablement Mr. Kall, Confeiller de Juftice. Je ne blâme point ces retranchements; ils m'ont même rendu la lecture de l'Ouvrage plus agréable: cependant fi ces paffages y fuffent demeurés, je n'y aurois point trouvé à redire.

Quelquefois je trouvois encore une autre obfervations à faire dans la partie géographique fur la comparaifon des noms arabes, non avec les grecs, (car je trouvois, que relativement à ceux-ci Mr. N. avoit très-heureufement rencontré) mais avec les noms hébreux: je crus cependant, qu'il valoit mieux m'en taire, parce que tous les Lecteurs ne la feroient pas. Mr. N. ne s'étoit pas appliqué à l'Hébreu, et en effet cette étude n'entroit point du tout dans fon objet; en conféquence il avoit comparé des noms hébreux avec le fon, qu'ils ont dans des traductions européennes, et non d'après l'ortographe hébraïque. Ceci me parût problématique, et capable d'induire en erreur; et je crus avoir remarqué, qu'il eût été très-important de fuivre ici l'ortographe orientale. Je penfois néanmoins, qu'il valoit mieux, que Mr. Niebuhr foumît ces conjectures à l'examen impartial du Public, fur-tout avec ce ton modefte et douteux, qui lui eft naturel. Je confidérois, que, s'il fe trompoit, cela ne pouvoit lui faire aucun tort, puisque par zele pour les fciences il avoit fait plus qu'il n'étoit obligé de faire, et qu'il avoue lui-même n'être pas verfé dans l'Hébreu; et je compris, qu'en expofant fes opinions, tandis que d'autres y oppoferoient leurs objections, le Public pourroit juger enfuite de quel côté pencheroit la balance.

Il s'offroit encore une difficulté particuliere. La plupart des remarques, que j'aurois pu faire, principalement fur la langue hébraïque, exigoient un certain détail; il m'étoit impoffible de les expofer en peu de mots à Mr. N. abfent, de façon à lui faire fentir en même-temps les raifons, fur lesquelles elles étoient fondées: et je n'avois abfolument pas le loifir d'entrer dans ce détail. *Ad im-*

*poſſibilia nemo obligatur*, non-ſeulement lorſqu'il eſt queſtion de rendre des ſervices ordinaires, mais même quand il s'agit de devoirs bien plus importants encore. —— —— Souvent on ne s'entend pas, en ſe communiquant par écrit des avis et des remarques; et dans le cas d'un mal-entendu le papier ne peut fournir la réponſe, que l'on donneroit par un mot de converſation, et qui expliqueroit tout en un moment. C'eſt effectivement ce que j'appréhendois. (p. 416, 417.) Mr. Niebuhr m'offre un exemple, qui éclaircit admirablement la choſe, et qui juſtifiera non-ſeulement aux yeux du Public, mais probablement encore à ſes propres yeux, la crainte, où j'étois, de n'être pas entendu, en donnant mes remarques ſimplement par écrit. Il ne peut comprendre, que je ne veuille pas regarder comme un vrai miracle, que, lors du paſſage des Iſraélites par le golfe arabique, le fonds de ce golfe parut à ſec, tandis que je reconnois cet événement pour une choſe *ſurnaturelle au ſuprême degré*. Mais c'eſt ce que je n'avois point du tout dit dans les paroles rapportées à la même page, je m'étois contenté de m'exprimer de la ſorte: „ *la prévifion certaine* de cet événement, je ne dirai pas ſimplement extraordinaire, mais unique dans l'hiſtoire, *étoit ſurnaturelle au ſuprême degré, et une tout auſſi forte preuve pour la divinité de la miſſion de Moyſe, que pourroit l'être un miracle quelconque*." Quelque ſoin que j'euſſe pris, pour m'exprimer auſſi clairement qu'il me fût poſſible, Mr. N ne ſaiſit pourtant pas ma penſée, et ce que j'avois dit de la prévifion d'une choſe fort extraordinaire, il l'entendit de la choſe même, non-ſeulement à la ſimple lecture de ce paſſage, mais encore en le transcrivant mot à mot. Or ſi en faiſant familiérement à Mr. N. quelques courtes remarques, ſans m'exprimer avec autant d'étendue et de clarté, que je l'avois fait pour le Public dans l'obſervation imprimée ſur le paſſage de Moyſe, (Exode XIV.) à quelle multitude de mépriſes cela n'auroit-il pas donné lieu? Et ne valoit-il donc pas mieux de ne faire aucune remarque?

Malgré tout cela les inſtances réitérées de Mr. N. m'avoient déterminé à ſurmonter toute ma répugnance, et à coucher mes obſervations ſur le papier dans mes premieres heures de loiſir. Mais Mr. N. m'en diſpenſa lui-même: car préciſément lorſque j'allois mettre la main à l'oeuvre, il me redemanda ſon Manuſcrit, dont il avoit beſoin pour une certaine raiſon, et voulut le ravoir par le premier ordinaire. La raiſon en effet étoit preſſante, je renvoyai donc d'abord

le

le Manuſcrit: cependant la maniere, dont il fut redemandé, n'étoit pas des plus polies. Mais ceci ne regarde point le Public, et il a lieu de ſe féliciter de ce que cet accident m'a empêché de faire ce que d'ailleurs j'étois réſolu de faire malgré moi, je veux dire, de communiquer à Mr. Niebuhr mes obſervations ſur ſes Réponſes. Le Public a maintenant un Protocole de ſes Réponſes, tel qu'il doit être. Que Mr. Niebuhr ſoit bien ou mal diſpoſé à mon égard, c'eſt de quoi le Public ſe ſouciera moins que moi, (car je perds à regret un ami.) et plus il verra, que Mr. N. a pris mon ſilence en mauvaiſe part, moins il nous accuſera de colluſion.

Je paſſe maintenant à l'Ouvrage même. Mr. N. confirme, (p. 2.) que les contrées montagneuſes d'Arabie ſont fertiles, mais que les grandes plaines ſont pour l'ordinaire ſtériles, faute de pluie. (Droit Moſaïque § 23, p. 80. § 24, p. 86.) On concevra à préſent, pourquoi en Hébreu ערבה, ſignifie à-la-fois *plaine*, et *déſert*; et mes Auditeurs, pour qui proprement je fais cette remarque, ſe rappelleront, que j'avois coutume de la faire ſur le mot ערבה, et ailleurs.) Mr. N., ni en paſſant de Suez au Sinaï, ni pendant le ſéjour, qu'il a fait dans l'Yemen, n'a point vu de vallées, dans leſquelles ſe raſſemblent les eaux durant la ſaiſon des pluies, et s'évaporent peu à peu dans la ſuite, faute d'écoulement ordinaire. Il en eſt parlé dans la Queſtion quarantieme. Les montagnes, qui traverſent l'Arabie du Sud au Nord, vont ſi fortement en pente vers le golfe arabique, que les eaux, qui s'y raſſemblent, trouvent bientôt des chemins au deſſous ou au deſſus de la terre; Mr. N. en rapporte quelques exemples, et les détaille d'une maniere inſtructive et diſtincte. (Je vois bien à préſent, que ma Queſtion quarantieme ne regardoit pas proprement des Voyageurs, qui parcourent les montagnes de l'Yemen, ou les côtes maritimes, mais que ces ſortes de vallées, dont l'exiſtence eſt vraiſemblable, parce que la langue arabe a des mots particuliers, qui les déſignent, doivent être cherchées dans l'intérieur de l'Arabie déſerte, dans le plat pays.) Mr. N. n'a point entendu parler de vallées, qui produiſent du ſel, (p. 3.) ni dans la partie occidentale de l'Arabie, ni dans l'Oman, mais il en a vu une près de Baſra, et c'étoit à-la-fois une vallée ſans écoulement. On lui a parlé de quelques autres. La deſcription, que fait Mr. N. du vent Samum, (p. 7.) eſt très-remarquable, mais elle donne moins dans le merveilleux, que les deſcriptions ordinaires.

 (P.

(P. 25.) Dans les régions montueuſes de Hedſchas on trouve des tribus entieres de Juifs indépendants, qui ont leurs propres *Schechs*. Ils demeurent principalement dans le diſtrict de Chaibar, (خيبر) (p. 377, 378.) et Mr. N. nomme quelques-unes de leurs tribus. Les Arabes accuſent ces Juifs de Chaibar de piller les caravanes: ils ſont odieux aux Mahométans, et Beni Chaibar a paſſé chez ceux-ci en proverbe. Ils paroiſſent n'avoir point de communication avec d'autres Juifs, qui habitent les villes ſituées ſur la frontiere de l'Arabie. Ceux-ci faiſoient ſemblant de ne pas les connoître, ou ne les connoiſſoient pas en effet, et Mr. N. ſoupçonne, que ce pourroit bien être des Caraïtes. Je ne contredis point cette conjecture, mais jusqu'à préſent je ne la trouve point fondée non plus. (*) Nonobſtant cela Mr. N. ne laiſſera pas de rendre les Critiques curieux d'avoir un exemplaire de la Bible tiré de cette demeure des Juifs ſi totalement ſéparée. Mais le moyen de pénétrer dans cette contrée? —— Selon Mr. N., (p. 184.) il doit y avoir encore à Ténaïm, anciennement la principale demeure des Juifs, non-ſeulement des familles juives, mais encore des ſynanogues. Mr. N. remarque lui-même, que, s'il y avoit dans l'Yemen d'anciens exemplaires de la Bible, il faudroit les chercher à Ténaïm. Les Juifs à Taos et à Sanaa étoient du moins aſſez ſinceres, pour avouer à Mr. N., que dans leur pays ils n'avoient jamais oui parler d'exemplaires de la Bible, qui euſſent plus de 500 ans, et les livres, qu'il vit chez eux, étoient imprimés à Amſterdam ou à Veniſe. Les Juifs prétendent, qu'il y a encore 5000 familles de leur nation ſous la domination de l'Imam de Sanaa. Généralement parlant les Juifs ſont diſperſés en Arabie, et ſuivant la remarque de Mr. N., qui eſt déja connue d'ailleurs, ils ont moins embraſſé la Religion Mahométane, que les Chrétiens

(*) Que les autres Juifs ne connoiſſent point ceux de Chaibar, cela ne prouve point, que ceux-ci ſoient des Caraïtes: des déſerts ſéparent les-uns des autres, et la diſtance des lieux peut être la cauſe de l'ignorance des premiers. Mr. N. cite ce qu'il avoit lu dans la Géographie de Nuba, ſavoir que lors de l'établiſſement de la Religion Mahométane *filii Coraitae* (بنو قريطه) avoient habité le Chaibar: mais, au lieu de Caraïtes, il s'agit peut-être dans ce paſſage de *la famille de Kuraït*, qui eſt un nom très-commun parmi les Arabes. On ne peut entendre le paſſage de Nuba des Caraïtes, à moins que lui-même ne ſe ſoit trompé de nom, et qu'il n'ait confondu les Caraïtes, (ſecte juive) avec les fils de Kuraït. (tribu arabe.)

tiens de l'Arabie. (Mahomet blâme beaucoup les Juifs, et flatte les Chrétiens, dans l'Alcoran. Ces derniers devinrent plus facilement sa proie, à cause que de son temps l'Eglise Chrétienne se trouvoit dans certaines circonstances malheureuses, que je ne saurois détailler ici.)

Les places publiques sont encore aujourd'hui dans l'Yemen des lieux de divertissement, et servent ainsi à deux usages. (p. 28.) (précisément comme les portes des villes, où étoient anciennement les places publiques, comme il est dit dans la Bible. Gen. XIX. 1. Job. XXIX. 7. Ps. LXIX. 13. &c.)

Arvieux, dont plusieurs Savants ont regardé les relations comme suspectes, est représenté par Mr. N. comme un Auteur digne de foi en ce qui concerne les moeurs et les usages des Arabes. (p. 30.) (Cette remarque est importante, attendu qu'Arvieux nous fournit tant de lumieres, et qu'on est obligé de s'en rapporter si souvent à son témoignage. C'est dommage, que nous n'ayions d'un si bon Auteur qu'une si mauve traduction allemande.) Mr. Niebuhr rapporte une histoire, à peu près semblable à celle, qu'on lit dans Arvieux, et qui montre, que les peres portent la vengeance jusqu'au meurtre de leurs filles, quand leur conduite les déshonore. (p. 31, 32.) On demanda au Caffé à un Arabe d'un ton un peu moqueur, s'il étoit le Pere de la belle femme de N.N.. L'Arabe soupçonna, que l'honneur de sa fille étoit équivoque, et quitta sur le champ la compagnie, pour ôter la vie à sa fille. Il apprit, qu'elle étoit innocente, conçut une haine implacable contre l'impertinent questionneur, attenta à sa vie, versa beaucoup de sang; et à la fin l'affaire prit un tour singulier. Il faut lire le dénouement dans l'Ouvrage de Mr. N., car ce détail n'entre pas dans mon plan. Voici encore un passage bien remarquable: (p. 39.) *J'appris à cette occasion, qu'il n'étoit pas permis au mari de tuer sa femme pour cause d'adultere, mais bien à son pere, à son frere, &c. parce qu'elle avoit grièvement affronté ses parents. On s'en rappelloit des exemples à Basra et à Bagdad,* —— — et l'un de ces exemples est ici allégué. Ceci encore s'accorde avec les moeurs des Arabes, telles que les dépeint Arvieux. On trouvera la raison, pour laquelle je cite ce trait, dans la note de mon Syntagma Commentationum, P. I. p. 58.

Mr. N. décrit la maniere, dont on venge aujourd'hui les assassinats. (p. 33, 34, 35.) On doit s'étonner de trouver cet usage si exactement conforme avec

ce que j'avois presque uniquement recueilli de quelques anciens livres, et rapporté dans le § 134 du Droit Mofaïque, fur le même ufage parmi les Arabes Bédouins et Ifmaélites. On verra au commencement de ce paragraphe, que je ne foupçonnois pas même une pareille conformité entre cet ufage et entre les moeurs de l'Yemen. Ce qu'il y a encore de fingulier, et qui forme un nouveau furcroît de tous les maux attachés à cet ancien ufage, c'eft qu'il eft rare, que la famille de celui, qui a été affaffiné, fouhaite, que le meurtrier foit puni de mort par le Magiftrat, ou qu'elle veuille l'immoler lui-même à fa vengeance, parce qu'elle croiroit délivrer fes parents d'un indigne fujet, d'un fardeau onéreux. De cette façon la vengeance frappe d'ordinaire quelque innocent, et fouvent le plus notable, de la famille du meurtrier. Tout ce paffage mérite d'être lu avec une attention finguliere.

Les moeurs arabes dans les villes font aujourd'hui beaucoup moins féveres au fujet des preuves de la virginité d'une nouvelle mariée, que ne l'étoient anciennement les moeurs des Ifraélites, telles qu'elles font dépeintes dans le § 92 du Droit Mofaïque: mais on n'y a aucun égard. On fe rappelle à Bafra un feul exemple, qu'un mari ait renvoyé fa femme, pour l'avoir trouvée en défaut de ce côté là: et on y conferve les marques de la virginité des femmes de baffe condition, pour pouvoir fe juftifier auprès de leur parents, au cas que les maris s'avifaffent de tenir des propos mal-honnêtes fur leur compte. Cependant à Alep un Arabe fe fit dreffer un acte par le Cadi, portant, que fa fille étoit tombée d'un chameau, afin de pouvoir juftifier dans la fuite le défaut des marques de fa virginité. Au contraire les Bédouins dans l'Arabie déferte, et principalement les habitants des contrées montagneufes de l'Yemen, obfervent encore fur cet article les loix rigoureufes de leurs ancêtres: on prétend même, qu'ils vont quelquefois jusques à faire mourir la jeune mariée, qui n'a point été trouvée vierge; ce que le Juge n'approuve pourtant point, mais il n'examine pas non plus la chofe avec beaucoup d'exactitude: il en eft de cela comme de tant d'autres meurtres. Mr. N. confirme (p. 39, 40.) ce que j'avois dit du cas, où ce feroit la faute du jeune marié, fi la premiere nuit des noces ne fourniffoit point les preuves de la virginité de fon époufe. (Droit Mofaïque, p. 156, 157.) Mr. N. étoit lui-même le Voyageur, que je citai dans cet endroit, et que je ne voulus point piller: je ne le nommai point, par ce que j'ignorois

fi

ſi j'en avois la permiſſion. Il dit encore dans la note d'après Mr Forskal, que le défaut des preuves de virginité forme rarement un ſujet de plainte en Juſtice, (par conſéquent néanmoins quelquefois) et que l'accuſation doit ſe faire les deux ou trois premiers jours de noces, mais qu'elle n'eſt point admiſe plus tard. (Peut-être faut-il entendre la loi moſaïque dans le même ſens.)

Mr. N. décrit l'hoſpitalité des Arabes. (p. 46--48.) A la vérité on ne doit pas s'y attendre dans les villes, où l'on va loger dans les caravanſeras; mais elle exiſte dans les déſerts, où des beſoins mutuels l'ont d'abord fait naître, érigée en devoir, et enſuite en vertu nationale: c'eſt là qu'on l'exerce encore aujourd'hui ſur le même pied, qu'elle nous eſt dépeinte dans les livres des Anciens, et dans l'hiſtoire des Patriarches. Il y a auſſi dans quelques villages des auberges publiques, où l'on nourrit les voyageurs pluſieurs jours, comme l'a déja dit Arvieux. Les Lecteurs verront avec plaiſir un exemple de cette vertu dans un *Schech* Arabe, qui fit inviter Monſieur N. chez lui auſſi-tôt, qu'il eut appris l'arrivée de cet Etranger dans le village, et qui, ſur le refus de Monſieur N. de changer de logement, lui envoya des mets de ſa table. On prétend, que l'on eſt ſûr de la protection d'un *Schech* des Bédouins, dès que l'on a mangé avec lui: et voilà pourquoi c'eſt une choſe à conſeiller aux voyageurs d'uſer de la nourriture des Arabes, comme étant un moyen de pourvoir à leur ſûreté. (Au reſte ſi j'avance ici quelque choſe, qui ne ſe trouve pas dans l'Ouvrage de Monſieur N., je puis garantir, qu'il me l'a dit de bouche.) Page 51, 52, il eſt parlé de la maniere, dont les Arabes font la cuiſine; & cela peut ſervir de ſupplément à la Diſſertation de Monſieur le Docteur Sébald Rau, intitulée *de re cibaria Hebræorum, ſpeciatim de pane*, ſur-tout puiſque Mr. N. ajoute des Eſtampes en taille-douce, pour s'expliquer d'avantage. Les Arabes cuiſent toujours leur manger ſous un couvercle. (Les Hébreux en uſoient probablement de même, et mes Auditeurs ſe rappelleront une explication, que je donne à un paſſage de Samuel, 1 Sam. II. vs. 13; cette explication eſt confirmée par la remarque de Monſieur N.) Il n'a point trouvé les Tentes des Arabes de nos jours telles que je me les étois repréſentées d'après le Tabernacle et les maiſons des Orientaux; c'eſt à-dire qu'il ne les a point trouvées applaties, mais terminées en pointe, p. 61. Leurs maiſons les moins grandes au contraire et leurs cabanes étoient arrondies.

dies par le haut, et avoient plus de reſſemblance avec les *mapalia* d'Afrique, dont parle Salluſte. Ceci eſt éclairci par une Planche gravée.

Les Arabes portent les haut-de-chauſſes ſous la chemiſe; (comme faiſoient auſſi les Sacrificateurs des Hébreux) le Sexe les porte dans l'Yemen, et plus communément dans les montagnes, que ne font les hommes. (Page 62, 64, 68.) Pour l'ordinaire Mr. N. remarquoit une ſentence de l'Alcoran ſur les bonnets des Arabes, qu'ils entortillent d'une toile fine. (Voyez Deuter. VI. 8) Il donne la deſcription et la figure de pluſieurs ſortes de ſouliers et de pantoufles, qu'un connoiſſeur des coutumes orientales pourra confronter avec l'Ouvrage de Bynaeus *de calceis Hebrœorum*, où Mr. N. lui aidera à rectifier pluſieurs choſes. Page 64 il nous apprend de quelle maniere les pauvres Arabes ſe ſervent de leurs vêtements en guiſe de drap de lit; et il explique pluſieurs loix de Moyſe. (Droit Moſaïque, § 150, p. 60.) Shaw avoit déja éclairci le plus eſſentiel; mais il parle des Arabes de la Barbarie, au lieu que Monſieur N. parle de ceux, qui habitent l'Arabie même, et fournit par conſéquent des lumieres plus propres à répandre du jour ſur les loix des Hébreux. Il a vu auſſi ces anneaux, que les femmes arabes portent au nez; d'autres Voyageurs, (Arvieux, Ruſſel, &c.) en avoient donné la deſcription avant lui, et il en eſt déja parlé dans la Geneſe, chap. XXIV, vs. 22. Cela n'auroit pas eu beſoin d'être rapporté, ſi Zorn (*) et Schroeder (†) n'euſſent nié, que l'on portât ces anneaux dans l'Orient, et s'ils n'euſſent cru, qu'on ne les portât qu'en Amérique. Monſieur Schroeder avoit appris à connoître bien des coutumes des Arabes dans leurs livres: mais les Auteurs paſſent quelquefois ſous ſilence les uſages les plus communs de leur propre nation, tandis que le Voyageur les remarque, parce qu'ils ſont nouveaux pour lui. Page 68, 69, on décrit les différentes modes de porter la barbe, par lesquelles les Arabes ſe diſtinguent des Juifs &c., et ici le Lecteur ſe rappellera peut-être la loi du Lévitique, ch. XIX. vs. 27, et le nom de קצוצי פאה, (**) qui eſt ſouvent donné aux Arabes dans le Prophete Jéré-

(*) Bibliotheca exegetica, p. 343.

(†) Pag. 187, de ornatu mulierum Hebr.

(**) Jérém. IX. 25; XXV. 23; XLIX. 32.

Jérémie. Il eſt ſingulier, que l'on trouve encore des traces de cette mode, après un eſpace de pluſieurs milliers d'années. Les Arabes ne ſe teignent la barbe en rouge avec du Henna, que lorsqu'elle commence à blanchir, et ils le font, pour cacher leur vieilleſſe. Monſieur N. a conſtamment obſervé, que les vrais Arabes ont la barbe noire, lorsqu'ils ſont encore dans la force de l'âge; et jamais il n'a vu, qu'ils euſſent la barbe d'une couleur différente.

Page 70. Il n'eſt point permis à un Arabe d'épouſer deux ſoeurs à-la-fois. (Ceci eſt entiérement conforme à la loi matrimoniale de Moyſe, portée dans le Lévitique, ch. XVIII. vs. 18; et il y a toute apparence, que c'eſt un reſte de la Religion Judaïque, qui a été dominante dans l'Yemen durant pluſieurs ſiecles conſécutifs: mais voici une chicane odieuſe contre la loi, cette chicane eſt pire, que le mal même, que la loi interdit.) Celui, qui veut épouſer la ſeconde ſoeur, doit répudier la premiere. —— —— Page 70, 71, Monſieur N. ne trouve pas vraiſemblable ce que j'ai dit dans ma Queſtion 60, et dans le Droit Moſaïque, §. 98, p. 190, touchant l'origine des mariages entre proche parents parmi les Mungales, ſur le témoignage de Susmilch, ou plutôt d'après un Général Ruſſe. Il faut examiner ſes preuves. Il dit lui-même, qu'on ne doit pas s'en rapporter à lui comme à un témoin oculaire des coutumes du pays des Mungales. Page 74, il eſt parlé du devoir conjugal à remplir chaque ſemaine, et de l'eſclave entretenue pour le fils. On peut conſulter là deſſus le Droit Moſaïque, §. 118, et 87.

Page 76 -- 80, on trouve bien des choſes remarquables ſur la circonciſion; ma 52 Queſtion eſt ici réſolue. A ne lire Monſieur N. que ſuperficiellement, on diroit d'abord, qu'il révoque en doute l'utilité phyſique de la circonciſion dans les pays méridionaux: mais au fond il nie ſimplement, qu'elle y ſoit *néceſſaire* à la ſanté, c'eſt-à-dire, comme il s'explique, qu'elle y ſoit *généralement néceſſaire*; parce que dans les mêmes pays ou dans des pays également chauds il y a tant de Parents, qui ne font point circoncire leurs enfants, et que ceux-ci ne laiſſent pas de ſe porter tout auſſi bien, que les Mahométans et les Juifs, qui ont ſubi l'opération. Mr. N. dit lui-même, qu'il faut bien, qu'elle ait une utilité phyſique, et il la décrit p. 77, 78. Or c'eſt préciſément la même utilité, que j'avois indiquée dans ma Queſtion, et ſur laquelle je voulois être inſtruit. Philon en avoit déja parlé: mais la deſcription de Monſieur N. eſt plus

claire, et on y reconnoît mieux le Médicin; elle montre, comment la circoncifion préferve d'une certaine efpecé de bubons, qui viennent plus communément aux incirconcis. Page 78, Monfieur N. confirme même, que la circoncifion procure le fecond avantage, que lui avoient attribué les conjectures de feu Mr. Roederer et de Mr. le Profeffeur Buttner; favoir qu'elle rend quelques hommes propres à remplir le devoir conjugal. Monfieur N. en a vu effectivement un exemple à Mofùl. —— —— Il y a des Chrétiens Cophtes en Egypte, qui font circoncire leurs fils, foit le 40. jour après leur naiffance lorsqu'ils reçoivent le Baptême, foit à l'âge de dix ans, foit même plus tard. —— —— Plufieurs Orientaux ont le prépuce fi court, qu'ils n'ont pas befoin d'être circoncis : c'eft ce qu'un vieux Maronite dit à Monfieur N., lorsqu'il vit un garçon chrétien, qui avoit le prépuce fort court, et qu'il foupçonna être circoncis. (Cela étant, ce feroient là les *nés circoncis*, dont parlent les Rabbins, qui eftiment fept Saints par excellence être nés circoncis. Voyes Rafchi fur Pf. XVI. 1, et le Dictionaire Rabbinique de Buxtorf, p. 1174. Peut-être qu'il faut auffi entendre dans ce fens ce que porte la Verfion Grecque du 8. vs. du ch. VI. de la Genefe: τελειος ἐν τῃ γενεσει ἀυτου; car les Rabbins appellent תם ou מך תם celui, qui eft né circoncis.) La circoncifion des filles eft en ufage nonfeulement en Abiffinie, mais encore en Egypte, dans plufieurs contrées de l'Arabie, et parmi les femmes arabes à Bagdad. (mais point parmi les femmes turques.) Son utilité, ainfi que le conjecture Monfieur N., fe réduit à une plus grande propreté, et à mettre les femmes à même de fe laver avec plus de facilité: cependant un marchand arabe lui affigna encore une autre vue, fur quoi il faut confulter l'Ouvrage même.

L'Arabie n'eft point proprement la patrie des Eunuques, comme je l'avois infinué dans la Queftion 54. Monfieur N. rapporte, que l'on n'émascule point du tout en Arabie, ou du moins pas fi fréquemment qu'en Italie: la plupart des Eunuques viennent de l'Abiffinie et de la Nubie. La caftration des animaux, particuliérement des chevaux, ne femble pas être fi néceffaire dans ces pays chauds, que dans les nôtres; parce que la chaleur du climat tempere beaucoup leur fougue. (Supplément au § 168. du Droit Mofaïque.)

Page 93 -- 91. Il s'agit ici des Dialectes Arabes, qui different extrêmement entre elles; et de la différence entre la langue arabe, telle qu'elle eft aujourd'hui, et telle

qu'el-

qu'elle étoit anciennement. Il faut encore consulter là dessus la Préface, p. 14 -- 16. La Prononciation est très-différente selon les Dialectes; aux environs du Golfe Persique, par exemple, on prononce ق (Kaf) comme tsch. On trouve ici un Mémoire intéressant de feu Monsieur Forskal sur les différents noms, que l'on donne à telle ou telle chose au Caire, et dans l'Yemen: cependant la plupart de ces mots nous sont déja connus par la lecture, et la différence consiste en ce que l'un a pris vogue ou a passé de mode en Egypte, et l'autre dans l'Yemen. Par exemple, pour dire *meilleur*, on dit au Caire *Achsan*; et *Achair*; (ce sont les mots احسن et اخير, qui sont aussi le plus fréquemment employés dans nos livres arabes) et l'on dit dans l'Yemen *Aschkal*. (on trouve dans Golius, p. 1305, اشكل, *venustior*, le même mot, qui sert déja à expliquer un passage de Salomon, qui porte, que *le présent est comme une pierre précieuse, et que de tous les côtés il est de belle apparence.* Prov. XVII. 8. Pour dire *assieds-toi*, on dit au Caire *Okod*, et dans l'Yemen *Edjlis*; le premier de ces mots c'est اقعد, et le second اجلس; l'un et l'autre, est connu par la lecture: mais il y a cette différence, c'est qu'aujourd'hui l'un n'est en usage que dans telle Dialecte, et l'autre dans telle autre Dialecte. Malgré ce que je viens de dire, les Savants, qui n'ont appris la langue arabe que dans les livres, trouveront probablement ici plusieurs mots, qui leur sont encore inconnus. C'est dommage, que ces mots ne soient écrits qu'en caracteres allemands, et non en caracteres arabes; puisque cela les rend moins reconnoissables pour le Savant, qui a étudié la langue arabe dans les livres, sans l'avoir apprise par l'usage, et dont l'oreille n'est point habituée au son de la prononciation. Ajoutez à cela, qu'en écrivant ces mots on n'a pas toujours suivi l'ortographe allemande, mais que quelquefois on a employé une ortographe étrangere et inconstante, à laquelle on s'étoit déja accoutumé par l'usage de la langue arabe. Si Monsieur Forskal eût resté en vie, il n'auroit certainement, pas manqué de remédier à ce défaut: mais à présent c'est la tâche du Lecteur, qui veut étudier ce Mémoire. La Dialecte de Hadramaut différoit aussi considérablement de celle de l'Yemen, au point même que Monsieur N. fut obligé de se servir d'un Truchement. (p. 285.) Selon lui, les habitants de Sahan, (p. 271.) particuliérement ceux, qui habitent les hautes montagnes, n'ayant aucun commerce avec des Etrangers, parlent l'Arabe le plus pur, et leur Dialecte a le plus de conformité avec celle, dans laquelle est

 écrit

écrit l'Alcoran. (Ce seroit donc ici un pays à visiter par le Philologue, qui voudroit découvrir précisément la plus ancienne langue de l'Arabie, telle qu'on la parle encore de nos jours, pour éclaircir les termes arabes, qui se trouvent dans le Texte Hébreu de la Bible, et dont la signification est encore obscure pour nous: mais le voyage est dangereux, à moins qu'on n'attende une Caravane.) On dit cependant, que ces Sahanites, qui parlent l'Arabe le plus ancien et le plus pur, sont fort hospitaliers. Ailleurs le commerce avec des Etrangers a tellement changé le langage, que même à la Mecque celui de l'Alcoran s'apprend dans des écoles; et Monsieur N. pense, qu'il a à peu près autant de rapport avec celui, que l'on parle aujourd'hui dans le Hedschas, qu'en a la langue italienne avec la latine. (Je n'ai garde de nier le changement du langage. Qui est-ce qui se mettra dans l'esprit, qu'une langue n'ait point subi de changement dans le cours de 1150 années? Mais je conjecture, qu'il y a quelque chose à rabattre de la grande différence, que l'on croit appercevoir au premier coup d'oeil. On prononce la langue, dans laquelle est composé l'Alcoran, suivant plusieurs regles arbitraires et nouvellement imaginées, d'après lesquelles cet Ouvrage est ponctué, et avec lesquelles ne s'accorde ni la prononciation vulgaire de nos jours, ni celle des temps anciens: ces régles, il faut sans doute les apprendre à l'école, mais alors on apprend des principes de Grammaire, et non pas l'ancien Arabe, tel qu'il étoit du temps de Mahomet. Si l'on lisoit l'Alcoran, en donnant au Texte la prononciation vulgaire, on ne trouveroit plus tant de différence entre le langage de ce livre, et entre l'Arabe moderne. J'ai pour moi un fait. L'Emir Joseph Abassi, qui n'a point appris l'Arabe en Savant, mais qui le sait comme un Gentilhomme Arabe, né au de là du Jourdain, à quelques journées de Damas, étant à Gottingen en 1768, je lui montrai les anciennes Poésies de Hamasa, qui furent imprimées dans ma Chrestomathie; il les trouva difficiles, mais il put cependant les entendre: la même chose m'arriva, lorsqu'il me donna quelques Poésies composées en Arabe moderne, qu'il avoit écrites de mémoire.) Hors de l'Arabie Monsieur N. a cru remarquer à peu près la même différence entre le langage d'aujourd'hui et l'ancien langage de l'Alcoran, que celle, qui existe entre le Provencal, l'Espagnol ou le Portugais, et entre le Latin. De là vient, qu'un Savant, qui a appris l'Arabe en Europe dans les anciens livres, n'entendra point d'abord le langage, que parlent les Ara-

bes.

bes de nos jours, ni ne pourra converſer avec eux. Malgré cela Monſieur N. a éprouvé, qu'il eſt avantageux pour un Voyageur d'avoir appris l'Arabe en Europe ſelon les regles de la Grammaire. Monſieur de Haven et Monſieur Forskal eurent moins de peine que lui à apprendre le langage vulgaire des Arabes de nos Jours; c'eſt que ces Meſſieurs s'étoient appliqués aux langues orientales, au lieu que Mr. N., ſans ſavoir l'Hébreu, n'avoit étudié l'Arabe en Europe que peu de temps: (Si je ne me trompe, il ne fréquentoit que trois leçons par ſemaine, et cela n'a duré qu'à peine ſix mois.) et cependant il a expérimenté, qu'il apprit avec plus de facilité à entendre et à parler l'Arabe, que ſes deux Compagnons de Voyage, Cramer et Paurenfeind. Il conſeille donc à quiconque voudra entreprendre un pareil voyage, d'étudier au préalable la langue en Europe. (Oſerois-je ajouter ici quelque choſe? Je ne ſavois moi-même l'Arabe que pour l'avoir appris dans les livres, et non par l'uſage, comme une langue vivante; il me fut donc impoſſible d'enſeigner, ni à Mr. N., ni à Meſſieurs Forskal et de Haven, la véritable prononciation des voyelles, qui varie beaucoup, et qui n'eſt fondée que ſur l'uſage, chaque voyelle ſe prononçant de deux à trois différentes manieres: et c'eſt là le cas de presque tous ceux, qui enſeignent l'Arabe en Europe. Pour ce qui eſt de la prononciation des conſonnes, je me flatte d'en ſavoir quelque choſe de poſitif, comme le tenant de quelques Arabes, nés dans les Provinces, où leur langue ſe parle le plus correctement: mais ils ne reſterent pas aſſez long-temps chez moi, pour pouvoir m'apprendre auſſi la prononciation des voyelles dans chaque mot. Relativement donc aux voyelles, Monſieur N. n'apprit de moi l'Arabe que comme une langue morte et conſignée dans les livres. J'aurois pu réparer ce défaut, ſi j'avois eu occaſion de converſer ſeulement quelque mois avec un Arabe de naiſſance, ſur-tout avec un Arabe de l'Arabie Occidentale, ou bien de la Syrie.)

La langue ſyriaque ne doit pas encore être miſe tout-à-fait au nombre des langues mortes. (Page 91 -- 93.) A la vérité Monſieur N. n'a pas découvert en Chypre le moindre indice, qui lui fit conclure, que l'on y eût parlé cette langue depuis quelque temps; mais on lui a dit à Damas même, que dans un petit nombre de villages du Gouvernement de Damas les payſans ne parlent que Syriaque. On lui a dit la même choſe des Chrétiens de pluſieurs villages aux environs de Merdin et de Moſul; d'autres affirmoient pourtant, que ces Chré-

tiens parlent Chaldaïque, mais un Chaldaïque différent du Chaldaïque ancien. Monſieur N. penſe, qu'il y auroit ici beaucoup à apprendre, et même de nouvelles découvertes à faire, pour un Philologue, qui pourroit ſe réſoudre à paſſer une année chez les pauvres Moines de l'un des couvents ſitués dans ces environs, comme par exemple à Elkoſch. Dans les villes mêmes de Moſul et de Merdin les Chrétiens ne parlent point le Chaldaïque, mais ils écrivent l'Arabe en lettres chaldaïques, (qu'ils appellent *Karſchuni*) comme les Juifs l'écrivent en lettres hébraïques.

La langue des Kurdes a trois Dialectes principales. (Page 93, 94.) Un Juif prétendit avoir remarqué dans cette langue pluſieurs mots hébreux. (Cela n'eſt point du tout improbable, au moins ſi les Kurdes deſcendent des Arabes, comme ils diſent eux-mêmes. Auſſi voyons-nous, que déja Abulfaragius, ſi je comprends bien ſon expreſſion, les nomme quelque part ܥܪܒܝܐ, c'eſt-à-dire Arabes.)

Monſieur N. a ſimplement oui parlé d'anciennes Inſcriptions arabes, ſans en avoir vues dans l'Yemen même: mais il indique aux autres les endroits, où il faut les chercher. (Page 94.) En revanche il préſente (p. 94--100.) aux Amateurs de la Paléographie ſur neuf Planches 1) deux pages d'un Exemplaire de l'Alcoran, écrit en caracteres Kufiques, conſervé au Caire, et regardé comme étant de la propre main du Calife Omar. Tab. IV, V. Ce ſont des morceaux du chap. 22 et du commencement du chap. 23 de l'Alcoran, et ces morceaux ſont très-liſibles. Quiconque voudra apprendre à lire le Kufique, ſans avoir des Manuſcrits, pourra commodément ſe ſervir du ſecours, que fournit ici Mr. N., et ſe tirer d'affaire, en conſultant le Texte imprimé de l'Alcoran. 2.) Trois Inſcriptions d'anciennes tombes, et une autre d'une Moſquée. Tab. VI--IX. Elles ſont beaucoup plus difficiles à déchiffrer. Monſieur le Profeſſeur Reiske à communiqué à Monſieur N. ſes explications et des conjectures ſur ces Inſcriptions. 3.) Trente et une Pieces de Monnoie. Tab. X, XI, XII. 4) Pluſieurs Pieces écrites en italique moderne. Tab. XIII, XIV. Il faut confronter avec ceci la Préface, p. 24--40, où Monſieur N., plein de reconnoiſſance envers Monſieur Reiske, a inſéré les explications de ce Savant. Il eût été fâcheux, que Mr. N. ne les eût pas communiquées au Public, quoiqu'elles n'éclairciſſent point toutes les difficultés. Mr. N. avoit montré à des Arabes de

nais-

naiſſance quelques-uns des anciens Ecrits: mais il n'avoit trouvé perſonne, qui pût lui aider à en ſortir. Cela n'eſt pas étonnant, car d'ordinaire ils ne s'appliquent point à la Paléographie; et il y a même tel Savant Allemand, qui n'entreprendroit pas d'expliquer un ancien diplôme, ou une ancienne monnoie. L'Emir Joſeph Abaſſi ne pouvoit non plus ni bien lire ni bien entendre l'écriture en italique des habitants de l'Yemen, encore qu'il fût Arabe de naiſſance. Monſieur N. en cherche la raiſon dans la différence des dialectes, ou dans l'abſence des voyelles, ou enfin dans l'omiſſion des points diacritiques des lettres. La ſeconde raiſon ne ſauroit avoir lieu, car les Arabes Occidentaux écrivent également ſans voyelles, et c'eſt ce que Joſeph Abaſſi fait d'ordinaire, comme j'ai vu moi-même, lorsqu'il écrivit pour moi des poéſies arabes. Mais au lieu de cela il y a une autre raiſon très-importante à alleguer: l'écriture en italique n'eſt pas la même dans les Provinces; un Allemand a quelquefois de la peine à ſortir de l'écriture d'un marchand hollandois, quoiqu'elle ſoit eſtimée belle en Hollande: et c'eſt ce qui arriva à Joſeph Abaſſi, lorsqu'il voulut lire l'écriture d'un habitant de l'Yemen, qui effectivement différoit beaucoup de la ſienne; d'ailleurs il ſavoit l'Arabe, non en Savant, mais ſimplement comme ſa langue maternelle.

Pages 108, 109, on trouve la diviſion du jour, et les noms arabes des lunaiſons et des mois. Ceci fera plaiſir à bien des Lecteurs, ſur-tout puisqu'il n'y a aucune difficulté à le comprendre. Les noms de *Niſan*, d'*Jjar*, &c., qui répondent aux noms hébreux, ne ſont à préſent que des noms des mois de l'année ſolaire, qui ont 30 ou 31 jours: au lieu que *Muharram*, *Rabia*, &c. ſont de véritables lunaiſons de l'année lunaire. A cette occaſion il échappe à Monſieur N. une réflexion ingénieuſe ſur la Religion Mahométane. Elle ordonne de jeûner dans le Carême, qui tombe dans la lunaiſon Ramadan, depuis le point du jour jusqu'au coucher du Soleil. (*) Si cette lunaiſon tombe en été, ce jeûne en devient déja difficile à pratiquer: mais des peuples ſeptentrionaux,

(*) Pour parler plus exactement encore, il faudroit dire, jusqu'à l'obſcurité complette de la nuit; car voici la maxime des Mahométans: *On ne mangera point auſſi long-temps que l'on pourra diſtinguer un fil blanc d'avec un noir.*

naux mourroient certainement de faim, s'ils profeſſoient la Religion Mahométane, et que cette lunaiſon tombât en été, où il ne fait jamais nuit chez eux. (Mépriſe ſinguliere du Prophete Arabe, qui montre du premier coup d'oeil, ou que ſa Religion ne ſauroit être la Religion univerſelle faite pour tout le genre-humain, ou que, puisqu'il l'a deſtinée à cette fin, ce ne ſauroit être la vraie Religion. Dieu ne pouvoit tomber dans cette mépriſe.) Page 112, Monſieur N. commence à parler de l'Aſtronomie des Arabes: ils ſont fort en arriere dans cette ſcience. (Et l'on voit, combien eſt précipité l'argument *à priori*, que font quelques-uns, ſavoir, que l'on ne doit pas avoir tardé à connoître le Ciel dans des contrées, où il ſe montre à l'oeil et ſi pur et ſi ſerein. C'eſt à la néceſſité et au hazard, et non aux occaſions favorables, que les connoiſſances humaines doivent leur origine et leurs progrès.) Mr. N. nous donne les noms arabes de pluſieurs aſtres. Ces noms ſont peut-être plus indifférents à l'Aſtronome, qu'au Philologue, pour qui ils ſeront d'une plus grande importance, parce qu'ils lui ſerviront à éclaircir pluſieurs choſes, tantôt à certifier des conjectures, tantôt à réfuter des erreurs. Je me contenterai de citer quelques exemples. *Aſch* eſt encore aujourd'hui le nom arabe de la grande Ourſe. Pages 113, 114. Par là nous ſommes mis en état d'aſſurer à préſent ce que ci-devant nous ne pouvions que conjecturer, c'eſt que עש ſignifie l'Ourſe, Job. IX. 9. *Sohail* (سهيل) paſſoit ci-devant pour être le Canopus; et de là quelques-uns inferent, que le Canopus eſt déſigné par כסול. (Job. IX. 9, et ailleurs.) Mes Auditeurs ſe rappelleront, que j'ai toujours eu de la peine à le croire, parce que dans la vallée Guta, où s'eſt paſſé la ſcene, qui eſt dépeinte dans le livre de Job, les hauteurs et les montagnes ſituées à l'Occident rendent le Canopus entiérement inviſible, ou que du moins il ne peut l'être que très-peu de temps, et au bas de l'horizon. Ajoutez à cela, que سهيل eſt le nom de la Canicule. Je veux bien croire, que ce peut auſſi avoir été le nom du Canopus, puisque d'autres l'aſſurent; peut-être avec cette différence, que *Sohail* déſigne ſimplement la Canicule, et *Sohail Iemen* le Canopus, vu qu'il ſe montre ſi beau et ſi diſtinctement dans l'Yemen, tandis qu'on ne le voit pas ſi bien ou même point du tout dans d'autres Provinces de l'Arabie. Cependant Monſieur N. nous apprend du moins, que ceux d'entre les Anciens, qui traduiſoient le כסיל par سهيل, pouvoient avoir en vue la Canicule, et non le Canopus. Je paſſe bien

bien des chofes fous filence, fur-tout ce qui concerne l'ignorance des Arabes en matiere d'Aftronomie, et leur fuperftition au fujet des éclipfes de la Lune, et je me borne à ce qui eft dit ici en paffant, p. 120, favoir que c'eft beaucoup la coutume en Orient de coucher fur les toits; parce que cette coutume fert à répandre du jour fur plufieurs paffages de la Bible.

Monfieur N. a trouvé, que la Lepre étoit telle à peu près, qu'elle avoit été décrite dans les Queftions propofées à la Compagnie des Voyageurs. Il n'eft pas furprenant, qu'il n'en parle point en Médecin: il ne laiffe pourtant pas de nous apprendre bien des chofes, ou nouvelles, ou intéreffantes d'ailleurs. Les Mahométans, qui, fermement attachés à la créance de leur doctrine touchant le Deftin abfolu, fe tiennent fouvent fi peu en garde contre la pefte, l'envifagent néanmoins comme contagieufe, et cherchent à éviter l'infection, apparamment parce qu'elle eft connue depuis un temps immémorial. C'eft la raifon, pour laquelle il y a encore aujourd'hui des maifons exprès pour des Lépreux, et les malades font mis dans ces maifons, même contre leur gré. Les pp. 136, 137 offrent un exemple d'infection fort fingulier; il peut néanmoins devenir douteux, parce que la modeftie ordinaire de Monfieur N. ne lui a pas permis d'en garantir la vérité, et que d'ailleurs la Lepre n'infecte pas toujours; l'infection exige une certaine difpofition préalable, cela eft fi vrai, que mari et femme peuvent coucher enfemble fans s'infecter. Mais voici les paroles de Monfieur N. *Il n'y a que peu d'années, dit-on, qu'* (à Bagdad) *un* (Lépreux féparé) *dans la vue d'obtenir une certaine Perfonne du fexe, lui fit vendre à très-bas prix une chemife fine, qu'il avoit portée quelques jours. Dès qu'il fut informé par fes émiffaires, que cette Perfonne eût gagné la Lepre, il en donna auffi-tôt connoiffance, et demanda, qu'elle fût enfermée comme lui.* (Ce récit eft un peu fufpect; la Lepre n'infecte pas fi certainement, et moins encore fi vîte, mais fort lentement; et il eft au moins à préfumer, qu'une Perfonne du Sexe n'auroit pas mis une chemife nouvellement achetée et portée par un autre, fans l'avoir fait laver auparavant. Cependant Monfieur N. fait bien de rapporter ce qu'il a oui dire.) Il avance, que l'on perd les ongles, lorsqu'on a la plus mauvaife forte de Lepre. Car il y en a de plufieurs efpeces, et Mr. N. en donne les noms arabes. Une de ces fortes de Lepre, Bohak, (بهق) eft affez bénigne, et n'eft pas du tout contagieufe: c'eft ce que témoigne non-feulement Monfieur N., mais en-

D core

core Monſieur Forskal. Pages 135, 137, 138. Nous voilà donc à la fin parvenus à entendre cet ancien paſſage de Moyſe, ſans qu'il nous reſte le moindre doute: Lévit XII. 39. Nous voyons, que dans ce paſſage Moyſe nomme Bohak (בהק) une certaine maladie, qu'il ne reconnoît point pour la Lepre, et il déclare nets ceux, qui ont cette maladie. J'avois demandé aux Voyageurs des éclairciſſements ſur ce ſujet, ſans oſer presque m'attendre à les recevoir; et cependant ils ont répondu à mes Queſtions auſſi complétement, que j'aurois pu le ſouhaiter. Il faut lire dans l'Ouvrage même la deſcription de cette maladie non-contagieuſe. Page 138, il eſt parlé d'une Lepre des Indes, qui n'eſt également ni contagieuſe ni maligne, et que l'on s'attire en ſe nourriſſant de poiſſons corrompus. (Ne ſeroit-ce point là la Lepre de Norwege, dont Pantoppidan et d'autres ont donné la deſcription?) Monſieur Forskal parle d'un remede ſingulier contre la Lepre: Un Indien fit le voyage de la Mecque, et ſe fit cracher par le Chérif au viſage et ſur la poitrine. Autant que je puis m'appercevoir, le remede fut infructueux; car l'Indien avoit encore conſervé les taches blanches de la Lepre, quoiqu'il ſe figurât d'être net. Ce remede ſingulier pourroit néanmoins éclaircir une façon de parler, qui ſe trouve Nombr. XII. 14.

Actuellement l'Arabie ne produit point d'Or, p. 141, mais elle a des Mines de Fer: cela rend fort ſuſpectes les relations des Grecs, qui portent, que l'Arabie Heureuſe manque de Fer, et qu'elle abonde en Or. Cependant le Fer eſt cher et mauvais en Sahan, vu que l'on y manque de bois, et à cauſe de l'ignorance des Arabes. Page 271. Les Anciens Poëtes Arabes ont célébré la bonté des lames de Sabre, que l'on y fabriquoit: mais à préſent il ne s'y en fabrique plus, on y fait pourtant de certains couteaux larges, courbés, et pointus par-devant, que les Arabes portent devant le corps; on les fait cependant en plus grande quantité en Hadramaut. Pages 217, 283. L'Abiſſinie fournit de l'Or à l'Arabie. L'Arabie produit quelques Pierres précieuſes, et des Emeraudes. On voit les montagnes d'Egypte, qui produiſent les Emeraudes, en navigeant de Suez à Dſchidda. L'Arabie produit de l'Encens, mais le meilleur lui eſt fourni par l'Abiſſinie et les Indes. Page 143. L'Arabie ne produit ni Agallochum ni Calembac. Les Arabes racontent eux-mêmes, que le Caſier leur eſt venu d'Abiſſinie: on trouve encore aujourd'hui beaucoup de Caſiers en Abiſ-

Abiſſinie, et l'on prétend, que le Café de quelques contrées de ce pays eſt tout auſſi bon que celui d'Yemen. Page 144. (Il ſemble généralement, que l'Arabie, beaucoup plus pauvre que l'Abiſſinie, tient originairement de celle-ci pluſieurs dons de la Nature; et l'Ouvrage de Monſieur N. fait deſirer ſouvent d'apprendre de nouveau à mieux connoître ce pays, qui nous eſt devenu ſi étranger. Il eſt fâcheux, que l'entrée de l'Abiſſinie ſoit ſi difficile. Mais peut-être que les Herrenhutes ſeront les premiers à trouver le moyen de s'y introduire. Ils ont déja tenté plus d'une fois d'envoyer des Freres en Abiſſinie, et ils ont effectivement pris la bonne route, celle d'Alexandrie, qui leur a été facilitée par le ſecours du Patriarche. Leur Syncrétiſme en matiere de Religion, leur zele pour ce qu'ils appellent les intérêts du Sauveur, et pluſieurs autres qualités, qui leur ſont propres, peuvent leur rendre poſſible ce qui a été impoſſible à des Rois, et même à Louis XIV. Et quand même les intérêts du Sauveur n'en ſeroient pas eſſentiellement avancés; les Amateurs des Sciences, et peut-être même quelque Souverain, dont les Sujets rouvriroient le commerce de l'Abiſſinie, ne laiſſeroient pas d'avoir de grandes obligations à ces gens là.)

Il eſt queſtion de la Manne, p. 145 -- 147: mais ce qui en eſt dit ne ſert point à répandre un nouveau jour ſur l'Hiſtoire des Iſraélites du temps de Moyſe; et Monſieur N. avertit lui-même, qu'il ne s'en eſt point informé dans l'endroit principal de la contrée du Sinaï. Quoique l'ardeur du ſoleil fonde la Manne pendant le jour, elle n'en eſt point gâtée pour cela, mais elle s'accumule ſur les feuilles, qui en deviennent journellement plus épaiſſes. Ces feuilles on les amaſſe, et on en détache la Manne, ſoit en les bouillant dans l'eau, ſoit en pilant enſemble la Manne et les feuilles, ce qui au reſte produit la moindre eſpece de Manne. Celle, que Monſieur N. a vue à Baſra, étoit ſemblable à celle, dont Moyſe fait la deſcription: mais on ne la trouve nulle part dans tout le cours de l'année; ainſi cette circonſtance de l'Hiſtoire de Moyſe demeure toujours inexplicable par des cauſes naturelles, de même que cette quantité de Manne, ſuffiſante à ſuſtenter plus de ſix cents mille ames, et la diſette de Manne au ſeptieme jour. Elle entre ſans contredit dans la pâtiſſerie.

Les Arabes ne laiſſent pas de cultiver ſoigneuſement le Raiſin, encore que les Mahométans ne boivent point de vin. Page 147. On en comptoit jusqu'à vingt ſortes dans le Baillage de Sauchan. Page 230. (Voyez l'Alcoran Sura V,

*D* 2 92,

92, XVI, 69. Voyez auſſi ſur les Manichéens, qui défendoient également le vin, tandis qu'ils mangeoient le Raiſin, Beauſobre Hiſt. des Manichéens, Part. 2, p. 774, 775.) Monſieur N. a vu à Basra l'Elcheroa, (الخروع) célebre par l'Hiſtoire de Jonas, et par la controverſe de St. Jerôme. Page 148. Elle étoit en fleurs, et portoit en même-temps des fruits verds et mûrs. Dans l'espace de 5 mois elle avoit crû la hauteur de 8 pieds: mais les feuilles et les fleurs, qu'il en a cueillies, ſe fanerent dans peu de minutes, L'orge eſt encore actuellement en Arabie le fourrage ordinaire des chevaux, p. 151. (comme elle l'étoit généralement chez les Anciens, & I Rois v. 8.) Page 151-157, on répond fort en délail et avec ſoin ſcrupuleux à la Queſtion 13[e] touchant les moisſons, qui rapportent 30 et jusqu'à 100 pour un, dont il eſt fait mention dans la Bible, et celles, qui rapportent pluſieurs centaines pour un, dont parlent les Auteurs Grecs et Latins. Sans contredit les Arabes de l'Yemen ne ſement pas ſi prodigalement que nous, et ils cultivent la terre à peu près comme un jardin, pp. 156, 157; auſſi la proportion entre la ſemaille et la récolte doit être différente. Monſieur N. apprit, qu'à Merdin l'orge rapportoit cinquante pour un; et il remarque, que dans cette contrée il y a encore, outre notre orge ordinaire, une espece d'orge noire, qui eſt meilleure pour les bêtes, et qui multiplie d'avantage: d'où il infere, que ce qu'il vient de dire doit s'entendre de cette orge noire. Il penſe, que dans Moyſe (Gen. XXVI. 12.) et Hérodote il pourroit bien ne pas être queſtion de froment, mais de la *durra*. (Il eſt certain, que Moyſe, dans le paſſage indiqué, ne parle point du froment, mais peut-être qu'il ne parle pas non plus de la *durra:* il aura plutôt en vue l'orge, pourvu que l'on écrive שערים avec un *Sin.*) La page 152 offre une obſervation importante et inattendue. Là où la terre n'eſt abreuvée que de la pluie, non-ſeulement le froment eſt plus nouriſſant, mais il donne auſſi plus de farine, que là (comme à Basra) où elle eſt abreuvée par un fleuve, qui ſe déborde, ou par l'art humain; et dans les endroits arroſés par la pluie une moiſſon, qui rapporte 15 pour un, eſt eſtimée auſſi bonne que celle, qui rapporte 20 pour un dans les endroits arroſés par un fleuve ou artificiellement. (A préſent nous entendons ce que veulent dire Moyſe, (Deutér. XI. 10, 11.) et les Géographes Arabes, qui prennent tant à tâche de marquer, ſi un pays عذي, abreuvé par la pluie, eſt proprement un pays *ſain.*) Mais je dois finir, ne pouvant

ſui-

ſuivre Monſieur N. dans les détails, où il entre principalement ſur l'Agriculture, ſur la maniere de veiller les terres, de battre le bled &c. Ces détails, ſans renfermer toujours du neuf, contiennent cependant une multitude de choſes intéreſſantes, & rendues plus intelligibles par des gravures.

Il eſt hors de doute, que dans l'Orient les Grands et les Petits mangent du Buffle, quoique Monſieur N. ne le trouva pas ſi ſavoureux, que le boeuf ordinaire. Page 165. (Cela fait tomber l'objection ſinguliere de Bochart contre ceux, qui ont traduit תאו par Buffle. Deutér. XIV. 5.) Il ne ſe ſouvient pas d'avoir vu des Buffles en Arabie, et il penſe, que c'eſt à cauſe que le ſol eſt trop aride, car il a obſervé, que les Buffles aiment les contrées marécageuſes, ou le voiſinage des grands fleuves. (J'ajoute, que même le nom arabe du Buffle جاموس n'eſt pas un mot arabe, mais perſan.) Pages 169, 174, il eſt parlé des Sauterelles, et de leur ennemi Samarmar. Monſieur N. confirme de nouveau, que les Sauterelles ſervent de nourriture, et décrit la façon la plus ordinaire de les apprêter, dont Roeſel ne pouvoit ſe former une idée, ce qui lui fit enviſager comme une fable la coutume de les manger. La Sauterelle nommée دبا paſſe pour donner la diarrhée à ceux, qui la mangeroient; auſſi ne la mange-t-on point. Page 171. Monſieur N. a trouvé, qu'encore aujourd'hui on a coutume de parler des Sauterelles à peu près ſur le même ton, qu'il en eſt parlé dans l'Apocalypſe de Saint Jean, ch. IX. Page 173. Il devient toujours plus vraiſemblable, que Salva ou Selav (שלו, Exode XVI. Nombr. XI.) eſt effectivement la Caille, et que la plus ancienne verſion eſt préférable à toutes les conjectures des Modernes. Page 176. Monſieur N. conſulta des Juifs ſur תחש: il en reçut des réponſes, telles que l'on pouvoit les attendre, on lui apprit ce que d'autres Juifs avoient déja deviné depuis long-temps faute de ſavoir la langue. Page 178. Les Juifs débitent ce qui ſe trouve dans leurs Commentaires, ou bien ils cherchent à pallier leur ignorance par des réponſes hazardées, et en recourant aux prodiges. Cependant on dit auſſi à Monſieur N., que دخس étoit dans la langue vivante des Arabes le nom des Dauphins, et il vit effectivement à l'entrée du golfe perſique une multitude ſurprenante de ces animaux réunis enſemble. Page 178.

On trouve des éclairciſſements ſur les aliments purs et impurs des Arabes, pp. 178, 179. Ils ne mangent point d'animaux déchirés, et pouſſent ſur cet article

le fcrupule au point de regarder comme impur le gibier, dont un chien a mangé de la chair. (Ceci reffemble parfaitement à une exagération pharifaïque de la loi de Moyfe: il faut fe rappeler à ce fujet, que durant plufieurs fiecles de fuite la Religion Judaïque a été tres-répandue en Arabie, et qu'elle y a été même fur le trône.)

Il eft dit, p. 215, que ce n'eft pas tant le Clergé, comme on l'a cru jusques à préfent, que l'amour pour la Calligraphie Arabe, qui s'oppofe à l'introduction de l'Imprimerie. Les caracteres arabes tracés par une belle main font affurément plus beaux, qu'ils ne feroient, quelque bien qu'ils fuffent imprimés; et comme la liaifon des lettres a des charmes fi extraordinaires aux yeux des Arabes, il eft impoffible, que leurs caracteres imprimés leur plaifent. Cela eft fi vrai, qu'à peine trouverent-ils nos livres imprimés lifibles; et je le crois très-volontiers. Monfieur N. remarque encore avec raifon, que l'Imprimerie s'introduiroit dans les pays mahométans, fi les caracteres kufiques, que l'on écrivoit chacun à part fans les lier enfemble, étoient encore aujourd' hui en ufage. —— —— Les Arabes font les infcriptions avec des lettres en relief. Page 216. (C'eft de quoi Kennicot pourroit fe prévaloir avantageufement, p. 77 de fa *fecond Deffertation on the ftate of the prinded Hebrew Text;* quoique je ne penfe pas, qu'il ait raifon.)

Page 180--240, on trouve une defcription geógraphique très-importante et nouvelle de l'Arabie, dans laquelle Monfieur N. diftingue toujours foigneufement ce qu'il a vu lui-même, d'avec ce qu'il a appris par d'autres. Cette diftinction fait un des plus grands mérites de fa Geógraphie, et en général de toutes fes relations. Par-tout, où il n'eft pas bien fûr de fon fait, il en avertit par un *on dit*, *on prétend*, *j'ai oui dire*; cela fait honneur à la fidélité hiftorique du Dépofant, et concilie d'autant plus de croyance aux autres faits, qu'il affure directement. Souvent il compare avec ce qu'il fait comme témoin oculaire les Geógraphes Arabes, le Nubienfis, (ou le Chérif Idris, pour le nommer avec Mr. N. par fon fecond nom) & d'autres encore; & tantôt il les explique, tantôt il les corrige. Au moyen des fecours, que fournit notre Auteur, on pourroit actuellement faire une édition intéreffante de la defcription de l'Arabie par Abulfeda. On donne ici des éclairiffements fur bien des articles de la Geógraphie ancienne: mais avec plus de fuccès (à ce qui me femble) lorsqu'il s'agit de

noms

noms grecs, que lorsqu'il eſt queſtion de noms hébreux. En voici la raiſon: Monſieur N., ainſi qu'il le dit lui même, ne s'étoit jamais appliqué à la langue hébraïque, comme en effet il n'y étoit pas obligé; il a donc comparé des noms de l'ancienne Geógraphie avec des noms hébreux, tels qu'ils ſont écrits par des Europeéns dans leurs Verſions, et c'eſt ce qu' il ne fit pas même immédiatement, mais par la ſeconde et la troiſieme main: or l'orthographe orientale eſt ſouvent diamétralement oppoſeé à ces comparaiſons. Par exemple les Orientaux diſtinguent l'*S*, qui a le ſon doux, de celle, qui a le ſon dur, auſſi exactement que les François et les Latins diſtinguent l'*S* du *Z*; et auſſi peu que les Latins mettront *Sephyrus* pour *Zephyrus*, tout auſſi peu les Orientaux confondront *Zain* avec *Samech* ou *Sin*. Encore moins les verra-t-on confondre le *Z* des François avec *ſch*. Mais Luther écrivoit des noms propres hébreux d'après la Vulgate Latine, ainſi il prenoit ſouvent le שׂ pour une *S*, parce que les Latins et les Grecs n'ont point le *ſch* des Allemands, ni le שׁ des Hébreux, ni le ش des Arabes: l'*S*, telle qu'on la prononce en Allemand, eſt ſubſtitueé tantôt à l'*S*, qui a le ſon dur, et tantôt au *Z*, qui a le ſon doux, que lui donnent les François; ainſi donc l'Européen, qui ne conſulte point l'ortographe orientale, qui eſt ſi exacte, confondra d'abord le *Z* des François avec l'*S*, (le ζ des Grecs avec le Σ) et puis l'un et l'autre avec le ſon de l'*ſch* en Allemand, que ne connoiſſent ni les Grecs ni les Latins. Il en eſt de même de l'א et du ע, que nous autres Européens ne prononçons point du tout. Je ne ſaurois rien extraire de la Geógraphie de Mr. N.; (j'abandonne ce ſoin aux Geógraphes) mais je puis bien produire des échantillons de comparaiſons heureuſes ou malheureuſes avec l'ancienne Géographie.

Monſieur N. ſoupçonne, que *Muſa*, non loin de Moka pourroit être le port *Muza*, dont parlent les Grecs. Page 223. Cela eſt tout-à-fait probable: il place à la vérité Muſa à quelques milles de diſtance de la mer en avançant dans le pays; mais on ſait, que bien des villes, ſur-tout en Arabie, n'étoient pas immédiatement jointes à leurs ports —— —— Mais l'orthographe, que Monſieur N. allegue lui-même, fournit la plus forte réfutation d'une ſeconde conjecture, en vertu de la quelle ce ſeroit *Méſa*, dont parle Moyſe. (Gen. X. 30.) Bochart, qui change les lettres à ſa fantaiſie, avoit déja avancé cette conjecture propoſée avec trop de hardieſſe, ſavoir que *Muza* étoit *Mé-*

*Méſa*, dont parle Moyſe: mais voici ce que Hardouin a objecté depuis long-temps avec raiſon: משא *facit Muza; perinde, quaſi* ש *parmutari poſſet in Z latinum.* (Note 24. ſur Pline, tome I. p. 327.) Cette remarque eſt beaucoup plus déciſive pour quiconque entend l'Hébreu et en même-temps l'Arabe: Moyſe parle de משא, le mot arabe c'eſt موزع; il n'y a point ici de lettres, qui ſoient les mêmes, ſinon l'M. La ſeconde conjecture, propoſée p. 225, ſavoir que Méſa pourroit être موشي feroit moins combattue par l'Orthographe, ſi l'endroit, dont il s'agit, s'appelloit موشي, et non موسج; Orthographe, que Monſieur N. allegue encore. —— —— Il croit trouver de la reſſemblance entre *Uſal* et *Oſer*, p. 232: il peut y en avoir en Allemand, où l'on ne diſtingue pas l'*S*, qui a le ſon dur, du *Z*, dont le ſon eſt doux en François; mais dès que l'on écrit les deux mots en lettres orientales, il ne reſte plus la moindre reſſemblance entre عسير et אוזל. Mais notre Auteur n'a pas oublié de remarquer, qu'un Mahométan des Indes, qui avoit été long-temps dans l'Yemen, croyoit pouvoir aſſurer, qu' *Uſal* étoit l'ancien nom de Sanaa. Page 291. Cette aſſertion eſt importante, parce qu'elle s'accorde avec pluſieurs anciennes relations. —— —— Les Amateurs de la Géographie ancienne liront avec plaiſir ce qui eſt dit p. 236 de Dafar, ou Safar, *Dhafar*, &c., comme d'autres veulent, qu'on écrive: il faut confronter encore avec ceci ce qui eſt dit p. 262. Il ſe pourroit pourtant, que, contre l'opinion de Monſieur N., propoſée p. 290, Dafar ne fût point *Séphar*, dont parle Moyſe, car Séphar s'écrit avec un Samech, ספר, et Dafar avec un *Da*, ظفار. Je le trouve du moins écrit de la ſorte dans Abulfeda, et Monſieur N. avoue, qu'il n'a pas fait attention à l'Orthographe Arabe. —— *Sept*, que Monſieur le Docteur Buſching a comparé avec Sabta, (Part. III. de la Bibl. Or. N. 38, p. 101.) eſt déſignée par le nom de *Suk es Sept*, (*le Marché de Sept*) mais ce mot n'eſt point écrit en caracteres arabes. Page 247. Tous les ſamedis ſont des jours de marché à *Sept*, et cette circonſtance doit faire préſumer à quiconque ſait la langue arabe, que le mot *Sept* ſignifie ici سبت le *Sabbat*, c'eſt-à-dire le *Samedi*, car les noms des villes, qui commencent, par *Sük*, (le *Marché*) ſont ordinairement compoſés du jour de la ſemaine, qui eſt le jour de marché de ces villes, le *marché du lundi*, le *marché du mardi*, etc.; conſéquemment à cela *Sukes ſept* ſignifieroit le *marché du ſamedi.* Et cela étant, *Sukes ſept* pourroit n'avoir rien

de

de commun avec סבתה, dont parle Moyse. —— —— J'avois trouvé tant de probabilité dans une autre conjecture de Monsieur le Docteur Busching, qui roule sur רעמה, dont parle Moyse et Ezéchiel, que je n'attendois plus que la Relation du Voyage de Mr. N., pour m'assurer de l'Orthographe, et parvenir ainsi à une entiere évidence. (Voyez *le Spicilegium Géograp. Hebraeorum*, *pp.* 196, 197.) Mais cette conjecture se trouve ici également combattue; l'Orthographe ne permet point de prendre רעמה, ni pour le territoire de Réma, ni pour la ville de Jérim; (Voyez l'Asie par Busching, pp. 592, 595, de la nouvelle édition.) car ces deux mots s'écrivent sans *Ain*, —— le premier s'écrit ainsi ريمه, et le second de cette maniere يريم. Pages 236, 248. —— —— —— Bochart pense, (*) que Jérach, Gen. X. 26, est le même peuple, que Diodore de Sicile nomme *Alilaei;* et notre Auteur donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture. Page 270. Voici comment raisonnoit Bochart: Les Orientaux traduisent fort souvent des noms propres; *Jérach* en Hébreu, et *Halal* en Arabe, signifie la Lune; *Alilaei* peut donc être la même chose que *Halalaei*. Le tout se réduisoit à savoir, si l'on devoit écrire le nom de ce peuple de la sorte هلال: or entre Abuarisch et Hedschas Monsieur N. a effectivement oui parlé d'une tribu d'Arabes libres, nommés بني هلال. (*Bani Halal.*) Du reste je ne comprends pas comment Monsieur N. a pu citer ici le Chérif Edris, ou le Nubiensis. *Clim.* 2. p. 5. est vraisemblablement une faute d'impression, et je crois, qu'il faut lire *Clim.* 2. *Sect.* 5. Mais ici encore il ne s'agit pas des *Alalaei*, mais il est parlé en Latin des *Alabaei*, et outre cela on trouve en consultant l'Arabe, qu'ils sont désignés par des lettres toutes différentes, et nommés علابناعه; d'où il s'en suit, que ce n'est certainement pas d'eux, qu'il s'agit dans cet endroit. —— —— Les deux Chavila, dont parle Moyse, (חוילה, Gen. X. 7, 22.) semblent être suffisamment déterminés par les deux Chaulan, (خولان) dont Monsieur N. donne la description, pp. 270, 280. —— —— Il y a probablement une erreur, p. 287; mais où Monsieur N. peut fort bien avoir été induit en Arabie: on prétend,

(*) Phaleg et Canaan L. II. c. 19.

tend, que Hud, ou Haud, comme Monſieur N. le nomme d'après la prononciation de ce pays, répond à Kachtan. (Joktan, dont il eſt fait mention dans la Bible.) Le génie de l'ancien Arabe ne permet pas d'entendre par Hud, Joktan, mais Eber, frere de Joktan. Or Eber étoit tombé dans l'oubli parmi les Arabes, et ils ne penſoient qu'à leur premier Pere Kachtan. — Page 290 Monſieur N. dit, qu'il croit, que j'aurois autrement traduit le vs. 30. du chap. X. de la Gen., ſi j'avois vu au préalable ſes réponſes à mes Queſtions. Je n'en aurois pourtant rien fait. J'ai déja dit plus haut ce que je trouve à redire à l'explication, qu'il donne de Méſa et Séphar; pour le reſte, je prie les Lecteurs de ſuspendre leur jugement, jusqu'à ce que je puiſſe leur préſenter les preuves, ſur lesquelles ma traduction eſt appuyée, comme je me propoſe de faire dans la ſeconde partie du *Spicilegium Géographiae Hebraeorum.* —— —— Il ne paroît pas vraiſemblable à notre Auteur, que Mariba ait jamais porté le nom de Saba, vu que Pline l'appelle déja Marjaba. Page 292. En ceci encore il ne me perſuade pas. Pluſieurs villes d'Arabie ont deux noms, et ſouvent les anciens Arabes, comme les Hébreux, donnoient auſſi à la Capitale le nom du pays. Il faut encore faire la même remarque en liſant la p. 340, où cependant Monſieur N. témoigne, qu'il trouve quelque difficulté à croire, que Lachſa, la Réſidence du Schech de Hadſchar, (هجر) ſituée près du golfe perſique, s'appelle auſſi *Hadſchar.* Il eſt certain, que d'anciens Auteurs Arabes lui donnent ce nom. Il faut lire dans l'Ouvrage même (p. 290 -- 224) les autres obſervations, qu'il raſſemble, et les conjectures, qu'il forme, pour éclaircir le chap. X. de la Geneſe. Près du golfe perſique Monſieur N. a effectivement trouvé un endroit appellé صور, (*Zor*, ou *Tyrus*,) que l'on avoit cherché long-temps; p. 298; et il remarque, que, ſuivant l'opinion de Monſieur Buſching, cet endroit a été bâti par les Tyriens. Ce n'eſt pas l'opinion de Monſieur Buſching, mais un fait, dont Strabon a donné une relation circonſtanciée: on retrouve dans l'Ouvrage de Monſieur N. ce que l'on n'admettoit pas comme bien avéré ſur le témoignage de Strabon, et ce qui néanmoins eſt très-intéreſſant pour l'hiſtoire de l'ancien commerce des Indes. Monſieur N. ne dit rien de Daden, ou Dédan, ou Dirin, ſitué de même ſur le golfe perſique, ou ſur la mer des Indes vis-à-vis d'Oman; j'ai cité les relations, que l'on nous a données

jus-

ques ici touchant cette ville, dans le *Spicilegium Géographiae Hebraeorum*, p. 203. Le filence de Monfieur N. ne donne point le démenti à ceux, qui ont parlé de cet endroit: (il faut fans doute, qu'il exifte) mais tout ce que ce filence fignifie c'eft que Monfieur N. n'a jamais rencontré cet endroit dans fa route, et qu'il n'en a rien oui dire. —— —— On retrouve dans Nedfchd, à peu près là où il falloit la chercher, la très-ancienne ville de Duma, contre laquelle Efaïe a prophétifé, (chap. XXI. 11.) qui d'ailleurs n'eft connue que par la Bible, et fon nom eft écrit dans les mêmes caractères orientaux, دومه. —— —— En lifant ce qui eft dit de جبرات, fitué près du golfe arabique, (p. 357.) on penfera peut-être, que c'eft *Ezjongéber*, fi célebre dans la Bible. Mais on abandonnera cette idée, quand on apprendra, que c'eft un banc, où l'on pêche du corail, *et fur lequel eft un haut monceau de pierres*, *qui fert d'avertiffiment aux Navigateurs*: mais peut-être auffi qu'on fondera là deffus des conjectures touchant cet Ezjongéber, qui nous eft totalement inconnu; conjectures, qui vaudront pour le moins celles, que Bochart établit fur des étymologies, et dont quelquefois on ne laiffe pas de faire encore quelque cas.

Page 391, notre Auteur fait la defcription de la Tribu Taï, (طي) qui autrefois étoit fi fameufe, que dans la langue chaldaïque et fyriaque les Arabes en général font fouvent appellés Taïtes; il la place parmi les tribus bédouines, et la dit être encore puiffante. (On n'auroit pas dû écrire Thaï. A quoi bon l'*H* après le *T*, qu'un Allemand d'ailleurs ne fauroit prononcer? Elle ne fert ici qu'à rappeller dans l'efprit une lettre arabe et hébraïque toute différente.) —— —— Page 401, il eft dit, qu'autour du Sinaï on trouve des vallées fertiles, dont les excellents raifins et les fruits fe vendent à haut prix pour le Caire. La vallée de Farân porte auffi de beaux fruits; (p. 402.) elle étoit entiérement feche en Septembre, quoiqu'elle avoit un torrent, qui groffit tellement dans le temps de la pluie, que les habitants furent contraints de fe retirer fur les montagnes. Même dans le temps de la féchereffe on ne laiffa pas de trouver de l'eau dans cette vallée et dans celle de Girondel, lorsqu'on creufoit dans le fable jusqu'à la profondeur d'un pied et demi, ou à celle de deux pieds. (Il faut donc, que pour l'ordinaire ces contrées ne manquent pas d'eau au point qu'on fe l'imagine communément, et que les Ifraélites s'y foient trouvés dans

 une

une année de fécherefſe extrême.) Quantité de tombes érigées dans ce pays, & chargées d'infcriptions hiéroglyphiques, montrent affez, qu'il a été autrefois plus habité, qu'il ne l'eft à préfent.

Cette defcription géographique fournit encore plufieurs relations répandues çà et là, et propres à éclaircir bien des paffages de la Bible: il eft dit par exemple, que l'on ne monte point vers la porte de la Caaba par un efcalier, mais par une échelle mouvante de bois, et cela fert à répandre du jour fur Exode XX. 23. Les Bédouins regardent encore l'Agriculture comme au deffous de la dignité d'un Arabe véritablement Noble, précifément ainfi qu'en parle Jérémie, chap. XXXIV. 6, 7, et Diodore de Sicile, L. 19. §. 94. Arvieux l'avoit déja dit; mais fon témoignage a paru fufpect; et Monfieur N. eft, à mon avis, un témoin non fufpect, parce qu'il ne donne jamais dans le merveilleux. Page 304, il eft fait mention d'un ftratageme, totalement femblable à celui de Gédéon, Juges VII, et qui paroît fouvent incroyable à ceux, qui font accoutumés à notre façon de faire la guerre, parce qu'il n'eft plus praticable de nos jours: et on rapporte, p. 318, que l'affront fait à un Ambaffadeur, à qui on avoit rafé la barbe, caufa une guerre, or ce fait eft précifément parallele à celui, qui eft rapporté II Sam. X. 4.

Monfieur Niebuhr donne un haut degré de vraifemblance à ce qu'il dit fur l'endroit, où les Ifraélites ont paffé la mer rouge, pp. 410, 411, 413; il nie, que ce paffage fe foit fait dans la vallée de Bédéa, et il croit, qu'il s'eft fait même au deffus de Suez. Mais fur cet article il faut lire l'Ouvrage même; car, fans le fecours des cartes topagraphiques, qui y font jointes, et principalement de celle, qui eft marquée Num. XIV, on n'entendroit qu'à demi l'Extrait, que je pourrois en donner. Notre Auteur n'a point trouvé d'*ifthme fous mer* (*Riff*,) dans la mer rouge, p. 412. En effet un tel ifthme ne peut plus fervir à l'intelligence de l'hiftoire, fi le paffage des Ifraélites s'eft fait au deffus de Suez. On a déja dit, que notre Auteur regarde ce paffage comme un vrai miracle, et non comme ayant été fait à la faveur d'un double flux, occafionné par un vent de Nord-Oueft continu. Les pages 414, 415 préfentent la plus forte objection contre cette explication, que j'ai donnée fur Exode XIV, et que les propres paroles de Moyfe m'avoient fait naître. Il eft vrai, qu'à Hambourg

bourg et à Cuxhaven on remarque à certains vents un double reflux, mais non un double flux; et les habitants de Suez ne se souviennent pas d'en avoir vu dans leurs contrées. Page 423. Une objéction faite par Monsieur Niebuhr, qui dès son enfance a vu des marées, étant né près de la mer, mérite la plus grande attention. Voici ce que je pourrois dire, pour satisfaire la curiosité de ceux, qui souhaiteroient de savoir ce que j'aurois à répondre. 1) J'ai aussi envisagé le cas comme quelque chose de très-rare, et j'ai presque posé en fait, que depuis le temps de Moyse ce cas n'est jamais arrivé, du moins dans ce dègré de force, dans le golfe arabique. 2) Je n'ai pas cru non plus, qu'à Hambourg et à Cuxhaven, près de l'embouchure d'un aussi grand fleuve que l'Elbe, qui porte continuellement tant d'eau dans la mer, il arrivât un double flux, d'autant moins que de l'autre côté dans le voisinage, il y a encore un autre grand fleuve, qui se décharge dans la mer, et que le vent d'Est est rarement fort orageux chez nous. Toutes ces circonstances varient relativement au golfe arabique. Et malgré cela Monsieur N. observe, qu'à Cuxhaven le vent d'Est empêche le reflux, et prolonge le flux. 3) D'après la relation de Burnet, il doit y avoir eu un double flux sur les côtes de Hollande en 1672, et ce double flux doit avoir sauvé la Hollande.

Monsieur N. parle avec beaucoup d'exactitude et fort au long du flux et reflux du golfe arabique. Il n'est pas douteux, que l'un et l'autre n'ait lieu dans ce golfe, même jusqu'à sa derniere extrêmité près de Suez, de façon néanmoins, que le temps de la plus haute et de la plus basse marée arrive toujours plus tard, à mesure qu'on s'éloigne de Babelmandeb. Page 421-431, on trouve une liste des observations, que notre Auteur a faites sur ce sujet en divers endroits du golfe arabique: il a noté chaque fois le jour et l'heure de la plus haute ou de la plus basse marée, et fort souvent jusqu'à quelle hauteur les eaux montoient ou baissoient. Mr. N. rend compte des observations, qu'il a faites à Suez; observations, qui sont les plus importantes eu égard à la Question touchant le passage des Israëlites à travers la mer rouge. Page 421--423. On avertit encore ici, que les vents du Sud et du Nord, lorsqu'ils souffloient long-temps, produisoient du changement dans la hauteur des eaux, de façon qu'avec un vent

 du

du Nord continu les eaux étoient plus baſſes que de coutume, mais qu'elles baiſ-ſoient lentement.

Monſieur N. n'a pas été dans l'endroit même, où l'on prétend, que coule le torrent d'Egypte: cependant il communique quelque relations, qu'on lui a faites de bouche dans l'Orient ſur ce ſujet. Pages 418, 419. Mais je me ſuis déja trop étendu, pour oſer pouſſer plus loin cet Extrait.





